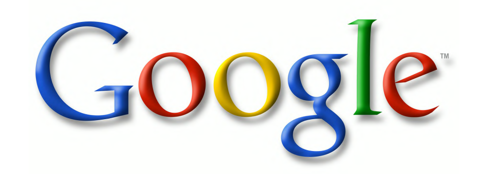
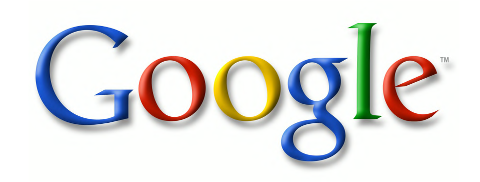
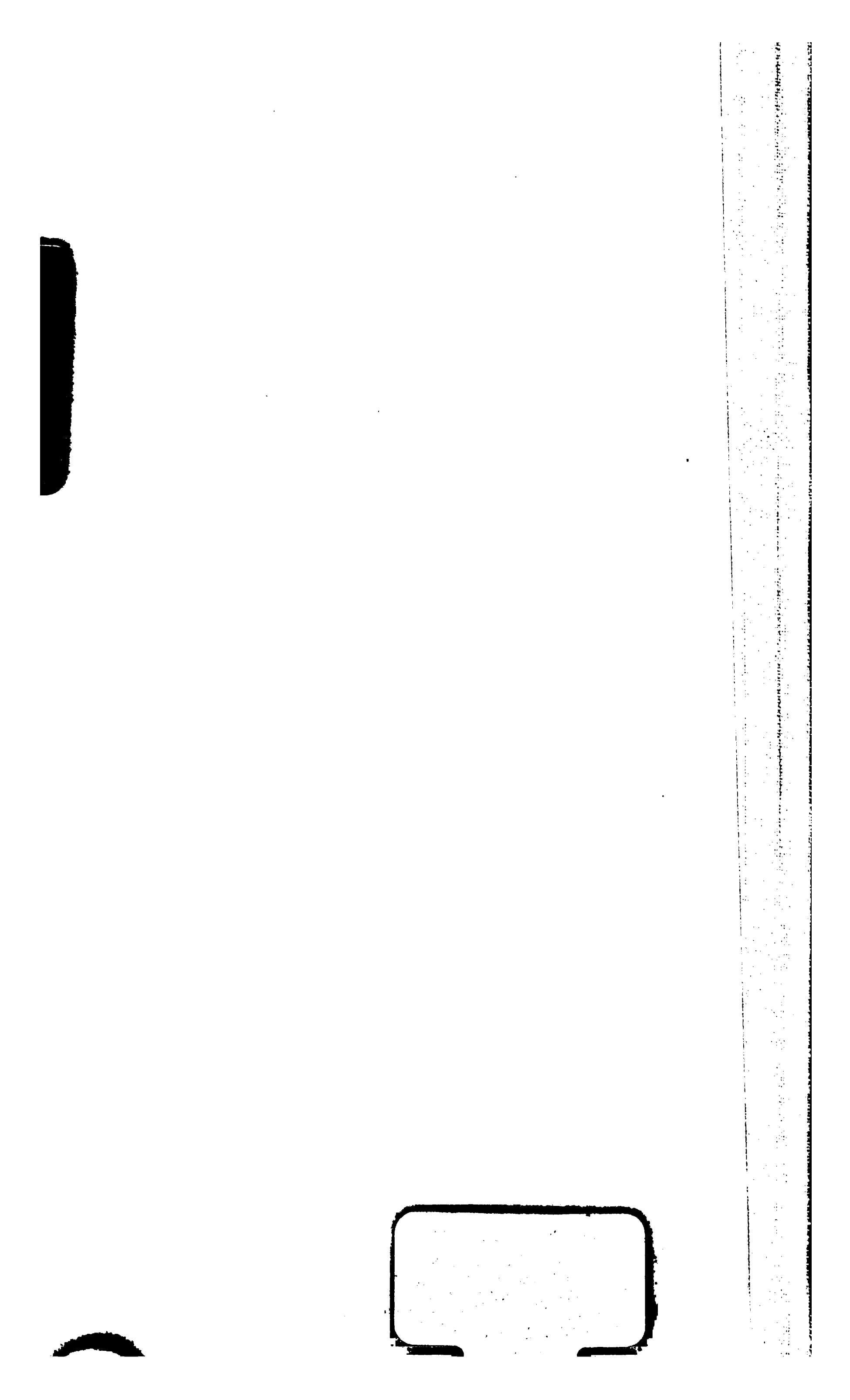






Nouellæ

NOUVELLES ANNALES

DES VOYAGES.

TOME 141 DE LA COLLECTION.

CINQUIÈME SÉRIE. — DIXIÈME ANNÉE.

TOME XXXVII.

PARIS. — IMPRIMÉ PAR E. THUNOT ET Ce,
26, rue Racine, près de l'Odéon.

NOUVELLES ANNALES
DES VOYAGES

ET

DES SCIENCES GÉOGRAPHIQUES,

contenant

DES RELATIONS ORIGINALES INÉDITES;
DES VOYAGES NOUVEAUX DANS TOUTES LES LANGUES, TRADUITS OU ANALYSÉS;
DES MÉMOIRES SUR L'ORIGINE, LA LANGUE, LES MOEURS, LES ARTS ET LE COMMERCE DES PEUPLES;
L'ANNONCE DE TOUTES LES DÉCOUVERTES, RECHERCHES
ET ENTREPRISES QUI TENDENT A ACCÉLÉRER LES PROGRÈS DES SCIENCES GÉOGRAPHIQUES;
UNE REVUE BIBLIOGRAPHIQUE DE TOUS LES OUVRAGES NOUVEAUX,
FRANÇAIS ET ÉTRANGERS, QUI TRAITENT DES SCIENCES GÉOGRAPHIQUES
OU FONT CONNAÎTRE LES RÉGIONS LOINTAINES, ETC., ETC.

AVEC CARTES ET PLANCHES.

RÉDIGÉES

PAR M. VIVIEN DE SAINT-MARTIN,

EX-SECRÉTAIRE GÉNÉRAL DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE;
MEMBRE CORRESPONDANT DE LA SOCIÉTÉ IMPÉRIALE DE GÉOGRAPHIE DE SAINT-PÉTERSBOURG;
MEMBRE HONORAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE BERLIN;
VICE-PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ ETHNOLOGIQUE DE PARIS; ETC., ETC.

NOUVELLE SÉRIE.

TOME XXXVII.

ANNÉE 1854.

TOME PREMIER.

PARIS.

ARTHUS BERTRAND, ÉDITEUR,

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE ET DE LA SOCIÉTÉ DES ANTIQUAIRES DU NORD,

RUE HAUTEFEUILLE, 21.

NOUVELLES ANNALES

DES VOYAGES

ET

DES SCIENCES GÉOGRAPHIQUES.

LE ROYAUME DE SIAM.

NOTIONS GÉOGRAPHIQUES, HISTORIQUES ET STATISTIQUES,

COMMUNIQUÉES PAR MONSEIGNEUR PALLEGOIX,
VICAIRE APOSTOLIQUE DE SIAM.

(Extrait du N° 152 des *Annales de la Propagation de la Foi.*)

Étendue du Vicariat apostolique.

Ma Mission comprend tout le royaume appelé aujourdhui *Muang-Thât*, avec une douzaine de petits États soumis au roi de Siam, à savoir : au midi, les royaumes de *Tringânu*, *Kâlântân*, *Pâtâni*, *Quedah*, *Sông-Khlâ* et *Ligor;* à l'est, le royaume de *Korât* et le *Camboge;* au nord, les royaumes *Laos*, dont les principaux sont : *Xieng-Mai*, *Lâkhou*, *Muang-Phrë*, *Muang-nân*, *Vieng-Chân*, *Luang-Phra*, *Bang*, etc. Cest un territoire de quatre cents lieues

d'étendue, sur une moyenne de cent lieues en largeur.

Population présente.

La population de ce vaste pays ne s'élève guère qu'à six millions d'âmes ; elle est composée d'environ trois millions de Siamois et Laos, d'un million et demi de Chinois, d'un million de Malais, de cinq cent mille Cambogiens, et de cinquante mille Pégouans. Il y a en outre plusieurs tribus aborigènes (premiers habitants du pays), qui vivent au milieu des plus épaisses forêts et qui payent au roi un tribut annuel : ce sont les Kariengs, les Lâva, les Khâ et les Xongs.

Climat.

A Siam on ne connaît que deux saisons : celle des pluies commence en avril et dure six mois, pendant lesquels souffle un fort vent du sud-ouest. Ces averses torrentielles tempèrent la chaleur du climat, font grossir les rivières et déborder les fleuves ; l'inondation qui en résulte couvre et fertilise des plaines immenses, où le riz croît à merveille et où le poisson se multiplie : ce sont les deux sources de la richesse alimentaire du pays. La saison de la sécheresse commence à la fin d'octobre ; alors s'élève du nord-est un vent d'une agréable fraîcheur ; il dessèche rapidement les eaux qui rentrent dans leur lit. C'est le moment de la pêche et de la moisson, et pendant plusieurs mois, jusqu'à l'approche des pluies, le ciel conserve une sérénité parfaite. En général, le climat de Siam est assez sain, surtout dans les

plaines; mais sur les montagnes et dans les forêts on est exposé à des fièvres mortelles, qui enlèvent les voyageurs en quelques jours.

Productions.

Ce pays est riche en mines d'or, de cuivre, d'étain, de plomb et de fer ; le sol y est d'une fertilité prodigieuse. Les environs de la capitale, sur une étendue de dix lieues, ne sont que d'immenses jardins, arrosés naturellement au moyen de petits canaux, par l'eau du fleuve qui monte et descend deux fois chaque jour avec le flux et le reflux de la mer. Les fruits et les légumes y abondent et sont d'une excellente qualité. Parmi ces précieux végétaux, on remarque la noix du palmier, le coco, le dourien, le jacca, le mangoustan, l'ananas, l'orange, le cédrat, les mangues, l'arbre à pain, le linchi, le goyave, les attes, le papayer, le jambosia, le raboutan, sans compter une foule d'autres fruits qui sont inconnus en Europe. Le poisson de mer et de rivière est en si grande quantité qu'il se vend presque pour rien; il s'en fait une exportation très-considérable pour la Chine et l'île de Java.

Année ordinaire, quinze sous de riz suffisent pour la nourriture d'un homme pendant un mois; aussi n'y a-t-il à Siam ni pauvres ni mendiants, excepté quelques familles amenées en captivité, et qui n'ont pas encore de demeure fixe. Après le riz, le sucre tient le premier rang parmi les produits indigènes; on en charge trente ou quarante navires par an. Les

autres branches d'industrie et de production sont : le sapan, ou bois du Brésil, le poivre, le coton, le café, le benjoin, la gomme du Camboge, la laque, le cardamome, l'indigo, l'ivoire, les peaux, le bois d'aigle et de tek, l'étain, l'huile de coco, l'écaille de tortue et le tabac.

Commerce.

Il se fait à Siam un commerce très-considérable. Tous les ans, au mois de février, on voit arriver de Chine une centaine d'énormes jonques pavoisées, qui viennent, au son bruyant du tamtam, ancrer les unes à la file des autres au centre même de la capitale. Son port reçoit aussi une dizaine de navires arabes et une multitude de grandes barques de Ligor et des différents États malais. De leur côté, le roi et les grands de Siam envoient, chaque année, en Chine, à Batavia et surtout à Singapore, environ cinquante bâtiments de commerce ; mais il est rare de voir ici quelque navire européen, à cause des droits d'ancrage qui, jusqu'en 1851, étaient exorbitants.

Ville capitale.

La capitale qui s'appelle (comme l'ancienne Juthia) ***Krûng-Thèp-Mâhâ-Nâkhon, la grande ville des anges***, vulgairement ***Bangkôk*** ou ***le village des oliviers sauvages***, renferme environ quatre cent mille âmes en y comprenant les faubourgs. Elle offre un aspect très-pittoresque. De tous côtés s'élèvent dans les airs des flèches dorées, des dômes, des pyra-

mides d'une structure admirable, illustrées de dessins en porcelaine de toutes couleurs. Les toits étagés des pagodes, ornés de riches dorures et couverts en tuiles vernissées, réfléchissent à l'envi les rayons du soleil. Deux rangées de plusieurs milliers de boutiques flottantes sur des radeaux, se déroulent devant vous en suivant les sinuosités d'un fleuve majestueux, qui est sillonné en tout sens par des essaims de barques dont la plupart sont très-élégantes. La forteresse, blanche comme la neige, les murailles crénelées de la ville avec ses tours et ses quarante belles portes, les canaux alignés qui traversent la cité, la flèche dorée du palais étagé à quadruple façade, la variété des édifices à l'indienne, à la chinoise, à l'européenne, les costumes bizarres des diverses nations, le son des instruments, le chant des histrions, le mouvement et la vie qui animent cette grande métropole; tout cela est pour les étrangers un spectacle saisissant et d'une agréable surprise.

Gouvernement.

Le souverain de ce pays n'est pas seulement un despote, il est honoré presque comme un dieu. Quand il sort, son cortége se compose de plusieurs centaines de barques pavoisées; quand il passe, tout le monde est obligé de se prosterner la face contre terre, sinon les archers qui précèdent le monarque, avec leur arc tendu, crèveraient les yeux au téméraire qui lèverait le front. C'est un crime de désigner le roi par

son nom ; il faut l'appeler *maître de la vie*, *suprême Seigneur*, ou se servir d'autres hyperboles semblables. Tous les revenus du royaume affluent dans ses immenses trésors ; mais aussi la paye de tous les fonctionnaires, depuis le plus grand jusqu'au plus petit, est entièrement à sa charge. Il a quatre grands ministres : celui de la guerre, celui du commerce, celui de l'agriculture et celui de la justice. Les divers services de l'État sont distribués à une centaine de mandarins, qui ont sous leurs ordres un certain nombre d'officiers subalternes. En outre, on compte environ quatre-vingts gouverneurs de province, flanqués chacun de deux assistants, ce qui forme un triumvirat à la tête de l'administration. Le traitement que les mandarins reçoivent du roi étant très-modique, son insuffisance les force de rançonner leurs officiers ; ceux-ci à leur tour pressurent leurs subalternes, et d'extorsions en extorsions il arrive que les pauvres clients, quand leurs ressources sont épuisées, finissent presque toujours par devenir esclaves, à moins qu'ils ne s'enfuient et disparaissent.

Corvées.

Tout homme du peuple, à partir de l'âge de vingt ans, est tenu aux corvées ou service du roi. Pour les uns, ce service consiste en trois mois de travail par an ; ils sont employés à toute sorte d'ouvrages, à bâtir des pagodes ou des palais, à élever des forteresses, à creuser des canaux, à construire des navires, etc. Les autres, au lieu d'une corvée person-

nelle, sont tenus à une redevance en nature, telle que tuiles, briques, sapan, cire, bois d'aigle, planches, colonnes et autres fournitures de tout genre. Ceux qui ne peuvent ni faire le service, ni acquitter le tribut en matières, sont taxés à une somme d'argent; elle est de douze ticaux ou trente-six francs par tête. Quant aux Chinois qui ont émigré à Siam, on leur fait une grande faveur, puisqu'on n'exige d'eux que cinq ticaux ou quinze francs tous les trois ans. Il y a environ dix mille soldats qui, de père en fils, sont tenus aux exercices militaires trois mois dans l'année; mais s'il survient une guerre, on lève indistinctement des troupes partout où le roi l'ordonne et autant qu'il en demande.

Esclavage.

À Siam presque tous les esclaves peuvent s'affranchir, en payant à leur maître la somme qu'ils lui doivent. S'ils ne se plaisent pas chez l'un, ils vont emprunter chez un autre le prix de leur rançon, et changent ainsi de servitude autant de fois qu'ils veulent. Une famille libre est-elle obligée d'emprunter, dans trois ans l'usure, qui est de trente pour cent, égale le capital, et alors le créancier met la main sur cette famille qui devient sa propriété. Les lois donnent aux maîtres le droit de frapper du rotin et même de mettre aux fers leur esclave; mais s'ils le traitent d'une manière atroce et que ses parents portent plainte à la justice, le serf est rendu à la liberté, et le maître perd son argent. Le croirait-on?

dans cette contrée idolâtre les grands oppriment tellement les faibles, que presque la moitié de la population est réduite en servitude. Et chose révoltante, le débiteur qui aura consacré dix ou vingt ans d'activité et de zèle au bénéfice de son créancier devenu son maître, devra encore, s'il parvint à réaliser le prix de sa rançon, payer l'intégralité de sa dette primitive, parce que ses longs services ne sont considérés que comme l'amortissement des intérêts usuraires.

Mœurs des Siamois.

Les Siamois ou *Thâi* (qui signifie *libres*) sont assez bien faits, d'un teint légèrement basané, les cheveux rasés tout autour de la tête, de manière à conserver au sommet une espèce de huppe qui est loin de déparer leur physionomie. Chez les enfants c'est un long toupet enroulé et fixé par une grosse aiguille d'or ou d'argent. Quand ils ont atteint leur douzième année, on les rase en grande cérémonie; c'est une fête de famille.

Les Siamois sont d'une grande propreté; ils se baignent deux ou trois fois le jour, et mâchent continuellement la noix d'arèque avec des feuilles de bétel imprégnées de chaux rougie par le curcuma, pour entretenir l'émail de leurs dents et la fraîcheur de leur haleine. Les riches ont pour demeures des constructions en briques ou en planches, avec une toiture en tuiles; le commun du peuple se fait des maisons de bambous, simplement couvertes en feuil-

les de palmier. Personne n'habite au rez-de-chaussée, ce serait malsain; de plus, tous les bâtiments sont élevés sur huit grosses colonnes, en sorte qu'il faut un escalier ou une échelle pour monter au premier et unique étage.

La culture des champs et des jardins fait l'occupation principale des Siamois; un bon nombre d'entre eux se livrent aussi au commerce, et quelques-uns sont très-habiles dans certains arts et métiers, tels que la médecine, l'architecture, la fonte des métaux, l'orfévrerie, la menuiserie, la construction des barques, etc. Ils sont d'un caractère doux, très-polis les uns envers les autres, obéissants et soumis aux mandataires de l'autorité. Les meurtres sont très-rares dans le pays, et la peine de mort n'est infligée qu'aux coupables de lèse-majesté. Le châtiment des grands crimes consiste à être condamné pour toute sa vie à couper l'herbe destinée aux éléphants du roi. Tout ce qui porte un caractère d'utilité publique est aux yeux des Siamois une œuvre méritoire; c'est à ce titre qu'ils jettent des ponts, qu'ils tracent des chemins, qu'ils remplissent d'eau de grandes jarres placées le long des routes, pour désaltérer les voyageurs, et que sur le bord des fleuves, de distance en distance, ils construisent à leurs propres dépens de grandes salles d'asile, où le pèlerin peut s'abriter, cuire son riz et se reposer tout à son aise. Il y a peu de voleurs, peu d'ivrognes parmi eux, et, publiquement du moins, ils paraissent très-réservés sous le rapport de mœurs, ce qui provient

peut-être de la sévérité de leurs lois. Mais si les Siamois ont de bonnes qualités, ils ont aussi leurs défauts. Légers, inconstants, soupçonneux, querelleurs, passionnés pour les jeux et les spectacles, ils allient parfois à ces goûts frivoles les plus coupables excès. Quand ils vont à la guerre, le pillage est au nombre de leurs exploits; ils brûlent tout, dévastent sans pitié le pays et agissent en vrais brigands.

A ces traits généraux, j'ajouterai quelques détails sur les cérémonies nuptiales et funèbres. Avant d'être accueillie, la demande en mariage se fait par trois fois. Quand on est tombé d'accord, le futur, accompagné de ses parents et de ses amis, va en grand cortége, au son des instruments de musique, faire ses cadeaux de noces à son beau-père et à sa belle-mère. Ces présents consistent en écharpes de soie, en cierges, en bâtons odoriférants, en vases de cuivre ou d'argent surmontés de gâteaux à forme pyramidale, en provision d'arèque, de bétel et de vin. La corbeille de noces pour la fiancée se compose d'étoffes de soie, de bijoux, avec un assortiment d'arèque et de bétel. La cérémonie du mariage se borne à une aspersion d'eau bénite sur les époux, et à quelques prières murmurées par les bonzes; après quoi commencent les festins et les spectacles, qui durent au moins deux jours et deux nuits.

Les Siamois mettent une grande pompe dans leurs funérailles. Pendant que le bûcher se prépare à la pagode, les parents et les amis du défunt décorent le cercueil et le placent sur une estrade que surmonte

un baldaquin orné de guirlandes de fleurs, de bouquets et de figures en clinquant. Ces préparatifs achevés, on brûle des bâtons odoriférants, on allume quantité de flambeaux et on promène le mort au son d'une musique bruyante. Quand le convoi est arrivé aux salles de la pagode, il y a discours funèbre, comédies, feux d'artifice, et enfin le cadavre est brûlé. Les ossements que les flammes n'ont pas consumés sont recueillis par les parents qui les conservent dans une urne, ou bien, après les avoir broyés avec de l'argile, en font des statuettes en souvenir du défunt. Quant aux funérailles des grands, c'est tout une autre magnificence. Après avoir desséché le cadavre en injectant force mercure, on l'enferme dans une urne d'or, où il reste six mois et même un an, pendant qu'on fait les préparatifs du bûcher qui s'élève quelquefois à trois cents pieds de hauteur. Les rites funèbres durent huit jours, et cette octave n'est qu'une succession de discours, de prières, de jeux scéniques, de feux d'artifice et d'aumônes en pièces d'or et d'argent jetées à la multitude. Pour quelle raison les Siamois brûlent-ils ainsi leurs morts? C'est, disent-ils, afin que l'âme, débarrassée de toute son enveloppe matérielle, aille renaître sans délai dans un autre corps; car ils croient à la métempsycose.

Langue.

Les diverses nations qui forment la population de Siam ont chacune leur idiome à part; néanmoins la

langue *thâi* est comprise et parlée dans presque toute l'étendue du royaume, et, ce qui est assez curieux, sans subir de variantes et sans se compliquer de dialectes. Son alphabet a quelque rapport avec l'alphabet indien. Comme le chinois et l'annam, elle a cinq tons pour la plupart des mots, et chaque ton donne aux mêmes termes une signification différente; par exemple: *na*, signifie *champ*; *ná* (avec un accent aigu), *épais*; *nâ* (avec un accent circonflexe), le fruit qu'on nomme *attes*; *nà* (avec un accent grave), *visage; na* (avec un point sous l'*a*), le frère ou la sœur du père. De plus, le *thâi* comprend pour ainsi dire trois langues; la langue vulgaire qu'on parle communément, la langue relevée qui est le style du palais, des livres et de la poésie, et la langue sacrée, presque toute composée de bali ou sanscrit légèrement altéré. D'où nous pouvons conclure que le siamois est très-difficile à apprendre et à parler correctement; aussi faut-il environ dix ans à un Européen pour en acquérir la connaissance. Cette étude lui présente d'autant plus de difficultés, que jusqu'ici on a été dépourvu de grammaire et de dictionnaire

Religion.

Excepté les Malais qui sont mahométans, tous les habitants de Siam professent le bouddhisme; seulement les Chinois ajoutent au culte de Fo (Bouddha) des hommages à plusieurs autres idoles et génies honorés dans leur pays. La bouddhisme est la secte

la plus nombreuse de toutes les fausses religions ; il règne à Ceylan, à Siam, en Cochinchine, en Chine et au Japon. Disons un mot de son origine. Environ 600 ans avant Notre-Seigneur, régnait dans une ville de l'Inde, appelée Kâbillâphât (Kâpilavastou), un roi nommé Khôdôm (Gotama), qui, dégoûté du monde, abandonna sa capitale et son palais, et se retira dans les forêts où il passa dix ans dans la contemplation au pied d'un arbre prodigieux. Le bruit de sa sainteté lui attira cinq cents disciples, avec lesquels Somânâ Kôdôm se mit à parcourir les cités indiennes, vivant des aumônes qu'on lui offrait, et prêchant la transmigration des âmes d'un corps dans un autre. Il paraît qu'il ne manquait pas d'ennemis, puisqu'il périt misérablement d'un flux de sang, pour avoir mangé de la chair de porc empoisonnée. Avant d'expirer, il recommanda à ses disciples de faire sa statue, et comme c'était un homme de *vingt-quatre pieds de haut*, il n'est pas étonnant que la plupart de ses images soient colossales. Tel fut l'auteur du bouddhisme, monstrueux système d'après lequel chaque homme meurt et renaît des millions de fois, passant tour à tour par le ciel, par les enfers, par les corps de toute espèce d'animaux, par les diverses conditions de l'humanité, jusqu'à ce qu'enfin il arrive au neuvième degré de sainteté, qui est le *niphân* (nirvâna), c'est-à-dire l'extinction.

Pour son compte, Bouddha a raconté cinq cent cinquante de ses générations successives, dont il avait conservé la mémoire ; de plus, il a prédit que

son règne durerait cinq mille ans, et qu'après cette longue période apparaîtra un autre Bouddha, nommé Metraï, qui fera fleurir la paix et la justice sur la terre. Alors on verra croître autour des villes une multitude d'arbres merveilleux, dont les fruits donneront à chacun la jouissance qu'il désire.

Les livres sacrés des bouddhistes se divisent en trois parties : 1° Règles de Bonzes ou Talapoins ; 2° Histoire des transmigrations de Bouddha ; 3° Prédications et philosophie ; — ce qui ne fait pas moins de trois mille six cent quatre-vingt-trois volumes ! Trois choses (qu'ils appellent *les trois diamants de l'univers*) sont proposées à l'adoration des fidèles, à savoir : Thâmâng ou la nature, Phûtthâng ou Bouddha, Sâng-Khâng ou les Bonzes ou Talapoins. En résumé, le bouddhisme est une religion d'athées, qui se proposent, pour fin dernière et souverain bonheur, l'anéantissement.

Talapoins.

Les disciples de Bouddha, que les Siamois appellent *Phra*, reçoivent, au jour de leur admission, un joli costume jaune avec une marmite en fer, qu'ils portent suspendue au côté dans une espèce de besace, et dans laquelle ils mettent les offrandes des fidèles. Ils se rasent deux fois par mois, vivent en commun dans des monastères et sont soumis à une règle minutieuse qui contient deux cent vingt-sept articles. En voici quelques points : un phra doit garder l'abstinence de toute nourriture depuis midi jus-

qu'au lendemain matin. — Un phra ne peut sortir sans avoir un éventail, tenu de manière à ce que sa vue ne se porte pas à plus de deux mètres devant lui. — Un phra ne doit entrer dans aucune maison, à moins qu'on ne l'invite à y monter. — Un phra ne peut rien prendre, pas même boire de l'eau, à moins que quelqu'un ne le lui offre des deux mains.

L'office de ces religieux est d'aller mendier tous les matins, d'enseigner à lire et à écrire aux enfants, de visiter des malades à l'agonie, de faire des aspersions d'eau lustrale, de prier et méditer le soir dans les pagodes. Mais sur cent Talapoins, il n'y en a peut-être pas un seul qui se conforme à sa règle; d'ailleurs la plupart entrent dans les couvents pour se soustraire au service du roi, pour chercher l'occasion de faire un bon mariage, pour mener une vie oisive et vagabonde, ou pour s'amasser un petit trésor, après quoi ils jettent la défroque et retournent au monde. Un autre motif propage aussi cette vocation passagère. Comme il est dit dans leurs livres qu'un jeune homme, en se faisant phra, peut tirer son père et sa mère des enfers, tous les jeunes gens, même les princes, tiennent à être Bonzes au moins pour quelques jours ou quelques mois; de là vient qu'il y en a plus de dix mille dans la capitale seulement. Figurez-vous donc ces processions de Talapoins jaunes, qui tous les matins passent devant chaque maison, tendant leurs marmites aux femmes prosternées. Celles-ci, dont la générosité est intarissable, y mettent pêle-mêle du riz cuit, du porc,

du poisson, des épices, des légumes, des gâteaux et des fruits; bientôt les marmites sont pleines, et les phra retournent à la pagode faire un copieux repas.

Pagodes.

Le roi défunt montrait un zèle incroyable à bâtir des pagodes ou monastères de Talapoins. Pour lui faire la cour, ses ministres rivalisaient d'ardeur à imiter sa manie ; chacun voulait construire son couvent. Dans la capitale et aux environs on compte une trentaine de pagodes royales, et près de cent autres bonzeries fondées par des princes ou des mandarins. Il en est qui ont coûté plus de deux millions de francs.

Pour se faire une idée de ces établissements religieux, il faut s'imaginer un vaste terrain sur lequel s'élèvent une vingtaine de belvédères à la chinoise; plusieurs grandes salles alignées sur les bords du fleuve, un local destiné à la prédication, deux beaux temples, dont l'un sert de sanctuaire à l'idole de Bouddha, l'autre d'oratoire aux Bonzes; deux cents jolies maisonnettes, partie en briques, partie en planches, qui sont la demeure des Talapoins; des étangs, des jardins, une douzaine de belles pyramides dorées ou revêtues de porcelaine, un clocher, des mâts de pavillon, des lions et des statues de granit apportées de Chine, et, aux deux extrémités, des canaux et des hangars spacieux pour abriter les barques: tel est l'ensemble d'un couvent siamois. Ajoutez à cette énumération le luxe oriental; figu-

rez-vous que dans les temples tout est resplendissant de peintures et de dorures, que l'idole colossale y apparaît comme une masse d'or étincelante de mille pierreries, et vous concevrez peut-être ce que peut coûter une pagode.

Liberté des cultes.

De temps immémorial, le gouvernement *thâi* a eu le bon esprit de laisser chaque nation exercer librement son culte. Les Malais ont leurs mosquées, et pendant leur carême poussent leurs vociférations nocturnes à leur aise; les Chinois célèbrent leurs rites bruyants comme dans l'empire du Milieu; les chrétiens ont leurs églises, leurs cloches et leurs tambours; les processions, surtout celle de la Fête-Dieu, s'y déploient avec grand appareil; la foule des païens, que la curiosité attire, se tient dans le silence et dans une attitude respectueuse; si quelqu'un d'entre eux vient à troubler la cérémonie, on le chasse sans façon à coups de rotin, et il se gardera bien d'aller porter plainte à son idolâtre, qui lui en donnerait dix fois autant. Telle est la liberté dont on jouit dans ce royaume sous le rapport du culte religieux.

Origine de la Mission.

Il y a trois siècles que le christianisme a été introduit à Siam par les Portugais, du temps de saint François Xavier. Un navire de guerre lusitanien, ayant donné la chasse aux pirates qui infestaient le golfe de Siam, vint à Juthia où il reçut un accueil

très-favorable. Le roi prit à son service quelques centaines de soldats portugais, leur donna deux vastes terrains où ils établirent deux camps, et épousèrent des femmes du pays. Des Jésuites et des Dominicains de la même nation se hâtèrent d'apporter à leurs compatriotes les secours spirituels, et, aidés des libéralités du roi, ces premiers chrétiens bâtirent deux jolies églises, celles de Saint-Paul et de Saint-Dominique. Plus tard, en 1662, Mgr de Bérithe, un des fondateurs de la Congrégation des Missions Étrangères, arriva aussi à Juthia avec des prêtres français, y fonda un séminaire général à côté d'un camp annamite, et dès lors la Mission, prenant un rapide essor, éleva de nouveaux temples pour ses néophytes, non-seulement dans la capitale, mais encore dans les provinces.

A l'époque de la fameuse ambassade de Louis XIV, protégée par M. Constantin Falcon qui était parvenu à la première dignité du royaume, la chrétienté de Siam était très-florissante. Mais la chute malheureuse de ce grand ministre occasionna bientôt de cruelles persécutions. Leur violence fut telle, que le flambeau de la foi jetait à peine quelques lueurs mourantes, lorsqu'en 1767 les Birmans ayant envahi Siam, pris et ruiné Juthia, toutes les églises furent livrées aux flammes, une partie des chrétiens périt par le glaive, une autre partie fut emmenée en captivité, un petit nombre parvint à échapper à ce double malheur, et la Mission fut anéantie.

Quand le royaume fut rétabli, Bangkôk étant de-

venu la résidence du nouveau roi, environ quinze cents fidèles Annamites, Cambogiens et Siamois rentrèrent dans le pays: un évêque et quelques prêtres français vinrent réchauffer de leur zèle cette pauvre chrétienté qui renaissait de ses ruines.

État actuel de la Mission. Population chrétienne:

		Ames.
Bangkôk	A Saint-François-Xavier.	2,000
	A la Conception.	900
	A Sainte-Croix.	700
	Au Calvaire.	350
	Au Collége.	100
Dans les provinces de Juthia et de Salaburi.		200
Dans les provinces de Pët-Riu et de Bang-pla-soi		300
Dans les provinces de Makhon-Xâisi et de Bang-xang.		300
Dans la province de Chânthâbun. . .		1,100
Dans la province de Jonselang.		500
Chrétiens dispersés ou esclaves chez les païens.		600
	Total. . . .	7,050

Le nouveau roi, qui est monté sur le trône depuis deux ans seulement, a remis entre les mains du mandarin chrétien Pascal, général de son artillerie, environ trois mille Tonkinois prisonniers de guerre, en lui recommandant de les initier à nos

vérités saintes, et de les incorporer avec nos Annamites ; déjà plusieurs d'entre eux ont été admis à la grâce du baptême.

Particularités touchant le roi actuel.

Le prince Châo-Fa n'avait guère que vingt ans, quand le roi son père mourut. En sa qualité de fils aîné de la reine, le trône lui appartenait; mais un de ses frères, fils d'une autre femme et plus âgé que lui, s'empara du pouvoir en disant à l'héritier légitime : « Tu es encore trop jeune; laisse-moi régner quelques années, et plus tard je te remettrai la couronne. » Une fois assis sur le trône, il paraît que l'usurpateur, s'y trouvant bien, ne songea plus à remplir sa promesse. Cependant le prince Châo-Fa craignant que, s'il acceptait quelque charge dans le gouvernement, tôt au tard et sous quelque spécieux prétexte son frère n'attentât à sa vie, se réfugia prudemment dans une pagode et se fit Talapoin. Là il s'adonna patiemment à l'étude du sanscrit, du bali, de l'histoire, de la géographie, de la physique, de la chimie, de l'astronomie, et enfin de la langue anglaise. Il étudia aussi la religion chrétienne, et lut attentivement tous les livres sortis de l'imprimerie de notre collége. Au commencement de 1851 le roi, étant tombé malade, rassembla son conseil et proposa un de ses fils pour successeur. — « Sire, lui répondit-on, le royaume a déjà son maître. » Attéré par cette réponse, le monarque rentra dans son palais et ne voulut plus reparaître en public. Le

chagrin s'ajoutant à la maladie, il expira le 3 avril 1851.

Ce jour-là même, malgré les complots des fils du roi défunt, que le premier ministre sut habilement comprimer, le prince Châo-Fa quitta ses habits jaunes et fut intronisé sous le nom de ***Sômdêt Phra, Pârâmânderá Mâh Mông-Kût, Sa Majesté le roi qui porte la grande couronne.*** (Je m'abstiens de citer ses autres titres qui rempliraient une page entière.) Je lui écrivis pour le féliciter de son heureux avénement, et lui offris pour cadeau un joli portrait renfermé dans une boule de verre. Ce portrait lui fit grand plaisir, car c'était celui de sa Majesté l'empereur Louis-Napoléon. Il s'empressa de me répondre en m'envoyant, dans une petite bourse scellée, quelques pièces de la nouvelle monnaie de son règne, avec une boîte contenant des fleurs d'or et d'argent. Sur ma demande, Sa Majesté fit expédier des ordres à Singapore pour rappeler les missionnaires bannis depuis deux ans, lesquels étaient au nombre de cinq; ils furent ramenés par un navire de la marine royale, et arrivèrent à Bangkôk le 29 juillet 1851.

Au mois de février 1852, ma résolution étant prise de faire un voyage en Europe pour les intérêts de ma Mission, j'écrivis au roi pour lui communiquer mon projet. Sa Majesté me répondit qu'elle désirait me voir avant mon départ, et m'assigna le jour d'audience. Le 28 février, à l'heure fixée pour la réception, le prince ***Amârûk*** (***immortel***) m'envoya

sa plus belle barque, montée par cinquante rameurs en grand costume; j'y descendis avec quatre de mes missionnaires, au son des cloches et des tambours. Les chefs des chrétiens, montant des barques pavoisées, nous faisaient cortége; en un instant nous fûmes rendus aux portes du palais. Après avoir traversé plusieurs enceintes et plusieurs cours, nous fûmes introduits dans la grande salle d'audience. Là se trouvaient environ cinquante mandarins, prosternés la face contre terre. Le roi, vêtu d'un habit de soie blanche (signe de deuil), et tenant à la main une jolie canne à épée, s'avança pour nous recevoir, nous donna la main, et nous ayant conduits à une table entourée de chaises élégantes, s'assit lui-même dans un fauteuil. On entama la conversation, partie en siamois, partie en anglais. Sa Majesté, qui avait un petit bureau devant elle, écrivit de sa main les commissions qu'elle voulait me confier; puis, sur son ordre, des pages rampant sur leurs genoux nous offrirent des cigares, et on se mit à fumer. Le roi me demanda si j'irais voir le président de la république, et sur ma réponse affirmative il me chargea de lui présenter ses amitiés. — « Irez-vous aussi voir le Pape? me dit-il. — Oui, Sire, je compte avoir ce bonheur. — Ne pourrais-je pas lui écrire une lettre? — Sa Sainteté en serait très-flattée. — Eh bien, je lui écrirai. » Après avoir adressé la parole à chacun des missionnaires, le prince nous entretint longtemps de religion, et dit entr'autres choses : « La persécution est un mauvais système; je suis d'avis

de laisser chacun libre de pratiquer le culte qu'il voudra. » Il ajouta encore : « Quand vous aurez fait quelque part un certain nombre de prosélytes, ayez soin de m'en informer, et je leur donnerai des chefs chrétiens ; de cette manière, ils n'auront plus à craindre les vexations des gouverneurs idolâtres. » Enfin, au moment où nous allions nous retirer, le roi me fit cadeau d'un sac de piastres, pour m'aider, disait-il, à payer les frais de mon voyage, et nous prîmes congé du monarque en lui serrant la main. Quelques jours après cette audience, j'écrivis au prince pour le prier de laisser partir avec moi un vieux prêtre annamite qui avait été fait captif au Camboge. Il m'accorda cette nouvelle faveur, et m'envoya en même temps sa lettre au pape, dont l'adresse (en anglais) était conçue en ces termes : *A sa très-vénérée Sainteté, le pape Pie neuf.*

Au mois de novembre dernier, j'eus l'honneur de remettre au souverain Pontife cette missive royale. Sa Sainteté en fut aussi agréablement surprise que satisfaite, et se la fit lire sur-le-champ. Le roi disait qu'ayant appris par les journaux l'heureuse rentrée du saint Père dans la ville de Rome, il profitait du voyage de l'évêque de Mallos, son ami, pour lui offrir ses félicitations et commencer des relations amicales qu'il désirait continuer à l'avenir ; qu'il avait la plus grande estime pour la religion catholique, et qu'il protégerait les chrétiens ses sujets d'une manière toute spéciale. — « Quant au bouddhisme que je professe, ajoutait-il, il a été dénaturé

par tant de fables et d'absurdités, que je suis porté à croire qu'il ne tardera pas à être anéanti. » Cette phrase plut fort au saint Père qui s'écria : « Peut-être est-ce là une prédiction ! » Sa Sainteté a déjà répondu au roi de Siam en lui envoyant, comme gage d'amitié, une précieuse mosaïque représentant une église de Rome.

NOTE

SUR UN VOYAGE INÉDIT

A LA TERRE SAINTE

EN 1470 *.

Nous trouvons dans un journal allemand consacré à la bibliographie et publié à Leipzig (le *Serapeum*, n° du 30 juin 1853) quelques détails sur un voyage accompli à Jérusalem vers la fin du xve siècle. Le *Serapeum* est bien peu répandu en France ; la langue dans laquelle il s'exprime le dérobe à la connaissance du public ; les faits que nous lui emprunterons auront tout le mérite de la nouveauté.

En 1470, Ulrich Brunner, chanoine de Wurzbourg, se rendit à Rome et en Palestine pour gagner les indulgences. Il consigna le récit de ses pérégrinations dans un manuscrit que possède la bibliothèque de Dresde. Le nom de Brunner ne se trouve pas sur la liste des pèlerinages à la Terre Sainte, dressée par Robinson, insérée dans son ouvrage sur

* Nous devons la communication de cette Note à M. Gustave Brunet, secrétaire archiviste de l'Académie des Sciences et Belles-Lettres de Bordeaux.

la Palestine, et qui est, en ce genre, ce qui existe de plus complet.

Cette relation porte le cachet de l'époque où elle fut écrite. L'auteur s'étend grandement au sujet des églises, des couvents, des reliques, des miracles; les observations géographiques et historiques n'occupent qu'une place secondaire; à l'égard des scènes de la nature, pas un seul mot.

Le 8 mars 1470, Brunner partit de Wurzbourg, et passant par Augsbourg, Trente, Vérone, Bologne, Florence et Viterbe, il arriva à Rome le 5 avril. Jusque-là, il se contente de donner les noms des endroits où il s'arrête pour passer la nuit.

Il reste à Rome jusqu'au 23 avril, mais il se borne à signaler les stations de l'église romaine réglées par le pape Saint-Grégoire; après avoir accompli dans l'église de Sainte-Pudentienne la dernière de ces stations, il retourne à Bologne, arrive à Padoue et de là à Venise, où il entre le 21 mai. Quelques autres pèlerins allemands se joignent à lui, et l'on passe marché avec un patron vénitien, nommé André Morisini, qui s'engage à les porter en Palestine et à les ramener, à raison de vingt ducats par personne.

Le 3 juin, dimanche après l'Ascension, on s'embarque, mais le vent est contraire, et ce n'est que le 7 juin que l'on met en mer. Le navire touche à Raguse le 13 juin, à Corfou le 20, à Modon le 26, à Canis le 29, à Rhodes le 6 juillet, à Paphos le 12. Brunner donne quelques détails sur les pays qu'il visite, mais il est souvent tout aussi inexact qu'on

l'était alors. Il dit que lorsque les Turcs qui habitent les côtes de l'Asie voient sortir des navires du port de Rhodes, ils allument de grands feux qui servent de signaux en cas d'attaque ; lui-même a vu deux de ces feux qui brûlaient sur les montagnes.

A Corfou, les voyageurs apprennent avec effroi qu'une nombreuse flotte ottomane était réunie à Négrepont ; à Modon, ils rencontrent des galères vénitiennes qui les escortent à quelque distance du port ; à Paphos, il faut qu'ils attendent que quatre bâtiments montés par des corsaires se soient éloignés. Enfin, ils arrivent le 18 juillet sur la rade de Jaffa. On exige seize ducats par tête pour tribut et pour droit d'escorte, et ce n'est que le 24 que les pèlerins peuvent débarquer. Leur séjour en Palestine ne se prolonge que jusqu'au 14 août ; il est impossible que, dans une période aussi courte, Brunner ait vu tous les lieux saints qu'il décrit. Cela ressort d'ailleurs de la façon dont il s'exprime ; il dit « on voit » ou bien « on dit que, » et sa relation prend la forme d'un manuel à l'usage des pèlerins. Après avoir visité Jérusalem et Bethléem, après s'être approché du Jourdain, il signale Hébron, Nazareth, Damas, Beirout et le mont Sinaï, comme devant être l'objet des stations des voyageurs et des pèlerins en Terre Sainte.

Il n'envisage, d'ailleurs, ces diverses localités que sous le rapport religieux ; voici de quelle manière il s'annonce à l'égard de Damas : « Près de la ville de » Damas, Notre-Seigneur est apparu à saint Paul,

» lorsque celui-ci allait pour persécuter les chrétiens,
» et il lui dit : Paul, Paul, pourquoi me persécutes-
» tu? Dans la muraille de cette ville est le trou d'où
» saint Paul fut descendu au moyen d'une corbeille.
» Il y a aussi la maison d'Ananie où Paul fut bap-
» tisé. Hors de la ville est une église qui a été bâtie
» en l'honneur de Notre-Dame, et c'est au même
» endroit que Noé construisit l'arche, conformément
» à l'ordre de Dieu. »

Le voyage de retour occupe peu de place. Le 14 août, les pèlerins s'embarquent à Jaffa; ils sont contrariés par les vents; il y a à bord des décès qui sont cause qu'à Chypre et à Rhodes, la permission de mettre pied à terre n'est pas accordée. Le 26 septembre on touche à Milo, dans l'île de Candie, de là on va à Corfou, et il faut y faire un assez long séjour; le 17 octobre, les pèlerins arrivent à Parenzo, petit port de l'Istrie; ils y prennent une barque qui les dépose à Venise le 21 octobre. Ils y restent fort peu de temps et prennent la route de Trévise et de Feltre, où des eaux débordées les forcent de s'arrêter; ils arrivent enfin à Trente, et le lendemain, jour de la Toussaint, à quatre milles de cette ville, ils entrent à Méran : là Brunner arrête tout court le récit de son voyage au 77e feuillet de son manuscrit.

Il y aurait peut-être un travail curieux à faire sur les relations, si peu connues en France, des anciens voyageurs allemands, tels que Pierre de Suchen, Hans de Mergenthal, Hans Tucher, et autres touristes intrépides, qui, au XIVe et au XVe siècle, par-

coururent la Palestine. Il existe aussi, et c'est une mine encore inexploitée, des récits de pèlerins russes et slaves. L'abbé Daniel quitta la Moscovie vers l'an 1100, se rendit à Jérusalem, et écrivit un journal qui est resté manuscrit; le diacre Ignace traversa le Don en 1389, alla à Constantinople et de là en Judée; une relation assez courte de son voyage se rencontre dans un volume de chroniques publié à Saint-Pétersbourg en 1786, et dans le tome IV de l'*Histoire russe* de Tatitschew. Le bohémien Martin Kabutnik parcourut la Palestine et l'Égypte en 1493 et 1494; sa relation, écrite en langue tchèque, fut publiée à Prague en 1542, réimprimée dans la même ville en 1577 et en 1691, et à Olmütz en 1639. Un grand seigneur du même pays, Jean de Loberwig, visitait le Saint-Sépulcre à la même époque, et il rédigeait un récit de ses voyages; on ne l'a point imprimé. Il nous serait facile de citer bien d'autres noms, mais ces détails doivent être réservés pour un travail spécial sur les ouvrages relatifs à la Terre Sainte.

RELATION

DE

CE QUI EST ARRIVÉ AU MAGNIFIQUE SEIGNEUR ET CAPITAINE

GEORGES ROBLEDO,

DANS SON EXPÉDITION A LA DÉCOUVERTE
DE LA PROVINCE D'ANTIOQUIA,

EN L'ANNÉE 1540.

PAR JEAN BAPTISTE SANSELA.

Traduit de l'espagnol sur le manuscrit inédit de la bibliothèque
de M. Ternaux-Compans.

FIN.

(Voyez le cahier précédent, p. 223.)

Voici quels sont les villages indiens autour de Santa-Anna dans la province d'Humbra que nous appelons Ancerma.

Quand le capitaine Venalcazar entra pour la première fois dans cette province, il avait grand besoin de sel, et en demanda par signes aux habitants. Ils le nomment dans leur langue *ancer;* c'est pourquoi nous donnâmes au pays le nom d'Ancerma. Mais son véritable nom est Humbra.

La vallée d'Amiuca, que j'ai nommé Sainte-Marie, est très-peuplée ; elle est à trois lieues de la ville du côté du nord. Il y a dans cette vallée beaucoup de

villages, qui tous ont un nom différent. Entre cette vallée et Santa-Anna on trouve le village del Penol (du Rocher). Du même côté, à une lieue de la ville, il y a une vallée nommée Chanvuraca, où l'on trouve beaucoup de puits d'eau salée qui servent à fabriquer du sel. Cette vallée commence au même endroit que celle de Sainte-Marie, mais elle s'étend vers l'orient.

A quatre ou cinq lieues de la ville, dans la direction de l'est, on trouve les villages d'Irra, Angasca, Guacayca, Aconchara et beaucoup d'autres ; au couchant, Guarma, la vallée d'Apia, Chatapa, Andica, Humbria et la province de Taupa. La province de Carantama dépend aussi de la ville, ainsi que d'autres villages plus éloignés. De l'autre côté de la chaîne de montagnes qui domine la ville, est la province de Choco ou Barbacoas, qui s'étend jusqu'à la mer du Sud. Elle est traversée par la rivière du Darien, et très-peuplée ; c'est moi qui l'ai découverte. Toutes ces provinces, excepté celle du Choco, sont dans un rayon de douze lieues autour de la ville.

Les Indiens de ces provinces sont assez civilisés et respectent beaucoup leurs seigneurs. Ils les portent sur leurs épaules dans les occasions d'apparat, et c'est ainsi qu'ils venaient me voir. Ils menaient avec eux dix ou douze femmes très-belles et très-bien vêtues ; quand ils arrivent, les Indiens les remettent dans les bras de ces femmes qui les font asseoir sur elles ; d'autres leur soutiennent les pieds

afin qu'ils ne touchent pas la terre. C'est ainsi qu'ils leur témoignent leur respect. La plupart de ces femmes sont les épouses du chef, d'autres sont leurs servantes. Les seigneurs se peignent sur la figure des dessins de diverses couleurs et ont des colliers d'or qui pèsent 15 à 20 castillans ; c'est une baguette d'or qui tourne sur elle-même et qu'ils mettent devant la bouche. Ils ont les cartilages du nez percés des deux côtés, et y suspendent de petites poires d'or qui peuvent peser 4 ou 5 castillans; elles ont au bout un petit crochet que l'on passe dans les trous du nez.

Ils portent au-dessous du genou plusieurs rangées de grains blancs très-égaux. Ils en mettent aussi autour du bras et du poignet, le tout pour faire gonfler les chairs.

Les seigneurs se ceignent le corps d'une rangée de grains blancs, de grains d'or ou de petites baguettes d'or qui peut avoir une palme de large. Ils en font le plus grand cas. C'est avec cela qu'ils attachent le linge qui couvre leurs parties naturelles, et qui peut avoir une aune et demie de long et une de large; c'est une étoffe de coton de diverses couleurs. Ils l'attachent par devant, le passent entre les cuisses et le passent ensuite sous la ceinture, de sorte que le bout pend par derrière comme une queue et arrive presque jusqu'à terre.

Ils ont sur la tête des espèces de guirlandes qui retiennent leurs cheveux, car les seigneurs les portent très-longs. Ils laissent pousser leurs ongles et regardent comme une marque de grandeur de les

avoir si longs. Ils ont grand soin de leurs cheveux. Ils sont très-superstitieux et croient aux augures. Quand ils aperçoivent un nuage ou qu'il commence à pleuvoir, ils se mettent à souffler, à cracher vers le ciel et à faire des gestes pour empêcher le nuage de crever.

Ceux qui ne peuvent avoir de belles ceintures comme les seigneurs en ont une à gros grains ou un simple fil, mais ils en portent tous. Ils ont un grand nombre de trous dans les oreilles et y attachent quatre ou cinq paires de pendants dont chacun pèse quatre ou cinq pesas. Ceux qui ne sont pas des seigneurs portent une rangée de grains au cou, et y suspendent une grenouille ou un lézard d'or. Ils se lient aussi les cuisses et le gros du bras, ce qu'ils font dès leur naissance. Il n'est pas permis à ceux qui sont de basse condition de s'habiller comme les seigneurs.

Le plus grand plaisir des seigneurs est de boire, et ils ne font pas autre chose; car les femmes de service qui les accompagnent sont toujours chargées de vases de leur vin qu'ils nomment *chicha*; ils le font avec du maïs et y mêlent toutes sortes de choses. Quand ils veulent s'enivrer, ils le rendent plus fort en y jetant une certaine herbe qu'ils nomment *tavaque*. Ils ne mangent pas beaucoup, car ils ont toujours le verre à la main. Quand ils veulent se divertir, les caciques et les principaux de la nation se rassemblent dans la maison du seigneur, et se mettent à boire, à danser et à chanter sans interruption

pendant trois ou quatre jours, car ils ne se séparent point quand la nuit vient et ne se couchent que quand ils sont ivres. Souvent ils sortent de la maison en faisant des grimaces, et vont au village le plus voisin; quoiqu'il soit habité par leurs amis, ceux-ci marchent aussi contre eux, ils se battent et se tuent les uns les autres : voilà ce qu'ils appellent une fête.

Il y a dans cette province deux seigneurs principaux, quoiqu'elle ne leur soit pas soumise tout entière; car il y en a d'autres qui sont presque aussi puissants qu'eux. Un de ces chefs se nomme Hunbruza et l'autre Ocuzca. Le canton Dirra, qui touche à leur territoire et est à trois lieues de la ville, parle une autre langue; le seigneur, qui se nomme Cananuo, maintenait son indépendance parce que son territoire est défendu par un bras de rivière.

Les femmes nobles ne sont pas aussi respectées que les seigneurs, quoiqu'elles le soient beaucoup. Elles sont vêtues d'une étoffe de couleurs très-brillantes qui leur tombe jusqu'à la pointe des pieds. Ce vêtement se nomme *naguas;* elles l'attachent autour des reins. Elles n'ont point de chemise, mais elles jettent sur leurs épaules une espèce de mantelet dont elles attachent les pointes par devant. Leurs cheveux sont très-lisses et très-longs. Elles ne font rien et sont servies par leurs femmes; elles présentent seulement le vin à leurs maris quand ils vont manger; le vin est dans un vase couvert, et elles en font l'essai comme c'est l'usage en Espagne; elles le leur présentent à genoux.

Les Indiens de cette province mangent peu de viandes; les fruits et les herbes forment leur principale nourriture. Ils les préparent de diverses manières avec de l'agi. Ils ne mangent que peu de chair humaine, et seulement celle de leurs ennemis qui habitent des pays éloignés. La chair qu'ils mangent est celle du gibier, qui est très-abondant. Il y a beaucoup de fruits excellents. Les hommes et les femmes vont pieds nus, car ils ignorent l'usage des chaussures. Ils dorment dans des lits élevés au-dessus du sol, qu'ils couvrent de nattes ainsi que leur lit; ils se couvrent de grandes pièces d'étoffes de coton. Les seigneurs de ce pays ont des idoles de bois, peintes de diverses couleurs; ils croient tout ce que leur disent leurs sorciers. Quand ils sont malades, ils les font venir pour les guérir et pour leur prédire quelle sera l'issue de leur maladie. Il serre avec ses mains les chairs du point douloureux, souffle dessus et le suce. Ils croient que de cette manière il attire le mal et le fait sortir. Ils récompensent ensuite le sorcier en lui donnant des bijoux d'or. Ils croient que le diable qui leur parle souvent est leur père, qu'il a créé le ciel et la terre : il leur apparaît souvent sur les chemins et dans leurs maisons, et ils le peignent comme ils le voient. Cette espèce de queue et les peintures qu'ils font sur la figure et sur le corps, sont les marques distinctives du diable quand il se présente à eux. Quand ils manquent d'eau pour leur maïs, ils invoquent le soleil et la lune qu'ils regardent comme ses enfants. Ils croient qu'après leur

mort ils vont au ciel; car quand le démon leur apparaît, il leur fait croire que c'est là qu'il demeure, et qu'ils vont le rejoindre. On ne fait dans cette province aucun des sacrifices qui sont usités dans les autres. Les seigneurs épousent les filles des autres chefs du voisinage. Il en a dix ou douze et couche au milieu d'elles toutes, et s'approche de celle qui lui convient. Ils n'épousent ni leur sœur ni leur nièce, mais ils ne gardent pas les autres degrés. Aussitôt qu'une femme est grosse de cinq mois, elle quitte son mari et retourne dans son village; car, comme je l'ai dit, elles sont toutes filles de seigneurs du voisinage. Elle y fait ses couches et y reste jusqu'à ce que l'enfant ait trois ans. Celle de ses femmes qui accouche la première d'un fils est considérée comme la principale, et c'est son fils qui hérite; et dès son enfance, les vasseaux le respectent beaucoup, quoique son père soit encore vivant. Si l'aîné meurt, le cadet prend sa place, et les filles héritent à défaut d'enfants mâles. Les Indiens aiment beaucoup les femmes, car l'ivrognerie, qui est leur principal vice, les y porte naturellement. C'est une chose étonnante de voir quelle quantité d'enfants ils ont; les femmes accouchent presque tous les ans.

Santa-Anna fut fondée au nom de Sa Majesté et du marquis Pizarre le jour de Notre-Dame d'août de 1539. Elle est construite sur une colline assez élevée. Un ruisseau assez considérable passe à l'une des extrémités, et un autre à l'autre bout; sa position est très-saine, parce qu'elle est très-élevée. Il y a une

quantité de sources sur la même colline ; il y a une forêt qui peut avoir un quart de lieue, d'où l'on apporte à la ville du bois à brûler et du bois de construction. On y trouve de très-beaux cèdres qui servent à faire des planches, et d'autres arbres très-considérables. Cette colline s'étend du nord au sud. On trouve sur le bord des ruisseaux de l'herbe excellente pour les chevaux ; il y a de très-bonnes fermes où les chrétiens cultivent la terre. De la ville on peut voir presque tous les villages de la province. L'hiver commence à la fin de mai et dure jusqu'au mois de novembre ; mais dans cet intervalle il fait souvent très-beau temps, car les Indiens sèment et récoltent dans tous les mois de l'année. La ville est à six ou sept lieues des montagnes de Barbacoas, et tout le pays intermédiaire est très-peuplé. Il en est de même du côté du nord. C'est là que les Indiens tiennent leur marché, qu'ils nomment *Tianguez*, pour vendre et pour acheter. Ils sont très-civilisés et aiment beaucoup les Espagnols, surtout les femmes. Ils ne souffrent pas de voleurs parmi eux comme chez les autres nations ; et quand ils en découvrent un, il devient l'esclave de celui qu'il a volé, qui va le vendre dans un autre pays. C'est là leur mode de punition, car ils n'ont pas de prisons. Le cacique fait des reproches au coupable, et la partie lésée se venge si elle peut : il n'en est pas autre chose. Ayant demandé pourquoi ils séparaient les femmes grosses de leurs maris, ils m'ont répondu que c'était pour que l'enfant prospérât davantage, pour ne pas gâter leur

lait et les empêcher d'avoir des dartres. Le moyen me paraît bon, car leurs enfants sont très-beaux.

Quand un seigneur vient à mourir, on l'enterre dans les champs, dans un endroit écarté; mais avant de l'enterrer, ils font complétement sécher le corps sur un gril entre deux feux. Ils frottent ensuite le corps avec la résine rouge dont il se servait pendant sa vie, lui mettent ses bracelets aux jambes et aux bras, et tous les bijoux d'or qu'il portait dans les fêtes. Ils l'enveloppent ensuite dans une telle quantité d'étoffes de coton que le paquet devient aussi gros qu'un tonneau, et qu'il faut vingt hommes pour le soulever. Elles sont si bien cousues et si bien arrangées que quand on trouve une de ces sépultures il faut travailler longtemps. Quand le corps est bien enveloppé, ils le portent dans la sépulture qu'ils ont préparée. Ils tuent deux Indiens qui le servaient, et placent le cadavre de l'un à la tête et l'autre aux pieds. La tombe est très-profonde; ils y construisent un caveau voûté dans lequel pourraient tenir quatre cavaliers, et ils en ferment la porte avec des madriers d'une espèce de bois qui ne se pourrit pas. Quand le corps du cacique est dans ce caveau voûté, les Indiens remplissent la fosse de terre. Elle a cinq ou six toises de profondeur, et le corps est dans un endroit vide. Quand cette opération est terminée, pour éviter que l'on ne reconnaisse l'endroit, ils le labourent et y sèment du maïs. On met à côté du cacique ses armes, la chaise sur laquelle il avait l'habitude de s'asseoir, les vases dans lesquels il buvait, d'autres

vases pleins de chicha, et des plats avec les aliments qu'il préférait. Ils disent que c'est pour qu'il mange pendant la nuit.

Ils vont aussi pendant la nuit écouter sur les tombeaux, dans l'espérance d'entendre la voix du défunt; comme ils sont très-superstitieux et amis des choses extraordinaires, leurs sorciers leur font croire que les morts parlent, qu'ils mangent, et qu'ils demandent des nouvelles de leurs parents et de leur tribu. Avant d'enterrer un mort, on le garde deux mois dans sa maison, et chaque nuit l'on célèbre des orgies dans lesquelles on le pleure et l'on vante ses hauts faits dans des espèces de chansons. On enterre les femmes nobles à part et l'on met très-peu d'or avec elles. Quand un cacique possédait plus d'or que les bijoux qu'il avait l'habitude de porter, on les brise avec des pierres et l'on jette les morceaux dans la tombe, parce qu'on croit que tout ce qu'il possédait doit périr avec lui.

Il n'y a que très-peu de plaines dans cette province, tout est colline ou vallée; c'est pourquoi elle est très-fertile. On y trouve des mines d'or.

La ville de Carthago est située à quatorze lieues de celle de Santa-Anna. Le territoire de ces deux villes est séparé par un bras du grand fleuve qui a son embouchure après de Sainte-Marthe, et qui prend sa source dans les montagnes de Popagan. La province dans laquelle cette ville est bâtie se nomme Quinvaga. Elle est à neuf lieues du fleuve et adossée à une montagne dont le sommet est couvert de neige.

Le terrain est plus plat que dans la province de Santa-Anna, et couvert en grande partie de forêts de bambous au milieu desquels les Indiens ont construit leur village; car il descend des montagnes un grand nombre de petits ruisseaux qui vont se jeter dans le grand fleuve et arrosent toute la campagne. C'est sur le bord de ces ruisseaux que les Indiens ont leurs champs cultivés et leurs vergers d'arbres à fruits. On trouve dans ces forêts une quantité de gibiers, car le terrain est sec quoiqu'il soit couvert de roseaux. Il y a dans cette province plus de quatre-vingts caciques, et pendant l'espace de plus de seize lieues on ne trouve pas un pouce de terrain qui ne soit cultivé. Carthago est construite dans une plaine entre deux ruisseaux, et environnée de terres excellentes, qui sont cultivées par les chrétiens. A trois lieues plus loin, en remontant le fleuve, il y de grandes savanes excellentes pour y élever des bestiaux, et qui se prolongent pendant plus de trente lieues. On parle dans cette province une langue tout à fait différente de celle de Santa-Anna, et les habitants ont besoin d'interprètes pour se comprendre. Ils sont ennemis entre eux. Les seigneurs de Quinvaya sont plus puissants et plus redoutés; ils ont plus de point d'honneur. Ils boivent dans des vases d'or, dont quelques-uns pèsent jusqu'à trois cents castillans. C'est un pays riche et dont tous les habitants possèdent quantité de bijoux. Ils ont les mêmes rits et la même religion que ceux de la province de Humbra ou Santa-Anna. Ils traitent leurs

femmes de la même manière et portent le même costume. Ils ont des cuillers et des vases d'or. Ils sont plus laborieux que ceux de Humbra, parce qu'ils sont plus forts ; c'est pourquoi ils sont plus obéissants à leurs seigneurs et les servent mieux que ceux de Humbra; ils ont aussi de meilleures maisons. Les chefs principaux, qui sont au nombre de cinq ou six, se nomment Tacoronvi, Janva, Zaraquavi, Via et Pondara ; mais chacun d'eux n'est seigneur que dans son domaine, et aucun n'a de supériorité sur les autres. Ils sont tous parents et alliés ensemble par des mariages. Ils sont plus grands, plus forts et plus bruns que ceux de Humbra. Ils sont tous mutilés à l'exception des chefs, qui quelquefois le sont aussi. Outre la province de Quinvaya, il y en a encore d'autres qui dépendent de Carthago; elles se nomment Quindio, Carrapa, Picara, Pancura, Pozo, Arma, etc. Cette ville fut fondée le 9 août 1540 au nom de Sa Majesté et du marquis Pizarre.

On parle dans les provinces de Picara et de Carrapa la même langue que dans celle de Quinvaya. Celles de Quindio, Pozo, Pancura et Arma ont chacune une langue, une religion et des sacrifices différents.

Dans la province de Pozo, les Indiens ont dans toutes leurs maisons des idoles de bois de grandeur naturelle et d'autres plus petites; elles ont des yeux, un nez , et sont peintes et ornées de bijoux, absolument comme les chefs. Cette nation est belliqueuse et indomptable, c'est pourquoi elle vit dans

une espèce d'anarchie et respecte peu ses chefs ; de toutes les provinces que j'ai conquises, c'est celle qui m'a donné le plus de mal. La première fois que j'y entrai, j'y reçus deux blessures presque mortelles. C'est un pays couvert de montagnes qui s'étendent jusqu'au grand fleuve. Les naturels mangent beaucoup de chair humaine et conservent dans leurs maisons les os et les crânes de tous ceux qu'ils ont dévorés. Ils sont en guerre avec toutes les provinces du voisinage, c'est-à-dire avec Picara dont les terres cultivées touchent aux leurs, Carrapa et Pancura. Ils ont l'habitude de placer de grands morceaux de bois, en forme de croix de Saint-André, du côté où le soleil se lève ; c'est là qu'ils invoquent le démon, et qu'ils font leurs sacrifices.

Les usages de la province de Picara sont presque les mêmes que ceux de Quinvaya, quoique l'on y parle une langue différente. L'on y sacrifie tous les ans quelques Indiens au démon, ce que l'on fait aussi à Pancura. Je demandai au seigneur combien d'Indiens l'on offrait chaque jour aux idoles ; il me répondit que l'on en immolait cinq, et qu'ils le faisaient par crainte du démon et pour qu'il ne les détruisît pas tous. On lui offrait les cœurs des victimes. Dans toutes ces provinces les naturels ont les mêmes joyaux et le même costume.

La province d'Arma, deux lieues au delà de celle de Pancura, est différente des autres ; elle les surpasse en richesse et en étendue, à l'exception de celle de Quinvaya. Elle occupe une espèce de golfe que

forme la chaîne des montagnes neigeuses. Le costume des Indiens est différent; ils ne sont plus aussi policés ni si soignés dans leurs vêtements, leur langue et leurs aliments. Leurs maisons sont faites autrement et sont toutes rondes. Ils n'ont autour du corps qu'une étoffe de coton d'une palme et demie de large qu'ils nomment Panpanilla, et ne se cachent pas les parties naturelles; leurs cuisses et leurs jambes sont nues. La plupart de ces Indiens n'ont pas de manteaux; ceux qui en ont les font avec l'écorce d'un arbre, qui ressemble à du papier. On ne récolte pas de coton dans cette province, car elle est très-froide, étant adossée aux montagnes; c'est pourquoi ils ont peu d'étoffes. Leurs maisons sont grandes et bien faites; chacune d'elles est habitée par dix Indiens avec sa femme et ses enfants. Chacun a une place séparée pour y coucher. Ils sont très-riches en or. Le principal cacique se nomme Maitama. Quand ces Indiens vinrent me voir pour la première fois, ils avaient la figure tellement barbouillée de boue et de cendre qu'ils avaient l'air de monstres. Leur en ayant demandé la raison, ils me répondirent que c'était pour ne pas me plaire. Ils sont plus avides de chair humaine dans cette province que dans toutes les autres. Les seigneurs ont la lèvre inférieure percée d'une multitude de trous, et ils y passent une quantité de petites baguettes d'or que les chrétiens ont appelées des barbes, parce qu'elles leur pendaient du menton comme de la barbe. Quelques-uns de ces trous sont si larges que ce qu'ils mangent sort

par là. Ils portent des caricories et des pendants d'oreilles. Ces Indiens sont sauvages et perfides ; mais ils ne sont pas aussi habiles à la guerre que les autres nations, quoiqu'ils s'entendent très-bien en trahisons. Leurs maisons sont bâties six par six, et il y a devant une petite place qu'ils rendent très-unie. Ils y plantent des bambous, car il y en a dans cette province qui sont deux fois gros comme la cuisse et très-hauts ; ils en plantent plus de vingt rangées dans toute la largeur de la place, à une palme et demie l'un de l'autre, de sorte qu'elle à l'air d'une forêt. Ils font le long des maisons un escalier de la largeur de six palmes et qui s'élève à la hauteur des bambous ; il y a au haut une idole de chaque côté, et c'est là qu'ils sacrifient des hommes et des femmes ; car on fait dans ce pays beaucoup de sacrifices au démon. Il y a un grand nombre de ces lieux de sacrifices ; les principaux sont devant les maisons des chefs. Il y a au haut des bambous dont j'ai parlé des crânes humains. On ne trouve pas autant de fruits dans cette province que dans celle de Quinvaya et d'Humbra, parce que les habitants sont plus grossiers et moins policés. Ils ne respectent pas d'autre parenté que celle de frère et de sœur, et encore tout au plus, tant leurs mœurs sont barbares. Il en est à peu près de même dans la province de Tenuhama et dans celles du voisinage ; mais comme elles se soumirent et que je n'ai fait que les traverser, j'ai eu peu de rapport avec les habitants, qui parlent une langue différente de celle d'Arma. Toutes ces nations sont très-féroces et

tiennent à honneur d'avoir dans leurs maisons beaucoup de crânes et d'ossements humains, provenant des ennemis qu'ils ont tués à la guerre et dévorés, ce qui peut faire voir le grand service que l'on a rendu à Dieu en colonisant ce pays.

Il y a vingt lieues de la province d'Arma à celle de Cenutana, et six de là à Avurra. Sur toute cette route on trouve des ruines de villages anciens et de grandes routes construites de main d'homme à travers les montagnes, aussi belles que celles de Cuzco. Et tout cela est détruit et ruiné sans qu'il y ait un Indien qui puisse dire ce que cela a été ni comment cela a été abandonné; mais il est probable que tout cela a été détruit dans les grandes guerres qu'il y a eu entre les naturels.

La province de Morégia est petite; elle ne contient que cinq ou six villages. Elle est située au haut d'une montagne. Ses habitants sont d'une autre nation et parlent une autre langue; ils sont vifs, intelligents et très-commerçants. Ils font des échanges avec les habitants de toutes les provinces voisines, où ils vont vendre le sel qu'ils tirent des salines de leur pays, et qu'ils savent très-bien préparer. Dans cette province les femmes ont des naguas qui leur tombent jusqu'aux pieds, et les hommes des manteaux comme les habitants de Quinvaya. Ils ont aussi des idoles, exploitent des mines d'or, aiment beaucoup la chair humaine et celle de tous les animaux. Pour aller de là à la province d'Arma, on traverse les montagnes neigeuses par un défilé, et l'on arrive dans une belle

vallée arrosée par un grand fleuve. C'est la province d'Aburra, qui est différente de toutes les autres, tant par le costume et la forme des maisons que par tout le reste; car les hommes, au lieu de ceinture, se mettent autour du corps une étoffe roulée rouge ou blanche, et relèvent leurs parties naturelles en les attachant au bout de cette ceinture. Ils ne mangent pas de chair humaine; ils sont pauvres et ont très-peu d'or. Ils sont très-laborieux et possèdent des étoffes et des vivres en abondance, soit en viande, soit en fruits, car ils ont de grands vergers dans cette vallée qui est très-large et très-belle. Ils sont très-belliqueux et ont des armes comme celles des autres provinces; car ils ont des sarbacanes avec lesquelles ils lancent des flèches très-minces qui ont autant de force que des javelots. Quand on sort de cette vallée pour entrer dans les montagnes, on rencontre des déserts, des chemins très-larges, des aqueducs construits de main d'homme, et des ruines de grands villages. A vingt lieues d'Aburra, sur les bords de la rivière qui la traverse, est la province d'Amache, dont les habitants parlent une langue différente et se servent de flèches empoisonnées.

La langue de la province d'Hirgico est usitée dans un espace de plus de quarante lieues en tout sens. La nation qui la parle est une des plus cruelles et des plus féroces du pays. Ils se dévorent les uns les autres. On y a fondé la ville d'Antioquia dans une petite plaine au pied d'une montagne; car tout ce pays est si montagneux qu'il n'y a pas d'endroit où

l'on puisse fonder une ville un peu considérable. La position est très-favorable ; une partie de la ville est traversée par un ruisseau qui sort de la montagne et serait assez considérable pour faire tourner des moulins. Il y a dans la ville quatre ou cinq sources très-abondantes. On trouve dans cette ville des fruits qui sont encore meilleurs que ceux de Santa-Anna et de Carthago. La province est très-riche en or ; les Indiens en ont ouvert beaucoup de mines, et le donnent en échange pour des porcs et beaucoup d'autres choses qu'on leur apporte. Les caciques de cette province ont toujours une escorte, mais elle n'est pas aussi nombreuse que celle des caciques d'Humbra et de Carthago. Les Indiens ont des manteaux et les femmes des naguas qui leur tombent jusqu'aux pieds. Ils sont très-perfides et très rusés. Ils parlent très-vite et sont très-avisés et très-intelligents pour des Indiens. Ils s'entendent très-bien à faire le commerce et connaissent l'usage des poids et des mesures. Ils n'ont pas d'idoles, mais ils célèbrent les mêmes orgies et les mêmes fêtes que dans les autres pays ; ils parlent au diable et le reconnaissent pour leur maître. Ce sont des gens très-grands et très-forts. Ils ne boivent pas autant que les autres Indiens, mais ils sont grands mangeurs et consomment surtout beaucoup de viande. Ils ont aussi beaucoup de racines et d'herbes bonnes à manger. Il y a dans cette province, près de la ville, un petit lac sur le bord duquel j'établis mon camp la première fois que j'y entrai, parce qu'il y avait un bon village. Les

Indiens voyant qu'on voulait baigner les chevaux dans ce lac, nous dirent de n'en rien faire parce qu'il y avait un grand serpent qui les dévorerait. Ils ajoutèrent que ce serpent sortait souvent du lac et leur parlait, qu'il avait de grands yeux et de grandes oreilles ; que, pour ne pas l'irriter, on lui portait à manger, et qu'aucun Indien n'oserait entrer dans ce lac pour s'y baigner. Ils étaient très-étonnés de ne pas apercevoir le serpent quand nous y entrions avec nos chevaux, ce qui me fait croire que c'était le diable qui leur apparaissait sous cette forme. Quand ils veulent empêcher les chrétiens de passer par un chemin, ils y placent certaines racines sur lesquelles ils dessinent des figures. Ils croient que ces racines nous empêcheront de passer ou nous feront mourir si nous l'essayons. Cette province est très-peuplée. Celles qui l'entourent se nomment Penco, Ituango, Jundave, Brero, Porruto, Corome, etc. Le pays est en général très-montagneux. Quelques-unes de ces provinces sont situées dans les montagnes et d'autres dans les plaines. On y trouve quantité de sources, de ruisseaux et de rivières ; car il n'y a pas de ravin, quelque petit qu'il soit, où l'on ne trouve de l'eau ; tous contiennent du poisson et une espèce d'écrevisse bonne à manger. On trouve dans ce pays des perdrix, des cailles, des lapins, des dindons, des tourterelles, des pigeons ramiers et toutes sortes de gibier, ainsi que des sangliers qui ont le nombril sur le dos. Il y a aussi des lions de couleur fauve, des chats sauvages, des

loups cerviers et une quantité de loutres. Dans les montagnes il y a des tapirs, des fourmiliers, et une espèce d'animal qui ressemble au renard quoiqu'il soit plus petit; quand il a mis bas des petits, il les place dans une bourse qu'il porte en bas du ventre et en dedans de laquelle sont les mamelles : elle se referme ensuite, et c'est ainsi que ces animaux portent leurs enfants; on les nomme cevaux et ils sont bons à manger. Ils ont au bout de la queue un bouquet de poil comme les porcs. Il y a une autre espèce d'animaux que l'on nomme armados; leur corps est couvert d'une espèce de coquille qui les couvre jusqu'aux oreilles, et qui est si forte qu'aucune arme ne peut la percer. Ils sont bons à manger. Ils creusent un trou dans la terre pour y déposer leurs petits; ils en ont trois ou quatre de chaque portée et ont des mamelles pour leur donner à téter. Leur chair est blanche et grasse comme celle du porc.

Avant de fonder la ville d'Antioquia, et pendant que je m'occupais à examiner les environs du lac pour chercher un endroit convenable à son établissement, je fis planter une croix sur une colline qui le domine, et je donnai à entendre aux Indiens qu'ils ne devaient pas l'ôter parce que c'était l'enseigne des chrétiens et qu'elle les protégerait contre le diable qui leur apparaissait; qu'ils n'avaient qu'à faire ce signe avec la main ou deux morceaux de bois, et qu'aussitôt il prendrait la fuite. Ces Indiens se révoltèrent depuis, car ils n'avaient accepté la paix

que pour m'attirer avec l'armée dans un ravin qui sépare leur territoire de celui d'une autre nation avec laquelle ils sont en guerre, et ils s'étaient entendus avec elle pour nous attaquer à la fois par les deux bouts du ravin en faisant rouler sur nous des rochers. Mais Dieu nous en préserva, car je ne devinai pas la trahison, et je ne l'ai apprise que plus tard des Indiens eux-mêmes. Quand j'entrai pour la première fois dans cette province, je suivis l'autre branche de la Cordillère pour traverser des pays que je ne connaissais pas, et j'arrivai de nouveau en face de la colline où j'avais fait planter la croix. Les Indiens, voyant que leur trahison n'avait pas réussi, résolurent cette fois de m'attaquer à force ouverte. Je trouvai de nombreuses bandes d'Indiens qui m'attendaient rangés en bataille. Ils avaient rassemblé des rochers sur toutes les hauteurs pour les faire rouler sur nous. Il y avait plus de dix mille hommes sur la colline de la croix, et cependant ils ne l'avaient point renversée; ce que nous regardâmes comme un miracle; car les Indiens ont l'habitude de détruire après notre départ tout ce que nous avons fait. Ils brûlent même les maisons où nous avons logé, et renversent les croix. Ils n'avaient respecté aucune de celles que j'avais fait placer en divers endroits. Je m'avançai avec bien du danger à travers la vallée, car je n'avais que douze cavaliers et dix-huit fantassins. Je n'aurais pu retourner d'où je venais quand même je l'aurais voulu, car le chemin des montagnes est si mauvais que j'avais perdu

un cheval et que j'avais couru grand risque de les perdre tous. Les racines des arbres s'élèvent quelquefois à une toise du sol, et les feuilles d'arbres qui sont tombées depuis des années forment entre ces arbres des fondrières d'où les fantassins peuvent se tirer, mais où les chevaux s'enfoncent par leur poids ; et comme le chemin va en descendant, ils s'embarrassent les jambes dans les racines et se les cassent facilement. Sans les nègres armés de haches et de bêches que nous avions avec nous, pas un cheval n'en serait sorti.

Les Indiens me tinrent assiégé dans cette vallée durant trois jours, pendant lesquels ils m'attaquèrent constamment. Il y en eut qui firent des actions dignes des Romains. Un seul Indien attaqua deux Espagnols et en blessa un dangereusement, et cela non pas avec un trait, mais avec une massue de bois de palmier. Cela se passa dans une petite plaine où j'étais assez bien retranché, parce qu'elle est située entre deux ravins. Comme les Indiens croyaient que je devais rester longtemps dans cet endroit, je profitai d'une nuit obscure où ils étaient sans défiance, et je gravis la colline avec quelques fantassins, car les chevaux n'auraient pu y arriver. Je les surpris complétement avec l'aide de Dieu et je les mis en déroute. Nous pûmes alors faire monter les chevaux à loisir et nous rendre à l'endroit où je voulais construire la ville.

Antioquia fut fondée le 21 novembre 1541. Les Indiens voyant le petit nombre d'Espagnols que j'a-

vais avec moi crurent qu'ils seraient assez puissants pour me chasser du pays. Ils se réunirent à ceux d'une province nommée Pequi et vinrent attaquer la ville. Alvaro de Mendoza, qui était sorti de la ville avec quelques cavaliers pour protéger les Espagnols que j'avais envoyés chercher du maïs, les rencontra à une demi-lieue de là et les attaqua. Nos cavaliers en tuèrent plusieurs à coups de lance et en précipitèrent un grand nombre du haut de la colline sur laquelle s'engagea le combat. Les autres Indiens qui virent de loin cette défaite se débandèrent, et depuis cette époque ils n'ont jamais eu le courage de venir nous attaquer; ils firent la paix avec nous. Voyant que je l'observais de bonne foi, ils m'avouèrent par la suite qu'ils n'avaient jamais cru que j'en agirais ainsi, et qu'ils avaient pensé que je ne leur offrais la paix que pour les prendre et les brûler comme l'avaient fait d'autres chrétiens, dans la province de Nori, pour forcer ceux qui s'étaient rendus de leur fournir de l'or. Cette conduite a nui beaucoup à mon expédition, et a été cause de la destruction du pays; car si les Indiens n'avaient pas été effrayés, on n'aurait pas eu tant de peine à pacifier le pays.

De la ville au grand fleuve, il y a trois ou quatre lieues par une pente très-rapide; toute cette vallée est très-peuplée. Ce fleuve est très-étroit et très-profond dans cet endroit, parce que sur l'autre rive il y a une chaîne de montagnes très-élevée qui contient les provinces de Natave et Bréro, où l'on me tua trois chrétiens, comme on peut le voir dans le

cours de cette relation. A quinze lieues plus bas, il y a sur le grand fleuve un pont de lianes qui a été construit par les ouvriers de Bréra. Ils fabriquent avec ces lianes des cordes aussi grosses que le corps d'un homme, et ils ont des machines pour les tordre; ils ont des maisons des deux côtés du fleuve, et entretiennent dans celle qui est au delà une espèce de garnison pour défendre le passage du pont contre leurs ennemis; ils ne peuvent communiquer que par ce pont, car le courant du fleuve est si rapide qu'on ne peut se servir ni de canots ni de radeaux. On paye un certain droit de passage. C'est une grande industrie d'avoir construit un pont comme celui-ci; car, quoique la rivière soit resserrée, elle est plus large que celle de Séville.

La forêt qui domine la ville fait partie d'une chaîne de montagnes si longue que l'on n'en connaît pas la fin. Elle sépare la province de Nori et celles de Guaca et de Vuritica de celle d'Héréjico. Au delà de Nori et de Guaca, il y a une autre chaîne de montagnes que l'on nomme d'Abive, qu'il faut traverser pour aller à Carthagène, et qui se réunit vingt lieues plus loin aux montagnes qui dominent Antioquia; c'est dans la vallée qu'elles forment que se trouvent Nori et Guaca. Outre les ruisseaux qui descendent des montagnes, cette vallée est arrosée par une rivière considérable qui traverse les montagnes d'Abive, et va se jeter dans la rivière du Darien. Quand on a traversé les montagnes audessus d'Antioquia, toutes les eaux coulent vers le

Darien, tandis que sur l'autre versant elles vont rejoindre la grande rivière de Sainte-Marthe.

Les habitants de la province de Paez sont très-grands et très-vigoureux ; ils se rasent la tête et ne se couvrent pas les parties naturelles. Leurs armes sont des javelots, des frondes et des piques de trente palmes de long. Quand ils veulent combattre, ils mettent leurs piques par terre et lancent d'abord leurs javelots ; ils se servent ensuite de leur fronde, car ils ont soin d'avoir sous le bras un petit sac rempli de cailloux ; puis ils prennent leurs piques en s'appuyant sur le bras comme des soldats d'Italie. Les Indiens habitent sur le penchant d'une montagne couverte de neige ; ils sont alliés avec les habitants de toutes les provinces voisines, qui sont Soyn, Jalcon, Aviraima, Apirama et les Pijaos. Ils ont les mêmes mœurs et les mêmes coutumes, et combattent de la même manière. Les Pijaos combattent de nuit comme de jour, et viennent souvent de nuit attaquer les chrétiens : ce que ne fait aucune nation indienne. Tous ces Indiens adorent le démon et le représentent comme il leur apparaît. Toutes ces provinces sont situées sur le versant oriental des montagnes neigeuses du côté de Lile. Ils mangent de la chair humaine. Quand le capitaine Juan Cabrera alla châtier la province d'Apirama, quelques Indiens furent tués dans un combat. Comme il campa sur le champ de bataille, un des Indiens alliés qu'il avait à sa suite alla chercher du bois pour faire rôtir le cadavre d'un Indien, et en mangea tant qu'il

en creva. Ceux qui le virent assurent qu'il en avait dévoré près de la moitié. De sorte que toutes les provinces au midi des montagnes d'Abive sont habitées par des Caraïbes qui mangent de la chair humaine ; ils se font la guerre entre eux et dévorent leurs prisonniers. Les Indiens qui habitent vers le nord n'en mangent pas.

Les habitants des provinces d'Ori, Caramanta et Cartama parlent la même langue et portent le même costume. Les femmes ont autour des reins une étoffe qui leur tombe jusqu'aux pieds, et les hommes ont une ceinture de corde avec un mauri. C'est ainsi que l'on nomme une bande d'étoffe de deux palmes de large et d'une vare et demie de long. Ils adorent de petites idoles de bois et conversent avec le diable. Il y a une maison qui lui est dédiée et où on sacrifie en son honneur des hommes et des enfants auxquels on arrache le cœur. On les conduit au temple en procession et on danse autour du cadavre après l'avoir mis en quartiers. Ils ont les mêmes vivres qu'à Anarma ; ils n'ont ni beaucoup de viande, ni beaucoup de poisson. Leurs armes sont des massues, des frondes, des javelots et des lances. On trouve beaucoup d'or dans cette province ; on enterre avec les morts tout celui qu'ils possédaient. On ne trouve pas d'argent dans tout le pays, c'est-à-dire dans les provinces de Carthagène, Sainte-Marthe, Quito, Bogota et Lile.

Les provinces de Sima, Tatape et Choco sont désignées par le nom général de Barbacoas en langue

indienne, parce qu'à cause de l'humidité du terrain les habitants construisent leurs maisons sur de hautes pièces de bois; on y monte par des escaliers que l'on retire la nuit. Il n'y a dans ce pays ni tigres ni aucun autre animal dangereux. Ils sont belliqueux et combattent du haut de leur Barbacoa tant qu'ils peuvent se défendre. Ils ont des sarbacanes avec lesquelles ils lancent de petites flèches en bois de palmier qui ressemble à la fleur du roseau. Ils jettent aussi de l'eau bouillante sur les assaillants quand leurs munitions sont épuisées; ils brûlent la Barbacoa avec les étoffes qu'elle contient et se rendent prisonniers. Ils vivent de maïs, de viande de porc et de cerfs, et d'une quantité de poisson qu'ils pêchent dans les différentes rivières qui se jettent dans le Darien.

La rivière du Darien se jette par sept bouches dans le golfe d'Uraba; mais il n'y en a qu'une seule où les vaisseaux puissent entrer : c'est la seconde en comptant de l'occident.

Trois autres fleuves se jettent dans le golfe. Le premier, qui passe à Saint-Sébastien, qui peut contenir dix familles, se nomme Brara. Le second se nomme de las Canoas; il est à douze lieues par terre et à neuf par mer de Saint-Sébastien. Le troisième se nomme le Marais de Dabaybe; il est à une lieue plus près de la rivière du Darien.

Mompox a été découvert et fondé par le licencié Santa-Cruz. C'est un bon pays. Santa-Cruz arriva jusqu'à Urive, qui est au delà des montagnes d'Abréra; il y fut défait par les Indiens, et revint à Car-

thagène dès qu'il eut fondé sa colonie. Il envoya du monde à la poursuite de Vadillo qui était parti de Carthagène un an auparavant. Les soldats suivirent la même route que Vadillo et la trouvèrent déserte. Ils traversèrent Vuritica, Nori et la vallée de Pablos, Curi, Caramanta, et arrivèrent à la province d'Anurma et de là au Gorrones, à Lile, à Quito et à Xauxa, où ils s'embarquèrent sur la mer du Sud. Ils trouvèrent les îles Popayan, Pasto et Quito déjà colonisées. Quand ils arrivèrent à la province d'Anarma, ils ne s'y arrêtèrent pas, parce qu'elle était déjà colonisée par le capitaine Georges Robledo.

ANALYSES CRITIQUES

ET EXTRAITS D'OUVRAGES RÉCENTS.

LE JAPON. **Histoire et Description. Rapports avec les Européens. Expédition américaine. Par *Édouard Fraissinet*, rédacteur du *Moniteur des Indes Orientales et Occidentales.*** Paris, Arthus-Bertrand, s. d. (1854), 2 vol. in-12 de XII-499 et 523 pages. 9 francs.

Voici le premier livre que la tentative qui se poursuit en ce moment chez les Américains pour ouvrir le Japon à leur commerce et à celui de l'Europe, nous aura valu sur ce vaste archipel de l'extrême orient, maintenant fermé au reste du monde plus rigoureusement encore que la Chine. M. Fraissinet était bien placé pour écrire cet ouvrage. Collaborateur d'un recueil spécial qui avait pour objet de répandre en Europe les notions de toute nature, historiques et géographiques, ethnographiques et statistiques, que les journaux scientifiques de la Haye et de Batavia renferment sur les possessions hollandaises de l'Asie orientale; familier, par conséquent, avec une langue fort peu cultivée chez nous, malgré sa richesse en documents historiques et littéraires, l'auteur a pu puiser à des sources dont beau-

coup ont pour nous le mérite de la nouveauté. Le grand ouvrage de M. Siebold lui-même, qui paraît avoir été mis largement à contribution, n'est guère plus connu, quoiqu'il s'en imprime une édition en français, que les relations purement néerlandaises, grâce au déplorable système de publications in-folio à des prix inabordables pour la masse des acheteurs. Ce sera le mérite des deux volumes de M. Fraissinet de présenter le dépouillement consciencieux de toutes les notions acquises sur le Japon, depuis les plus anciennes jusqu'aux plus récentes, et d'avoir tiré d'un grand nombre d'ouvrages qui n'ont été traduits jusqu'à présent ni en français, ni en anglais, ni en allemand, des renseignements et des détails auxquels les circonstances actuelles donnent un intérêt particulier. Quelque chose d'analogue a été tenté, il y a douze ans, par un libraire de Londres; mais les deux volumes actuels sont, à tous égards, infiniment supérieurs à la compilation anglaise.

L'auteur, en entrant en matière, se demande si le Japon fut connu des Grecs et des Romains? Il n'y avait besoin ni d'une grande discussion, ni d'un long examen pour répondre négativement à une pareille question. Il y a des choses tellement palpables que vouloir les démontrer c'est les obscurcir. De l'époque des Ptolémées et du siècle des Antonins, M. Fraissinet arrive au temps de Marco Polo : c'est le véritable point de départ de l'histoire géographique du Japon. La relation de l'île de *Cipangu* dans les récits du célèbre vénitien a d'ailleurs une grande importance, que M. Fraissinet fait bien

ressortir, dans l'histoire générale de l'exploration du globe, par l'influence qu'elle exerça sur les spéculations théoriques qui préparèrent la découverte du Nouveau-Monde.

Des livres tels que celui-ci ne s'analysent guère; la meilleure analyse qu'on en pourrait donner, et la plus avantageuse à l'ouvrage, serait d'en transcrire la table des chapitres. On verrait que M. Fraissinet n'a rien oublié de ce qui peut contribuer à bien faire connaître le Japon.

La première question qui se présente est celle de l'origine du peuple japonais; l'auteur en demande la solution non-seulement aux traditions indigènes, incertaines et fabuleuses comme le sont les traditions de tous les peuples en ce qui touche aux premiers temps de leur existence, mais à deux moyens d'investigation plus sûrs : l'examen de la langue comparée au chinois et aux autres idiomes de l'Asie orientale, et le rapprochement du type physique avec celui des races mongoles.

Puis M. Fraissinet nous fait suivre, d'après les chroniques nationales, l'histoire du pays et de ses dynasties.

Puis il trace l'historique des rapports successifs des différentes nations de l'Europe avec le Japon : les Portugais d'abord, à dater de la première moitié du XVIe siècle; les Espagnols ensuite, qui n'ont fait qu'apparaître; puis après, beaucoup plus tard, les Français, et les Anglais, et les Russes; et enfin, sur une ligne à part, les Hollandais, les seuls qui aient pu conserver une porte entr'ouverte sur ce vaste

jardin des Hespérides gardé par un triple dragon.

Un aperçu analytique des principaux voyages des Européens au Japon, et des relations qui en ont été publiées, complète cette partie importante de l'ouvrage.

Viennent après une série de chapitres consacrés au tableau intérieur de la nation japonaise :

A son administration politique ;

A sa législation civile et criminelle ;

A la géographie de l'archipel ;

A la religion du peuple ;

Au caractère national, aux usages, aux coutumes, aux mœurs domestiques, à tous les éléments de l'état social.

Le tout entremêlé d'anecdotes et de traits particuliers propres à mettre en relief le côté moral du caractère indigène.

L'histoire des missions catholiques ne pouvait être oubliée dans cette encyclopédie japonaise ; l'auteur leur a fait une large part.

L'ouvrage est terminé par un historique de l'expédition américaine amené jusqu'au jour des dernières nouvelles.

On voit qu'avec cet excellent guide on sera préparé de la manière la plus complète à suivre, et non-seulement à suivre, mais à bien apprécier les événements qui ne peuvent manquer de s'accomplir bientôt dans cette partie de l'Orient.

DER NŒRDLICHE URAL, und das Küstengebirge Pai-choi, untersucht und beschrieben von einer in den Jahren 1847, 1848 und 1850, durch die kaiserlich-russische geographische Gesellschaft ausgerüsteten Expedition. (Band I). St Petersburg, Buchdruckerei der kaiserlichen Akademie der Wissenschaften, 1853, 1 vol. grand in-4° de LXXVI-307 pages, avec 4 planches et une carte de l'Oural en 2 feuilles (l'Oural septentrional et la chaîne côtière de Paï-khoï, explorés et décrits en 1847-48 et en 1850 par une expédition organisée aux frais de la Société impériale de Géographie de Saint-Pétersbourg, etc. (tome Ier).

L'expédition scientifique organisée par la Société de Géographie russe pour l'exploration de la partie septentrionale de la chaîne ouralienne, depuis le 61e degré de latitude jusqu'au détroit de Vaïgatch, est déjà bien connue des lecteurs des *Annales ;* nous en avons suivi les progrès et fait connaître les principaux résultats, dans trois rapports que nous avons successivement publiés et qui nous laisseraient peu de choses essentielles à ajouter dans l'analyse que nous pourrions faire du volume que nous annonçons (1). Il nous suffira d'en faire connaître le contenu.

(1) Compte rendu sommaire des travaux d'exploration exécutés par l'Expédition de l'Oural en 1847, *Nouvelles Annales*, cahier de mai 1848, p. 129-170;

Résumé du Rapport présenté à la Société de Géographie de Saint-

Le volume s'ouvre par une introduction de 60 pages, où est résumé l'historique des trois campagnes de l'expédition, ainsi que les résultats que les explorateurs en ont rapportés pour la géographie, la physique du globe et l'ethnographie. Cent quatre-vingt-six déterminations astronomiques de latitude et de longitude, et soixante-douze mesures d'altitudes déduites tant d'observations barométriques que d'opérations trigonométriques, en forment la partie essentielle, avec une longue série d'observations propres à déterminer les éléments du magnétisme terrestre dans cette région boréale. Ce vaste ensemble d'opérations astronomiques et physiques embrasse un arc de plus de neuf degrés de latitude, depuis le 61e parallèle jusqu'au détroit de Vaïgatch ; c'est cet espace que comprend la grande carte en deux feuilles qui accompagne le volume. L'axe et la configuration de la grande chaîne y ont pris un aspect notablement différent de celui qu'ils présentaient sur les cartes antérieures.

L'Introduction se termine par une table des lieux observés, avec une colonne distincte pour la longitude, pour la latitude et pour l'altitude ; cette table, ainsi que nous l'avons dit, comprend 186 points

Pétersbourg par M. Kovalsky, astronome de l'Expédition de l'Oural, sur ses travaux astronomiques pendant les années 1847-48. Cahier de février 1851, p. 129-153 ;

Exposé sommaire des travaux complémentaires d'exploration exécutés par l'Expédition de l'Oural de 1848 à 1850. Cahier de juillet 1851, p. 44-74 (avec une carte réduite des deux feuilles de la carte originale).

dans l'étendue de la chaîne Ouralienne. Le plus méridional est Perm., capitale du gouvernement du même nom (lat. 58° 0′ 41″ 6. — longit. 3h 45′ 4″ 6 E. de Greenw.); le plus septentrional est l'embouchure de la Kara, par 69° 15′ 20″ lat. — 4h 19′ 57″ longit. Le point le plus élevé qu'on ait mesuré dans cette partie de la chaîne ouralienne est le pic méridional du mont Sablä, par 64° 46′ 33″ lat., 3h 55′ 41″ longit.; l'altitude obtenue est de 5407 pieds anglais (1648 mètres). Mais en général, sauf deux ou trois groupes qui atteignent une hauteur de 3500 à 5000 pieds, l'altitude de la chaîne ne dépasse pas la mesure moyenne de 2 à 3000 pieds (de 6 à 700 mètres), la moitié au plus de la hauteur du Puy-de-Dôme. Le surplus du volume est consacré, point par point, au détail de chaque observation.

VOYAGE AUTOUR DE LA MER MORTE et dans les terres bibliques, exécuté de décembre 1850 à avril 1851. Par F. DE SAULCY. Paris, 1853, 2 vol. in-8° de 399 et 655 pages, avec un atlas.

Nous ne tracerons pas l'itinéraire suivi par l'auteur dans ses courses à la Terre Sainte; un aperçu général du voyage écrit par M. de Saulcy lui-même pour une des séances publiques de l'Institut, et que les *Annales* ont publié dans un des volumes de 1852, nous en dispense. Seulement, nous avons à faire au sujet de cette publication des réserves et des excuses: des excuses, pour avoir substitué d'avance l'opinion

du savant académicien sur ses propres travaux et sur ses découvertes à l'opinion plus désintéressée d'une critique sérieuse; des réserves, quant à bon nombre d'assertions et d'opinions géographiques ou autres que la relation renferme. Les vives controverses qui se sont élevées au sein de l'Académie des Inscriptions au sujet de quelques découvertes archéologiques annoncées par l'auteur, suffiraient seules à commander cette réserve de notre part.

Le titre de l'ouvrage est déjà de nature à appeler nos remarques. On a dit souvent qu'un bon titre, un titre qui vous sourit et vous attire, est la moitié d'un livre et d'un succès; quelque vrai que cela puisse être au point de vue de la spéculation, il ne faudrait pourtant pas qu'un auteur sérieux, un érudit, un homme honoré du titre d'académicien, se laissât aller à des faiblesses de libraire, et promît sur son titre plus qu'il ne peut, plus qu'il sait ne pouvoir donner. Cela n'est digne ni de lui, ni de la science, ni du public lettré auquel on s'adresse. Or M. de Saulcy sait très-bien qu'il n'a pas fait un voyage *autour* de la mer Morte, et il a tort d'annoncer ce qu'il n'a pas fait. Quand on est comme lui riche de son propre fonds, c'est plus qu'un tort, c'est une faute d'avoir recours à des charlatanismes vulgaires. Un voyage, un *vrai voyage* au pourtour de la mer Morte serait en effet un des grands *desiderata* de la science; il y a une partie considérable de ce parcours, celle qui longe le bord oriental depuis le débouché du Ouad-el-Karak jusqu'à celui du Jour-

dain, qui n'a été vue jusqu'à présent par aucun voyageur européen. C'était cette portion inexplorée qu'il aurait importé de suivre et de reconnaître. M. de Saulcy ne l'a pas pu, c'est un malheur pour lui et pour nous ; mais il ne faudrait pas annoncer et laisser croire qu'on a fait ce qu'on n'a pas pu faire. M. de Saulcy a seulement longé le bord occidental de la mer Morte et contourné l'extrémité méridionale; c'est-à-dire qu'il a fait ce que d'autres avaient fait, et très-bien fait avant lui : le célèbre Seetzen, MM. Smith et Robinson, le missionnaire américain Wolcott, MM. Irby et Mangles, notre compatriote M. Bertou, et d'autres encore, chacun pour une part plus ou moins grande de ce curieux périple. La seule qui appartienne en propre à M. de Saulcy est la portion de rivage qui s'étend depuis les ruines de Masada (que M. de Saulcy a vues sans en connaître l'importance historique, si ce n'est depuis son retour) jusqu'à l'entrée du Ouad-ez-Zouéra, non loin du Djébel Sdoum, ou montagne de Sodôme. C'est à cette route de *quatre* lieues environ que se bornent véritablement les *découvertes* du savant voyageur, car il n'est pas un seul autre point, nous le répétons, même de ceux sur lesquels la relation s'étend le plus complaisamment, qui n'eût été visité et déjà décrit par de précédents explorateurs.

En fait de découvertes, il en est une à laquelle M. de Saulcy paraît attacher un très-grand prix : c'est celle des cinq villes maudites de la vallée de Siddïm; à tel point que dans l'édition anglaise qui s'est faite

du livre de M. de Saulcy on a mis pour titre : *Discovery of the site of the destroyed Cities of the Plain*, — tout autant. C'est encore là, nous en avons grand'peur, une des prétentions peu justifiées du nouveau voyageur. Des cinq villes dont la Genèse raconte la destruction, il en est deux, Sodôme et Tzoar, dont le site a été en effet retrouvé, et qui gardent leurs noms antiques : ceux-là, M. de Saulcy n'a pas eu beaucoup d'efforts à faire pour les *découvrir*, puisque l'emplacement en était parfaitement identifié avant son voyage. Quant à Tzoar en particulier, les lecteurs des *Annales* auront peut-être quelque souvenir d'un mémoire que nous avons publié dans le cahier d'octobre 1852, sur ce point de géographie biblique. Ce mémoire, M. de Saulcy en avait entendu la lecture à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres dans une des séances du mois de septembre 1850, quinze jours seulement avant son départ pour l'Orient ; et même, si nous avons bonne mémoire, il nous fit l'honneur de nous demander la petite carte manuscrite qui accompagnait le mémoire, comme plus tard, pendant qu'il rédigeait sa relation, il nous demanda communication du mémoire même qui n'était pas encore imprimé, et que nous fûmes heureux de mettre entre ses mains, ayant pour principe que ce qui est du domaine de la science appartient à tous. Ce principe, à ce qu'il paraît, est aussi celui du savant voyageur : seulement il en a fait ici une application un peu absolue; car tout en profitant largement de notre travail, dont il a reproduit iden-

tiquement les résultats, il a oublié de nous citer. Nous ne nous en plaignons pas; nous rappelons seulement le fait pour l'exactitude bibliographique.

Donc il n'y a nulle difficulté quant à l'existence des sites de Tzoar et de Sodôme; et si l'on peut contester quelque chose à M. de Saulcy, c'est la convenance d'inscrire ces deux sites au nombre de ses *découvertes*. Quant à ceux des trois autres villes maudites, Gomorrhe, Adama et Séboïm, il y aurait, les textes à la main, à lui faire des objections d'une autre sorte : c'est à quoi nous nous engageons dès que d'autres travaux plus urgents nous en laisseront le loisir.

Une autre partie de ses travaux en Terre Sainte que M. de Saulcy paraît avoir placée très-haut dans sa propre estime, et qu'il range aussi, ou peu s'en faut, parmi ses *découvertes*, c'est sa carte de la mer Morte. C'est encore là, nous le disons à regret, une bien grande illusion. Il n'existe jusqu'à présent qu'une seule carte de la mer Morte : c'est celle qui a été levée au mois d'avril 1848 par l'expédition américaine et dont une réduction a été publiée en 1850, deux ans avant le voyage de M. de Saulcy, dans la relation du capitaine Lynch. La carte de M. de Saulcy n'est qu'une copie amplifiée de celle du capitaine Lynch, sans additions aucunes ni différence autre que le changement d'échelle. M. de Saulcy, nous ne savons pourquoi, en veut beaucoup au capitaine Lynch : serait-ce de l'avoir devancé dans cette mer redoutée où lui-même n'est pas en-

tré? Cela serait injuste, après tout; car enfin ce n'est pas la faute de la commission américaine si M. de Saulcy n'est venu que deux ans après elle, et si elle n'a laissé au dernier voyageur que la peine de copier le travail de ceux qui l'avaient devancé. Mais l'esprit de l'homme est ainsi fait, il y a longtemps que la Rochefoucault l'a remarqué, qu'on pardonne plus difficilement un service qu'une offense.

Si M. de Saulcy nous avait donné ces deux volumes pour ce qu'ils sont réellement, pour l'œuvre d'un touriste instruit qui a couru la Palestine en compagnie d'une troupe de joyeux compagnons, et qui, malgré l'influence un peu légère de son entourage, n'en a pas moins recueilli çà et là de bonnes observations; qui s'est inspiré de l'exemple de M. Edward Robinson, le rénovateur de la géographie biblique, et qui, sans avoir mis le pied sur aucun terrain nouveau d'exploration, a trouvé parfois encore à glaner dans le champ où M. Robinson a si largement moissonné; si M. de Saulcy s'était borné à cela, nous nous serions bien gardé de lui appliquer une critique sévère, et nous aurions, sans arrière-pensée, rendu pleine justice à des parties estimables que son livre renferme, principalement pour la Galilée. Mais parce que de retour dans son cabinet on a fait, à l'aide de son Réland, de l'érudition facile qui ne saurait en imposer à quiconque va au fond des choses, on n'a pas titre pour prendre rang à côté des véritables maîtres. L'auteur du *Voyage autour de la mer Morte* a voulu élever son livre à la

hauteur d'une relation scientifique; c'est de ce point de vue, où lui-même nous place, que nous sommes obligés de le juger.

Et encore, cette prétention à l'œuvre scientifique, on voit au style de la relation que l'auteur l'oublie fréquemment. Il y règne un mélange du grave et du *risqué* qui n'est pas du tout celui que conseille Horace en son Art de bien dire. C'est trop sérieux pour une œuvre légère; c'est trop léger pour une œuvre sérieuse.

V. de St-M.

NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES.

MÉLANGES.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

Travaux des diverses Académies et Sociétés savantes de l'Europe relatifs à la géographie et aux sciences ethnologiques.

Société de Géographie de Londres.

Séance du 9 janvier. — On lit une Note du Dr *Vogel*, communiquée par le *Foreign Office*, sous le titre d'Observations sur le nord de l'Afrique. Cette communication est accompagnée d'une autre note de M. *Petermann* sur les dernières nouvelles reçues de la Mission de l'Afrique centrale.

— On lit un morceau intitulé : Explorations géographiques dans le sud de l'Afrique par M. *T. Baines* et autres, avec une lettre du lieut. général Cathcart, gouverneur du Cap, appuyant le projet d'une expédition, proposée par M. Baines, dans l'intérieur de l'Afrique méridionale. Le plan de M. Baines est de longer les branches occidentales de la rivière de Limpopo, puis de remonter un des cours d'eau qui des-

cendent des monts Lobale, et de s'élever de là aussi loin que possible dans le Nord.

— Lecture est ensuite donnée d'un mémoire de M. Baines sur le cours des rivières qui arrosent la partie nord du territoire de la rivière Orange et de celui de la Limpopo. Ce mémoire est accompagné d'une carte de M. John Arrowsmith. Il paraîtrait, d'après les notions recueillies par M. Baines, que l'opinion reçue depuis longtemps au sujet du cours inférieur du *Limpopo*, que l'on croyait avoir son embouchure dans la baie Delagoa, aurait été adoptée un peu à la hâte. M. Coqui, dans une marche d'Origstadt (une des villes des émigrants hollandais) à la baie Delagoa, croit avoir coupé toutes les branches de la Manicé, ce que lui a confirmé une carte qu'il a vue chez le gouverneur portugais, et dans laquelle toutes les sources de cette rivière descendent du Drakenberg. Une quarantaine de milles du cours de la Manicé, intervalle dans lequel il est possible qu'elle reçoive une grande rivière, reste encore inconnu; mais l'opinion générale chez les fermiers émigrants paraît être que le Limpopo, après avoir coupé le Drakenberg au nord d'Origstadt, va déboucher dans la mer à Inhambane.

— On donne communication de la lettre suivante du Dr *E. G. Irving*, où il rend compte de sa mission prochaine au pays de Yarouba : « Neuf années de service sur les côtes africaines, dont six sur la côte occidentale, me donnent peut-être quelque droit, dit l'auteur de la lettre, de me regarder comme en

état de remplir cette tâche. En décembre 1852 je reçus un ordre de service pour Abbeokouta, avec le commander Foote. J'y ai été frappé du bel extérieur des habitants et de leur remarquable intelligence, aussi bien que de la fertilité du sol et de la quantité d'objets qui pourraient donner lieu à un commerce étendu et lucratif avec l'Angleterre, particulièrement du coton qui est indigène dans la contrée et que les Yaroubas cultivent avec soin. La population est de près de trois millions d'âmes, tous couverts de vêtements qu'ils confectionnent eux-mêmes. A mon retour en Angleterre je communiquai mes remarques à la Church Missionary Society (1); et beaucoup d'échantillons des produits africains que j'ai rapportés en Angleterre ont fixé l'attention de plusieurs manufacturiers et de diverses autres personnes. Le coton s'est trouvé être précisément de la qualité que recherchent les manufactures. Ces peuples ont aussi une espèce de soie entièrement nouvelle, sur laquelle plusieurs forts négociants de Londres désirent ardemment avoir de plus amples renseignements. Je me suis offert pour aller examiner le pays compris entre le Niger, le golfe de Benin et la partie de la route de Lander qui va de Badâgri à Boussa. Si l'on excepte un ou deux points où nos missionnaires ont pénétré, ce pays n'a jamais été visité par les blancs. Mon offre a été acceptée, et je

(1) La Société des Missions de Londres a déjà publié sur ce nouveau champ d'explorations africaines plusieurs bons morceaux que nous ferons prochainement connaître aux lecteurs des *Annales*.

pars comme agent au pays de Yarouba, avec l'assentiment de sir John Graham et de lord Clarendon. Les instruments nécessaires pour faire des observations m'ont été envoyés.

— M. Mac Gregor Laird annonce que le steamer à hélice destiné à remonter le Niger et le Tchâdda sera prêt d'ici à peu de temps. Le bâtiment destiné à l'exploration du Tchâdda sera équippé au mois de mars, et le 1er juillet il doit quitter l'embouchure de la branche principale du Niger, accompagné de trois bateaux en fer longs de 50 pieds, et qui seront montés par des indigènes; ces bateaux sont destinés à l'exploration des parties supérieures de la rivière, et ils procureraient le moyen de revenir à Fernando Po si quelque accident sérieux arrivait au steamer.

Séance du 23 janvier. — Une note est communiquée par M. Petermann au sujet de la troupe de soldats du corps des Mines qui accompagne le Dr Vogel, au nombre de cent hommes, dans sa marche vers le lac Tchad.

— M. Shaw, secrétaire de la Société, lit un aperçu des dispositions qui ont été prises jusqu'à présent pour l'exploration projetée du nord de l'Australie. Le premier projet de l'expédition appartient à la Société; mais le plan s'en étant agrandi, le gouvernement s'est décidé à en prendre toute la responsabilité. On en destine le commandement au capitaine Stokes, de la marine royale; le capitaine Sturt et M. Eyre ont envoyé des notes à ce sujet, et le premier a offert de se joindre à l'expédition.

Société Asiatique de Londres.

Séance du 19 *novembre.* — M. Norris lit un long et important mémoire sur les poids assyriens et babyloniens qui ont été apportés de Ninive en Angleterre par M. Layard, et qui sont maintenant déposés au British Museum.

Séance du 3 *décembre.* — M. James Bird lit un mémoire sur le contenu de Tazkirat-al-Malk, ouvrage persan de Rouffi-ed-dîn Chirazi, avec une Notice sur l'auteur, qui occupa jusquà sa mort, postérieurement à l'année de notre ère 1636, un rang très-distingué au service d'Ali-Adil-Châh, roi de Vidjapour. Cet ouvrage est du petit nombre de ceux qu'on peut ranger dans la catégorie des *Mémoires* personnels écrits par un musulman sur les choses de son temps; il est d'un grand intérêt pour l'histoire contemporaine du Dékhan. L'auteur commence son ouvrage une année précisément avant le temps où Férichta termina le sien.

— On donne lecture de fragments de lettres où le colonel Rawlinson rend compte succinctement des résultats de ses travaux des derniers mois. Parmi d'autres sujets d'un grand intérêt, le colonel donne quelques détails sur la chronologie des premiers temps de l'empire Assyrien, qu'il croit n'avoir fait originairement qu'un seul État avec la Babylonie. L'Assyrie paraît n'avoir été qu'une province babylonienne jusque vers le XIIIe siècle avant notre ère, époque où la division septentrionale de l'empire se-

coua le joug de Babylone et devint la contrée dominante, — la capitale étant d'abord à Kila Cherghat, et ensuite à Ninive. Babylone à son tour descendit alors au rang de province. Dans les anciens temps, l'Assyrie était gouvernée par des satrapes babyloniens qui avaient le titre de *patis*, mot qui ressemble singulièrement aux termes zend et sanscrit qui signifient *seigneur* ou *maître*. La mention de six de ces satrapes s'est trouvée sur trois briques différentes. Le colonel a aussi trouvé un grand nombre de noms royaux de la division méridionale de l'empire, se rapportant à la même époque, et parmi eux quelques-uns désignés sous le titre de patis d'Assyrie, en addition à leurs titres royaux.

Le colonel s'est occupé sans relâche du déchiffrement des monogrammes syllabaires inscrits sur les terres cuites dont il possède un nombre immense de fragments. Sur une tablette il a trouvé une liste d'oiseaux qu'on ne devait pas manger, dans le genre des prohibitions de l'Écritrue; une autre a fourni une liste des dieux adorés dans l'empire, avec les noms des villes et des temples où on leur rendait un culte.

Le colonel fait mention dans une de ses lettres de la découverte d'un troisième obélisque qu'on devait lui envoyer à Bagdad; il avait déjà reçu la copie d'une partie de l'inscription, où il est dit que le roi (dont le colonel n'a pas encore vu le nom), parmi diverses campagnes en Asie Mineure, en Syrie, au mont Liban, etc., avait entrepris une expédition

contre les îles de la Méditerranée, ayant fait voile du port d'Arudus avec une flotte de trente-quatre bâtiments fournis par les Phéniciens. Cet obélisque doit être antérieur au VIe siècle avant notre ère. On y lit un nom qui n'avait pas encore été rencontré dans les inscriptions, celui d'Assaradanapali, qui doit être le Sardanapale Ier des Grecs.

Séance du 21 *Janvier*. — M. Latham adresse à la Société un mémoire dont il est donné lecture, sur l'occupation, dans les temps anciens, de certaines parties de l'Europe orientale par des branches de la famille turque.

Société Royale de Littérature de Londres.

Séance du 23 *novembre*. — On lit un mémoire de M. Stuart Poole, du Musée Britannique, sur une coupe assyrienne trouvée à Nimroûd par M. Layard, et qui offre cela de particulier qu'on y voit gravés deux cercles de hiéroglyphes égyptiens.

— Lecture est donnée d'une lettre datée de Rosette, 1er août 1853, dans laquelle M. Harris rend compte des travaux et des recherches archéologiques de M. Mariette pour le compte de la France, et de M. Brugsch pour le gouvernement prussien.

— M. Hogg lit un mémoire sur des sculptures et des inscriptions anciennes, assyriennes et égyptiennes, trouvées en Turquie.

Séance du 11 *janvier*. — Le Rev. D. J. Heath lit un mémoire sur les rapports qui ont existé entre les peuples philistins et l'Égypte. Le principal objet

de l'auteur est d'appeler l'attention sur le contenu de quelques papyrus hiératiques publiés en fac-simile il y a dix ans par les conservateurs du British Museum. M. Heath lit dans ces papyrus le nom d'un peuple inconnu, les *Aotou*, dont il est aussi fait mention fréquemment dans le Livre des Morts, et que, d'après un passage des papyrus, l'auteur croit avoir habité vers Pelusium. Il est aussi question des *Khita* (les *Khittim*) comme d'un peuple nombreux. La conclusion de M. Heath est d'appeler une attention toute particulière sur ces documents, dont il importerait d'abord d'avoir une traduction aussi exacte que possible.

Société Syro-Égyptienne de Londres.

Séance du 10 *janvier*. — On donne lecture d'une notice biographique sur feu le Dr G.-F. Grotefend, de Hanovre.

— On lit des Remarques sur l'ouvrage récemment publié par le Dr W. Camps, intitulé : Note sur la chimie des anciens Égyptiens.

— M. Sharp fait une communication verbale sur une sculpture de Khorsabad représentant une flottille de barques phéniciennes sortant d'une ville maritime avec un chargement de planches.

Académie royale de Berlin.

Séance du 1er *décembre*. — Dans cette séance, M. Bœckh donne communication d'une lettre du Dr Brugsch, datée de Menchiéh sur le Nil (Ptole-

maïs), 30 septembre, et que M. Lepsius accompagne de quelques remarques. M. Brugsch fait connaître à l'Académie les recherches et les études archéologiques auxquelles il se livre. Il a eu occasion déjà d'étudier plus de deux cents inscriptions démotiques gravées sur des stèles et sur les parois des tombeaux du Serapeum. Ces inscriptions peuvent se partager en deux classes : celles qui fournissent et celles qui ne fournissent pas de données historiques. M. Brugsch entre dans de longs détails sur quelques-unes de ces inscriptions; les textes déchiffrés se rapportent à la période des Ptolémées.

Les papyrus trouvés jusqu'ici sont en petit nombre, et leur contenu est sans importance pour l'histoire.

Les recherches de M. Brugsch dans le Serapeum, qui est situé au nord des pyramides de Saqara et du village de ce nom, lui ont donné souvent occasion de porter son attention sur les ruines de l'ancienne *Memphis*, d'autant plus que depuis quelque temps il s'y fait des fouilles pour la Société Géologique de Londres et aux frais du gouvernement égyptien, fouilles que dirige un Arménien distingué par ses connaissances philologiques, Hékékian Bey.

On sait que les ruines de l'ancienne Memphis sont à l'orient du moderne village arabe de Saqara, et forment un groupe de grands monticules (que les gens du pays appellent *koum*) au voisinage des villages de Mitrahïn et de Brédechaïn. Le colosse de

Ramsès II (Sesostris), exhumé par MM. Caviglia et Sloane, est à peu près au centre de ces ruines. M. Brugsch conjecturait depuis longtemps que le temple célèbre de Ptah n'était pas éloigné de ce point; il annonce que les fouilles de Hékékian Bey l'ont mis à même de changer cette conjecture en certitude.

Société impériale de Géographie russe.

Compte-rendu pour l'année 1852. Nous extrayons de ce document les passages suivants :

Nécrologie. — Parmi ses membres effectifs, la Société en a perdu quatre, qui, poursuivant des carrières tout à fait diverses, n'en méritent pas moins à un degré égal la gratitude et le respect de leurs collègues par les services qu'ils ont rendus à la science.

Il faut citer en première ligne, comme celui dont les travaux ont le plus de rapport avec ceux de la Société, M. l'amiral *Bellingshausen*, élu membre de la Société dès sa fondation, en l'année 1845. Élève du corps des cadets de la Marine, où il termina ses études en 1797, notre défunt collègue accompagna le célèbre navigateur M. Krusenstern dans le premier voyage de circumnavigation exécuté par les Russes dans les années 1803 à 1806; il continua ensuite à servir dans les flottes de la Baltique et de la mer Noire, et fut appelé, en l'année 1819, à prendre le commandement de l'expédition qui se formait pour des explorations dans la mer du Sud. C'était

une époque brillante pour les travaux hydrographiques ; les lieutenants Lazareff et Lütke décrivaient la Nouvelle Zemble (de 1819 à 1824) ; les lieutenants Wrangel et Anjou, les bords de la Sibérie septentrionale (de 1821 à 1823) ; les compagnons de Lütke, le lieutenant Démidoff et le pilote Ivanoff, décrivaient la mer Blanche et l'embouchure de la Petchora ; le gouvernement et la Compagnie américaine exécutaient annuellement des voyages de circumnavigation, et, en même temps que partait l'expédition pour la mer du Sud, deux capitaines, MM. Vassilieff et Schischmareff, étaient expédiés pour l'exploration de la mer Glaciale vers le détroit de Béring. M. Bellingshausen, sur le sloop l'*Orient*, et un autre marin tout aussi habile, M. Lazareff, sur le sloop le *Pacifique*, exécutèrent, de 1819 à 1821, un voyage très-remarquable dans l'histoire des mers du Sud, et que signalèrent d'importantes découvertes ; M. Bellingshausen en a fait lui-même la relation dans un ouvrage publié dix ans plus tard, en 1831, sous le titre de *Deux explorations dans l'océan Glacial antarctique*. Pour apprécier à leur juste valeur les services rendus par lui à la géographie, il suffit de se rappeler qu'on lui doit la découverte, au delà du cercle polaire, presque sous le 69° de latitude méridionale, de l'île de l'*Empereur Pierre Ier*, et d'une portion de côtes qu'il dota du nom de l'empereur Alexandre ; il visita et décrivit pour la première fois plusieurs des îles du Shetland du sud, et en découvrit quatre nouvelles ; il découvrit la chaîne des

îles de Corail dans l'archipel Pomotou (ou Dangereux, qu'il surnomma *le groupe des Russes*), la chaîne des îles Ono, les îlots l'Orient et le grand-duc Alexandre; enfin, parmi les îles Sandwich, celle du marquis de Traversay.

M. *Kastrèn*, décédé à Helsingfors dans sa trente-huitième année, et qui faisait partie de la Société depuis le 13 octobre 1850, est connu de tous par les services signalés qu'il a rendus à l'étude ethnographique et philologique de la race finnoise. Voué exclusivement à cette étude, M. Kastrèn ne se bornait pas à des travaux de cabinet, mais recueillait sur les lieux mêmes les renseignements qui lui étaient nécessaires, s'aventurant dans les parages les moins hospitaliers du nord de la Finlande, suppléant par la force de sa volonté à la faiblesse de son corps, et s'exposant sans cesse aux plus dures privations, souvent à des dangers réels. Indépendamment de nombreuses excursions en Laponie et dans les gouvernements septentrionaux de la Russie d'Europe, il exécuta, de 1845 à 1848, son grand voyage en Sibérie, par ordre de l'Académie des sciences; il recueillit durant ce voyage un grand nombre de données ethnographiques, mais surtout philologiques sur les races finnoise, mongole et turque, qui habitent en Russie; plusieurs des ouvrages de ce savant, surtout des grammaires pour divers dialectes finnois, ont déjà vu le jour et ont été appréciés par le monde savant à leur juste valeur; mais la plus grande partie de ses recherches est restée

inédite, et l'Académie impériale des sciences s'occupe actuellement à réunir, pour les publier, les ouvrages et matériaux qu'il a laissés. Notre Société, aux travaux de laquelle la coopération de M. Kastrèn a si vite manqué, a pu cependant apprécier tout son empressement à y apporter le tribut de son zèle infatigable; car, peu avant sa mort, ce savant, malgré l'épuisement visible de ses forces, exprimait le désir d'entreprendre un nouveau et long travail, celui de fouilles dans les *tertres* qu'on trouve en Finlande, et qui présentent un intérêt ethnographique.

Indépendamment de M. Kastrèn, la Société a vu aussi disparaître de ses rangs l'année dernière un autre de ses collaborateurs à Helsingfors, M. Walline, professeur à l'université d'Alexandre, qui s'est acquis une réputation européenne par son voyage en Égypte et en Arabie. Il y a quelque temps, sur la proposition de la Société géographique de Londres, nous nous proposions d'expédier une seconde fois notre collègue en Arabie, dans le but d'explorer les parties intérieures les moins connues de cette presqu'île; ce projet, on le sait, a dû rester sans exécution; néanmoins nous avions le droit d'attendre encore beaucoup des travaux de M. Walline, dont la fin prématurée est à jamais regrettable pour les sciences.

Publications. — Les publications de la Société, parues l'année dernière, sont : le *Bulletin*, qui a 110 feuilles d'impression; le sixième livre des *Mémoires*, qui en a 32; le septième qui en a 43; le 1er tome des

travaux de l'expédition ouralienne qui a 48 feuilles; le Recueil ethnographique qui en a 24; un texte explicatif pour la carte ethnographique, qui en a 4; instructions pour l'expédition au Kamtchatka, qui en a 7; un supplément à ces dernières, qui est d'une feuille; le compte-rendu de la Société, en langues russe et française, qui est de 8 feuilles.

Expéditions scientifiques. — Convaincu que l'envoi d'expéditions scientifiques dans les diverses parties de l'Empire offre le moyen le plus certain d'acquérir les connaissances les plus exactes sur la Russie, le conseil de la Société est sur le point de faire partir trois expéditions à la fois : l'une, ayant pour but l'exploration sous le rapport géographique de la partie sud-est de la Sibérie; l'autre, pour constater l'état de la pêche sur le Volga et sur la mer Caspienne; la troisième, enfin, pour l'étude géologique de la contrée comprise entre Voronèj, le Volga et le Don.

1° *Expédition dans la Sibérie Orientale.* D'après le plan tel qu'il avait été primitivement arrêté, l'expédition devait explorer la presqu'île du Kamtchatka au Nord jusqu'à la rivière d'Anadyr, les îles Kouriles et Aléoutes, et nos possessions riveraines de l'Amérique septentrionale; en outre, les études topographiques devaient, franchissant l'Anadyr, embrasser la partie nord-est du continent sibérien, le long de la mer Glaciale, jusqu'à l'embouchure de la Léna; mais la commission ayant reconnu que ce territoire était trop vaste, et considérant que la Société est absolument dépourvue des moyens de navi-

gation nécessaires pour réaliser ce programme, décida à l'unanimité qu'il ne fallait même pas songer à étendre l'action de l'expédition trop avant dans l'océan Oriental, encore moins en Amérique, mais qu'on devait la borner aux *parties méridionales de la contrée orientale du continent Sibérien*, *en y comprenant la presqu'île du Kamtchatka;* on y ajouterait les *îles Kouriles* et autant que possible, le *rivage septentrional de la mer d'Okhotsk*, de telle sorte qu'on embrasserait cette mer par un cercle, dont les points et les directions seraient plus exactement déterminés par M. le gouverneur général de la Sibérie Orientale; et comme ce territoire lui-même, ainsi circonscrit, ne saurait être étudié avec toute l'exactitude désirable s'il n'était soumis qu'aux explorations des personnes devant composer l'expédition, la commission a reconnu, comme condition essentielle et indispensable de l'entreprise, la coopération active et constante de la section sibérienne. Ces bases admises, il a été résolu de borner les explorations immédiates des personnes qui composeront l'expédition à son départ, préférablement *à la portion sud-est et touchant à la mer d'Okhotsk de la partie Orientale du continent Sibérien et aux îles les plus voisines;* quant à ce qui concerne le rivage septentrional de la mer d'Okhotsk et le Kamtchatka, localités où l'envoi d'explorateurs offrait à la Société des difficultés particulières, l'expédition n'y exercera d'action que par les personnes du pays qu'on lui adjoindra.

Après avoir ainsi déterminé le territoire que l'expédition est chargée d'explorer, la commission a jugé aussi nécessaire de restreindre et la durée assignée à sa mission et le personnel dont elle se composera; au lieu de cinq années, primitivement fixées, on a trouvé que les explorations projetées peuvent être facilement exécutées dans le terme de trois ans; le nombre des membres principaux de l'expédition sera limité à quatre : un géologue, un botaniste, un zoologue et un ethnographe.

Publications cartographiques de la Société. — 1° *Atlas du gouvernement de Tver.* Les travaux pour la rectification des atlas de délimitation des propriétés pour les gouvernements de Tver et autres, entrepris sur la proposition de la Société et autorisés par S. M. l'empereur, ont été continués l'année passée, conformément aux instructions que la Société avait fait rédiger par l'état-major-général et le corps des arpenteurs, agissant de concert. L'édition chromolithographique de l'atlas du gouvernement de Tver, définitivement rectifié dès l'année 1849, a été très-activement continuée à Moscou, par M. Bachman (artiste dont nous avons fait mention dans nos comptes-rendus précédents), sous la direction immédiate de M. Mendt, un de nos membres effectifs, et sous la haute inspection du vice-président de la Société, M. Mouravieff, en sa qualité de chef du corps des arpenteurs; l'atlas, ainsi que nous l'avons déjà fait connaître dans nos comptes rendus précédents, est à l'échelle de deux verstes par pouce an-

glais, et représente, indépendamment de la topographie détaillée du pays, la délimitation des terrains selon l'arpentage général qui en a été fait. On a déjà entièrement achevé et mis en vente la collection des cartes qui représentent le district de Kaliazine, et, par cette petite portion d'un vaste ouvrage, on peut se faire une idée complète du luxe typographique de l'édition et de sa richesse sous le rapport scientifique; l'année présente verra terminer et paraître les atlas des districts de Tver, de Kortcheva, de Vessiégonsk et de Béjetsk. Des observations économiques, matériaux précieux pour la composition d'une statistique détaillée de chaque district, seront jointes à l'atlas, et dans ce but il a été recueilli, durant l'année 1852, des renseignements sur l'étendue de 8 districts, dans 9,705 terrains délimités par mesure d'arpentage général; parmi ces observations, celles relatives au district de Kaliazine, et qui offrent une description statistique complète tant du district que de la ville elle-même, sont entièrement terminées, et seront livrées à l'impression (celle-ci, par une mesure sympathique de M. le ministre de la justice, se fera gratuitement à la typographie du sénat) dans le courant de l'année. Simultanément à ces travaux, la rectification d'atlas des autres gouvernements a continué sans interruption; celui du gouvernement de Riazan avait été définitivement rectifié dès l'année 1851; l'année passée a vu commencer les travaux dans le gouvernement de Vladimir et continuer ceux dans

le gouvernement de Tamboff; dans le premier, il a été levé 2,936 verstes de routes de poste et de chemins vicinaux, en y ajoutant 484 points de délimitation générale et 52 points astronomiques, et dans le second il a été fait une levée topographique et recueilli des renseignements pour une description complète sous le rapport économique d'un espace de 24,496 verstes carrées.

2° *Carte de l'Oural septentrional et de la chaine riveraine du Paï̈-Khoï.* On peut, en toute assurance, placer au nombre des acquisitions les plus importantes qu'ait faites la géographie russe contemporaine, cette carte publiée par la Société au commencement de l'année présente en langues russe et allemande, carte basée sur les levées et observations faites par l'expédition ouralienne, et afin de justifier cette opinion, nous ne croyons pas inutile de consigner ici quelques renseignements sur l'importance scientifique de cette carte, sur les sources qui ont servi à sa composition et la marche suivie dans les travaux y relatifs. Nous ferons observer tout d'abord qu'elle représente toute la partie septentrionale de l'Oural, depuis le 61° de latitude jusqu'à la mer, toute la contrée de la Pétchora, une partie du gouvernement de Tobolsk jusqu'à la rivière de l'Obi et les bords de la mer Glaciale sur une étendue de 17° en longitude, localités dans lesquelles, avant l'expédition ouralienne, il avait été exécuté fort peu de levés astronomiques et topographiques, car, à l'exception de la détermination as-

tronomique des villes d'Obdorsk et de Bérézoff, qu'on doit à M. Ermann, professeur de Berlin, il n'avait été fait que deux levés dans cette contrée : d'abord, la description des mers Glaciale et de Karsk et de la baie Obskaïa, description que firent par ordre du gouvernement les pilotes Ivanoff et Bérejnoï de 1821 à 1828, et qui embrassa l'embouchure de la Pétchora, ainsi que tout le rivage de la mer Glaciale entre les 44° et 73° de longitude du méridien de Greenwich; puis la description de la rivière Pétchora, depuis le village Oust-Ilitch sous le 62° 30′ de latitude, jusqu'à Poustozerk, des rivières de l'Ilitch, de la Milva et d'une partie de la Vytchegda, description faite, en 1843, par le capitaine-lieutenant de Krusenstern, et basée sur 47 points déterminés au moyen d'observations astronomiques; les deux descriptions, et surtout la dernière, furent faites avec beaucoup d'exactitude, mais n'embrassaient qu'une certaine partie du territoire exploré par l'expédition, en sorte que celle-ci, tout en utilisant les résultats qui avaient été obtenus par ses prédécesseurs, fut obligée cependant de baser la plus grande partie de sa carte sur ses propres observations et levés.

Les observations astronomiques qui ont servi à la composition de la carte sont dues à l'astronome de l'expédition, M. Kovalsky; il détermina la position géographique de 186 points et mesura 72 hauteurs dans leur élévation relativement au niveau de la mer; les dernières ont été obtenues, soit par des

procédés géodésiques, soit par des observations barométriques et ont donné le moyen de figurer sur la carte la coupe exacte de tout l'Oural septentrional; les levés topographiques ont été exécutés par MM. Braguine et Yourieff, topographes qui étaient attachés à l'expédition, et en partie par M. Kovalsky lui-même; les observations ont été reliées entre elles par un nombre suffisant de points, déterminés soit par des observations astronomiques, soit par l'évaluation de leurs bases, mais pour la plupart du temps au moyen d'azimuts obtenus pour des lieux dont la longitude et la latitude avaient déjà été déterminées astronomiquement; là où le temps le permettait, les bases étaient mesurées au moyen de la chaîne, mais la plus grande partie du levé a été faite d'après des itinéraires; il n'en a pas moins été exécuté avec une précision telle que sur un espace de 30(?) verstes on ne s'est trompé que d'une verste. Relativement à la terminologie, adoptée pour cette carte, il faut faire observer que, hormis quelques rares exceptions impossibles à éviter, on a conservé à toutes les localités et à toutes les rivières les dénominations employées par les habitants du pays; ainsi sur l'Oural, du 61° au 65° de latitude, tous les noms sont empruntés au dialecte des Ostiak-Mantsi, qui sont les indigènes de cette contrée; entre l'Oural et la rivière de la Pétchora, jusqu'au 65° de latitude, c'est la langue zyriane qui les a fournis et ainsi de suite; enfin, pour ce qui concerne l'exécution matérielle de cette carte, disons qu'elle

a été gravée au dépôt topographique de la guerre, sous la direction de M. Maximoff, un de nos membres effectifs, et que le luxe typographique qui la distingue, répond entièrement à son mérite intrinsèque.

3° *Carte de la partie nord-ouest de l'Asie centrale.* Cette carte, dont l'exécution a été confiée à MM. Bolotoff et Khanykoff, membres effectifs de la Société, doit représenter, comme on sait, sur six feuilles et à l'échelle de 50 verstes par pouce anglais, les résultats de toutes les recherches les plus récentes sur la partie du continent asiatique comprise entre les 33° et 55° de latitude septentrionale, et les 65° et 100° de longitude orientale du méridien de l'île de Fer; malheureusement le départ de M. Bolotoff pour l'étranger, et les nombreuses occupations de M. Khanykoff, ont arrêté temporairement l'achèvement de cette utile entreprise, qui en est restée au point où elle était déjà parvenue, c'est-à-dire que quatre feuilles de la carte sont entièrement achevées, et que les deux autres attendent un dernier travail de correction et d'élaboration définitive.

4° *La carte du lac Issykkoul et des contrées environnantes*, exécutée, en 1851, par M. Khanykoff, membre effectif de la Société, représente, d'après les études, descriptions et levés les plus récents, le territoire compris entre les 40° et 48° de latitude septentrionale, et les 86° et 102° de longitude orientale du méridien de l'île de Fer, c'est-à-dire d'une partie des terres occupées par les Kirghises de la

Sibérie, le Khokhan, la frontière nord-ouest du Khanat de Bokhara, la partie septentrionale du Turkestan chinois, le pays des Bouriates, et une partie de la Mongolie occidentale; cette carte avait été déjà lithographiée au commencement de l'année passée; mais M. Khanykoff ayant appris qu'il venait d'être fait, par ordre du département de l'état-major, un nouveau levé des bords du lac Issykkoul, a jugé nécessaire de corriger quelques-unes des parties de son travail d'après ces nouvelles données; ces corrections sont actuellement terminées, et la carte sera publiée dans le courant de la présente année; elle formera une annexe du 9e tome des *Mémoires* de la Société, et sera accompagnée d'un texte explicatif que M. Khanykoff s'est aussi chargé de rédiger.

5° *Carte du nord de la Perse.* C'est ce même collègue si laborieux, qui a entrepris, dès l'année 1851, l'exécution de cette carte du nord de la Perse, c'est-à-dire de la partie comprise entre les 35° et 40° de latitude septentrionale, et les 61° et 81° de longitude, d'après les renseignements recueillis récemment par nos voyageurs, et particulièrement d'après ceux qu'on doit à MM. Lemm et Blaremberg; malheureusement les nombreux devoirs de service qui absorbent M. Khanykoff, ne lui ont pas permis d'achever son travail; néanmoins, son frère M. N. Khanykoff a bien voulu consentir à le remplacer, et il enrichira les matériaux préparés par son frère des renseignements recueillis par lui-même,

pendant un voyage en Perse, durant l'été de l'année 1852.

6° *Carte de tous les points déterminés astronomiquement dans le nord-ouest de l'Asie centrale.* Cette carte, composée par M. Khanykoff, pour servir d'annexe à un autre travail de lui déjà publié par la Société, c'est-à-dire au *Catalogue des points déterminés astronomiquement dans la partie nord-ouest de l'Asie centrale*, représente d'un côté ces points, et de l'autre tous les territoires qui ont été explorés par les voyageurs européens dans cette partie du continent asiatique; cette carte est déjà lithographiée, mais étant inséparable du catalogue, dont la première édition est entièrement épuisée, le conseil a jugé nécessaire de publier la carte en même temps que le catalogue dans le 9e tome des *Mémoires*, devant paraître dans le courant de l'année.

7° *Atlas statistique de la Russie d'Europe.* Cet atlas, ainsi que nous l'avons mentionné dans le compte-rendu de l'année 1851, est exécuté par M. N. Milutine, membre effectif de la Société, et se composera de 27 cartes, représentant, au moyen de nuances, procédé adopté par plusieurs statisticiens, les divers degrés de densité de la population en Russie, l'état de l'industrie et quelques autres notions relatives à la statistique du pays; l'exécution lithographique de cet atlas a été entreprise dès l'année 1851.

Bulletin de la Société. — La partie du *Bulletin* spécialement consacrée à la Russie, a offert des articles de deux espèces : d'abord des recherches ori-

ginales faites par des membres de la Société et d'autres savants russes sur des sujets d'un intérêt général ; ensuite, ceux des matériaux géographiques, ethnographiques et statistiques, reçus par la Société, qui, par des raisons diverses, n'ont pu trouver place dans les *Mémoires* ou dans d'autres publications. Les recherches originales publiées dans le *Bulletin* traitent de presque toutes les branches qui composent la science si vaste, objet de nos travaux : ainsi, en géographie mathématique, ont été publiées les recherches de M. Kovalsky, membre effectif, sur l'éclipse de soleil totale du 29 novembre (11 décembre) 1852 ; en géographie physique, le compte-rendu de M. de Helmersen, membre effectif, sur les recherches dont il avait été chargé par la Société en 1850, relativement à la zone dévonienne dans la Russie centrale, et deux grands articles de M. Ozèrsky sur le magnétisme terrestre et les encouragements donnés par le gouvernement russe à l'étude de ses phénomènes ; en ethnographie, un article de M. Dahl, membre effectif, sur les dialectes locaux de la langue russe, les recherches de M. Sreznevsky, membre effectif, sur les Russines trans-carpathiens, et les remarques de M. Kazembeck, membre effectif, sur des recherches ethnographiques relatives à l'adoption de mots russes par les dialectes turcs en Russie ; en statistique, le compte-rendu de M. Nébolsine, membre effectif, sur des renseignements recueillis par lui dans les gouvernements d'Orenbourg et d'Astrakhan, et un tableau du

mouvement de la population grecque orthodoxe en Russie, durant les dernières cinquante années, composé par M. Korsakoff, membre effectif, auquel sont jointes des notes de M. Vésselofsky, membre effectif; en fait de voyages, le compte-rendu d'un voyage dans le Kourdistan persan de M. Khanykoff, membre effectif; enfin, en histoire de la géographie, les articles de M. Sokoloff, membre effectif, sous le titre d'*Essai sur les descriptions du Kamtchatka*, et la continuation des articles de M. Svenske, membre collaborateur, commencés en l'année 1851, sur les voyages et découvertes les plus importantes de 1838 à 1848; quant aux matériaux qui ont été publiés dans le *Bulletin*, nous nous bornerons à dire qu'ils ont consisté pour la plupart en renseignements ethnographiques et statistiques sur diverses localités de la Russie, les uns détachés et peu étendus, les autres détaillés et présentés dans un ordre systématique.

Travaux de l'expédition ouralienne. La Société, ayant, dans les années 1847, 1848 et 1850, fait partir une grande expédition scientifique pour l'exploration de l'Oural septentrional, entreprit, dès qu'elle eut été accomplie, de publier les nombreuses observations et découvertes qui en furent le résultat; le premier tome des travaux de l'expédition déjà publié, renferme tous les faits recueillis par la Section mathématique de l'expédition, Section que dirigeait, comme on sait, M. Kovalsky, membre effectif. M. Kovalsky, dans une préface spéciale, après avoir fait une revue complète des travaux de la Section

qui lui avait été confiée, donne de courtes notices sur le climat de la contrée qu'il a visitée, sur divers phénomènes qu'il a observés, et sur la religion des habitants du pays ; il indique toutes les sources qui ont servi à la composition de sa carte de l'Oural septentrional, et décrit la marche des travaux y relatifs ; il présente un compte-rendu exact des méthodes qu'il a suivies pour la détermination astronomique des localités et pour ses observations sur le magnétisme terrestre; enfin, il donne une table générale de la position géographique des points et des hauteurs déterminés par lui dans l'Oural septentrional et dans les contrées environnantes ; dans cette même préface, M. Kovalsky rend compte de ses importantes recherches sur l'action réciproque de deux aimants et sur la possibilité de déterminer la tension horizontale du magnétisme terrestre. Les autres parties de ce premier tome renferment les matériaux mêmes que M. Kovalsky a réunis dans le cours de son voyage ; ce sont : dans la première partie, les observations faites pour la détermination géographique de points dans l'Oural septentrional, et les résultats obtenus par ces observations ; dans la seconde, la fixation des latitudes et longitudes géographiques pour les principaux points de l'Oural septentrional et pour les rivières la Vichéra, la Kolva, la Vicherka, la Pétchora, le Stchougour, l'Oussa, la Stchaktchia et l'Obi ; enfin, dans la troisième partie, les observations sur le magnétisme terrestre à Tcherdine, à Oranetz, à Poustozersk, à Bérézoff et

à Obdorsk ; une traduction en langue allemande de ce tome premier des travaux de l'expédition ouralienne vient d'être publiée.

Le tome second des travaux de l'expédition ouralienne, dont la rédaction actuellement poursuivie est confiée à M. Hoffmann, membre effectif, contiendra tous les faits recueillis dans le domaine de la géographie physique, savoir : les observations barométriques, géognostiques, zoologiques et botaniques, ainsi que les recherches ethnographiques ; à ce tome sera joint un atlas séparé, qu'on achève de lithographier ; le texte lui-même, qui s'imprimera en langues russe et allemande, paraîtra aussi probablement dans le courant de l'année, en sorte que cette riche moisson de faits, obtenue par l'expédition ouralienne, deviendra dans un avenir très-prochain la propriété du monde savant, tant russe qu'étranger.

Monuments de la langue populaire et de la littérature russes. Parmi les renseignements ethnographiques, que la Société reçoit abondamment de toutes parts on trouve un nombre considérable de faits curieux et nouveaux, appartenant au domaine de l'étude ethnographique des langues ; celle-ci, faisant aussi partie des travaux de la Société, le Conseil a accueilli avec gratitude la proposition de M. Sreznevsky, membre effectif, de s'occuper d'une étude critique des matériaux de linguistique reçus par la Société, et de les publier sous la forme d'un Recueil spécial, ayant pour titre : *Monuments de la langue populaire et de la littérature russes*, en y adjoignant une riche collection de matériaux sembla-

bles que M. Sreznevsky possède lui-même; dans ce Recueil seront compris conformément au plan arrêté à cet effet par la Section ethnographique et comme nous l'avons dit dans le compte rendu publié l'année dernière : 1° des matériaux pour la géographie de la langue russe, où l'on expliquera aussi les particularités et où il sera cité quelques exemples des idiomes provinciaux ; 2° des chansons populaires russes, des contes et d'autres monuments de la littérature nationale, textuellement reproduits, tels qu'ils se sont conservés dans la bouche du peuple ; et 3° les dictionnaires des divers dialectes de la langue populaire russe.

Travaux des Sections auxiliaires de la Société. — 1° *Section caucasienne.* L'année dernière la Section caucasienne a donné beaucoup d'extension à ses travaux et en a déjà obtenu quelques résultats assez importants pour la science ; la *correction de la nomenclature géographique* sur la carte, à l'échelle de 10 verstes, des pays transcaucasiens publiée par l'état-major du corps détaché du Caucase a été, comme par le passé, son travail principal. Dès la première année de son existence la Section avait porté son attention sur l'urgence de cette correction et sur un autre travail intimement lié à celui-ci, la rédaction d'un dictionnaire géographique général du Caucase; dans ce but, la carte avait été partagée par feuilles entre les membres de la Section, qui avaient pris l'engagement de présenter une liste alphabétique de tous les noms qui seraient vérifiés et corrigés par leurs soins ; quelques-uns se sont déjà acquittés de

leur tâche, d'autres espèrent la terminer bientôt; nous devons cependant dire, que les renseignements ainsi recueillis ont été reconnus insuffisants; la plupart des membres n'ont eu ni le temps, ni les moyens de faire les corrections qu'on attendait d'eux, en connaissance de cause, ou n'ont pas fait connaître sur quelles données leurs corrections ont été faites; de sorte qu'il eût été malaisé d'entreprendre d'après ces données la correction de la nomenclature; le but qu'on s'est proposé ne saurait être atteint autrement que par un long et pénible travail, celui de la rédaction d'un *Catalogue critique* de noms de villages, montagnes et territoires; il a été confié à un comité spécial, composé de personnes possédant une connaissance exacte des cartes et des levés du pays, et familiarisées avec les langues des diverses provinces, et ce comité a déjà fourni, dans le courant de l'année passée, six cahiers de renseignements relatifs à l'objet de sa mission.

2° *Section sibérienne*. Parmi les nombreux travaux soit conçus, soit déjà commencés par la Section, nous citerons, comme dignes d'un intérêt particulier, les suivants :

1° *Composition d'une carte géographique de la Sibérie orientale*. Considérant avec raison ce travail comme étant impérieusement réclamé par la science et comme formant le plus important de ses devoirs, la Section s'y est adonnée avec un zèle particulier, s'occupant avant tout à réunir les matériaux qui doivent y concourir; M. Kalmberg, membre collabo-

rateur, a, sur l'invitation de la Section, composé en 18 feuilles la projection de la carte, en y portant tous les points déterminés astronomiquement, la seule inspection de cette carte ayant fait voir qu'un immense territoire de la Sibérie n'a pas été jusqu'à présent déterminé par des observations barométriques, la Section, tant pour obvier à cette lacune, que pour tirer parti des travaux géodésiques qui ont été faits ou se font actuellement dans le pays, a jugé nécessaire de déterminer astronomiquement les points principaux, après quoi on pourrait, au moyen des calculs connus, déterminer les longitudes et latitudes de tous les autres endroits avec l'exactitude désirable et les porter sur la projection de la carte; mais comme il faudrait pour cela établir un observatoire permanent à Irkoutsk, et qu'une telle entreprise est incompatible avec les ressources pécuniaires dont on peut disposer, la Section a décidé préalablement de se borner à l'acquisition des instruments les plus indispensables, de les mettre à la disposition d'un seul astronome, et, en attendant, de continuer la réunion commencée des matériaux pour la carte, qu'on peut se procurer sur les lieux, sans négliger de mettre à profit la merveilleuse sagacité que possèdent quelques peuplades nomades de déterminer avec exactitude et même de figurer les localités qui leur sont connues. Désireux d'apporter de son côté toute la coopération possible à cette utile entreprise, le Conseil de la Société a décidé de fournir à la Section quelques-uns des instruments qui lui sont

nécessaires; ces instruments seront envoyés à Irkoutsk aussitôt qu'on aura reçu à ce sujet de la Section des indications plus détaillées.

2° *Composition d'une carte ethnographique de la Sibérie orientale.* Une carte semblable de la Russie d'Europe, publiée par la Société, servira de modèle à celle-ci ; on y figurera toutes les races qui habitent la Sibérie orientale, avec l'indication des limites du territoire occupé par chacune d'elles, la Section, qui s'occupe déjà des recherches relatives à ce travail, a décidé d'y joindre des études historico-ethnographiques séparées sur les traits distinctifs de chaque race, et sur leurs diverses origines, ainsi que sur plusieurs races mongoles passées de Chine en Russie et *vice versâ ;* dans le cours de ces recherches sur des races étrangères, la Section ne perdra pas non plus de vue la race russe, et s'efforcera surtout d'étudier les traces de son existence sociale, là où la force du temps et d'autres influences n'ont pas encore entièrement effacé les vestiges des premiers établissements.

3° *Composition d'un grand dictionnaire comparé de tous les dialectes locaux de la Sibérie orientale.* Un essai d'un dictionnaire de ce genre, contenant une petite collection des termes les plus usités parmi les principales races étrangères de Sibérie, a déjà été communiqué au Conseil de la Société par la Section, et, d'après le rapport qu'en a fait M. Nadejdine, membre effectif, offre beaucoup de faits curieux et importants ; mais la Section rencontre un grave ob-

stacle à l'achèvement de ce travail dans l'absence des ouvrages nécessaires et plus encore dans celle d'un linguiste spécial parmi ses membres ; c'est pourquoi le Conseil de la Société a chargé la Section ethnographique de rédiger des instructions détaillées sur la matière et d'envoyer à la Section Sibérienne tous les livres qui pourront, dans cette circonstance, lui servir de modèle et de guide.

4° *Recueil de renseignements statistiques sur la Sibérie orientale*. Considérant comme une de ses principales obligations de travailler à une statistique détaillée de la Sibérie, la Section a songé préalablement à faire rédiger des programmes destinés à guider les recherches préparatoires ; ces programmes, communiqués d'abord au Conseil de la Société et complétés à son invitation par la Section de statistique, ont été envoyés à la Section sibérienne, qui, dans l'intervalle, avait déjà reçu une grande quantité de matériaux de statistique, grâce au zèle de plusieurs de ses membres et de quelques autres personnes du pays.

5° *Dépouillement des archives de l'administration supérieure de la Sibérie orientale*. Convaincue à bon droit que les matériaux nombreux qui se conservent dans ces archives, sont riches en faits curieux et importants pour l'histoire, la géographie et la statistique de la Sibérie, la section a chargé M. Selsky, l'un de ses membres, d'examiner ces archives l'une après l'autre, et d'en extraire ceux des dossiers qui pourront présenter un intérêt scientifique; M. Selsky

a entrepris ce travail avec ardeur et a déjà trouvé un dossier d'un grand intérêt relatif au séjour du comte de Lapeyrouse au Kamtchatka, dossier dans lequel il a découvert, entre autres, une lettre autographe, jusqu'à ce jour inédite, du célèbre voyageur.

Enfin 6° *Envoi d'une expédition spéciale pour l'exploration du district de Viluisk.* Cette expédition, qui se mettra en route dans le courant de l'année, est chargée d'étudier la contrée comprise entre les rivières d'Olének, de la Léna et du Vilioui, contrée très-peu connue, qui abonde en sel et en pierres de couleur; cette expédition, sous la conduite de M. Maack, membre collaborateur, qui s'est chargé des recherches d'histoire naturelle, sera composée d'un topographe, d'un préparateur, d'un maître mineur et du nombre nécessaire de Cosaques, de palefreniers et de guides. Dans les premiers jours d'avril, l'expédition se rendra par la route d'hiver à l'embouchure de la rivière le Vilioui; après la débâcle, le topographe et le maître mineur s'en détacheront pour aller faire le levé de la contrée, en remontant le fleuve; tandis que le naturaliste et le préparateur observeront sur le Delta du Vilioui le passage des oiseaux; les uns et les autres, se réunissant ensuite, remonteront le cours de la rivière la Merkha, un des affluents de gauche du Vilioui, traverseront le plateau situé entre le Vilioui et l'Olének, descendront le cours de cette dernière, puis remontant l'un de ses affluents de droite ils traver-

seront le plateau situé entre l'Olének et la Toungouska inférieure, et regagnant de ce bassin les parties supérieures du Vilioui, ils en feront une étude complète sous le quadruple rapport topographique, géographique, botanique et zoologique ; de la vallée du Vilioui, l'expédition se rendra, en traversant le plateau qui se trouve, entre le Vilioui et la Léna, à Olekminsk, pour retourner de là à Irkoutsk au mois de novembre.

Travaux privés de quelques-uns des membres de la Société. — La cartographie de la Russie d'Europe a été enrichie, dans le courant de l'année, de deux travaux remarquables ; tandis que M. de Krusenstern, membre effectif, pendant un voyage entrepris à ses propres frais dans les contrées septentrionales de la Russie d'Europe, réunissait les données les plus complètes et les plus satisfaisantes pour la composition de cartes détaillées du territoire de la Pétchora et des contrées avoisinantes (1), M. Blaremberg, membre effectif, dans une contrée située à l'extrémité opposée de notre vaste patrie, dressait des cartes non moins détaillées de la presqu'île de Bysatchi, de la partie septentrionale du Oust-Yourt, des sables du territoire des Barsoukes et de la partie sud-est du désert des Kirghises, enclavée dans le gouvernement d'Orenbourg, en utilisant les nou-

(1) Ces cartes ont été mises à la disposition de la Société par Son Altesse Impériale Monseigneur le Grand-Duc Constantin Nicolaïévitch, et seront imprimées dans le courant de cette année ou de l'année prochaine, avec la description du voyage de M. de Krusenstern.

veaux levés exécutés dans ces contrées; et il préparait, comme supplément à la carte des localités désignées, des matériaux nécessaires à leur description complète, sous les rapports topographique, ethnographique et statistique. A l'occasion de matériaux relatifs à la cartographie de la Russie, nous ne devons pas oublier la publication du XIVᵉ tome des *Mémoires* du *Dépôt topographique de la guerre*, et du Xᵉ tome des *Mémoires* du *Département hydrographique;* ces deux recueils offrent une riche collection de données cartographiques précieuses, et c'est à deux de nos collègues qu'en est due la rédaction; celle du premier, à M. Toutchkoff, membre effectif, et celle du second, à M. Villamoff, membre effectif; la science géographique a fait encore une précieuse acquisition dans l'atlas, gravé à Novo-Arkhangelsk, de la côte nord-ouest de l'Amérique, fruit des efforts consciencieux de M. Tébenkoff, capitaine de vaisseau de premier rang, qui compte également au nombre de nos collègues; enfin, nous devons aux bienveillantes communications de M. Mouravieff, un de nos membres effectifs, de pouvoir donner ici quelques renseignements sur les remarquables travaux cartographiques que le gouvernement a fait exécuter récemment dans la Sibérie orientale; ces travaux concernent principalement la province Transbaïkanienne, et ont eu particulièrement deux objets, savoir: celui de faire le relevé exact des terres possédées par les Cosaques transbaïkaniens, et celui de pouvoir dresser au plus tôt la carte détaillée

du pays, également nécessaire sous les rapports administratif et militaire. D'autres parties de la Sibérie orientale ont pu voir aussi s'exécuter des travaux géodésiques entrepris dans des vues très-diverses ; ainsi, ceux qui ont été opérés dans les terrains aurifères exploités par des particuliers, ont eu pour but d'acquérir la connaissance topographique des lieux où l'on trouve l'or en abondance, de la direction des cours d'eau dont le lit contient des parcelles de ce métal, des communications qui existent entre les cours d'eau, etc. ; les travaux poursuivis dans les environs d'Irkoutsk, et dans la vallée de la rivière l'Angara, ont été déterminés par l'importance de cette vallée sous le rapport industriel ; dans la province de Yakoutsk, on s'est proposé l'établissement de nouvelles voies de communication, le choix de points convenables à de nouvelles colonies, etc. ; en outre, une expédition spéciale, sous les ordres du colonel d'état-major M. Akhte, a exécuté des levés détaillés dans le pays transbaïkanien.

Dans le domaine de l'étude ethnographique des races d'origine étrangère qui habitent la Russie, il a paru, l'année passée, deux ouvrages de M. Nébolsine, membre effectif, l'un consacré aux races qui habitent le pays du Volga inférieur, l'autre qui traite des Kalmouks de l'Oulouss (1) de Khoschooutovsk ; en outre, quelques autres travaux, appartenant à la même catégorie, étaient en voie d'exécution ; ainsi, M. Artémieff, membre effectif,

(1) Village nomade de tentes, des Kalmoucks.

faisant, par mesure administrative, des recherches de statistique dans le gouvernement de Yaroslaff, a porté une attention particulière sur un groupe de villages et autres localités, portant des noms purement tatares, et quoiqu'il n'ait découvert dans les habitants aucune trace d'une origine semblable, il a cependant rencontré quelques actes curieux qui viennent à l'appui de l'hypothèse que les Tatares auraient séjourné d'une manière stable dans le gouvernement de Yaroslaff; en même temps, M. Arkhipoff, membre collaborateur, accomplissait un voyage spécial dans les déserts des Kalmoucks, en vue d'une description ethnographique de ce peuple.

Prise de possession de la Nouvelle-Calédonie au nom de la France.

On lit dans les journaux anglais :

« Sydney, 1er novembre.

» Les Français ont pris possession de la Nouvelle-Calédonie. Il y a là beaucoup d'or; du moins on le suppose d'après les vastes régions de granit qui se trouvent dans le groupe. Dans ce cas, l'Angleterre aurait dû prendre les devants, la Nouvelle-Calédonie étant si rapprochée de la Nouvelle-Galles du sud. Le commandant en chef français dans le Pacifique du Sud a envoyé ici un bâtiment pour charger des approvisionnements destinés à la nouvelle colonie. »

Le *Morning Herald* de Sydney dit à ce sujet :

« Les Français ont pris possession de ce magnifique groupe. Le 23 septembre, le bateau à vapeur de guerre français *le Phoque* y est arrivé de Taïti. On dit qu'il est sous les ordres du commandant en chef de la station du Pacifique du Sud. L'embarcation de commerce américaine *John Millay* qui est arrivé au port Jackson, amenait deux officiers français, l'un d'eux appartenant à l'administration et l'autre au bateau à vapeur *Phoque*, dans le but d'acheter des approvisionnements pour la nouvelle colonie française. Le navire américain frété pour cet objet, et qui n'est qu'à dix jours de la Nouvelle-Calédonie, doit revenir immédiatement. La Nouvelle-Calédonie est une île ou plutôt un groupe d'îles, à l'est de la Nouvelle-Galles du sud, 23e degré de latitude sud, 16e degré est de longitude. »

—

Le *Moniteur* a publié à ce sujet la note suivante :

« En vertu des ordres de l'empereur, le ministre de la marine et des colonies a prescrit, le 1er mai dernier, à M. le contre-amiral Febvrier-Despointes, commandant en chef des forces navales françaises dans l'océan Pacifique, de se diriger vers la Nouvelle-Calédonie.

» Le gouvernement était désireux, depuis longtemps, de posséder dans les parages d'outre-mer quelques localités qui pussent, au besoin, recevoir ses établissements pénitentiaires.

»La Nouvelle-Calédonie lui offrait toutes les conditions désirables.

» Conformément aux instructions qui lui avaient été transmises, le contre-amiral Febvrier-Despointes, après s'être assuré que le pavillon d'aucune natiou maritime ne flottait sur la Nouvelle-Calédonie, a pris solennellement possession de cette île et de ses dépendances, y compris l'île des Pins, au nom et par ordre de S. M. Napoléon III, empereur des Français.

»Voici la copie des procès-verbaux de la prise de possession en date des 24 et 29 septembre 1853 :

« Cejourd'hui, samedi, vingt-quatre septembre mil huit cent cinquante-trois, à trois heures de l'après-midi.

» Je soussigné, Auguste Febvrier-Despointes, contre-amiral commandant en chef les forces navales françaises dans la mer Pacifique, agissant d'après les ordres de mon gouvernement, déclare prendre possession de l'île de la Nouvelle-Calédonie et de ses dépendances, au nom de S. M. Napoléon III, empereur des Français.

» En conséquence, le pavillon français est arboré sur ladite île (Nouvelle-Calédonie), qui, à compter de ce jour vingt-quatre septembre mil huit cent cinquante-trois, devient, ainsi que ses dépendances, colonie française.

» Ladite prise de possession est faite en présence de MM. les officiers de la corvette à vapeur *le Phoque* et de MM. les missionnaires français qui ont signé avec nous.

» Fait à terre, au lieu de Balade (Nouvelle-Calédonie), les heure, jour, mois et an que dessus.

» Ont signé : E. de Bovis, L. Candeau, A. Barazer, Rougeron, Forestier, J. Vigouroux, A. Cany, Muller, Butteaud, Mallet, L. Dépériers, A. Amet, L. de Marcé, le contre-amiral commandant en chef Febvrier-Despointes. »

« Cejourd'hui, jeudi, vingt-neuf septembre mil huit cent cinquante-trois,

» Je soussigné, Auguste Febvrier-Despointes, contre-amiral commandant en chef les forces navales françaises dans la mer Pacifique, agissant d'après les ordres de mon gouvernement, déclare prendre possession de l'île des Pins au nom de Sa Majesté Napoléon III, empereur des Français.

» En conséquence, le pavillon français est arboré sur ladite île des Pins, qui, à compter de ce jour vingt-neuf septembre mil huit cent cinquante-trois, devient, ainsi que ses dépendances, colonie française.

» L'île continuera à être gouvernée par son chef, qui relèvera directement de l'autorité française.

» Ladite prise de possession faite en présence de messieurs les missionnaires français, des officiers du *Phoque* et du chef Ven-de-Gon, qui ont signé avec nous.

» Fait à terre, en double expédition, baie de l'Assomption, les jour, mois et an que dessus.

» Ont signé : E. de Bovis, A. Barazer, L. Candeau, A. Cany, L. Dépériers, Mallet, Muller, Chapuy,

Goujon, A. Gellé, A. Amet, le chef de l'île V. X., le contre-amiral commandant en chef Febvrier-Despointes. »

» Aussitôt que le pavillon de la France a été arboré sur les terres de la Nouvelle-Calédonie, il a été salué de 21 coups de canon et des cris répétés, par l'état-major et l'équipage, de *Vive l'Empereur!* »

Chemin de fer destiné à relier les deux océans en traversant le territoire des États-Unis.

Depuis l'acquisition de la Californie par les États-Unis, de nombreuses lignes de communication entre les ports de l'Atlantique et ceux du Pacifique ont été établies avec cette promptitude et cet esprit d'entreprise qui caractérisent les Américains.

La construction d'un chemin de fer, aujourd'hui presque terminé, a été aussitôt commencée pour le passage de l'isthme de Panama.

La concurrence venant en aide, de grandes améliorations ont été apportées dans les quatre lignes qui desservent les ports de New-York et de la Nouvelle-Orléans avec Aspinwall, et une route, plus courte de quelques jours, relie aujourd'hui les ports de San-Juan-du-Nord, sur l'Atlantique, avec San-Juan-du-Sud, sur le Pacifique, à travers le lac et la rivière de Nicaragua.

Dernièrement encore, une ligne a été ouverte entre la Nouvelle-Orléans et Vera-Cruz, reliant ce port avec Acapulco.

La dernière malle de la Californie a été apportée par cette voie : la traversée d'Acapulco à Vera-Cruz s'est accomplie en cinquante-deux heures et quatorze minutes.

Reste la question de l'isthme de Tehuantepec, qui n'est pas encore résolue, par suite des difficultés survenues à propos de la concession faite par le Mexique.

Mais tous ces services ne sont rien auprès du grand projet d'un chemin de fer direct à travers l'intérieur du pays.

C'est là une colossale entreprise qui naguère encore n'apparaissait que comme un rêve presque irréalisable. Aujourd'hui elle se dégage de plus en plus des difficultés qui semblaient dès le début l'envelopper. On peut dire maintenant qu'elle est en voie d'exécution et que l'établissement de ce chemin de fer aura définitivement lieu.

En dehors des lois passées dans les diverses législatures des États particuliers plus directement intéressés à cette question, lois qui autorisent et encouragent la formation d'une compagnie pour ce gigantesque projet, le congrès fédéral a voté, durant la dernière session, une somme de 150,000 dollars, à l'effet de relever les trois routes qui ont été signalées comme les plus propices pour aller de la frontière des États-Unis aux rives de l'Océan Pacifique.

Quatre corps d'ingénieurs ont été formés à cet effet.

Le premier, sous la conduite du major Stevens, gouverneur actuel du territoire de Washington, a

été expédié pour explorer la route septentrionale qui, partant de l'extrémité occidentale du lac Supérieur, passe à travers Minesotta et le territoire du Nord-Ouest pour atteindre les montagnes Rocheuses. Une autre colonne, sous la direction du major Mac-Clelland, devait aller à sa rencontre en partant de l'océan Pacifique et en étudiant la direction la plus favorable sur le versant ouest des montagnes. Cette route se maintient dans une zone qui court entre le 46e et le 48e degrés de latitude.

Le second corps, sous les ordres du capitaine Gunison, habile officier, devait suivre la route centrale. Son point de départ a été du port *Indépendance*, situé sur la frontière extrême du Missouri. De là, il a dû remonter la rivière Kanzas, et poursuivre jusqu'aux environs des sources de l'Arkanzas, puis s'avancer dans la vallée du Rio del Norte, franchir les montagnes Rocheuses à la passe de Coochutope pour entrer dans la vallée du Colorado, et la traverser presque directement vers l'ouest pour gagner la passe Walker de la Sierra Nevada, et arriver enfin, par le lac Tulare et le San-Joaquin, jusqu'à San-Francisco. Cette seconde route se trouverait à peu près entre le 35e et le 38e degrés de latitude.

La tâche du troisième détachement, qui a dû partir du fort Smith, dans l'Arkansas, sous la conduite du lieutenant Whipple, a été de reconnaître la vallée de la rivière Canadienne dans la direction de Santa-Fé, de choisir dans le voisinage de cette ville le point le plus convenable pour franchir les montagnes Ro-

cheuses, et de poursuivre ensuite jusqu'à la passe Walker, où doit aussi aboutir le corps du capitaine Gunison. A la passe Walker viendra aussi converger un quatrième détachement, commandé par le lieutenant Wilkinson, chargé spécialement d'étudier le pays entre San-Francisco et cette même passe, qui forme le point de jonction de la route centrale et de la route méridionale.

Les explorations poussées conjointement sur ces deux routes pourront d'ailleurs avoir ensemble d'autres points de contact; car, sur leur parcours, elles tendent fréquemment à se rapprocher. La route du sud ne descend guère au-dessous du 34e degré, et remonte jusqu'au 36e, et celle du centre devait courir entre le 35e et le 38e degrés. Celle-ci, du reste, paraît avoir de grandes chances pour absorber la première.

En effet, tandis que le gouvernement fédéral en est encore aux études préliminaires qui doivent servir à déterminer le tracé le plus avantageux, l'État du Missouri a déjà pris une vigoureuse initiative, qui doit faire pencher la balance en faveur de la route centrale.

Une association qui prend le titre de Compagnie du chemin de fer du Pacifique, et qui a su obtenir tout à la fois l'aide de l'État du Missouri et une concession considérable de terres du gouvernement fédéral, travaille depuis plusieurs mois à la construction d'une grande voie ferrée allant de Saint-Louis, sur le Mississipi, à Independance, sur un dévelop-

pement de 260 milles. Déjà plus de 50 à 60 milles sont terminés, et le reste poussé avec ardeur.

Les Missouriens espèrent que cette route deviendra la tête de pont de celle qui doit franchir le désert. La compagnie, encouragée par l'appui et les sympathies qu'elle rencontre, se propose de construire une autre branche, qui partirait du tronc principal à 40 milles à l'ouest de Saint-Louis, pour traverser diagonalement tout l'État jusqu'à son extrémité sud-ouest. Cette branche viendrait ainsi offrir de ce côté une tête de pont, ou bien se rattacher à la route méridionale, si par hasard on donnait la préférence à cette dernière.

Le Missouri prend ainsi ses précautions, et on ne saurait trop admirer l'énergie qu'il déploie en cette affaire.

Au reste, la ville de Saint-Louis n'est pas à son premier pas dans la voie des entreprises et des améliorations. Il est facile de s'en convaincre, lorsqu'on voit que cette ville, située sur le Mississipi à quelques lieues au-dessus de l'Ohio, tout près de l'endroit où le Missouri se jette dans le Mississipi et presque en face de l'entrée de l'Illinois, s'est élevée en peu d'années au rang des premières cités de l'Union.

Que l'on se reporte par la pensée au temps où une compagnie détachée d'un fort sur le Mississipi vint explorer cette partie de la rivière et choisir un point devant servir à un établissement.

L'endroit trouvé et choisi, on coupa quelques arbres pour en marquer l'emplacement qui, plus tard,

fut occupé. Parmi les personnes qui ont formé la première colonne d'occupation, se trouvait M. Pierre Chonteau ; cet homme est mort il y a seulement six à sept ans, et Saint-Louis compte plus de cent vingt mille âmes et une flotte de bateaux à vapeur. Son commerce est aujourd'hui des plus considérables ; ses habitants déploient un grand luxe européen, et l'on voit partout de beaux hôtels publics, des constructions particulières élégantes et très-confortables, des magasins somptueux, de belles rues et même des voitures de place, à l'instar de Paris. Tout cela s'est accompli en moins de temps qu'il n'en faut à l'homme pour naître, grandir et mourir.

En effet, M. Chonteau avait déjà vingt et un ans lorsque l'emplacement où se trouve Saint-Louis faisait partie d'une forêt vierge, et, s'il eût vécu, il serait à peine aujourd'hui octogénaire. Et cette ville est située sur le Mississipi, presque sur la frontière qui sépare un pays civilisé et nouveau d'un pays sauvage occupé par les tribus indiennes.

Que le Missouri réussisse, du reste, ou non à former le premier anneau du chemin de fer du Pacifique, les travaux que cet État entreprend lui seront d'un avantage énorme. La voie entre Saint-Louis et Independance, remontant la vallée du Missouri, traverse les contrées les plus populeuses et les plus riches de l'État ; elle permettra d'en utiliser les trésors naturels en les distribuant le long de son parcours ou en les amenant sans difficulté aux bords du Mississipi. La branche du sud-ouest, de son côté,

contribuerait essentiellement à développer les ressources d'un pays favorisé de la nature et peu exploité jusqu'ici. De toute manière, et en supposant même que le Missouri voie échouer ses espérances, cet État n'aura point perdu son travail ni ses capitaux. Route nationale ou simplement route locale, son chemin de fer du Pacifique doit rester une belle et bonne entreprise.

Dans cette revue rapide des tentatives qui se font pour ouvrir une grande voie de communication vers le Pacifique, il ne faut pas oublier les travaux entrepris dans ce but en Louisiane. L'un des chemins de cet État est destiné, dans la pensée de ses créateurs, à se prolonger par le Texas jusque dans la Californie méridionale. Si ce grand projet s'accomplit, ce sera là véritablement la route du sud; car elle se maintiendrait entre le 30ᵉ et 32ᵉ le degrés. Elle pourrait d'ailleurs très-bien coexister avec la route centrale, aussi bien qu'avec la route septentrionale, et la préférence donnée à l'une de celles-ci ne peut être, pour les États du sud, une raison d'abandonner un projet qui tournerait à leur avantage spécial, sans avoir à craindre une concurrence trop directe.

Des nouvelles sont déjà parvenues au gouvernement fédéral du major Stevens, chef de l'expédition pour l'exploration du tracé du nord. Cet officier a envoyé quelques rapports préliminaires qui prouveraient que ses opérations ont été couronnées d'un plein succès.

La région du pays visitée par lui, sur une ligne

s'étendant du bord du Mississipi au 40e degré de latitude nord jusque sur le Pacifique, au 48e degré, possède pour la construction d'un chemin de fer des avantages que l'on n'avait jamais cru exister dans aucune des routes proposées. Le major Stevens est parti à la tête de l'expédition du fort Snelling (Minnerota), le 1er juin dernier, et a poursuivi sa route jusqu'aux montagnes Rocheuses, sans autres interruptions que celles nécessitées par la nature même de sa mission. Il a suivi une ligne parallèle au 46e degré jusqu'au fort Union, sur la rivière Missouri, à 750 milles ouest du Mississipi. Le caractère général du pays, le long de cette partie de la route, est une prairie ouverte, terrain plat, avec suffisamment de bois, que l'on rencontre dans des massifs d'arbres et dans le lit des rivières, pour la construction de la route. On a également trouvé du charbon en abondance.

Du fort Union, le major Stevens a suivi la vallée de la rivière de Lait (*Milk-River*), jusque près des grandes chutes du Mississipi, presque à l'ouest du fort Benton, et à environ cent milles à l'est des montagnes Rocheuses. La distance du Mississipi à Fort-Benton, par cette route, est de onze cent vingt-cinq milles. La Milk-River est navigable jusqu'à ce point, et la vallée qui la longe est très-large et bien boisée.

Du Fort-Benton, la division expéditionnaire traversa les montagnes Rocheuses à la passe Cadotte, par la route que Lewis et Clark ont suivie, à leur retour, en 1806 et 1807. L'élévation de cette passe

est de quinze cents pieds anglais moindre que celle du passage du sud. Elle se trouve au 47me degré 30 minutes de latitude nord, et on peut la traverser en voiture. L'expédition avait un wagon ou char à bancs sur cette partie de la route. Les montagnes ont été traversées du 15 au 30 septembre, sans rencontrer de neige. La distance de la passe Cadotte au Mississipi est de douze cent vingt-cinq milles, et jusqu'à Olympia, sur le Pacifique, au Pujet's-Sound, d'environ sept cents.

Au Fort-Benton, la colonne du major Stevens fit sa jonction avec l'expédition partie de Pujet's-Sound, sous le commandement du major Mac-Clelland, dans le but d'explorer cette partie de la route qui s'étend des montagnes Rocheuses jusqu'à la mer.

Le major Mac-Clelland fait un rapport favorable du pays à l'ouest des montagnes. La distance serait de sept cents milles, et la route qu'il recommande est presque en droite ligne de la passe Cadotte à Olympia.

Cette partie du chemin offre pourtant plus de difficultés que celle à l'est des montagnes ; elle traverserait la bifurcation nord de la rivière Colombia, et aurait à passer par une région accidentée, quoique non impraticable.

Tels sont les points importants signalés jusqu'à présent sur l'expédition septentrionale. La distance serait donc du fort Snelling à Olympia, de 1,800 milles. Sur aucun point de la route on n'aura besoin d'établir des dépôts de bois et d'eau, à une distance

plus éloignée de 15 milles l'une de l'autre. La gradation ascensionnelle, même à travers les montagnes Rocheuses, n'excède pas 40 pieds par mille, et sur toute la ligne il n'y aurait qu'un tunnel de trois quarts de mille.

On présume aussi que la neige ne sera pas un grand obstacle, car les Indiens de l'Orégon et du territoire de Washington traversent les montagnes à la fin de l'automne pour chasser le buffle dans les plaines orientales, et ne retournent dans leurs campements que vers le milieu de janvier. D'ailleurs, il est prouvé que le service des convois sur les chemins de fer des États de Vermont, du Maine et sur ceux du Canada, est rarement interrompu pendant l'hiver. Là, pourtant, le froid est plus intense et la neige plus profonde que dans l'intérieur du continent, sous les mêmes latitudes.

On peut se rendre compte, par ce résumé, de l'état dans lequel se trouve aujourd'hui une entreprise destinée à éclipser les plus grands travaux des chemins de fer accomplis jusqu'à présent.

Le Missouri pousse énergiquement dans ses propres limites un chaînon qui n'a pas moins de 280 milles de longueur. Ce chaînon se reliera, par le chemin de fer central de l'Illinois, aux grands lacs, et, par suite, à toutes les voies de communication courant au nord vers les ports de l'Atlantique, tandis qu'il offrira, à l'ouest, un point de départ pour s'en aller vers la Californie. — La Louisiane commence plus modestement une route dont le prolon-

gement est, en quelque sorte, tout marqué vers la Gila et la mer Vermeille, et, pendant ce temps, le gouvernement fédéral envoie des commissions chargées de faire le levé des plans qui doivent guider les constructeurs à travers les vallées et les montagnes dont sont sillonnés les déserts de l'ouest.

L'œuvre est donc entreprise sur les points déjà connus, tandis que l'on étudie en même temps le tracé le long des diverses voies signalées par l'instinct des voyageurs et des émigrants.

Certes, on ne saurait marcher plus rapidement ni plus logiquement.

Les lettres orientales ont fait une perte bien regrettable. Sir Henry Elliot, que sa santé gravement altérée avait forcé de quitter l'Inde il y a quelques mois pour aller respirer l'air plus salubre du Cap, a succombé à l'affection dont il était atteint. En 1846, M. Elliot publia le 1er volume d'un ouvrage intitulé : *Glossary of indian Terms*. Ce volume s'étend jusqu'à la lettre J. Trois ans plus tard, en 1849, il mit au jour le 1er volume de son *Index to the Mahomedan historians of India*, qui devait en avoir quatre. Ces deux ouvrages, laissés ainsi malheureusement inachevés, sont des œuvres de recherche et de savoir qui ont été fort remarquées, et qui promettaient, le second particulièrement, d'apporter un grand secours aux études chaque jour plus sérieuses dont l'Inde est l'objet. M. Elliot est mort dans sa quarante-cinquième année.

BIBLIOGRAPHIE.

Europe.

1. Norway and its Glaciers visited in 1851. By *James D. Forbes.* Edinburgh, 1853, royal in-8, map and coloured illustrations. 21 sh.

2. Archäologische Reisebriefe aus Galizien. Von *J. Lepkowski.* Traduit de la Gazette polonaise de Varsovie, n° 240, 1852. — Dans le *Jahrbücher für slawische Literatur*, nouvelle série, 1852-53, t. 1.

3. The russian shores of the Black Sea in the autumn of 1852; with a Voyage down the Volga, and a Tour through the country of the Don Cossacks. By *L. Oliphant.* London, Blackwood, 1853, in-8. 14 sh.

Asie.

4. Reisebilder aus dem Morgenlande. Von D^r^ *Fr. Dietcrici* 1te Theil. Egypten. 2te Theil. Sinai, Petra, Palästina. Berlin, Wiegandt, 1853, 2 vol. in-8. 3 thlrs.

5. The Persian Flower. A Memoir of *Judith Grant Perkins*, of Oroomiah, Persia Boston, 1853 (London, Low), in-8, 3 sh. 6 d.

6. Die geognostische und orographische Verhältnisse des nördlichen Persiens. Von Dr *C. Grewingk.* — Dans les Verhandlungen der Mineralog. Gesellsch. zu St Petersburg. Jahrg. 1852-53. St Pet., 1853, in-8.

7. The Bhilsa Topes, or Buddhist Monuments of Central India; comprising a brief historical sketch of the rise, progress, and decline of Buddhism. With an Account of the opening and examination of the various groups of Topes around Bhilsa. By major *Alex. Cunningham.* London, Smith, 1854, in-8 de 370 pages avec 38 pl. 30 sh.

8. An Englishman's Life in India; or, Travel and Adventure in the East. By *Henry Moses*, M. D. London, Binns, petit in-8. 6 sh.

9. A Memoir of the Rev. *Henry Watson Fox*, Missionary to the Teloogoo People, South India. By the Rev. *G. Townsend Fox*. London, Seeleys, 1853, in-8 (4e édit.). 5 sh.

10. Forest Life in Ceylon. By *W. Knighton*. London, Hurst, 1853, 2 vol. in-8. 21 sh.

11. Erinnerungen aus Osetien; von *Nikolai Berzenew*. — Dans les *Archiv. für wissenschaftliche Kunde von Russland*, t. XIII, 1er cah., p. 47-50.

Afrique.

12. Carte hydrographique de la Basse-Égypte et d'une partie de l'isthme de Suez, où sont indiqués les travaux exécutés et à exécuter d'après les ordres de S. A. Méhémet-Ali, etc. Par M. *Linant de Bellefonds*. Paris, 1854. 2 feuilles.

13. Ethnographische Bemerkungen über die Bewohner des niederen Nubiens. Eingesandt von *Rafalowitsch*. — Dans les *Archiv für wissenschaftl. Kunde des Russland*, t. XIII, 1er cah., p. 110-140.

14. Life in Abyssinia; being Notes collected during three years' residence and travel in that country. By *Mansfeld Parkins*, esq. London, 1853, 2 vol. in-8. 30 sh.

15. Compaigning in Kaffirland; or, Scenes and Adventures in the Kaffir War. By *W.-R. King*. London, Saunders, 1854, in-8. 12 sh. 6 d.

16. Madeira, its Climate and Scenery. By *Robert White*. London, Craddock, 1853, in-8 de 203 pages. 10 sh.

Amérique.

17. The United-States Grinnell Expedition in search of sir John Franklin; a Personal Narrative by *Elisha Kent Kane*, M. D. New-York (London, Low), 1853, in-8. 16 sh.

18. Geognostische Bemerkungen auf einer Radalkenfahrt um d. insel Kadjak, in den russischen-amerikan. Kolonien. Von *H.-J. Holmberg*. — Dans les *Verhandlungen der mineralog. Gesellsch. zu St. Petersburg*. Années 1852-53. St. Petersb., 1853, in-8.

19. Western Characters; or, Types of Border Life in the Western States. By *J.-L. Mac Connell*. With illustrations. Philadelphia, 1853, in-8. 6 sh.

20. The American Aboriginal Portfolio. By Mrs. *Mary H. Eastman*. Illustrated with 26 steel engravings. Philadelphia, 1853, in-4 de 84 pages de texte (London, Trübner). 30 sh.

21. The history of Yucatan, from its discovery to the close of the XVII[th] Century. By *Charles St John Fancourt*, superintendant of the British settlements in the Bay of Honduras. London, Murray, 1854, in-8. Map.

22. Travels in Bolivia, with a Tour across the Pampas to Buenos Ayres. By *Hugh de Bonelli*. London, Hurst, 1854, 2 vol. in-8. 21 sh.

23. A Narrative of Travels on the Amazon and Rio Negro. With an Account of the Native Tribes, and Observations on the Climate, Geology, and Natural history of the Amazone Valley. By *Alfred R. Wallace*. London, Reeve, 1853, in-8. 18 sh. Map and illustr.

Océanie.

24. Memoirs of Rajah sir *J. Brooke*. In a series of Letters addressed to his most intimate friends. London, Bentley, 1853, 3 vol. in-8. 31 sh. 6 d.

25. Victoria, late Australia Felix, or Port Philip district of New South Wales; being an historical and descriptive Account of the Colony and its Gold Mines. By *William Westgarth*. Edinburg, Simpkin, 1853, in-8. 12 sh.

Mélanges.

26. Apollonii Argonautica, emendavit, apparatum criticum et Prolegomena adjecit *R. Merkel*. Scholia vetera e Cod. Laurentiano edidit *Henr. Keil*. Fasciculus I, carminis recensionem et apparatum continens. Leipzig, Teubner, 1853, in-8 de VI-298 pages. 2 thlrs.

27. Astronomische Untersuchungen über die wichtigeren Finsternisse welche, von den Schriftellern des classischen Alterthums erwähnt werden. Preisschrift. Von D[r] *Jul. Lech*. Leipzig, Hirzel, 1853, in-4 de 63 pages. 22 sgr.

28. On changes of Level in the Pacific Ocean. By *J. D. Dana*. — Dans l'*Edinburgh New Philosophical Journal*, n° 110, october 1853, p. 240-262.

29. A few Remarks on Currents in the Arctic Seas. By *P. C. Sutherland*, M. D. — *Ibid.*, p. 292-95.

30. On the Palæohydrography and Orography of the Earth's surface, or, the probable position of Waters and Continents, as well as the probable depths of Seas, and the absolute heights of the Continents and their Mountain-Chains during the different geological periods. By M. *Ami Boué*. — *Ibid.*, p. 298-316; n° 111, jan. 1854, p. 1-9.

VOYAGE AU TIBET

A TRAVERS LE BOUTAN

EN 1852.

EXTRAIT DU JOURNAL DE M. KRICK,
DE LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉTRANGÈRES.

ADRESSÉ A M. FOUCAUX,
Professeur de tibétain à l'École des Langues orientales vivantes.

FIN.
(Voir notre cahier de novembre-décembre 1853, p. 201.)

Je m'étais endormi sous la menace d'une mort inévitable et prochaine. Je m'éveillai au bruit confus de nombreuses voix; mon premier mouvement fut de porter la main sur mon fusil pour me défendre; mais je ne vis personne. Il faisait grand jour. Un rapide coup d'œil jeté autour de moi m'ayant rassuré contre une attaque imminente, j'examinai mes vêtements pour voir s'ils n'étaient pas ensanglantés; je découvris ma poitrine pour y chercher de larges blessures; je me levai enfin pour constater mon état sanitaire, et, à mon grand étonnement, je me trouvai sain et sauf. Ce que je ne puis com-

prendre, c'est que, dans l'intime conviction où j'étais qu'avant deux ou trois heures je serais assassiné, j'aie néanmoins reposé du sommeil le plus paisible et le plus profond. Pour mon pauvre Kampthi, il avait veillé la nuit entière. Je ne lui dis pas que j'avais dormi, il en serait devenu fou.

A neuf heures, la caravane se remit en marche. Le chemin que nous suivions était horriblement scabreux : il faudrait des ailes pour voyager par ce pays de précipices. A cinq ou six kilomètres de Djingscha, nous débouchâmes sur un plateau qui couronne une roche élevée, nue, noire, et tombant à pic jusque dans le Brahmapoutre. Les eaux du *Pramô*, venant du nord-ouest, ont leur confluent au pied de ce roc dont elles battent la base, et y forment un abîme écumant dont les tourbillons mugissent à une sombre profondeur. Le plateau, au contraire, est d'un aspect riant, planté de grands arbres qui ombragent un petit ruisseau; la fraîcheur et la verdure règnent dans ce bosquet. Arrivée près du ruisseau, la bande s'arrête; trois ou quatre femmes s'en détachent, vont sur une pelouse et m'appellent : « Ah! viens voir; c'est ici que les deux *Baba Sabe* ont été massacrés, et puis on les a jetés dans le gouffre, du haut de la roche (1). » Une fille de douze à treize ans s'écrie : « Non, non, c'est ici; j'ai vu le sang. Toi aussi on

(1) Ces deux *Baba Sabe* étaient un voyageur indien et son domestique. Partis d'Assam en 1847, ils furent assassinés sur ce plateau, et leurs cadavres horriblement mutilés furent précipités dans le Brahmapoutre.

te tuera. » Je ne pus me défendre d'un sentiment d'horreur; je crus voir, près de ces harpies, deux cadavres pâles, livides, déjà couverts de mouches; ces feuilles jaunâtres me semblaient tachées de sang. Il y a longtemps qu'on me menace de la mort; cette pensée s'est infiltrée goutte à goutte dans mon âme; mais ce lieu achève ma conviction; les faits sont un argument terrible, quand on les médite sur la scène où ils se sont accomplis, et surtout quand il est si facile de renouveler un drame où l'on est destiné au rôle de victime. Je suis à la disposition du premier venu; mes gens ne m'égorgeront pas, du moins je l'espère; mais loin de me défendre, ils seront bien aises de voir comment un *Sabe* meurt; et de plus, n'ont-ils pas l'espoir de partager le butin?

Le 4 janvier, on m'annonça que nous étions près du hameau de Kotta, et que nous ne rencontrerions plus de village jusqu'au Tibet. Cette nouvelle fut un beaume pour mon âme, je me crus hors de danger. Nous allions partir, lorsque Limssa, absent depuis trois jours, nous rejoignit avec deux étrangers (1). Ces inconnus avaient un air riant, bien qu'ils fussent armés de pied en cap; lance, coutelas, carquois et casque en osier, rien ne manquait à leur costume de guerre. Ils vinrent droit à mon feu. A leur vue, il se fit un chuchotement dans la caravane, chacun s'éloignait de moi et allait s'asseoir à distance: évidemment on prenait place pour jouir

(1) Limssa était le chef de l'escorte.

de la scène sans être à la portée des coups. Le vieil esclave Singfou, à qui je venais de donner une tasse de thé, se leva aussi et me dit tout bas : « Ce jour est mauvais ! mauvais ! donne tout ! donne tout ! » Je remarquais ces préliminaires sans y rien comprendre. Si longtemps j'avais été sous les étreintes de l'assassinat dont je me croyais enfin délivré, que je buvais à longs traits l'espérance. Nos visiteurs me rappelèrent bientôt à la réalité. Le plus jeune se mit à faire un inventaire de mon bagage, tandis que son vieil acolyte me jetait des regards féroces. Je voulus parlementer ; mais à peine avais-je commencé à leur dire que je n'avais plus de cadeaux, que l'esclave Singfou me cria : « Donne donc! donne vite ! » Je refusai d'abord, car j'étais las de toutes ces rapines; cependant, par un excès de prudence, je cédai encore mon dernier drap de lit ; c'était pour en finir ; le jeune sauvage me fit une grimace et ne le ramassa pas. Je m'adressai alors à son compagnon, et jouant la pantomime, je lui fis comprendre que j'avais donné ce que j'avais de mieux ; puis en guise d'*ultimatum*, je fis résonner sous ma main la batterie de mon fusil. Au bruit agaçant de ce mécanisme invisible, il regardait et marquait une grande surprise ; j'armai un chien sans qu'il s'en aperçût, et pressai la détente ; le coup partit, et l'écho en promena le retentissement dans toute cette mer de pics glacés. Mon homme tressaillit à cette explosion inattendue ; il n'avait jamais rien vu de pareil ; ce qui l'intriguait surtout, c'était la puissance inflammable des cap-

sules et le jeu des ressorts cachés. Pour se rendre compte de ce mystère, ou pour tout autre motif, il me pria instamment de lâcher le second coup. Je n'en fis rien, parce qu'on m'avait récemment volé ma poudre, et qu'il ne m'en restait plus que quelques charges. A mon tour, je lui demandai un service qu'il se hâta de me rendre; après quoi il me dit : *kenan*, c'est-à-dire *bon voyage*. A ce mot, toute la caravane se leva pour partir; mais où prendre mes porteurs? Longtemps il fut impossible de les retrouver; ils s'étaient cachés dans la prévision d'un dénoûment fatal. Enfin ils nous rejoignirent, et bientôt nous fûmes tous rendus sur le haut de la montagne. Les deux guerriers avaient pris une autre direction, avec mon drap de lit, bien entendu.

Quand on les eut perdus de vue, Limssa me dit qu'ils étaient venus avec ordre exprès de me tuer et de porter à leur maître mes dépouilles. Pourquoi m'ont-ils épargné? Est-ce la peur du fusil, ou une main invisible qui les a retenus? Je l'ignore ; toujours est-il que je l'ai échappé belle. Pour me consoler, mes gens m'avertissent que les périls de la journée sont plus grands encore, et qu'ils ne croient pas que je voie la nuit. Je ne puis pas dire que je craigne la mort; j'y suis préparé, et poutant mon moral se fatigue, je le sens. Mon corps n'est plus à son aise; je n'ai plus rien à manger; une chute grave m'a fait à la jambe une profonde blessure... Mais confiance en Dieu!

Sur le soir, nous marchions paisiblement dans le

lit du Brahmapoutre, moi toujours le dernier à cause des nombreuses observations que je recueillais, lorsque toute la caravane s'arrêta, la lance au poing. J'arrivai à mon tour. Limssa me dit : « Chapeau bas ! regarde et admire. » En effet, la chose en valait la peine. Nous étions devant une curiosité dont je laisse à d'autres l'explication. C'était une roche de granit, dans laquelle était pratiquée la cheminée la plus régulière que j'aie jamais vue, une de ces cheminées antiques, à large manteau, où toute une famille avec les voisins peut se réunir pour deviser à l'aise. L'ouverture a sept ou huit pieds de diamètre. La gaîne pour la fumée est polie, ronde comme un puits, d'une seule pièce, et débouchant, à une hauteur de trente pieds, sur un plateau qui était autrefois le lit du Brahmapoutre. On remarque au sommet une crevasse où repose un nid d'oiseau. La rondeur et les proportions de cette cheminée sont parfaites, et cependant il est certain que le ciseau n'y a jamais touché. Peut-être est-ce l'eau qui aura creusé ce puits, alors que le fleuve coulait au-dessus de la roche. Mes gens pensent que c'est l'ouvrage et la demeure d'un *Deó* (génie).

Nous sommes, le 5, au confluent de l'*Ispak* et du Brahmapoutre. Ici la vallée s'élargit, le chemin s'améliore; les crêtes, jusque-là dépouillées de verdure, se couvrent de pins grands et vigoureux. Il me semble que je suis dans les montagnes des Vosges. Pour la première fois je retrouve le lierre; je revois aussi le corbeau qui avait disparu depuis Assam.

Nous entrons dans un petit vallon sillonné par un ruisseau, que je vois, sur ma gauche, descendre du sommet d'un pic colossal. Arrivé sur l'autre versant, je plane sur une large vallée formée par les alluvions du Brahmapoutre. Au loin se dessine un assemblage de points noirs; je demande ce que c'est; on me dit: « Un village tibétain! » Je fait deux pas de plus et j'en découvre un autre à mes pieds: Tibet!... Tibet!... A vous, ô mon Dieu, les prémices de ma joie! Je plantai à la hâte, sur le mur d'un enclos, une croix fabriquée avec deux branches. Je me jetai à genoux et récitai le *Nunc dimittis*. Je l'avoue, maintenant, si j'étais mort au milieu des Michmis, mon dernier soupir exhalé eût été un regret amer, celui de n'avoir pas vu le Tibet. Savez-vous la chanson du conscrit breton qui revoit son clocher à jour? C'est un écho bien affaibli des sentiments qui agitaient mon âme. Vous me pardonnerez cette émotion, n'est-ce pas? J'ai tant souffert!

Après avoir fait une courte prière d'action de grâces et épanché en religieux soupirs toute la joie dont mon âme surabondait, je me hâtai de rejoindre la caravane. A peine avais-je fait deux cents pas, qu'au détour d'un bosquet, sur ma gauche, je me trouvai à l'entrée d'*Oualoung*, premier village tibétain. Mes compagnons de voyage étaient tranquillement assis sur un balcon, causant et fumant avec les indigènes dans tout le laisser-aller d'une entente cordiale. A ma vue, hommes, femmes et enfants du pays accoururent pour me soumettre à leur étude.

Ils se plaçèrent devant moi à une distance respectueuse : nous ne pouvions nous comprendre ; mais nous échangions des regards qui valaient des paroles. Leur ébahissement disait assez qu'ils n'avaient jamais vu pareille curiosité. Pour moi, appuyé sur mon fusil, la bouche béante et les yeux ouverts, je suis sûr que j'avais l'air d'un enfant du hameau qui arrive pour la première fois dans une grande ville.

L'admiration des Oualoungîs fut plus vite épuisée que la mienne. Je les vis se retirer les uns après les autres, et bientôt un vide absolu se fit autour de moi. Ce fut alors qu'à mon premier enthousiasme succéda une vue claire, calme et réelle de ma nouvelle situation. Jamais je ne m'étais senti aussi seul. Sans doute les Michmis m'avaient injurié, menacé et volé ; mais les Tibétains, en me laissant à moi-même, sans crainte ni espérance de leur part, me faisaient presque regretter les dangers de la route. Jusque-là j'avais eu en perspective une mort violente ; maintenant j'entrevoyais une mort d'abandon et de faim. Mon cœur se serra, mais sans perdre courage. J'élevai les yeux vers le ciel pour appeler une inspiration sur le parti que j'avais à prendre. Au même instant quelques Michmis s'approchèrent de moi et me dirent : « Où veux-tu aller ? — Dans un couvent, leur répondis-je. — Nous devons justement passer par un village qui possède une lamaserie ; si tu veux nous donner un juste salaire, nous t'y conduirons. » J'acceptai leur offre, et je quittai Oualoung sans tambour ni trompette.

A partir de ce village la scène change comme de la nuit au jour. Habitants, maisons, culture, paysage, tout prend un caractère gracieux. La vallée s'élargit sur les deux rives du Brahmapoutre; des champs bien tenus en occupent le fond; des forêts de pins épais et vigoureux couvrent les pentes latérales, et vont s'éclaircissant à mesure qu'elles approchent du sommet. Au pied des montagnes, dans les terrains d'alluvion et sur le bord des différents cours d'eau, sont des bosquets toujours verts, des massifs d'arbres aussi beaux que variés, tels que le bambou, l'oranger, le citronnier, le pêcher, le laurier même, et beaucoup d'autres que je ne connais pas. Il est rare, impossible même de rencontrer ailleurs des bois plus frais et plus riants.

Après deux jours de marche par ce pays accidenté, et sous l'influence d'une douce température qui me rappelait celle d'Europe au mois de mai, j'atteignis le bourg de *Sommeu*. Avertie dès la veille de ma prochaine arrivée, toute la population s'était réunie pour la réception d'un hôte aussi extraordinaire. Le balcon et les alentours de la principale maison étaient encombrés de curieux. On me fit signe de monter sur une étroite galerie qui faisait face à la foule. Elle servait de loge à un gros chien du Tibet, qui se prit à hurler comme un furieux en voyant que je me disposais à lui disputer son gîte. Sa colère m'effrayait peu; mais comment escalader mon estrade? il n'y avait ni escalier ni échelle. Je pris le poste d'assaut, et m'accrochant aux poutres, aux

planches, à tout, je me hissai enfin sur mon étrange piédestal. Dès que j'y fus perché, la multitude s'ébranla pour me suivre. Figurez-vous un attroupement de tout sexe et de tout âge, courant, riant, frappant, et se disputant les meilleures places au milieu des culbutes et des éclats de rire. Les premiers s'élancèrent sur mon balcon qui fut plein en une minute; d'autres envahirent les toits des maisons voisines, ou s'exhaussèrent, faute de mieux, sur les épaules d'autrui. Ceux qui étaient montés jusqu'à moi me serraient à m'étouffer; ils fouillaient mes poches, tâtaient mes yeux et ma barbe, m'ouvraient la bouche, inspectaient mes dents, comptaient les doigts de ma main, analysaient la couleur de ma peau, et concluaient en somme que j'étais un être exceptionnel, tenant assez de l'homme, un peu de l'animal, et constituant une nouveauté qu'on ne pouvait classer dans aucune espèce connue. Si je leur avais dit que j'étais un habitant de la lune, ils m'eussent cru sur parole.

Quant à la foule qui ne pouvait pas me toucher, elle m'interpellait de ses cris, de ses signes et de ses gestes. Une femme, debout sur un tas de pierres, m'adressa un petit discours pathétique, qui fut couvert d'applaudissements. Quoique je n'y pusse rien comprendre, je lus dans son doux sourire, dans son regard animé et bienveillant, que sa harangue était pacifique, et je l'en remerciai par un salut à la française. A son tour, un gros et grand gaillard, à large figure, aux cheveux noirs et tressés, muni d'une

longue pipe chinoise et vêtu d'une ample capote en laine rouge, accourut et me présenta une gourde à manche; remplie d'une boisson tiède et blanchâtre. La faim m'avait tellement altéré, que l'eau la plus fraîche était sans effet sur ma soif dévorante. Je saisis donc la gourde, et la vidant d'un seul trait, j'en éprouvai aussitôt un grand soulagement.

Dans cette foule de curieux il fallait me chercher un protecteur. Je demandai aux Michmis de me mettre en rapport avec les religieux tibétains; ils me répondirent que tous les Guelons (moines) du couvent voisin étaient en ce moment à Sommeu, et ils me designèrent comme tels ceux des assistants qui portaient une capote rouge. Je m'adressai alors à trois ou quatre personnages revêtus de ce costume, et qui s'étaient montrés mes plus intrépides inquisiteurs: « Êtes-vous religieux? leur dis-je. — Oui, nous sommes Lamas. — Et moi aussi, je suis homme de prières. » A partir de ce moment, on ne m'appela plus que Lama-Gourou (ce qui veut dire Lama savant). Je cherchai à m'insinuer dans les bonnes grâces du plus âgé d'entre eux : il avait l'air d'un chef; ses habits plus fins, sa robe bordée de fourrures, son gros reliquaire en or suspendu à son cou, et plus encore quelques mots soufflés à mon oreille me l'avaient désigné comme le supérieur du couvent. Invoquant donc son patronage, j'essayai de lui faire comprendre que je l'aimais et que je serais heureux de fixer près de lui mon séjour. Persuadé qu'il accédait à mes désirs, je descendis de mon estrade. Aus-

sitôt des femmes accoururent, me priant de placer mon bréviaire et ma croix sur leur tête. Une bonne vieille entre autres baisa mon crucifix. Cet acte de dévotion, étranger aux usages tibétains, fit sourire quelques jeunes filles ; mais l'excellente femme, loin de se déconcerter ou de rougir, leur adressa une sévère réprimande. Je l'approuvai, et les rieuses se retirèrent toutes confuses, tandis que la bonne mère s'en alla heureuse et fière.

Cependant j'étais toujours en plein air, sans aliments pour ma faim, sans abri pour la nuit. Mon Lama y pourvut. Il me fit signe de le suivre, et m'introduisit dans une petite chambre encombrée de sacs et de gens ; puis déployant une couverture de cheval, il me pria de m'y asseoir à ses côtés. Le thé nous fut servi dans une coupe en bois. Il était assaisonné de sel, de savon, de beurre fondu, vieux et rance, le tout préparé dans un chaudron sale et dégoûtant. N'importe, j'en bus trois tasses. Ce n'était guère ce qu'il fallait pour un homme à jeun. Mon hôte le comprit ; il cassa un gâteau de riz froid, le mit sur la braise, et pendant qu'il grillait, il nous prépara une sauce au piment et au fromage. Ces préliminaires achevés, nous fîmes table commune, trempant tour à tour dans la sauce notre riz grillé et plein de cendres.

Partager la cuisine du chef d'un couvent (1), c'é-

(1) Je sus depuis que ce personnage s'appelait Noboudgi, et qu'au lieu d'être supérieur de Lama, il était receveur général de la province.

tait une bonne fortune; mais la nuit approchait, mes hottes restaient dans la rue à la merci des passants; de mon côté, j'étais sans gîte et surtout sans argent. Pour me tirer de là, parlementer était difficile et peu sûr; je préférai avoir recours au fait accompli. Je sortis donc, et rentrant bientôt avec mes effets, j'allai m'installer sans façon dans le coin le plus reculé de l'appartement, au risque de me faire mettre à la porte. Mon Lama parut un peu surpris du parti cavalier que je tirais de sa politesse; mais il se tut et me laissa faire.

Le lendemain matin je sortis pour explorer les environs. Le village se compose d'une douzaine de maisons groupées sans symétrie sur un monticule, au milieu d'arbres toujours verts; on dirait une villa cachée dans un bosquet. Sur la gauche, et à une distance d'un kilomètre, coule le Brahmapoutre. La vallée qu'il arrose s'étend du nord au sud. De hautes montagnes parallèles l'encadrent des deux côtés; leurs flancs sont couverts de pins gigantesques, et la neige blanchit leurs sommets. Aussi loin que porte la vue, on n'aperçoit dans les bas-fonds que des champs cultivés. Des troupeaux de vaches, de bœufs, de chevaux, d'ânes, de mulets, pâturent çà et là en toute liberté. A cinq ou six kilomètres vers le nord, on découvre une vaste terrasse triangulaire; c'est la résidence de Young, gouverneur de la province. Les indigènes appellent ce château *Rima*.

Je ne crois pas qu'un peintre puisse trouver pour sa palette un site plus frais et plus enchanteur. Il

n'aurait ici qu'à copier la nature, et rien ne manquerait au charme de son paysage. Fleuve bordé par deux chaînes de montagnes s'élevant jusqu'aux nues; forêts dont la sombre verdure contraste avec la neige étincelante qui brille aux rayons d'un soleil sans nuages; villages entrevus dans des massifs gracieux; ruisseaux au bord desquels se groupent les montagnards qui viennent se laver et y puiser de l'eau; vaste plaine livrée à la culture, toute coupée de rizières et de champs de blé qu'une digue protége contre les torrents; enfin, dans le fond du tableau, la résidence du gouverneur assise au confluent de deux vallons et adossée au pied d'un pic dont l'aiguille se dessine sur un ciel azuré : ce n'est là qu'une faible esquisse de la scène que j'avais sous les yeux.

Près de moi se trouvait une maisonnette isolée; je voulus faire connaissance avec ses habitants. A mon approche, le maître et la maîtresse du logis, l'oncle, la tante et tous les enfants accoururent et me prièrent d'entrer. Introduit avec bonté dans leur demeure, je dus encore partager leur frugal repas; tout ce qu'ils avaient me fut offert avec une si cordiale bienveillance, que j'aurais voulu pour tout au monde pouvoir les en remercier dans leur langue. J'y suppléai de mon mieux par des signes; je caressai le petit enfant qui reposait dans les bras de la mère : l'innocente créature ne comprit rien à la bénédiction du prêtre; mais je vis le cœur de la mère bondir de joie. Pour me témoigner sa reconnais-

sance, elle m'apprit plusieurs mots tibétains; elle les accentuait avec une inaltérable patience, et me les répétait toujours le sourire sur les lèvres, jusqu'à ce que j'en eusse saisi la véritable prononciation. A mon retour de la promenade, je trouvai le même empressement de curieux. Plusieurs jours s'étaient écoulés dans cette admiration populaire dont j'étais l'objet, lorsque le 17 janvier, au moment où je disais mon bréviaire assis sur un autel domestique, je vis tout à coup s'ouvrir la porte de ma chambre et j'entendis crier : « Vite! vite! place! Young! » J'eus à peine serré mes effets, que je vis entrer le gouverneur. Le peuple se prosternait sur son passage. Il était entouré d'un état-major de chefs, parmi lesquels je remarquai mon hôte Noboudgi, et Auxère, premier ministre de Son Excellence Tibétaine. J'aurais voulu décliner la présence et surtout les questions de ce grand personnage; mais son invitation, qui était un ordre, me força de subir une conférence redoutée. Je me présentai donc à sa barre sans cérémonie et tel que j'étais, avec des souliers qui avaient perdu leurs talons dans l'Himâlaya, avec une blouse de sauvage aussi sale que trouée, et pour dernier raffinement de toilette, avec un bonnet de laine rouge à forme d'éteignoir.

Young était sur son trône, c'est-à-dire sur une auge renversée, dont un méchant tapis dissimulait l'usage habituel; il avait à sa droite la selle de son cheval pour oreiller, et devant lui, sur un petit banc aux pieds boiteux, s'étalaient deux vases en bois,

dont l'un contenait du riz et l'autre de la farine. — « Lama-Gourou, me dit Noboudgi, avancez et saluez le gouverneur. — Je ne sais saluer qu'à la française. » Ils répondirent : « soit, faites (1). » Je lui tirai alors trois saluts tels que n'en fit jamais courtisan. Young inclina la tête et me remercia par un sourire, il avait l'air tout fier d'avoir été salué à la française. Autour de nous je vis des chefs qui cherchaient à m'imiter.—Lama-Gourou, me dit encore Noboudgi, venez vous asseoir près de moi. Voici le grand Lama, le roi des rois, celui qui a un tonnerre dans sa puissance et un soleil dans ses pensées; sa langue est un glaive, sa parole un orage, il peut ordonner tout ce qu'il veut, il a le droit de couper le pied et la main, d'arracher les yeux, de condamner à mort sans que personne ait un mot à dire ; c'est à cause de vous qu'il est ici. » J'inclinai la tête en disant : Je suis enchanté de faire la connaissance d'un si grand homme.

Young prit alors la parole.

« Quel est ton nom ?

— Nicolas-Michel Krick, missionnaire. »

Ils voulurent tous répéter mon nom, mais ne réussirent qu'à l'écorcher.

« De quel pays es-tu ?

— De la France.

— Quel est le nom de ton village ?

— Lixheim en Lorraine, département de la Meurthe.

(1) Un esclave Assamien traduisait les questions et les réponses.

— Que viens-tu faire?

— Je viens m'occuper de religion.

— Ton but est d'explorer le pays pour nous faire la guerre?

— Non, je suis Français et non Anglais, je suis prêtre et non officier.

— Ton pays est-il grand?

— Oui, très-grand.

— A-t-il un roi?

— Oui, un grand roi.

— Quel est son nom?

— Louis-Napoléon.

— Ah! répétèrent les chefs, Louissa Na-po-le-one.

— A-t-il beaucoup de soldats?

— Quand j'ai quitté la France, il y en avait six cent mille sous les armes.

— Pourquoi es-tu venu chez nous de préférence à d'autres nations?

— Parce que j'ai appris que vous êtes un peuple religieux.

— Qui te l'a dit?

— Un autre Lama-Gourou de mon pays qui a séjourné à Lassa, où il a été bien reçu par le régent.

— Est-ce de ton propre mouvement ou par ordre de ton roi que tu as pris le chemin du Tibet?

— Mon roi ne sait pas même que je suis au monde.

— As-tu une femme, des enfants?

— Je suis Lama. »

Les chefs se dirent entre eux : C'est vrai, c'est vrai, les Lamas ne se marient pas.

— Tu resteras ici un an ou deux, puis tu retourneras à Assam?

— Non, je resterai ici jusqu'à ma mort.

— Alors tu es un mauvais sujet, tu as fui ton pays pour te soustraire à la justice : un bon sujet ne s'expatrie pas pour toujours.

— Je ne suis pas un criminel, vous pouvez écrire à mon roi, et vous verrez, aux renseignements qu'il vous transmettra sur mon compte, que ma conduite est sans reproche.

— As-tu de l'argent ou quelque autre moyen de subsistance?

— Non, les Michmis m'ont dépouillé de tout.

— Si tu n'as rien, qui voudra te loger et te nourrir?

— Je compte sur l'hospitalité des Tibétains; mais si elle me fait défaut, je demanderai asile à un couvent de Lamas ou de Guélongs.

Il y eut ici une pause, pendant laquelle le tribunal prit du thé et se consulta. La sentence approchait.

— Lama-Gourou, me dit Young, il faut retourner dans ton pays.

— C'est impossible; pourquoi m'en irais-je?

— Parce qu'on va se battre.

— Que m'importe la guerre?

— Comme étranger tu en souffrirais plus que personne, et de mon côté je ne puis te prendre sous ma protection.

— Dans ce cas ; je te décharge de toute responsabilité ; je me protégerai moi-même.

— Ce que je te dis est sérieux ; il y aura un grand carnage ; on te tuera.

A ces mots tous les chefs se levèrent, tirèrent leurs grands sabres et se mirent à espadonner en tous sens, pointant, coupant, taillant des ennemis imaginaires comme au plus fort de la mêlée. Ce simulacre de combat qui devait, selon eux, porter la conviction dans mon esprit, n'amena que le sourire sur mes lèvres. On revint donc aux interrogatoires. Ils étaient suivis avec intérêt par la foule ; la salle où nous siégions était tout encombrée de curieux, bien qu'à chaque instant les agents de police en expédiassent un bon nombre à coups de pied et de bâton.

Après s'être un moment recueilli, Young ajouta :

—Voici le meilleur parti à prendre. Retourne à Kotta, premier village michmi à la frontière ; restes-y pendant les hostilités, et la guerre finie, tu rentreras au Tibet. Si tu suis mon conseil, je te fournirai des vivres, je te protégerai dans ta nouvelle résidence, et à la paix, je ne mettrai plus d'obstacle à ton retour.

— Raja, je te remercie de tes offres, mais je ne puis les accepter. Je suis au Tibet, j'y veux mourir ; oui, je préfère la mort au départ.

Cette protestation fut la dernière. Je craignis que poussé à bout par de plus longues résistances, le gouverneur ne m'intimât l'ordre de décamper au plus vite, et de m'en aller comme j'étais venu, avec

défense de reparaître jamais dans le pays. Sa proposition, au contraire, ne m'imposait qu'un éloignement momentané, elle m'assurait protection et secours dans ma retraite provisoire, et laissait derrière moi la porte ouverte pour un prochain et libre retour. Je lui fis donc répéter ses promesses, et je déclarai qu'à ces conditions je consentais à me retirer à Kotta.

Après la conférence où mon départ avait été résolu, le gouverneur reprit le chemin de son château, en m'annonçant que jusqu'à nouvel ordre je pouvais rester en paix au village de Sommeu. L'autorité me repoussait, mais le peuple était loin de partager à mon égard la défiance de ses chefs. Il ne se passait pas de jour sans que plusieurs Tibétains, hommes et femmes, ne vinssent me demander ma bénédiction : « Lama-Gourou, me disaient-ils en s'agenouillant ou se prosternant à mes pieds, placez votre saint livre sur ma tête et bénissez-moi (1). » Bien entendu que j'invoquais sur eux les lumières de Celui qui éclaire tout homme venant en ce monde. Au nombre de ces bonnes gens, se présenta un visiteur qu'à sa piété et à ses paroles j'aurais pris volontiers pour un chrétien. Après s'être prosterné à mes pieds qu'il baisa, il me dit : « Saint Lama, j'ai appris ton arrivée au Tibet, et je suis accouru de bien loin pour te voir. Maintenant que ma vue affaiblie par l'âge a pu te contempler, je suis heureux. Bénis-moi. » Je lui demandai quel était son pays,

(1) Ce livre était mon Bréviaire.

et sur sa réponse qu'il était originaire du Yun-nan, j'eus l'idée qu'il était peut-être catholique. Alors je lui montrai ma croix, mais je reconnus qu'il en ignorait le sens religieux. Il resta deux jours auprès de moi, puis repartit avec ma plus large bénédiction.

Si mon cœur était consolé par ces témoignages d'intérêt, les conditions matérielles de mon existence n'en étaient pas moins dures. Le pauvre est pauvre partout. Je subissais le sort de la misère. Ma chambre était une salle commune; ouverte à tout venant, elle servait de pied à terre et de bazar public. Chaque fois qu'un voyageur venait y passer la nuit, le maître de la maison ne se gênait pas pour me dire : « Lama, cède ta place, » et quand j'étais à peine casé dans un autre coin, survenait un nouveau passager qui me poussait ailleurs. Cette humiliation de chaque instant m'eût été assez indifférente si elle n'avait affecté que ma personne; mais j'en souffrais pour la dignité du caractère sacerdotal dont j'étais revêtu. D'autre part, la disette minait ma santé. Je ne sais rien de terrible comme une faim qui s'aiguise par la pensée que, le soir, le lendemain, les jours suivants, ce sera encore la même détresse, les mêmes privations. Comme les ventes et les achats se faisaient dans ma chambre, j'attendais avec impatience le moment où tout le monde serait sorti, et une fois seul, je ramassais un à un les grains de riz tombés et perdus : quand j'en avais recueilli une douzaine dans le creux de ma main, j'étais con-

tent; je glanais les moindres miettes comme si c'eût été des parcelles d'or. En général, les voyageurs prenaient pitié de ma misère et me faisaient une part de leurs aliments. Un jour, on me laissa jusqu'au soir sans m'apporter ma ration habituelle, restes dégoûtants des repas d'autrui, auxquels mon chien lui-même refusait de toucher. Je ne dis rien et je m'endormis à jeun. Le lendemain, on voulut m'oublier encore; mais cette fois je réclamai, en rappelant à mon hôte que Young l'avait chargé de pourvoir à mes besoins. Si modeste que fût mon observation, elle n'en provoqua pas moins cette écrasante réponse : « Ah! tu n'es pas content de ce que je te donne ; eh bien ! à partir de ce jour, tu n'auras rien du tout. » Heureusement que j'étais missionnaire et que je souffrais sous l'œil de Dieu, qui saura, j'espère, me tenir compte de tous les sacrifices.

Cette vie de privations et de déboires devait bientôt avoir un terme. Le 2 février, un messager de Young m'apporta l'ordre de partir. Le gouverneur mettait à ma disposition des porteurs pour mes effets, des vivres pour la route, un sauf conduit revêtu de onze cachets royaux pour me protéger chez les sauvages, et de plus la promesse qu'à la fin des hostilités je pourrais en toute assurance rentrer au Tibet. En cinq minutes tout fut prêt pour le départ. Quatre hommes se chargèrent de mes hottes, et je repris avec eux la direction des montagnes. Tout le village était sur pied pour me faire ses adieux. Les chefs me serraient la main en me souhaitant bon voyage et en

me priant d'apporter, à mon retour, un remède contre le goître qui les défigure. Les hommes élevaient vers le ciel les deux pouces de leurs poings fermés, ce qui est le superlatif de leurs témoignages d'affection et d'estime. Du haut des balcons, les femmes m'adressaient des apostrophes bienveillantes et des vœux intarissables pour ma prospérité ; en un mot, les gestes, les cris, les regrets et les bénédictions se croisaient sur ma tête à mesure que je traversais le hameau de Sommeu. Pauvre peuple! me disais-je, il a pour moi tant de sympathie, et pourtant je ne suis à ses yeux qu'un étranger. Que serait-ce s'il savait qui je suis, s'il savait tout ce que j'ai fait de vœux et tout ce que j'ai souffert pour arriver jusqu'à sa patrie, s'il savait tous les biens que je lui apportais, et qui vont s'éloigner avec moi, l'Évangile, le bonheur, le vrai Dieu, le ciel ! Au lieu de me laisser partir, il courrait après le salut qui lui échappe, il me ramènerait en triomphe et s'écrierait dans le transport de sa joie : *Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur !*

Nous fîmes halte à six kilomètres de Sommeu, dans une jolie plaine formée par le lit de la rivière qui coulait à dix pas de nous. C'est l'étape ordinaire de presque tous les voyageurs. Je souhaitai d'avoir toujours un pareil logement. L'homme des bois n'est peut-être pas la plus à plaindre des créatures humaines. Il respire un air pur, il se désaltère au ruisseau, il repose ses pensées et ses désirs à l'ombre d'un pin séculaire, il se couche où il veut dans

l'herbe haute des prairies, et dort en paix à l'enseigne de la belle étoile. Rien ne borne sa vue ni sa liberté. S'il a un ami, il peut lui dire comme Abraham à Loth son neveu : « La terre est grande, regarde autour de toi et choisis ; si tu prends à droite, je tirerai à gauche. » Il ne vit pas dans un milieu infect comme vos cités ; il ne boit pas l'eau saumâtre d'un filtre ; il ne se nourrit pas d'aliments équivoques, préparés au laboratoire chimique qu'on appelle la *cuisine*. Un lait pur, de la viande saine, bien qu'elle soit souvent crue, des ignames cuits sous la cendre, un riz grossier mais bienfaisant, tel est le régime qui répond à ses besoins, sans l'exposer aux chances de s'empoisonner par de perfides ragoûts. Que le vent ou le froid l'incommode, la roche est là pour lui servir d'abri, le bois est sous sa main pour attiser son feu. Mais, hélas! pour que la solitude eût tous ses charmes, il faudrait qu'elle fût habitée par la vertu. J'avais déjà constaté que le vice en fait un coupe-gorge, et j'allais renouveler bientôt cette expérience, en me trouvant dès les premiers pas en face de voleurs et d'assassins.

Disons d'abord, pour abréger, que rien n'a été tenu de ce que Young m'avait promis, que les porteurs chargés de mes hottes les ont presque toujours allégées par un larcin, que plusieurs de mes guides, après s'être fait payer d'avance, ont aussitôt disparu, que les chefs m'ont rançonné tant qu'il y a eu quelque chose à prendre dans ma bourse ou dans mes effets. Ceux-là ne songeaient qu'à me dépouil-

ler ; j'allais trouver un homme qui en voulait à ma vie. En approchant d'un village, je rencontrai un vieillard qui m'avertit du danger : « Prends garde, me dit-il, tu entres dans une région où l'on t'attaquera ; il y aura du sang. » J'étais sur les terres de Jingcha, le chef qui m'avait député deux sicaires à mon premier passage, et je devais forcément m'arrêter chez lui. Mes guides s'enfuirent à la vue de ce [redacted] redouté. Il était nuit close, quand je frappai à [redacted]. « Est-ce ici la demeure de Jingcha ? demand[redacted] entrant. — Oui, me répondit une femme qu'à [redacted]ou chargé de colliers je reconnus pour la maît[redacted] du logis. Jingcha est en compagnie, il boit [redacted]1) ; mais il va venir. » Puis elle m'apporta du ri[redacted]dant que je le faisais cuire, j'entendis derr[redacted] des gémissements. Je m'informai s'il y [redacted]e dans la maison, et sans me répon[redacted]les p[redacted]s assises auprès du feu se levèrent [redacted] montrè[redacted]ché sur une natte, un homme [redacted]avait un pied [redacted] Quinze jours auparavant, [redacted]rbre qu'il abatta[redacted]vait fait en tombant une [redacted]ssure profonde. Pour [redacted]guérir on avait entassé [redacted]èdes sur remèdes[redacted]gurant qu'en cachant et [redacted]urant, po[redacted]ire, la plaie, on la ferait [redacted]mal avait fait son chemin, quoiq[redacted]; les chairs s'en allaient déjà par lambeaux et répandaient une puanteur insupportable. En cet état le pauvre blessé était en proie à une fièvre qui ne lui laissait pas un instant de repos. Mon

(1) Boisson faite avec du riz fermenté.

hôtesse me demanda si je ne pouvais rien pour sa guérison ; je lui répondis que j'allais essayer. A ce moment Jingcha entra dans la salle.

Au lieu de me saluer, il se plaça en face de moi, l'air crispé et furieux, et me dit d'un ton criard, comme si j'avais été à un kilomètre de distance: « Ah ! te voilà ! je t'attendais ! Tu m'as échappé la première fois ; maintenant je te tiens, c'est à mon tour. De quel droit as tu violé mon territoire malgré ma défense ? Tu sauras ce qu'il en coûte à un Bengali de passer par mon royaume. Voyons, parle. Qu'es-tu venu faire ici ? Tu es entré sur mes terres, tu n'en sortiras pas, tu n'auras pas la satisfaction d'emporter dans ton pays le résultat de ton espionnage. Tu vas mourir. Je ne te couperai pas le cou dans ma maison, elle serait souillée par ton sang; mais je vais te faire traîner dans les djangles (broussailles), et là tu seras égorgé. »

Je répondis que le but de mon voyage était tout religieux, que si je me trouvais sur ses terres c'était parce que ses terres étaient sur mon chemin, que j'avais, du reste, pour me protéger un sauf-conduit de Young, et je lui tendis mon passe-port. La vue de ce papier redoubla sa fureur. « Que m'importe Young! s'écria-t-il. Il est roi chez lui ; je suis maître chez moi. Prosterne-toi à ses pieds si tu veux ; c'est bon pour un esclave. Ici personne ne commande et ne protége que moi. Donne, donne cet écrit, que je le jette au feu. » Je le retirai à temps et le remis dans mon portefeuille. Il fallait en finir. Je dis à ce

sauvage : « Je suis entre tes mains et sans défense ; fais de moi ce que tu voudras. — Oui, tu auras la tête coupée. — Eh bien ! coupe. » Et j'achevai mon riz ; car pendant son discours j'avais continué tranquillement de manger. A ce moment son épouse lui dit quelques mots à l'oreille. Je crus que son cœur de femme frémissait à l'idée d'un meurtre, et qu'elle intercédait en ma faveur. Jingcha paraissait l'écouter avec impatience. Quand elle eut fini, il se tourna vers moi, et sans baisser le ton, il me vociféra cette sentence : « Je te donne trois jours pour guérir ce pied. Entends bien, trois jours ! » Puis il disparut.

Durant toute la nuit, les cris et les plaintes du malade nous tinrent éveillés. Chacun de ses gémissements me rappelait que je n'avais plus que trois jours à vivre ; car comment guérir en si peu de temps un pied mort et pourri ? Le plus habile chirurgien eût crié à l'impossible. Mais Jingcha, comme tous les sauvages, croyait qu'un Lama a pour tous les maux des remèdes souverains, et qu'il lui suffit de souffler sur une plaie pour qu'elle se cicatrise. Si donc la cure n'avait pas lieu dans le délai fixé, c'est qu'évidemment je ne l'aurais pas voulu, et dès lors je pouvais compter sur les raffinements de sa vengeance. Mais enfin, j'avais trois jours devant moi pour me préparer à la mort, et pour m'ouvrir les bras de la miséricorde divine : j'en profitai, sans toutefois négliger mon malade.

Vers les huit heures du matin, je m'approchai en tremblant de ce pied qui allait décider de mon sort ;

j'en détachai avec précaution l'épaisse couche de sang caillé qui l'enveloppait; je coupai toutes les chairs putréfiées, et je découvris une plaie hideuse, profonde, large comme la main, et qui faisait le tour du pied. Je lavai bien la blessure avec de l'eau fraîche, j'y versai de l'huile de térébenthine, et je la couvris d'une application de cérat et de charpie; je bandai le tout et m'en allai prier Dieu : c'était ce que j'avais de mieux à faire.

A peine avais-je fini le pansement, que le malade s'endormit d'un profond sommeil qui dura au moins quatre heures. Dès qu'il s'éveilla, je lui tâtai le pouls : plus de fièvre, plus de soupirs, plus de cris. Le moment venu de débander le pied, je n'osais lever l'appareil, craignant de retrouver les choses dans le premier état. Quelle ne fut pas ma joie et ma surprise, quand je découvris la plus jolie plaie possible! Les chairs étaient roses, les lèvres vivifiées, l'enflure réduite. Jingcha, qui n'avait pas reparu depuis le menaçant bonsoir de la veille, assistait à ce pansement; pour la première fois je le vis sourire; il courut me chercher deux œufs qu'il m'offrit pour salaire, et me frappant sur l'épaule en signe de satisfaction, il me dit : *Tchiou gèchik* (*tu es un brave homme*). Le lendemain, même progrès; la guérison avançait à vue d'œil; la vie me revenait avec la santé du malade. Celui-ci, le croirait-on! ne reconnut mes soins qu'en me volant. Je le surpris à me dérober deux pièces de monnaie, qu'il cacha sous la natte où je venais de le panser. Quant à Jingcha, j'étais

devenu son ami, et à mon départ il me fournit généreusement trois porteurs....

J'ai si souvent nommé le Brahmapoutre (1), dont le cours m'a constamment guidé dans ma traversée de l'Himâlaya, qu'il est juste de lui consacrer une courte notice. On sait qu'il tient le second rang parmi les fleuves sacrés de l'Inde, le Gange étant le premier. Comme je n'ai pas eu le temps de vérifier les pièces de sa canonisation, je m'abstiens de prononcer sur la sainteté de ce fils de Brahma; mais ce que je puis affirmer, parce que je l'ai vu, c'est la puissance de ses eaux, l'irrésistible élan de sa course, la sauvage beauté de ses rives et sa voix tonnante qui ébranle la solitude. Il sort d'une montagne située au nord-est de la province d'Assam; la tranchée qui le reçoit à sa naissance ressemble à un étroit canal taillé entre deux roches à pic. Profondément encaissé dans ces murs de granit, il lave et blanchit de son écume les obstacles qui l'emprisonnent. Sa largeur, depuis Brahmakoundo (2) jusqu'au Tibet, est de cent cinquante à deux cents mètres. Le lit du fleuve, trop étroit pour son volume, la pente du sol tout encombrée de rochers, donnent à son cours une rapidité si impétueuse, que je n'ai pas vu un seul endroit où le plus vigoureux éléphant pourrait tenir de pied ferme une seule seconde. Il ne

(1) *Brahmapoutre* veut dire *Fils de Brahma*. Les Indiens supposent que ce dieu fit jaillir le fleuve, et qu'un coup de sa hache lui ouvrit un passage à travers les rochers.

(2) *Brahmakoundo* signifie *Réservoir de Brahma*.

coule pas, il bondit avec fureur, il ne murmure pas, il mugit à se faire entendre à distance comme un tonnerre lointain. Sa surface, depuis Sommeu jusqu'aux plaines d'Assam, n'est qu'une nappe d'écume blanche; c'est à peine si j'ai pu voir la couleur de son eau, dans les rares moments où elle se calme: alors elle était du plus joli bleu de ciel, et semblait se reposer et dormir à l'ombre des grands arbres dont elle reflétait la verdure. Le Brahmapoutre reçoit un grand nombre de rivières assez considérables; et, ce qui prouve la puissance de son cours, il ne paraît pas plus fort après un confluent qu'il ne l'était au-dessus. Aucun bateau ne saurait passer d'un bord à l'autre : les ponts suspendus sont l'unique voie de communication entre les deux rives de ce torrent désordonné.

Cette manière de traverser les rivières et les abîmes suffit à elle seule pour juger le peuple qui en est l'inventeur. Rien de plus périlleux ni de plus sauvage. Supposez trois ou quatre rotins, de l'épaisseur de 9 à 10 centimètres, et assez longs pour atteindre les deux bords (1). On attache leurs extrémités à une roche ou à un arbre; on enfile à cette chaîne un anneau mobile également en rotin; celui qui veut passer, introduit son corps dans l'anneau, et, s'il le juge nécessaire, fixe aussi sa tête avec un petit lien retenu au cercle, puis se lance sans façon au-dessus du gouffre, la face tournée vers le ciel.

(1) Les tiges de rotin ont en général deux à trois cents pieds de longueur.

Quoique le pont soit tendu le plus possible, le poids du corps lui fait néanmoins décrire une courbe, en sorte qu'on glisse rapidement jusqu'au milieu, tandis que l'autre moitié du trajet s'accomplit en se hissant des pieds et des mains. Le point qu'on choisit pour ces courses aériennes est toujours celui où le fleuve est étroitement encaissé : c'est le plus favorable, mais c'est aussi le plus dangereux. Au-dessous du voyageur qui se balance dans l'espace, suspendu sur l'abîme à une hauteur de 200 pieds, le gouffre est plus profond, l'eau mugit, écume et tournoie : le seul aspect de ces lieux terrifie. La première fois que je m'aventurai à ce genre de transit, j'avoue qu'en me plaçant dans l'anneau de rotin j'étais comme un homme à qui on passe la corde au cou; mais quand je fus arrivé sain et sauf à l'autre rive, sans avoir même senti la possibilité d'une chute, je me reprochai ma défiance des ponts à la Michmi, et désormais je voterai pour qu'on les recommande à la Société du Progrès.

Avant de quitter l'Himâlaya, je ferai encore deux observations d'un caractère bien différent. La première concerne le *Michmi bich* (aconitum ferox), qui est le plus actif de poisons connus. C'est une branche d'industrie importante pour les Michmis, mais c'est aussi l'arme la plus terrible entre les mains de ces sauvages. Ils chargent de ce suc meurtrier le fer de leurs flèches, qu'ils lancent au but avec toute la précision d'un chasseur de Vincennes. Ils m'ont assuré qu'à la moindre égratignure,

l'homme reste engourdi sur place, que le cerf et l'ours atteints d'un de ces traits empoisonnés ne vont pas au delà de 10 mètres; le buffle se traîne à une centaine, l'éléphant succombe après deux cents pas.

Ma seconde remarque est plus gracieuse : il s'agit d'un oiseau qui anime de ses accents les solitudes de l'Himâlaya. Je ne l'ai pas vu, il était caché dans les djangles chaque fois que j'ai pu l'entendre; mais sa voix m'a paru plus suave, son chant plus riche et plus varié que celui du rossignol d'Europe. Sa mélodie a. du reste, un caractère tout différent : on s'endormirait volontiers aux roulades de votre chantre des nuits; le sommeil est impossible quand on est sous le charme du rossignol de l'Himâlaya.

Le 20 février j'arrivai chez Tême, grand chef des Michmis. Là je fus reçu comme en famille et j'y passai quelques jours. Malheureusement l'espace manquait pour chercher des distractions au dehors; car la maison est adossée au flanc d'une montagne escarpée, en sorte qu'il faut toujours monter ou descendre dès qu'on veut sortir. J'essayai néanmoins de faire quelques promenades; mais je payai bien cher cette imprudence. Dans une de mes excursions, j'aperçus, à quelque distance au-dessus de moi, deux singes qui avaient l'air de se moquer de mon fusil, et qui me faisaient des grimaces, comme s'ils avaient compris que leur retraite inaccessible leur assurait l'impunité. La tentation me prit de leur montrer que je savais grimper comme eux, et me voilà lancé à leur poursuite, escaladant des roches

où le plus léger faux pas m'eût précipité dans l'abîme. Je n'étais pas encore à portée, que mes deux faiseurs de grimaces, voyant le train dont j'y allais, jetèrent un cri et partirent : avec eux s'envola l'espoir de manger du civet de singe.

A la hauteur où j'étais, je ne voulus pas que ma peine fût perdue, et je résolus d'atteindre la cime de la montagne pour avoir une vue générale du pays. Pour cela il fallait gravir des pieds et des mains, en s'accrochant aux herbes et aux racines. J'allais être au sommet ; en reprenant haleine, je me retournai pour juger du chemin que j'avais fait, et je vis que le retour serait encore plus difficile. Si j'étais un oiseau, me disais-je, en un clin d'œil je serais descendu. J'avais à peine formé ce vœu, que la plante à laquelle je me tenais attaché se rompit, et je roulai sur moi-même du haut en bas, entraînant avec moi une avalanche de terre et de cailloux. Un dernier bond me précipita en travers d'un petit ravin creusé par un filet d'eau. Broyé par la chute, je restai plus de dix minutes tel que j'étais tombé. Tout mon corps était meurtri, mes ongles emportés, mes doigts en sang. Enfin je ranimai mes forces, et clopin clopant j'allai m'étendre sur ma natte, guéri pour longtemps de l'amour des points de vue.

Mais parlons d'un sujet plus sérieux. Les rares voyageurs qui ont visité la tribu des Michmis affirment que ces sauvages n'ont point de religion. Moi-même j'avoue qu'à mon premier passage parmi eux j'avais cherché en vain dans leurs montagnes

quelques traces d'un culte rendu à la divinité. Mais à mon retour du Tibet, j'ai eu souvent occasion de me détromper, et j'ai constaté qu'ils ont peut-être plus de pratiques religieuses qu'aucun autre peuple. Ceci prouve une fois de plus qu'un premier coup d'œil ne suffit pas pour tout voir, et qu'on peut de bonne foi accréditer de grossières erreurs, lorsqu'on porte un jugement sur des institutions qu'on n'a pas eu le temps d'approfondir.

A mon arrivée chez Tême, j'avais appris qu'un service funèbre allait avoir lieu pour sa jeune femme, morte depuis trois mois. La tombe s'élevait auprès de la maison, abritée par un toit de chaume, sous lequel étaient suspendus la hotte de la défunte, son broc, son chapeau en osier et son dernier vêtement. Depuis plusieurs jours un esclave préludait à la cérémonie en récitant des prières dans un appartement voisin ; le bruit sourd d'une sonnette se mêlait à sa voix et donnait à son chant une expression lugubre. Il y eut aussi un sacrifice préparatoire, dont une poule et un coq rouge firent les frais ; leur sang fut reçu dans un vase qui contenait une liqueur, et à la manière dont se faisait le mélange, les assistants tiraient des augures plus ou moins favorables. Mais tout ceci n'était que le prologue de la pièce ; l'acteur principal, c'est-à-dire le prêtre, manquait encore. Les Michmis donnent à leurs prêtres le nom de *Goui*. Celui dont je vais parler s'appelait Dousa.

Il arriva, le 22 au soir, avec sa femme, son fils

âgé de quatorze ans et un petit enfant tout jeune. C'était un homme de cinquante-cinq ans au moins ; il avait la taille élevée, la figure assez blanche, la lance au poing, un gros bonnet d'ours sur la tête, le coutelas au côté, et pour vêtement une capote blanche du Tibet qu'il tenait relevée jusqu'aux genoux. Rien ne le distinguait d'un chef ordinaire, si ce n'est un réseau de coquillages placés sur le devant de sa coiffure, et deux espèces de cornes qui flanquaient son bonnet à poils. Quand la nuit fut close, Dousa se mit à l'œuvre, armé d'un éventail et d'une sonnette. La séance, qui dura quatre heures, ne fut qu'une longue psalmodie exécutée en chœur par le prêtre et son fils, tandis qu'une femme accompagnait sur le tam-tam les notes monotones du chant, le bruit de la sonnette et le jeu de l'éventail.

Même cérémonie le lendemain, à quelques détails près, que je supprime pour éviter au lecteur l'ennui qu'ils m'ont causé. Vint le troisième jour qui devait clore les exercices religieux. Dousa avait réservé pour la fin l'exhibition de ses ornements pontificaux. Son costume mérite d'être décrit. Après avoir déposé sa capote tibétaine et son ample colback, il se revêtit d'un juste-au-corps en coton colorié, attacha devant lui un tablier à peine grand comme un mouchoir de poche, suspendit un coutelas à son côté droit et un poignard dans le fourreau sur sa hanche gauche, ceignit une écharpe en peau de cerf, et se para l'épaule droite d'une longue épaulette en poils de chèvre teints d'un rouge éclatant.

La pièce la plus curieuse était une large courroie, semblable à celles que nos tambours passent en sautoir pour y suspendre leur caisse. Quatre rangées de grosses dents de tigre la couvraient d'un bout à l'autre, et quatorze grelots ajoutaient à cette parure un carillon complet. Quand Dousa eut endossé cet étrange baudrier, il ramena le paquet d'instruments derrière le dos, fit un saut pour s'assurer que tout était en place et bien assujetti, après quoi il orna sa tête d'un large bandeau garni de coquillages, et lia à la touffe de ses cheveux, ramassés sur l'occiput, un plumet mobile qui tournait comme une girouette au moindre mouvement. La toilette était finie; le vacarme commença. Tout ce que je pus comprendre à ce tapage assourdissant et à ces bonds désordonnés, c'est que le prêtre donnait la chasse aux mauvais génies. Qu'on se figure, au milieu de la nuit et pour une cérémonie funèbre, ce costume bizarre, ces dents de tigre mêlées à des coutelas, ce panache à mille couleurs, ce cliquetis de coquillages et de sonnettes, cette danse fantastique d'un énergumène au milieu de spectateurs ébahis, et l'on aura une idée de la scène que j'avais sous les yeux, on devinera ce qu'est une horde sauvage vivant dans les forêts.

Parmi les exercices variés dont je fus témoin, il en est un que je rapporterai parce qu'il n'est peut-être qu'une tradition altérée de nos rites chrétiens. Le génie venait d'être chassé, tous les feux étaient éteints, et la porte du logis soigneusement close. Un

homme se suspendit à une poutre par les pieds et battit le briquet. Il ne touchait pas terre, comme pour indiquer que la lumière vient du ciel. Quand on eut allumé un flambeau, on me dit : « Maintenant que nous avons du nouveau feu, vous pouvez partir. »

Si bienveillante que fût l'hospitalité de Tême, il me tardait de quitter au plus vite les montagnes du Tibet. Je repris donc ma course, toute semée de courants à franchir, de pics à escalader, d'orages à essuyer sans abri et parfois sans aliments, et le 14 mars j'arrivai au point culminant de la chaîne des Himâlayas qui bordent le royaume d'Assam. Le spectacle que j'avais sous les yeux est le plus grandiose que la nature puisse offrir. J'étais sur la crête nord-ouest du Brahmakoundo : à ma gauche, je voyais se creuser la vallée du Brahmapoutre ; à l'est se dressait le grand pic Sambre, du sommet duquel bondissait en cascades le Déo-pani (1) grossi par les pluies : on eût dit une immense toile blanche, déroulée et agitée par le vent. Au couchant, la plaine d'Assam fuyait à l'horizon et se perdait dans le lointain, comme se perdent les flots lorsque du haut d'un mât on cherche les limites de l'Océan. Cette fois-ci, je dominais les forêts et les djangles, je planais au-dessus de tous les obstacles, et je pouvais admirer toute la majesté du grand fleuve qui, après avoir été si longtemps captif dans d'étroites rives de granit, s'élance de la montagne comme un

(1) *Déo-pani* veut dire : *Eau de Dieu*, *Eeau du Génie*.

géant qui a brisé ses dernières entraves, et, dès qu'il se sent libre, prend une terrible vengeance de sa servitude passée. Maintenant il marche droit devant lui, broyant tout ce qui s'oppose à son passage, et emportant, comme des trophées de sa force, les terres et les forêts qu'il ne cesse d'engloutir.

Comme lui et en suivant son cours, je me précipitai vers *Saïkvah*. Des pêcheurs me reçurent dans leur petit canot, formé d'un tronc d'arbre; nous surprîmes sur le fleuve un chevreuil qui le traversait à la nage, et bientôt je débarquai devant la demeure hospitalière du capitaine Smith.

J'étais parti de Saïkvah le 15 décembre 1851, et j'y suis revenu le 18 mars 1852.

La lettre suivante de MM. les directeurs du séminaire des Missions Étrangères donne sur l'état actuel et sur l'avenir de la mission française du Tibet, des détails qui compléteront la relation si pleine d'intérêt de M. Krick.

« Nous vous annonçâmes, l'an dernier, que notre intention était de porter l'Évangile au Tibet de trois côtés à la fois, par l'Assam, par le Yun-Nan et par le Su-Tchuen. L'insuccès de la tentative faite par MM. Robin et Bernard nous inspirait sur celle de M. Krick des craintes qui ne se sont que trop réalisées. Ce cher confrère, qui avait suivi le cours du Brahmapoutre avec d'extrêmes fatigues, et sous la menace plusieurs fois renouvelée de succomber sous

le fer d'un assassin, parvint néanmoins jusqu'aux frontières du Tibet et salua cette nouvelle terre promise, objet de ses vœux les plus ardents. Mais, vous le savez, il a dû presque aussitôt s'éloigner d'un pays que ses souffrances et les dangers de son long voyage avaient rendu plus cher à son cœur. Ses dernières lettres nous annoncent que, toujours préoccupé du succès de sa mission, il s'est rendu chez les Abors, espérant que cette voie sera moins difficile que la première. M. Boury, un de nos jeunes confrères, l'accompagnera dans cette nouvelle excursion, s'il arrive à temps pour partir avec la caravane tibétaine.

» Du côté du Yun-Nan, nous avons lieu d'espérer que MM. Renou et Faye trouveront moins d'obstacles. Une lettre de M. Renou, en date du 8 juillet 1852, nous donne les détails suivants: « Nous avons envoyé en exploration deux hommes qui, sous l'habit de marchands, ont pu prendre des renseignements nouveaux. Ils se sont avancés moins loin que nous ne l'eussions désiré. Cependant leur voyage n'a pas été sans fruit: d'abord ils ont pu acheter une petite maison dans le voisinage de Lapou, et, ce qui est plus heureux encore, à leur retour ils ont amené l'indigène qui leur avait vendu cet immeuble, afin qu'il fût notre interprète. Cet étranger, qui parle tibétain et chinois, sans compter la langue des Mo-so, à la tribu desquels il appartient, pourra nous être d'une très-grande utilité. Il a beaucoup voyagé dans le sud du Tibet et paraît très-décidé à nous servir

de guide. La Providence semble aussi avoir sur lui des vues spéciales. Dès les premières instructions que nous lui avons données, il a fort goûté la doctrine chrétienne; déjà il s'est dépouillé de tous les insignes bouddhiques qu'il portait, et a cessé de réciter les prières des Lamas, qui occupaient une partie de ses nuits, pour apprendre l'Oraison Dominicale et la Salutation Angélique, et pour adorer le seul vrai Dieu, qu'il avait ignoré jusqu'alors.

» M. Papin, pro-vicaire du Su-Tchuen, nous transmet, sur le succès de ses tentatives, des détails encore plus précieux. Voici comment il s'exprime: «Un ex-religieux de la secte de Fo, ou philosophe chinois, aujourd'hui fervent et zélé chrétien, est venu, il y a trois mois, m'offrir ses services pour aller prêcher l'Évangile aux peuplades barbares situées à l'ouest de notre province. Ces tribus sont comme les postes avancés de la mission tibétaine, puisque le langage, les mœurs, la religion cessent d'y être chinois, et ont une parfaite analogie avec le langage, les mœurs et la religion du Tibet. Je n'ai pu qu'applaudir au dévouement de ce pieux néophyte, et après lui avoir adjoint un compagnon, je l'ai envoyé préparer les voies, et jalonner la route des apôtres. Dans un premier voyage, ils se sont avancés à douze journées de route dans l'intérieur, et sont parvenus à un petit royaume gouverné par une femme qui a le titre de reine. Partout ils ont reçu un bon accueil et ont trouvé des gens simples et bien disposés. Une belle-sœur de la reine leur a offert sa propre maison, et

c'est chez elle qu'ils ont séjourné plus d'un mois, qu'ils ont fait leur chapelle, chanté leurs prières, évangélisé ceux qui pouvaient les comprendre. Ignorant la langue des indigènes, ils ont exercé leur zèle auprès de leurs compatriotes qu'ils ont rencontrés dans ces parages, et en ont converti une douzaine; d'autres ont promis d'embrasser la Religion, au retour des prédicateurs. Ceux-ci sont venus m'apporter cette bonne nouvelle; je les ai aussitôt renvoyés en leur adjoignant un troisième coopérateur, ajoutant à leur viatique quelques petits cadeaux pour la reine et ses ministres. J'ai même écrit à cette princesse, en la priant d'accueillir dans son royaume un grand Lama d'Occident. La reine a paru contente de ma lettre et de mes présents; elle a répondu qu'elle serait bien aise que le Lama d'Europe vînt s'établir dans ses États, et qu'elle disposerait une maison pour le recevoir. »

ANALYSES CRITIQUES

ET EXTRAITS D'OUVRAGES RÉCENTS.

LETTRES SUR L'ADRIATIQUE et le Montenegro, par *X. Marmier*. Paris, s. d. (1854), Arthus Bertrand, 2 vol. in-12 de XII-390 et 419 pages. 8 fr.

Cette fois, c'est vers les âpres montagnes de la vieille Albanie que l'a poussé sa fièvre aventureuse. C'était un des rares coins du globe qu'il n'eût pas encore vus. Restait bien aussi l'intérieur de l'Australie et ses placers fabuleux; l'alternative était embarrassante. L'intrépide a hésité, mais il s'est décidé pour l'Adriatique, quoique ce fût le plus près. Et nous l'en félicitons, parce que nous devons à sa nouvelle fantaisie plus qu'un livre intéressant : — nous lui devons un livre tout à fait de circonstance.

Avec son flair de touriste expérimenté, M. Marmier est allé là où il a pressenti que l'attention publique devrait le suivre. Ces rudes habitants de la Montagne Noire, Slaves par le sang, indépendants par nature, batailleurs et pillards par besoin et par instinct, il a deviné qu'ils ne pourraient pas rester froids et paisibles sur leurs rochers quand tout



LA CATHÉDRALE DE TRIESTE

montre bien la physionomie. Écoutons notre guide :

« En dépit de son encaissement dans les rochers, des inconvénients de son port et de son climat, Trieste grandit par la puissance de sa navigation. L'étroit bassin qui lui est ouvert entre son cercle de montagnes et la mer n'étant plus assez large pour contenir son surcroît de population, cette population remonte sur les coteaux où fut bâtie la cité primitive, où s'élève encore la vieille cathédrale adossée à son vieux château. Elle jette çà et là de riantes habitations, et fait reverdir la surface grise des montagnes où elle construit ses terrasses, où elle amasse des couches de terre végétale dans ses jardins.

» La ville se divise maintenant en trois parties distinctes : d'abord, la ville ancienne, aux maisons basses, aux pentes escarpées, aux rues étroites coupées par des escaliers. C'est en partie le quartier de la petite bourgeoisie, et en partie celui d'une malheureuse population. Quand on pénètre dans quelques-unes de ces ruelles, qui, de gradin en gradin, s'élèvent jusqu'à la cathédrale, on y voit des maisons hideuses, et des cafés sombres, et des salles de cabaret qui font frémir. Hélas! partout il faut que la misère humaine prenne sa place, qu'elle ait son gîte ténébeux, et déploie, comme pour nous rappeler sans cesse au sentiment de la charité, ses plaies physiques et morales, au milieu des riches qui lui doivent secours et protection.

» Près de là, une autre ville agreste s'épanouit de côté et d'autre sous ses rameaux de verdure, en

face de la mer, dans des sites pittoresques, et la vraie cité commerciale s'étale autour du port, en vastes rues et en magnifiques édifices. Dans l'ancienne ville, comme dans la nouvelle, toutes les rues sont entièrement pavées en larges dalles. C'est un luxe qui mérite d'être signalé; car je ne pense pas qu'on le retrouve nulle part ailleurs. Mais Trieste a dans les montagnes qui l'entourent de profondes carrières, d'où elle tire des pierres de maçonnerie excellentes, et une autre pierre, d'une teinte grise, que l'on polit comme le marbre. C'est ainsi que ses habitants ont pu aisément élever des maisons d'une dimension colossale, et couvrir leurs rues d'un pavé sans pareil.

» Dans cette ville, qui, il y a un demi-siècle, ne renfermait pas plus de dix-sept mille âmes, s'entasse aujourd'hui une population de quatre-vingt mille individus, composée de tant d'éléments divers qu'il est impossible de lui assigner un caractère distinct. Autant de pavillons flottent dans sa rade aux jours de fêtes, autant Trieste peut compter de races de toute sorte établies dans son enceinte, ayant pignon sur rue et droit de cité; races du nord et du sud, de l'est et de l'ouest, Allemands, Italiens, Grecs, Juifs, Slaves, et des Anglais, et des Français, dont plusieurs se sont fait une honorable position (1). Toutes ces races se joignent, se croisent, se mêlent dans la grande arène du commerce, sans abdiquer ni leur culte, ni leur langue. Chacune d'elles a son église,

(1) L'un d'eux compte au nombre des plus riches négociants; un autre siége parmi les directeurs du Lloyd.

ses lieux de réunion assez distincts, ses cafés et ses casinos.

» De cet assemblage, qui va toujours en augmentant, résulte, dans le mouvement journalier de la vie et dans la discussion des affaires, une pratique philologique dont je ne crois pas qu'on puisse trouver ailleurs un autre exemple. Dans les magasins, il n'est si petit commis qui ne sache au moins trois langues. Dans les galeries vitrées du *Tergesteum*, à l'heure de la Bourse, on entend un murmure d'accentuations exotiques, un bourdonnement de dialectes à faire pâlir des légions de professeurs. Pour moi, qui ai employé vingt ans de ma vie à étudier les idiomes étrangers, chaque fois que je vais errer quelques instants sous ces voûtes de Babel, j'en reviens confondu, et quand je rentre dans ma demeure, j'éprouve une autre humiliation. Il y a là un homme qui parle à tout venant français, allemand, anglais, italien, hongrois, illyrien, polonais et même grec au besoin. Ce savoir lui a valu l'honneur d'être portier de mon hôtel.

» Au fond, la langue générale de Trieste est l'italien. L'Autriche s'efforce d'y propager l'allemand, et il commence à y étendre ses racines; mais les habitants des campagnes répandent aussi dans la ville, où ils viennent sans cesse, l'usage des dialectes slaves, et les Français et les Anglais y maintiennent le leur.

» La même variété qui éclate dans les idiomes, on la retrouve dans les costumes. Bien entendu que la

haute classe de la société, ici comme partout, se soumet aux lois de cette reine de Paris qu'on appelle la Mode, qui, en dépit de toutes les révolutions, continue gaîment à trôner sur ses tabourets de fleuristes ou ses bancs de tailleurs, et par tous les chemins de fer, par tous les navires, envoie ses souveraines ordonnances du pôle sud au pôle nord, aux élégants salons des cités impériales, aux petites îles perdues dans l'immensité des océans. Mais le peuple, qu'elle n'a point encore soumis à son pouvoir, asservi à ses mobiles caprices, le peuple est curieux à voir dans son costume primitif, dans cet uniforme assemblage d'habits noirs et de robes à volants, calqués d'année en année, ou de mois en mois, sur le même modèle; et à Trieste, il y a plusieurs peuples également persistants dans leurs habitudes traditionnelles. Là, le peuple des matelots grecs avec leur petite veste ronde, leur large pantalon et leur bonnet rouge replié sur l'oreille; ici, le peuple des Arméniens, avec leur coiffure noire pareille à une toque d'avocat, leur long cafetan et leur ample ceinture; de tous côtés, le peuple illyrien, vêtu tel qu'il l'était il y a des siècles: les hommes, d'une veste ronde brodée sur les coutures, d'un gilet où étincelle une longue rangée de boutons en métal, d'un pantalon flottant qui ne descend que jusqu'au genou, et la tête couverte d'un haut bonnet en peau de loutre ou de renard, taillé de telle sorte qu'on dirait que le vent contre lequel il doit servir d'abri en a enlevé

la moitié. Les femmes portent sur la poitrine un étroit corsage d'où sortent de larges manches de chemises brodées ; sur les flancs, un jupon d'une couleur éclatante, et sur la tête un mouchoir en toile blanche, dont les pans dentelés retombent sur leurs épaules. Ceux-là sont encore dans la classe agricole, dans la classe industrielle, des espèces de patriciens ; et le dimanche, quand on les voit se promener nonchalamment sur le Corso, ou s'asseoir aux tables des *trattorias*, avec leurs vêtements fraîchement sortis des mains d'un rustique tailleur, leurs colliers d'or et leurs anneaux d'or, on ne dirait pas qu'ils ont toute la semaine courbé la tête sous un rude labeur. Plus patriciennes encore sont les ouvrières établies dans la ville et formant une classe à part. Celles-ci rejettent loin d'elles la coiffure en toile et le vêtement grossier qu'elles ont cependant pour la plupart porté jadis dans les campagnes d'où elles sont sorties. Elles se drapent dans de longs tartans, et, quelque temps qu'il fasse, marchent la tête nue. C'est leur luxe, et elles savent bien que nul autre ne leur serait aussi favorable, car elles sont belles en général, et elles ont des nattes de cheveux noirs d'une abondance et d'un éclat extraordinaires.

» Mais voici les Zichi, race primitive si jamais il en fut, espèce de Bohémiens, ne vivant que de leur travail dans les forêts ou du fruit de leurs rapines. Ceux-là sont surtout remarquables. Que de fois je les ai suivis dans leurs lentes pérégrinations à travers les rues de Trieste ! et si maintenant je n'essaye

pas de les décrire, c'est qu'il faut que je leur consacre une notice à part.

» Ce mélange de tant de populations différentes ne peut manquer de frapper les regards, d'attirer l'attention de l'étranger. Là est la face intéressante de Trieste, pour celui qui n'a dans cette ville ni marchandise à vendre, ni spéculation à essayer.

» Ici, sauf la cathédrale, pas un monument à voir; ici, nul art et nulle littérature, sauf la littérature des journaux répandus sur les tables des différents casinos fondés par les négociants, et souvent délaissés. »

M. Marmier nous a parlé d'une race vagabonde connue à Trieste et dans les environs sous le nom de *Zichi* (*Zikhi*). Ils se disent Valakhes, ce qui indique que leurs traditions les font sortir de la Valakhie; mais ce n'est évidemment qu'une des innombrables tribus de cette race immonde partout répandue sous une foule de noms locaux, et que nous connaissons sous l'appellation plus générale de *Bohêmiens*, sans doute parce que les premiers qui se montrèrent chez nous au moyen âge venaient de la Bohême. Dans le nom même de *Zikhi*, M. Marmier aurait pu facilement reconnaître leur propre nom national de *Zinkali*, celui qu'ils se donnent le plus communément entre eux, et qui reçoit de nombreuses modifications selon les provinces. Ainsi, en Hongrie on les nomme *Czygai*. Leurs mœurs et leurs habitudes, dont M. Marmier trace le tableau, sont ici ce qu'elles sont partout, celles d'un peuple complétement en

dehors de la vie civilisée. « Quand ils partent pour Trieste, dit M. Marmier, les Zichi, si peu soucieux qu'ils soient du décorum, prennent cependant leurs meilleurs habits ; mais ici, le plus hideux haillon leur suffit pour cacher leur nudité. Les hommes ne portent plus aucun lien incommode ; les femmes ne boutonnent plus ni chemise, ni redingote. N'était la vive température de la montagne, je pense qu'elles seraient extrêmement peu vêtues. »

Le voyageur fut curieux de les voir au milieu même de leurs montagnes ; c'est pour lui le but d'une de ses nombreuses excursions :

« La plupart des habitations ne sont que de chétives cabanes couvertes en chaume, divisées en deux parts égales, l'une pour le bétail, l'autre pour la famille. Si j'avais à choisir entre ces deux logis, je crois que je prendrais celui du bétail : au moins on doit pouvoir y respirer. Dans celui de la famille, il n'y a ni fenêtre ni cheminée ; le feu est allumé dans un coin, la fumée sort par la porte. Ustensiles de cuisine, provisions de ménage, tout est là confusément entassé dans un étroit espace, et, le soir, père, mère, enfants, chacun se couche sans drap et sans couverture sur le sol humide et fangeux. Pas la plus petite idée élémentaire de confort domestique, pas une industrie ; seulement ils tissent et taillent eux-mêmes leurs vêtements, et pour ne pas avoir à s'occuper d'une difficile combinaison de teinture, ils emploient la laine brune de leurs moutons à se faire leurs vestes, la laine blanche à se faire leurs pantalons.....

» Telle est cette race des Zichi, que je désirais voir à son foyer, que j'ai été chercher dans les tristes défilés de ses montagnes. Impossible, du reste, de saisir au milieu d'elle une tradition, un chant, rien qui ressemble à la transmission héréditaire d'une pensée poétique. Son existence a l'aride aspect des cimes de rocs où elle a bâti sa demeure, plus aride encore, car on n'y voit luire aucun rayon, et on n'y trouve aucune image des fraîches, verdoyantes dollinas. Depuis que les Zichi sont établis dans cette contrée, ils ont appris à parler slave avec les étrangers; mais entre eux ils conservent l'usage de leur dialecte primitif, de leur langue rouménienne. »

Mais il est temps de suivre M. Marmier au cœur même du Montenegro, parmi ces montagnards aux mœurs primitives, pour lesquelles le voyageur éprouve une prédilection d'artiste. Nous le laisserons nous dire lui-même ses impressions.

« Nous arrivons enfin en haut de l'étroit défilé par lequel on pénètre dans le Montenegro. Sur les frontières de ce pays, les Turcs et les Autrichiens ont eu grand soin de bâtir des citadelles. Au bord du golfe de l'Adriatique est celle de Cattaro; au bord du lac de Scutari celle de Zabliak; dans l'Herzegovine, celle de Niksich. Les Monténégrins n'ont point à s'occuper de telles constructions. A part quelques couvents, dont ils ont pris à tâche de bâtir solidement les murs, on ne découvrirait pas dans leur principauté un travail de fortification. La nature a été gratuitement elle-même leur Vauban. La

nature leur a fait un cercle de remparts, une enceinte continue qui n'exigent aucuns frais de réparation.

» Non-seulement tout le plateau monténégrin est entouré d'éternels bastions, mais d'autres lignes de retranchement le divisent en plusieurs districts, et les vallées qu'elles enlacent dans leur ceinture forment autant de petites forteresses dans la grande ferteresse.

» Le plus vaste de ces districts est celui de Katunska. Il embrasse presque la moitié de la principauté. Son nom signifie chalets de pâtre. Et en effet, la plupart des habitations qu'il renferme ressemblent à ces rustiques cabanes qu'on voit dans le Tyrol, perchées sur des hauteurs, et qu'on appelle des *senn*.

» Dans cette province est Cétinié, chef-lieu de la principauté est l'important village de Niègouss (1), fondé par une colonie de Serbes qui occupaient dans l'Herzegovine la montagne de Niegoss.

» Ce village est le plus élevé du pays et le plus fortement défendu par ses défilés, par ses murailles et ses pyramides de roc. Là fut vraisemblablement le premier noyau de la peuplade monténégrine; là sont venus des Romulus qui pouvaient bien avoir été nourris par des louves; là se sont formés, comme dans les petits cantons suisses, les liens de cette belliqueuse confédération; là fut résolu, en 1703, le

(1) J'écris ces noms monténégrins, dit M. Marmier, non point exactement comme les Serbes les écrivent, mais, autant que possible, comme ils les prononcent.

massacre des Turcs, vêpres siciliennes de cette contrée; là résidait autrefois le gouverneur militaire du pays; de là enfin est sortie la famille des Petrovitch, évêques et princes du Montenegro.

» Ce village, auquel se rattachent tant de souvenirs historiques, se compose d'une centaine d'habitations adossées en partie aux parois d'une colline, soit que ceux qui les ont construites aient cherché par un penchant naturel l'appui du rocher, soit que par un prudent calcul ils aient voulu ne poser leur demeure que sur le terrain le plus âpre, afin de ne rien perdre de celui qu'ils peuvent cultiver.

» Ces habitations bâties uniformément et à peu près à la même hauteur, ont un triste aspect : des murs en pierre brute, un toit de chaume, entre ces murs, une seule chambre sans lambris ni carreaux, pas de cheminée, à peine une ou deux petites vitres, voilà ce qu'elles sont, au moins pour la plupart. Une seule a son rez-de-chaussée surmonté d'un étage, une façade en pierres de taille, une double rangée de fenêtres. C'est le château princier, c'est la maison patrimoniale des Petrovitch. Au milieu des espèces de huttes qui l'entourent, elle apparaît comme la reine du lieu. Plus d'un de nos simples notaires de canton la trouverait cependant bien mesquine et aurait honte d'y planter son écusson.

» Je désirais voir l'intérieur d'une des maisons de Niègouss, et mon guide me fit entrer dans une des plus larges, décorée du nom de *hosteria*. En regardant, il y a quelques années, dans les campagnes

de la république argentine, les *Pulperias* fréquentées par les Gauchos, je croyais avoir vu les cabarets les plus misérables. Je ne connaissais pas encore ceux du Montenegro. Celui-ci est cependant divisé en deux compartiments. Dans l'un est une boutique où sont étalées comme des richesses précieuses quelques livres de sucre, de café, quelques paires de bas et de sandales. Dans l'autre est la taverne. Sur le sol est allumé dans une excavation un feu de broussailles dont la fumée s'amasse en noirs tourbillons, puis s'échappe par la porte entr'ouverte.

» Quatre hommes sont assis par terre autour de ce foyer, les pistolets au flanc, la pipe entre les lèvres, et un enfant de six à sept ans, accroupi contre une porte, a déjà son poignard à la ceinture. Le poignard est pour les petits Monténégrins, comme le *lasso* et les *bolas* pour les petits Gauchos, la première marque de distinction de leur sexe, le premier instrument de leurs jeux, la toupie et le cerceau de ces aimables jeunesses. Quelquefois même, quand on porte ici un enfant à l'église pour le faire baptiser, on place dans ses langes un handjar et un pistolet, afin qu'il aille, avec ce signe du soldat, recevoir son signe de chrétien.

» Quand nous franchîmes le seuil de cette demeure, l'enfant attisait le feu avec la lame de son poignard, et les quatre hommes étaient fort occupés d'un travail dont je ne pouvais, au premier abord, distinguer la nature, dans le nuage de fumée amassé autour d'eux. Ni l'un ni l'autre ne se

dérangea à notre approche. L'un d'eux seulement, le maître du logis, après avoir échangé, tout en continuant sa besogne, quelques mots avec Janko, cria deux fois : Macha! (Marie), et je vis arriver, à cette sainte et poétique appellation, une fille qui aurait pu être belle, si elle n'avait pas été si sale. Elle jeta sur nous un coup d'œil furtif, puis disparut en silence, et revint un instant après, apportant une petite table ronde d'un demi-pied de haut, comme une table turque, qu'elle plaça devant mon guide ; puis elle y mit un flacon de vin d'une couleur épaisse, un morceau de pain noir, un fromage qui ressemblait à un caillou et qui en avait la dureté, et, sa tâche de servante accomplie, elle se retira discrètement dans l'autre pièce, qui devait être son gynécée.

» Pendant que Janko se délectait avec cette collation à laquelle je n'avais nulle envie de prendre part, je regardais cette rustique demeure, où je m'étais installé sur un escabeau, et je me demandais comment son propriétaire justifiait son titre d'hôtelier. Des murailles nues, auxquelles sont appendus quelques fusils, un sol nu, ondulant et humide comme en pleine campagne, et pas une apparence de lit. Le lit est ici un objet de luxe, que la plupart des Monténégrins se façonnent une fois dans leur vie pour le jour de leurs noces. Le lendemain, la paillasse sur laquelle ils ont reposé leur tête est enlevée comme une indigne tentation de mollesse, le tréteau nuptial est converti en un bahut, et les époux couchent par terre, près de leur foyer.

» Peu à peu, mes yeux pénétrant dans la ténébreuse fumée qui troublait leur rayon visuel, finirent par discerner le genre de travail qui occupait activement les quatre artisans de la maison. Deux d'entre eux posaient des douzaines de balles dans des cylindres de carton, une très-guerrière occupation, fort peu amicale pour les Turcs, fort indifférente pour moi. Je n'avais pas à m'en inquiéter. Les deux autres, le corps penché sur le brasier, le chibouk entre les lèvres, puisaient avec une parfaite placidité de la poudre dans un sac placé près d'eux, et façonnaient des cartouches. Il faut venir dans le Montenegro pour jouir d'un tel spectacle.

» Nous n'avions pas de temps à perdre pour arriver le soir à Cétinié, et, mouillés déjà comme nous l'étions, peu nous importait de passer par les flaques d'eau, si elles abrégeaient notre trajet. Au dehors de cette espèce de bassin, bordé de tous côtés par d'âpres monticules, nous rentrons dans le chemin escarpé où l'étranger doit faire un exercice perpétuel de gymnastique pour garder son équilibre, tantôt sur une large dalle glissante, tantôt sur une pointe aiguë. Non, ce ne sont pas des chemins, ce sont des espèces de lits de torrents, où des flots impétueux semblent avoir, pendant de longues années, roulé et entassé tout ce qu'ils enlevaient au flanc des montagnes. Les gens du pays racontent que, lorsque Dieu acheva de former le globe terrestre, il s'en allait un jour avec un sac plein de pierres qu'il voulait semer de côté et d'autre. Par malheur, quand



LA TOUR DE CÉTINIÉ.

il passa par le Montenegro, son sac creva, et le bon Dieu, préoccupé en ce moment de l'accomplissement de son œuvre, comme un mathématicien de la solution d'un problème, ne s'en aperçut pas. Le sac était d'une rare dimension, le trou qui s'y fit était large, et par là tombèrent les amas de pierres qui couvrent la surface de cette contrée.

» De tous côtés, nous ne voyons que des masses de rocs, celles-ci ondulant comme des vagues, celles-là taillées à vive arête et rangées comme des murs, d'autres jetées à l'écart en avant comme des contrescarpes, d'autres pareilles à des tours crénelées. On dirait que tous ces rocs sont sortis en désordre des entrailles de la terre, dans un profond bouleversement ou dans une éruption volcanique. Ce sont là les points d'appui des Monténégrins. C'est là que les chefs de clans bravent, comme des condors dans leur aire, la vengeance de leurs ennemis. Quelle armée pourrait pénétrer au sein de ce sauvage plateau, par ces sentiers impraticables, à travers ce labyrinthe de remparts et de montagnes, sans y trouver ses Thermopyles ou son Morat? Pour pouvoir y cheminer, il faudrait d'ailleurs qu'elle y traînât avec elle ses vivres. A la première alerte sérieuse, les Monténégrins peuvent enlever à la hâte leurs grains, leurs bestiaux, se retirer comme des chamois sur des points inaccessibles, et laisser leurs adversaires s'affamer dans un désert sans ressources.

» Du valon de Niègouss jusqu'à celui de Cétinié, sur un espace de près de quatre lieues, je n'ai pas

découvert une seule habitation. Je n'ai vu de toutes parts que le sol le plus aride. A certains endroits seulement apparaissent quelques massifs de verdure, et çà et là quelques traces de culture. Ici, comme sur le Carst, et à la surface des Scogli de l'Adriatique, partout où un petit espace porte un peu de terre végétale, il est entouré d'un mur. Des femmes viennent quelquefois de fort loin y planter des pommes de terre ou y semer leur maïs, et si la famille qui le possède vient à le vendre, elle le vend à un haut prix.

» Au détour d'un sombre défilé, du haut d'un monticule, je vois enfin se dérouler devant moi la plaine de Cétinié. Janko (le guide) pousse tout à coup un cri perçant. J'ai cru d'abord que c'était une exclamation de joie s'échappant spontanément de ses lèvres à l'aspect de son sol natal; c'était un appel à sa maison. Un autre cri lui répond. Dans un éloignement de près d'un quart d'heure de marche, l'honnête Janko avait annoncé son retour à sa femme, et sa femme l'avait entendu. C'est un fait curieux que la force vocale des Monténégrins. Je ne veux point la comparer à celle de l'homérique Stentor, qui avait un volume de voix pareil à celui de cinquante hommes; mais il est certain qu'en se mettant les mains de chaque côté de la bouche, ils lancent leurs paroles à une distance incroyable. Comme ils n'auront pas de longtemps, je suppose, les jouissances du télégraphe électrique, ils peuvent par la puissance de leur organe, suppléer à cette ingénieuse invention, et, de colline en colline, de montagne en

montagne, s'ériger eux-mêmes en télégraphes vivants, et se transmettre, en de graves circonstances, une importante nouvelle.»

A Cétinié, le voyageur nous introduit dans le *palais* du *vladika*, ou prince du Montenegro; ici encore les habitudes de la maison sont d'une simplicité plus qu'homérique. « Quand nous eûmes fini notre rustique repas, on me conduisit au salon d'hiver, c'est-à-dire à la cuisine. Si, à la fin de ma diluvienne journée, il m'eût été donné de choisir moi-même une agréable place pour passer la soirée, je n'aurais pu en trouver de meilleure. Il y avait là une immense cheminée comme celles des chalets dans les montagnes du Jura. Sous son manteau flamboyaient des troncs d'arbres tout entiers, et de chaque côté de ce joyeux brasier étaient deux fauteuils en bois. L'un me fut courtoisement assigné. Le second était déjà occupé par Janko, qui eut la condescendance de l'abandonner au seigneur Georges. D'autres habitants du logis vinrent successivement se joindre à nous. C'était un cousin des Petrovitch, vêtu comme un simple paysan; un tailleur que le prince avait fait venir de Cattaro pour lui façonner des habits d'apparat, un jeune Dalmate qui donnait à Son Altesse des leçons d'italien, et un charpentier. Si, lorsque le prince est ici, le service de sa maison est soumis à une certaine étiquette, en s'éloignant, il emporte sans doute cette étiquette avec lui, car ce soir-là, à son foyer, je n'en distinguai pas la moindre trace. Tous les membres de cette réunion s'é-

taient installés familièrement l'un à côté de l'autre. Le cousin de la famille régnante donnait du tabac au charpentier, qui, en revanche, lui prêtait sa pipe. Janko, le sybarite Janko guettait l'instant où Georges allait chercher la sienne pour prendre aussitôt possession de son fauteuil, et le domestique, assis commodément au milieu de nous, faisait sans façon sécher mes bottines. Pendant qu'il accomplissait cette tâche méritoire, je regardais son énorme handjar, et je lui demandai à quel prix il voudrait le vendre. Il le tira de sa ceinture, le tourna et le retourna de côté et d'autre, comme s'il ne pouvait se lasser d'en admirer les incrustations en nacre et en cornalines, puis soudain me le remettant entre les mains avec un courageux abandon : « Je vous le laisserai, me dit-il, pour deux cents florins (près de cinq cents francs). » Je le lui rendis en inclinant la tête devant un tel chiffre. Il est probable qu'en ce moment le riche valet conçut une fort triste opinion de ce voyageur étranger qui ne pouvait pas seulement payer cinq cents francs un modèle de handjar. Mais je dois dire qu'il ne me laissa rien voir de son impression et se remit humblement à faire sécher mes bottines.

« Si vous êtes encore ici dans quelques jours, me dit le maître d'italien, vous verrez de plus belles armes, car notre prince va, j'espère, dans son expédition en récolter une quantité. »

« A ces paroles tous mes voisins dressèrent l'oreille comme des chiens de chasse aux sons du cor.

Georges porta la main à sa lourde ceinture comme pour voir s'il n'avait rien à y ajouter. Le domestique regarda son handjar en se disant peut-être qu'il en aurait un plus éclatant. Le tailleur souriait en silence, peut-être pensait-il aux cafetans qu'on lui rapporterait et dont il pourrait détacher de riches broderies. Le charpentier réfléchissait qu'une fructueuse campagne devait naturellement engager le prince à faire dans sa demeure de nouvelles améliorations. Le cousin qui, vu la pénurie de son costume, me semblait un peu négligé par sa famille, n'avait-il pas aussi à attendre de cette entreprise guerrière quelque vêtement de capitaine turc? Quand à Janko, Mercure diligent de cet Olympe, il aurait nécessairement, par suite de cette campagne, plus de messages à porter et recevrait de plus fréquentes rétributions.

» Ainsi chacun était intéressé dans cette affaire, et chacun y entrevoyait une heureuse perspective.

» D'art, de science, de littérature, il ne pouvait être question dans cette assemblée. Ma présence n'éveillait pas même la curiosité. On ne s'inquiétait nullement de savoir d'où je venais, ni quel motif m'amenait dans le Montenegro. Janko avait raconté qu'il m'avait vu braver les cascades, supporter sans me plaindre les averses et gravir assez lestement les sentiers rocailleux. Il n'en fallait pas plus pour me donner dans ce petit cercle une sorte de droit de naturalisation. Et l'expédition de Zabliak occupait toutes les pensées, et cette nouvelle guerre éveillait

autour de moi toutes sortes de brillants souvenirs. On racontait avec enthousiasme les derniers engagements qui avaient eu lieu entre les Monténégrins et les Turcs, et comment les Turcs, avaient été à chaque fois parfaitement battus, et comment, dans une récente rencontre, un officier supérieur de l'Herzegovine était tombé avec son escorte dans une embuscade et y avait péri.

« Vous verrez, me dit Georges, ce que nous faisons des Turcs quand ils tombent sous nos coups. Le dernier Vladika qui avait rapporté de ses voyages en Europe des idées toutes nouvelles pour nous, ne voulait plus qu'on leur coupât la tête; mais, comme les Turcs continuaient à décapiter les Monténégrins chaque fois qu'ils en trouvaient l'occasion, nous avons repris le même usage, et demain, sur les murs de la tour qui s'élève près d'ici, vous pourrez compter trente-deux têtes de musulmans.

» — Trente-deux! m'écriai-je, on m'avait dit à Cattaro que vous n'en aviez que dix-sept?

» — La semaine dernière, reprit Georges, tel était en effet le chiffre de notre collection, mais nous avons eu, il y quelques jours, une petite bataille; nous y avons gagné quinze têtes, plusieurs sabres superbes, et une veste en soie et un cafetan couvert de magnifiques broderies. »

» C'était une étrange chose pour moi que cette énumération de têtes coupées, tranquillement accolée à une appréciation d'habits galonnés comme un compte d'épices à un compte d'étoffes.

» Le fait est que les Monténégrins ne sont pas seulement entraînés dans leurs campagnes contre les Turcs par leur animosité chrétienne, par leur haine héréditaire, par les résultats même de leurs mêlées sanglantes qui sans cesse déposent dans leur cœur un nouveau germe de vendetta. Ils sont très-sensibles à l'appât des dépouilles qu'ils peuvent avoir le bonheur de recueillir sur un champ de bataille et savent fort bien les vendre à Cattaro. Pour chaque tête de Turc qu'ils portent à Cétinié, ils reçoivent une prime comme nos paysans de France pour une tête de loup, et les sonores écus par lesquels le prince leur solde un habile coup de fusil ne contribuent pas peu à les encourager dans leur chasse aux musulmans.

Voici un autre tableau d'intérieur :

« En arrivant à Niègouss, Marco n'était pas moins que mon premier guide désireux de se reposer devant un flacon de vin. Mais il laissa de côté la manufacture de poudre et de balles où Janko m'avait fait entrer, et me conduisit à l'extrémité du village dans une autre *hosteria* appartenant à la fille d'un de ses anciens compagnons d'armes, un vaillant homme, me dit-il, qui s'est distingué dans nos guerres et qui est mort noblement, il y a quelques années, dans un combat de Monténégrins contre les Turcs de l'Herzegovine.

» L'aspect extérieur de cette habitation n'était pas séduisant, l'intérieur l'était encore moins. Quatre murs formés de pierres irrégulières par un grossier manœuvre et surmontés d'un toit de chaume,

voilà pour le dehors. Au dedans, une seule pièce sans dalles ni planchers, sans fenêtres et sans cheminée, la porte, entr'ouverte comme dans l'autre *hosteria* que j'avais visitée quelques jours auparavant, devant à la fois servir de passage à l'air, à la lumière et à la fumée.

» Mais il y avait là comme un tableau de grand maître enfoui dans une misérable demeure. Près du foyer creusé dans le sol était assise une femme jeune encore, qui avait été belle, et dont la primitive beauté, fanée par les sollicitudes de la vie, avait pris une expression intéressante. Avec elle étaient trois enfants, l'un qu'elle tenait sur son sein, l'autre dont elle portait la tête blonde inclinée sur ses genoux, et un troisième plus grand accroupi devant elle en silence. Personne autre. On eût dit une veuve abandonnée avec ses orphelins sous ce toit solitaire.

» A notre approche, elle leva sur Marco un regard mélancolique ; puis, après avoir échangé avec lui quelques paroles amicales, lui remit son nourrisson entre les bras et s'en alla dans un angle obscur de sa demeure chercher du pain et du vin. En même temps, l'aîné de ses enfants grimpait à une espèce de soupente élevée au-dessus du foyer et en rapportait une épaule de mouton desséchée et fumée. Marco fit avec un crochet une ouverture dans les tisons, déposa au fond de l'âtre cette pièce de viande et la recouvrit avec de la cendre chaude. C'est ainsi qu'elle devait être cuite.

» L'hôtesse, après avoir mis devant lui sur une

petite table ce qu'il avait demandé, s'assit de nouveau par terre, reprit son enfant et l'allaita avec une grâce pudique. Marco me raconta alors en italien qu'elle n'était pas âgée de plus de trente-deux ans, qu'elle avait mis au monde dix enfants et que déjà elle était grand'mère. Puis, se tournant vers elle, il se mit à lui parler en serbe de la vie et de la mort de son père. A ses affectueuses paroles, la pauvre femme baissa la tête, et je vis ses yeux s'humecter et les larmes couler silencieusement le long de ses joues amaigries. C'était une scène à laquelle nul cœur ne pouvait rester insensible, c'était une touchante chose que de voir cette fille et cette mère émue à la fois de deux tendres affections, d'un profond regret, d'un doux espoir, et serrant avec amour son enfant sur son sein, tandis qu'elle lui versait sur le front les pleurs de son deuil.

» Marco se hâta de changer de conversation, puis se mit à fouiller dans l'âtre pour en tirer l'élément essentiel de notre déjeuner. Le mouton grillé par ce procédé patriarcal fut posé sur une planchette et dépecé avec nos doigts. La fumée à laquelle il avait été longtemps exposé, lui donnait un goût sauvage, la cendre dont il était imprégné le salait d'une singulière façon. Après tout, cette espèce de rôti de boucanier ne me parut pas trop mauvais. Marco et le tailleur de Cattaro s'en délectèrent. Les enfants se réjouirent d'en avoir leur part, et deux chiens, qui dès notre arrivée rôdaient autour de nous, en dévorèrent les débris avec avidité.

« Quand nous nous levâmes pour partir, je présentai quelque argent à notre hôtesse. Elle hésitait à l'accepter ; je pense qu'elle eût voulu donner gratuitement l'hospitalité à l'ancien ami de son père. Sur un signe de Marco elle se décida cependant à prendre la petite rétribution que je lui offrais, et m'en remercia avec un vif accent de reconnaissance. »

Plus loin le voyageur nous conduit au milieu d'un village monténégrin. C'est un « cordon d'habitations éparses, adossées à un rocher ou égrenées le long d'un coteau, et nous nous arrêtons au hasard devant la première qui se présente à nous. Nul architecte n'en a dessiné la façade, et le maçon qui l'a construite ne s'est pas inquiété de la rectitude de ses angles. Des pierres posées l'une sur l'autre, tant bien que mal, jusqu'à une hauteur de huit à dix pieds, en forment les quatre murs. Un toit en chaume la recouvre. Le toit en tuile est une exception.

» Pour entrer là, il n'est pas besoin de tirer le bouton d'une sonnette ou de faire retentir un marteau. La porte est presque constamment ouverte. La porte tient lieu de fenêtre et de cheminée. C'est par là que l'air et la lumière pénètrent ; c'est par là que s'échappe la fumée du foyer. Il se peut que cette habitation soit divisée en deux pièces ; le plus souvent il n'y en a qu'une sans carreaux, sans plancher, sans lambris. Au milieu est une excavation de quelques pieds de largeur. C'est le foyer. C'est là qu'on se chauffe et qu'on fait cuire les aliments. Autour de ce foyer, pareil à ceux que nos bergers se font en

automne, dans les champs, sont quelques siéges en bois rustiquement taillés. Çà et là on aperçoit quelques vases en terre, quelques corbeilles où sont placées les provisions, un ou deux bahuts. C'est tout le mobilier. A ceux qui n'ont point de vêtements il ne faut point d'armoire. A ceux qui restent nuit et jour habillés, il ne faut point de glace, et l'enfant qui vient au monde dans ce réduit n'a point à redouter l'accident arrivé à la naissance de Tristram Shandy. Il n'y a là ni montre, ni pendule à remonter. Le Monténégrin mesure, comme l'Arabe, la durée des heures par le cours des astres.

» Dans cette étroite clôture, dans cette pièce unique, on peut voir réunis par plusieurs mariages successifs, plusieurs familles, quinze, vingt personnes peut-être, vivant ensemble sous l'autorité du vieillard qui garde autour de lui sa progéniture, tant que son nid est assez grand pour les contenir. Lui-même règle avec un pouvoir absolu les affaires de la maison ; lui-même dispose de la main de ses fils et de ses filles.

» Sans consulter le goût ou l'inclination de son fils, quand il le voit en âge de se marier, sans même lui faire connaître la fiancée qu'il lui destine, il va trouver le père de celle qu'il a choisie et lui expose sa demande en lui offrant un verre de vin. Si le vin est accepté, l'union est résolue. Le mariage se célèbre en grande pompe, par une quantité de détonations de coups de pistolet et de coups de fusil. Les noces durent quelquefois huit jours. Puis la famille, qui

dans cette circonstance solennelle a tué plusieurs moutons et vidé plusieurs tonnelets de vin, rentre dans la sévérité de son régime accoutumé : des galettes de maïs cuites sous la cendre, des pommes de terre bouillies, de temps à autre un peu de viande fumée, tel est le menu de la semaine, et la loi des jours de carême, si nombreux dans la religion grecque, est fidèlement observée.

» Dans la famille où elle vient d'entrer, la jeune femme continue la vie de patience, d'humilité et de labeur, à laquelle, dès son bas âge, elle a été habituée chez ses parents. L'homme, paré de ses armes, croit assez faire pour la communauté en se tenant prêt à tout instant à partir pour une expédition guerrière, et rejette comme une occupation indigne de lui tout travail manuel. C'est de sa part une œuvre très-méritoire, lorsqu'en pleine paix, quand nul rumeur de combat, nulle nouvelle de razzia n'arrive jusqu'à lui, il daigne s'appliquer à la culture de ses champs. Le plus souvent ce sont les femmes qui bêchent elles-même le sol, l'ensemencent et en recueillent la moisson. Ce sont elles aussi qui façonnent une partie des vêtements, la robe en laine, les bas et la strukka. Quelques-unes s'aventurent à broder sur les manches de leurs chemises des bouquets de fleurs en fil rouge et bleu. Ce sont les ouvrières par excellence, les artistes, les Arachné de la contrée. Quant au Monténégrin, il ne peut pas même fabriquer les armes dont il est si fier et dont il fait un si fréquent usage. Au besoin, peut-être, il trouvera un moyen

de les réparer ; au besoin, il réussira aussi à se fabriquer un peu de poudre. Là se borne son industrie. Il a un profond mépris pour toute autre œuvre d'artisan. Le tailleur, dit-il, fait un métier de femme, et, dans son ignorance, le forgeron lui apparaît comme l'ingénieux Wieland dans les vieilles traditions du Nord, avec une teinte de sorcellerie.

» Le bétail est la principale ressource des Monténégrins. Ils peuvent vendre aussi divers produits de leurs champs, et des poissons qu'ils tirent du lac de Scutari, et des bois de teinture qu'on appelle dans le pays *rugevina* (italien *scotano*), que les navires du golfe transportent jusqu'à Marseille.

» Ce sont les femmes qui transportent toutes ces denrées, tandis que l'homme les suit tranquillement, les pistolets à la ceinture et la pipe à la main. Il n'est pas rare de voir ces pauvres femmes mettre sur leur tête ou sur leurs épaules une charge de cent à cent trente livres. Avec ce fardeau elles marchent d'un pied léger par les rudes sentiers de leurs montagnes, et gravissent et descendent gaiement les rocs escarpés. A certains endroits seulement, là où s'étendent sur une pente inclinée de larges dalles, si elles ont devant elles une mule, elles prendront des deux mains la queue de cette mule, et se laisseront glisser avec elle jusqu'à l'extrémité du passage difficile.

» Ces femmes qui sont condamnées à une si rude tâche, ces femmes sur lesquelles pèse, on peut le dire, tout le poids de l'existence, et qui gardent tellement envers l'homme la conscience de leur infé-

riorité, que lorsqu'elles s'approchent de lui, c'est pour lui baiser humblement la main ; ces femmes sont cependant entourées d'un vrai sentiment de respect. Chacune d'elles peut voyager sans crainte de nuit comme de jour par les routes les plus désertes du Montenegro. Personne n'osera leur faire la moindre injure. Il y va de la vie pour quiconque leur adresserait une parole offensante. Non-seulement elles sont ainsi protégées par les mœurs de la tribu, mais elles protégent celui qui les accompagne. Pour l'étranger qui parcourt le Montenegro, une simple femme est la plus sûre escorte.

» Au fond du Nord, en pleine Laponie, on rencontre des prêtres éclairés, des hommes qui ont fait de sérieuses études à l'Université d'Upsal ou de Chistiania, qui, dans leur vie courageuse de missionnaires, dans leur existence nomade, s'en vont d'habitation en habitation répandre les germes de l'instruction. Sous la tente enfumée de la famille laponne, il y a des livres élémentaires, il y a des enfants qui apprennent à les lire.

» Dans le Montenegro, rien de semblable. Pas un établissement d'éducation, pas une corporation de maîtres. Pierre II avait fondé deux petites écoles ; déjà elles sont abandonnées, et son successeur ne paraît pas songer à les relever de leur rapide décadence. Il existe dans le pays environ quinze moines et deux cents prêtres, mais ces hommes ne sont pas en état de se faire les instituteurs de leur communauté. Les plus habiles d'entre eux ne connaissent

que leur rituel ; et il en est un grand nombre qui ne savent pas même lire. Fils de popes, ils ont appris de leur père la pratique des cérémonies religieuses ; ils ont reçu avec cette science la consécration du vladika et sont devenus popes à leur tour. Au reste, ils vivent de la même vie que les autres Monténégrins ; cultivent leurs champs, vont vendre à Cattaro leurs bestiaux, et le pistolet à la ceinture, le fusil à la main, conduisent eux-mêmes leurs paroissiens à la razzia. Il en est qui, pour augmenter leurs ressources, se font cabaretiers et débitent à tout venant flaçons de vin et flacons d'eau-de-vie, sans s'inquiéter des principes de tempérance qu'il est de leur devoir d'enseigner. Vêtus comme les paysans de leur village, et comme eux toujours armés, ils déposent seulement leurs armes à la porte de la chapelle, quand ils vont célébrer l'office divin, mais se hâtent de les reprendre dès qu'ils l'ont achevé. . . . .

» Donc, il faut rayer de la vie du jeune Monténégrin toute étude littéraire, toute notion scientifique, tout, jusqu'au plus simple livre de lecture, jusqu'à l'abécédaire de cette riche, sonore, mélodieuse langue serbe, qui est sa langue maternelle. Mais ses yeux et son intelligence s'éveillent à la vue des armes suspendues aux parois de la cabane qu brillant à la ceinture de son père. Dès son bas âge, il portera un poignard à la courroie qui lui serre les flancs. Au dehors de sa demeure, il s'exercera à sauter des fossés, à lancer en l'air de lourdes pierres.

Au dedans, il s'essayera à porter, à manier le fusil de son père. Assis en silence à son foyer, il entendra raconter les luttes glorieuses de sa tribu, les batailles dans lesquelles sa famille elle-même s'est signalée. Il écoutera les éloges pompeux que l'on donne aux braves, et les termes de mépris dont on flétrit ceux qui fuient le sort des combats. Puis de temps à autre viendra l'homme à la guzla, le scalde du district, l'Homère ambulant de la peuplade primitive, qui, par ses chants, donnera une nouvelle émotion à cette enfantine imagination. C'est là son éducation, c'est là sa poésie et ses chroniques. C'est là le mobile de sa pensée et la première conception de sa destinée. Que si sa famille a subi une injure, que si elle garde le souvenir d'un attentat qui n'a point encore été suffisamment châtié, c'est bien une autre histoire, une histoire qu'il entendra narrer dans ses moindres détails avec une ardente animation, qu'on lui répétera à diverses reprises depuis le commencement jusqu'à la fin, qu'on lui infusera comme une violente boisson, goutte à goutte dans la mémoire, avec le sentiment d'une perpétuelle récrimination et le rêve sanguinaire de la vendetta.

» La loi de la vendetta, c'est l'ancienne loi du talion : œil pour œil, dent pour dent, la sauvage expression de l'homme qui dans l'impétuosité de sa passion s'érige lui-même en juge de son offense, l'instinctive conception d'une idée d'expiation, le code individuel des sociétés primitives, avant le code collectif des peuples policés.

» Les sociétés barbares qui faisaient entrer cette loi cruelle dans leurs mœurs l'ont peu à peu repoussée, effacée, abolie, à mesure qu'elles arrivaient à un plus haut degré d'intelligence, et par là à de plus rationnels moyens d'ordre et d'équité.

» Les Monténégrins l'ont conservée dans toute sa plénitude, et, le dirai-je, dans toute sa religion. Oui, ils se font un devoir religieux de ne point effacer sur le marbre de leur pensée l'injure qu'ils ont subie, jusqu'à ce qu'ils aient eux-mêmes rendu cette injure à ceux qui la leur ont infligée, jusqu'à ce qu'ils aient lavé leur tache de sang avec un autre sang. »

NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES.

MÉLANGES.

LES SLÉEB.

M. Perreymond, attaché à la mission scientifique de Mésopotamie, à qui des renseignement avaient été demandés sur une race d'hommes habitant la Babylonie, et que plusieurs voyageurs avaient identifiés avec les Bohémiens, vient d'adresser à ce sujet la note suivante à M. Mérimée :

« Bagdad, le 15 octobre 1853.

» Il existe dans la Mésopotamie et l'Arabie une grande tribu nomade connue sous le nom de *Sléeb* (au singulier *Soulaybi*). On distingue facilement les *Sléeb* des Arabes, à leur teint brun foncé, à la maigreur et à la sécheresse de leurs corps, à leur vêtement, qui consiste en une large chemise faite en peau de gazelle avec son poil, et enfin à leur langue, qui n'est pas l'arabe, et que les Arabes ne comprennent pas. Ils entrent rarement dans les villes, si ce n'est une ou deux fois l'année, pour vendre du sel et de l'alcali qu'ils recueillent dans le désert, de la chair de gazelle séchée au soleil, des œufs et des plumes

d'autruche, produits de leur chasse, et pour prendre en échange du blé, de l'orge, des dattes, etc. Les *Sléeb* sont d'une pauvreté excessive; ils n'élèvent ni bétail, ni animaux domestiques d'aucune espèce (à l'exception de l'âne et du chien); et comme le lait est un des principaux articles de l'hygiène arabe, les Bédouins disent proverbialement d'un homme qui ne boit pas de lait :

Comme le Soulaybi qui vit sans lait.

» Parmi eux, l'âne est la seule propriété animale susceptible d'échange : la race qu'ils possèdent est d'une grande beauté, d'une blancheur parfaite; et malgré leur état de misère, ces animaux sont d'une légèreté extraordinaire à la course, gais, vifs, intelligents; ils résistent admirablement aux grandes fatigues, à la chaleur, à la faim et à la soif. Leur harnachement se réduit à une selle de bois, très-simple, très-primitive, couverte en peau de gazelle.

» Le fusil à mèche est la seule arme que connaissent les *Sléeb*; la chasse, spécialement celle de la gazelle, leur seule occupation, et pour ainsi dire leur unique moyen d'existence : ils se nourrissent de sa chair, s'habillent de sa dépouille, et en font même des meubles, tels que sacs, tapis, couvertures, etc. Aussi déploient-ils dans cette chasse une adresse toute particulière; et, quand ils vont tirer une gazelle, on dirait, suivant l'expression d'un chamelier de ma connaissance : *qu'ils vont choisir un agneau dans leurs troupeaux*. Ils les voient de fort

loin, connaissent exactement leurs habitudes, la manière de les atteindre, etc. — Quand le chasseur a reconnu les traces d'une troupe de gazelles, il descend de son âne, prend son fusil, et se met à courir jusqu'au moment où le troupeau pourrait prendre l'alerte en l'apercevant. Il se couche alors à plat ventre et rampe comme un serpent, à travers les buissons épineux, en s'appuyant sur quatre coussinets faits en peau de gazelle, fixés aux coudes et aux genoux, et qui se nomment *habaïat*, jusqu'à ce qu'il soit parvenu à portée de la balle. J'ai été une fois témoin de cette chasse, dans une excursion que je fis au désert le mois de mai dernier.

» Un scheykh arabe m'a dit que les *Sléeb* mangeaient aussi de la hyène, quoique cette chair soit réputée impure par les musulmans. Il m'a assuré que les *Sléeb* n'avaient aucune religion, *ne faisaient cas d'aucun prophète*, ne connaissaient ni le jeûne ni la prière, et ne prononçaient jamais le nom de Dieu, si ce n'est en manière d'affirmation.

» Les *Sléeb* voyagent par petites bandes, composées d'une ou de deux familles. Ils jouissent de la plus grande sécurité au milieu des guerres des tribus arabes. Il n'y a pas d'exemple qu'une famille de *Sléeb* ait été attaquée et pillée par les Bédouins qui regardent cette race comme inviolable. Il est vrai que les *Sléeb* rendent des services inappréciables aux Arabes et aux caravanes qui traversent le désert situé entre Bagdad et Damas. Il arrive souvent que ces caravanes restent plusieurs mois en chemin, sans

autres provisions que des dattes et de la farine; quand elles ont la bonne fortune de rencontrer des *Sléeb*, ceux-ci s'empressent de leur fournir de la chair de gazelle, et de leur apporter de l'eau prise à des puits que les Bédouins eux-même ne connaissent pas. Si les *Sléeb* aperçoivent des voyageurs égarés dans le désert, ils se font un devoir rigoureux de les remettre sur leur route, dussent-ils s'écarter de plusieurs jours de marche de leur propre direction.

» Les Arabes, en course ou razzia, reçoivent avec la plus grande sécurité l'hospitalité chez les *Sléeb*, leur parlent de leurs projets, leur confient leurs camarades blessés sans crainte d'être trahis, car il est reconnu que le *Soulaybi* est discret, ne se mêle point de ce qui ne le regarde pas, et ne prend jamais parti dans les querelles des tribus étrangères à sa race.

» On assure que lorsque les Arabes sont en marche pour une expédition militaire ou une razzia, s'ils rencontrent sur leur chemin des femmes *Slébièh* éloignées de leurs tentes, soit pour ramasser du bois, soit pour aller puiser de l'eau, ils réclament et obtiennent violemment leurs faveurs, si la violence est nécessaire : ils prétendent que cela porte bonheur et doit assurer le succès de leur expédition. Les femmes *Slébièh* ne regardent pas ces violences comme un grand déshonneur. — Je tiens ce renseignement curieux d'Ahmed-el-Kodd, le chamelier le plus riche et le plus considéré de Bagdad.

» On sait que les Arabes vendent leurs filles (sous prétexte de mariage) pour une valeur fixée à l'amia-

ble entre l'épouseur et le père ou le plus proche parent de la fiancée, soit en argent comptant, soit en chameaux, juments ou menu bétail. Le *Soulaybi*, qui n'a rien que ses ânes et ses chiens, n'en donne pas moins un cadeau aux parents de la fille qu'il épouse. Ce cadeau consiste dans une partie de ses possessions du désert, *avec le droit d'y chasser*, car les *Sléeb* se sont partagé entre eux ces immenses solitudes : chaque famille a un terrain séparé par des limites idéales, et personne n'usurpe le droit de chasse sur ces propriétés imaginaires.

» Enfin les Arabes reconnaissent aux *Sléeb* le droit de s'emparer de tout animal domestique trouvé dans le désert : par exemple des chevaux blessés à la guerre, des chameaux qui s'enfuient dans la saison du rut, etc. Dans le cas où le légitime propriétaire réclamerait son bien, il est obligé d'indemniser le *Soulaybi* par une somme d'argent ou par un présent quelconque. »

M. Petreymond termine sa note par une douzaine de mots de la langue des Sléeb. Aucun n'a paru avoir le moindre rapport avec celle des Bohémiens. Malheureusement, la plupart de ces mots se rapportent à des objets propres au désert et inconnus à nos Bohémiens d'Europe.

Au sujet de la note qu'on vient de lire, un voyageur qui a passé plusieurs années en Orient, M. Amanton, de Baume-les-Dames, a adressé quel-

ques observations à M. Mérimée. M. Amanton élève des doutes sur la réalité des ventes de filles sous prétexte de mariage, parmi les Arabes. Il pense que cette opinion est peut-être le résultat d'une méprise, et, à cette occasion, il cite ce qui se pratique chez les Tartares de Crimée et chez les Nogaïs, peuples qui ont également la réputation de vendre leurs filles à leurs gendres.

» Lorsqu'un Tartare veut se marier, dit M. Amanton, après avoir fait sonder par une sœur ou une parente les sentiments de la fille dont il désire faire sa femme, il s'adresse à une espèce d'entremetteur ou de courtier qui porte le nom de *kouda*. C'est ordinairement un vieillard qui entame l'affaire avec les parents de la jeune fille, surtout avec le frère aîné, qui doit devenir un jour le chef de la famille et que ses frères et sœurs appellent respectueusement *aga*. Si la proposition est agréée, le *kouda* convient de la somme que doit fournir le futur pour le trousseau de sa femme; combien il doit envoyer de lin, de fil d'or et d'argent, de galons, d'étoffes, avec la désignation très-rigoureusement détaillée des qualités, longueurs, largeurs, etc.; quelle espèce de ceinture, en or, en argent, en vermeil; combien de *tchimbet* (mouchoir de près de 4 mètres de long et qui pend jusqu'aux pieds); de *macramas* (voile de mousseline, dont les extrémités sont tissues d'or); de *feredjé* (grand surtout de drap), etc., etc. Les ustensiles de cuisine doivent encore être envoyés par le futur; mais tous ces objets sont destinés uni-

quement au ménage des futurs époux; et, parce que l'envoi des présents se fait au père de la mariée, on n'en doit pas conclure qu'il vend sa fille, puisque celle-ci rapporte le tout en entrant dans la maison de son mari.

» Ne se passerait-il pas quelque chose de semblable parmi les Sléeb? »

M. Amanton, en faisant remarquer qu'il est facile de se tromper dans l'appréciation des usages d'un peuple dont la civilisation est si différente de la nôtre, rapporte un fait fort curieux, qui montre combien il est nécessaire d'aller au fond des choses pour les bien connaître.

« Voici, dit-il, ce qui arriva à un de mes amis après plusieurs années d'un séjour en Crimée. Il se reposait un jour à l'ombre d'un arbre, tandis que ses ouvriers, vignerons de la côte tartare, prenaient leur repas. Un de ces hommes disait à son compagnon : « Il est vrai, mon ami, que j'ai donné à ma femme le trépied qui soutient notre marmite, mais c'est après avoir fait une épreuve persévérante de son caractère pendant vingt ans, et je pouvais bien alors être sûr d'elle. Mais toi, après huit ou dix ans de ménage, aurais-tu l'imprudence de lui céder le baquet où l'on donne la soupe aux chiens? « L'autre répondait que sa femme était bien digne d'avoir ce baquet. Il vantait la douceur de son caractère, son amour pour ses enfants, ses habitudes d'ordre et d'économie, sa propreté et sa constance dans les travaux les plus pénibles. Cependant mon ami, qui

écoutait de toutes ses oreilles, ne comprenait rien à l'importance extraordinaire que ces vignerons attachaient à leur baquet et à leur trépied, et pourquoi ils faisaient tant de façons pour les céder à leurs femmes. Enfin il s'approcha des deux Tartares et les pria de lui expliquer l'étrange conversation qu'il venait d'entendre. Ils s'empressèrent de lui apprendre que ces donations, en apparence si insignifiantes, ont un sens très-réel, et qu'en cédant à sa femme un pied, deux pieds, trois pieds du trépied sur lequel pose la marmite, un mari l'associe par ce fait au tiers, aux deux tiers ou à la totalité de sa fortune. Cette formalité constitue un engagement toujours religieusement respecté par les héritiers de l'époux. Le don du baquet constitue à peu près les mêmes priviléges, et, par l'une ou l'autre de ces concessions, le mari renonce au droit d'épouser une seconde femme, si ce n'est du consentement de celle qui a reçu de lui ces singuliers présents. Trépied et baquet se délivrent en grande cérémonie devant témoins, et, à cette occasion, le mari donne un festin où sont conviés les parents et les amis des deux familles.

» Il y a même en France, poursuit M. Amanton, des usages bizarres et dont l'origine est oubliée, qui peuvent occasionner d'étranges méprises. Ici à Baume-les-Dames, la première fois que j'assistai à un enterrement, je fus surpris de voir le bedeau circuler dans l'église avec un plat d'argent plein de pièces de 40 sols qu'il offrait aux assistants. Chacun en

prenait une; je fis comme les autres, attendant le moment où l'on m'apprendrait ce que j'en devais faire. Mais la triste cérémonie se termina sans qu'on me dît rien, et je sortis de l'église persuadé que les enterrements étaient assez coûteux en Franche-Comté, puisqu'il fallait, outre les frais ordinaires, donner 40 sols à chacun des assistants. Heureusement, un de mes voisins, que je questionnai, m'informa que ces pièces étaient distribuées par les parents du défunt, mais qu'on les rendait à l'offrande, et que finalement elles étaient remises à leurs possesseurs. Je fus très-honteux d'avoir gardé ma pièce que je renvoyai au bedeau. »

M. Mérimée a pensé qu'on lirait avec plaisir les remarques très-judicieuses, et les anecdotes intéressantes de M. Amanton. Il croit, toutefois, que M. Pereymond, qui vit depuis plus de deux ans parmi les Arabes, et qui parle parfaitement leur langue, a eu de bonnes raisons pour dire qu'ils achetaient leurs femmes. Cet usage, après tout, a du bon, surtout si on ne les vend pas trop cher. Au surplus, nous espérons que ces lignes pourront parvenir au voyageur et qu'il voudra bien justifier ou rectifier sa première assertion.

Le cabinet topographique de l'Empereur Napoléon Ier.

Les documents officiels conservés au Dépôt général de la guerre sont de deux espèces.

Les uns, signés par les grands noms qui honorent la France, jettent une vive lumière sur l'histoire, trop souvent dénaturée par les passions et l'esprit de parti; ils sont libéralement communiqués à nos écrivains militaires par ordre de S. Exc. M. le maréchal ministre de la guerre, dont on connaît le culte religieux pour les souvenirs de la gloire nationale, et ils fournissent les matériaux de la plupart des ouvrages offerts au public sur les guerres de la révolution et de l'empire.

Les autres documents ont une importance moins considérable, formés, en très-grande partie, de la correspondance spéciale des différents chefs de service de l'armée, ils servent à l'étude des questions secondaires. Quelquefois, cependant, ils présentent beaucoup d'intérêt en faisant connaître des détails d'exécution laissés ordinairement hors du cadre des tableaux militaires, et des renseignements intimes qui donnent de la couleur et de la vie aux grandes figures de l'histoire.

Parmi ces correspondances, on doit citer en première ligne celle de M. le général Bacler d'Albe.

L'intelligence, les talents et le zèle de cet officier, ingénieur-géographe, furent appréciés par Bonaparte, en 1796, à l'état-major général de l'armée

d'Italie. Appelé en 1805 à la direction du cabinet topographique impérial, M. B. d'Albe travailla jusqu'en 1814 sous les yeux de Napoléon, et transmit tous les ordres relatifs au service des cartes militaitaires à M. le général du génie Sanson, directeur du Dépôt de la guerre, et à M. le colonel Muriel, directeur adjoint.

M. B. d'Albe a écrit toutes ses lettres sous l'inspiration de l'Empereur, ainsi qu'il l'indique lui-même dans un billet envoyé à M. Muriel, le 8 septembre 1806 :

« Je ne négligeraî point, chaque fois que je recevrai l'ordre de vous demander quelque chose, de le faire officiellement; quelquefois les ordres que je reçois sont si prompts, que je n'ai pas le temps d'observer toute l'étiquette; mais pour cela je n'oublie rien. Quant à ce que je demande en communication, comme je n'agis jamais pour mon compte et que je ne fais qu'obéir aux ordres que mon service intime près de Sa Majesté me met dans le cas de recevoir de son auguste personne, je crois qu'il ne peut y avoir matière à discussion. »

Nous pensons donc que la publication des lettres les plus importantes de la correspondance du général B. d'Albe sera favorablement accueillie, à cause de la sympathie qu'éveille toujours le grand nom de Napoléon, bien qu'elles soient relatives à un objet tout à fait spécial, *la topographie militaire*. Nous joindrons seulement à l'analyse de cette correspondance les observations nécessaires pour l'expliquer.

« Un plan de campagne, dit Napoléon dans ses mémoires, doit avoir prévu tout ce que l'ennemi peut faire, et contenir en lui-même les moyens de le déjouer. Les plans de campagne se modifient à l'infini selon les circonstances, le génie du chef, la nature des troupes et la topographie du théâtre de la guerre. »

Ce puissant génie, qui créa le système de guerre moderne, pensait que la connaissance du terrain est la base essentielle de la stratégie et de la tactique. Il fit donc son étude de prédilection de la science qui donne au général en chef les premiers et indispensables éléments de ses conceptions. Aussitôt que l'acclamation populaire eut récompensé par le consulat à vie les victoires d'Italie et d'Égypte, Bonaparte institua près de sa personne un cabinet topographique. La science prit alors un développement rapide, comme toutes les choses sur lesquelles il laissait tomber un rayon de son intelligence. Les ingénieurs-géographes rivalisèrent de zèle et de talent, et bientôt la collection de l'Empereur fut composée des cartes les plus exactes et les plus complètes.

Créés en 1696 par le maréchal de Vauban, ces ingénieurs avaient obtenu, en 1769, des grades et un rang dans l'armée. En 1791, après une longue paix, ils avaient été supprimés, parce que l'on crut pouvoir les remplacer par les officiers du génie; cette mesure fut reconnue impraticable dès que les premières armées de la république furent mises en action; sur les réclamations pressantes des chefs d'é-

tat-major, un décret de 1793 rétablit les géographes, mais sans leur donner les distinctions militaires.

Napoléon rendit enfin justice aux ingénieurs-géographes; pour récompenser leurs importants services, il leur accorda les épaulettes, et, par décret du 30 janvier 1809, il les constitua en corps militaire, avec le titre de *Corps impérial des Ingénieurs-géographes militaires*. Il fixa le cadre et le rang du nouveau corps, en assura le recrutement par l'École polytechnique, et lui donna son école spéciale au Dépôt de la guerre. En 1831, le corps des ingénieurs-géographes fut, comme on le sait, fondu dans le corps d'état-major.

M. B. d'Albe reçut aussi la récompense due à son mérite; il fut nommé colonel en 1807, baron de l'empire en 1809, et général de brigade en 1813.

Il est à regretter que le général d'Albe n'ait laissé aucune note sur les travaux particuliers de Napoléon; la nature intime de son service lui permettait de faire des observations qui jetteraient un grand jour sur l'histoire de l'empire et serviraient à l'enseignement des hommes d'Etat et des militaires.

On sait que Napoléon dut à une méditation continuelle, jointe à une prodigieuse activité, cette lucidité merveilleuse qui lui faisait saisir jusque dans les moindres détails les questions les plus complexes; mais on ignore les moyens qu'il employait pour analyser et diriger les événements. Cependant il est hors de doute que ses projets étaient préparés longtemps à l'avance, mûris à loisir, et qu'il lais-

sait au hasard seulement la partie des choses qui échappe à la volonté de l'homme.

Quel intérêt présenterait donc l'étude de cette vaste pensée depuis le jour de la conception d'un projet jusqu'au moment où, toutes les dispositions étant prises pour l'exécution, Napoléon étonnait le monde par les coups de foudre de Marengo, Austerlitz, Iéna, Wagram !

Cette lacune ne peut être comblée : on ignorera toujours le secret de l'immense génie qui put commencer à trente ans la conquête de Constantinople et des Indes, et qui, treize ans plus tard, toucha presque à la domination du monde. Personne ne connaîtra la méthode intellectuelle qui lui permit de pénétrer à la fois et d'exceller dans tous les travaux ordinairement partagés entre les hommes et concernant l'administration, les finances, l'industrie, les sciences, la guerre, la politique.... On pourrait cependant obtenir sur ce sujet des aperçus du plus grand intérêt, par l'étude approfondie des événements historiques, des mémoires et des documents officiels. C'est à ce point de vue que nous avons examiné la correspondance du général d'Albe, dans l'étendue restreinte qui est relative à la conception des plans de campagne.

C'est seulement en 1802, après la paix d'Amiens, que Bonaparte put s'occuper de son cabinet topographique. Il fit écrire au directeur du dépôt de la guerre pour demander le plan des places de la Lombardie et de la côte d'Italie, depuis les Bouches-du-

Rhône jusqu'à Savone ; et les cartes de tous les passages des Alpes. Peu de temps après il compléta sa liste par les places de l'Italie centrale et celles du royaume de Naples, et prescrivit de réunir le tout en atlas.

L'échelle commune des dessins devait être de 1 pour 300 toises ($\frac{1}{7200}$).

Six ingénieurs furent employés à ce travail pendant quatre mois.

Cet atlas, les plans de quelques places d'Allemagne et des cartes générales composaient, à cette époque, toute la collection du premier Consul.

Pendant la campagne de 1805, Napoléon fit faire la reconnaissance de la haute et de la basse Autriche ; il envoya ce travail au Dépôt de la guerre, en ordonnant d'établir la carte-itinéraire des divisions de la grande armée jusqu'à Auterlitz.

Le 11 juillet 1806, l'Empereur demanda au directeur du Dépôt de la guerre des itinéraires de Bayonne et de Perpignan jusqu'en Portugal.

Le 17 juillet, après la conclusion du traité de la Confédération du Rhin, qui enleva à l'Autriche sa prépondérance sur les affaires de l'Allemagne, il donna l'ordre de réduire la reconnaissance de 1805 à la même échelle que les cartes de Souabe et de Bavière, pour construire une carte de l'Allemagne centrale « assez détaillée pour suppléer à tout. »

A cette époque commence un échange non interrompu de cartes, plans, mémoires militaires et renseignements statistiques entre le cabinet topogra-

phique de l'Empereur et le Dépôt de la guerre. Napoléon veut avoir des copies de tout ce qui peut lui servir dans son travail journalier; il envoie au Dépôt les documents qui lui parviennent de l'extérieur pour qu'ils y soient conservés; ces documents sont nombreux, car les généraux, les ambassadeurs et tous nos agents à l'étranger ont reçu l'ordre de se procurer les cartes des pays ou des localités où ils résident.

M. d'Albe est chargé de placer chaque jour sur sa table de travail les cartes nécessaires à l'Empereur pour l'étude de ses projets, ou pour la lecture des rapports qui lui sont adressés. Le génie exact et mathématique de Napoléon ne peut se contenter d'une appréciation vague et incomplète ; il veut, en quelque sorte, voir la pensée à l'aide des cartes, les lieux où se passent les événements qui lui sont décrits.

Ainsi, lorsque la quatrième coalition est démasquée par le refus de l'empereur Alexandre de ratifier le traité du 20 juillet 1806 et par l'invasion de la Saxe, il fait demander à l'instant (6 septembre) tout ce que le Dépôt possède sur les places, postes, routes, rivières et de la Saxe et de la Marche de Brandebourg (46 cartes) : il veut avoir, en même temps, tous les mémoires manuscrits relatifs à la guerre de sept ans.

En quinze jours, d'après ces matériaux, son plan de campagne est fait, ses ordres sont donnés; Napoléon part le 25 septembre, et le 13 octobre l'armée prussienne était détruite.

L'Empereur rentre à Paris au milieu de l'année 1807, après l'entrevue de Tilsitt. Il rapporte des matériaux pour une carte du théâtre de la guerre en Prusse et en Pologne, *et une carte de l'empire russe en cent feuilles*, trouvée à Berlin.

Malgré la victoire d'Iéna, d'Eylau, de Friedland, malgré les protestations de Tilsitt, Napoléon observe toujours le nord de l'Europe.

Le 10 février 1808, il donne l'ordre de compléter la carte de la Prusse avec celle de Schrœtter, Textor et Gilly. Peu après il fait commencer une grande carte de l'Allemagne depuis le Rhin jusqu'au Niémen. Sur ce sujet, le général Sanson écrit à M. d'Albe, le 24 février 1808 :

« Appelé par Sa Majesté au conseil d'aministration d'avant-hier, j'ai, par suite de la discussion relative au compte rendu des travaux du Dépôt général de la guerre, reçu ordre de faire établir une carte générale depuis Vienne et le cours du Niémen jusqu'au Rhin; et cette carte doit être à l'échelle de 1 ligne pour 100 toises ($\frac{1}{86400}$). J'ai, par suite, eu ordre de l'Empereur de vous demander les matériaux dont je vous ai déjà parlé dans ma lettre du 19 du présent, c'est-à-dire les matériaux topographiques sortis du cabinet du roi de Prusse à Berlin... La carte que je fais construire devant être exécutée dans un espace de temps qui ne permet pas le moindre délai, je vous prie de me faire parvenir le plus tôt possible ce dont il s'agit. »

Nous avons dit plus haut qu'il y avait échange

continuel de documents entre le cabinet et le Dépôt de la guerre ; on peut juger par la lettre suivante des soins minutieux que Napoléon prenait pour augmenter les richesses de cet établissement et pour composer sa collection particulière. M. d'Albe écrit, le 10 mars 1809, au ministre de la guerre, en lui envoyant des cartes rapportées d'Espagne par l'Empereur :

« En conséquence du rapport de Votre Excellence à sa Majesté, en date du 7 mars, Sa Majesté m'a autorisé à remettre au Dépôt de la guerre :

» 1° La carte manuscrite de la Dalmatie, afin que le Dépôt en prenne une copie le plus promptement possible, l'original pouvant d'un instant à l'autre être nécessaire à Sa Majesté, qui n'a que de mauvaises cartes en remplacement ;

» 2° Les cartes et mémoires trouvés en Portugal par le colonel Vincent, et que Sa Majesté m'avait ordonné de conserver.

» Il n'y aurait de nécessaire pour le cabinet de Sa Majesté que des copies :

» 1° De tous les mémoires militaires et des plans à l'appui ;

» 2° Des plans détachés des places fortes ;

» 3° Des plans des places fortes et de leurs environs :

» 4° Des cartes présentant un ensemble qu'on peut considérer comme complet, telles que :

» Le cours du Tage,

» Les environs de Lisbonne,

» La province d'entre Douro et Minho,

» Le morceau d'ensemble ayant Castelbranco pour centre, etc. Je prie Votre Excellence de donner des ordres pour que ces copies soient faites au Dépôt de la guerre et envoyées au cabinet topographique de Sa Majesté. »

Le même jour, 10 mars 1809, à six heures et demie du soir, M. d'Albe écrit à la hâte ce billet au sous-directeur :

« Sa Majesté réclame vivement les feuilles 67 et » 75 de la grande carte d'Allemagne. Voyez, je vous » prie, mon cher Muriel, ce qu'il vous est possible » de donner à présent, en attendant que les carreaux » soient complets. »

Le 25, l'Empereur demande tout ce que le Dépôt possède sur les places fortes de Franconie, Bohême, Autriche, Bavière, Hongrie, Styrie, Carinthie et Carniole, et, en même temps, tous les mémoires militaires relatifs à ces contrées.

Le 30, il réclame sur-le-champ sa grande carte de Dalmatie, la carte de la haute Autriche, *usée*, qui lui a servi dans la dernière campagne, et la feuille 75 de la grande carte militaire d'Allemagne. Cette demande est si urgente, que M. d'Albe ajoute : « Mettez, s'il le faut, seize dessinateurs sur cette pièce, qui doit être coupée pour le collage : de même pour le nº 67. »

Le 2 avril, nouvelle lettre de M. d'Albe à M. Muriel :

« Sa Majesté m'ordonne de demander au Dépôt de la guerre :

» 1° Un plan détaillé de Salzbourg et environs;

» 2° Une reconnaissance du cours de la rivière *Alza*, depuis sa source près de Kufstein, jusqu'à son embouchure dans l'Inn, près de Markl. Il faut que Kufstein se trouve sur le dessin. »

Que l'on compare ces demandes avec les événements, on verra qu'elles correspondent aux nouvelles que l'Empereur recevait sur les préparatifs faits contre lui par l'Autriche, à l'instigation de l'Angleterre et surtout de la Russie.

L'Empereur n'a jamais été trompé par les flatteries de Tilsitt et d'Erfurt. Il sait bien qu'Alexandre, fidèle aux traditions de Pierre Ier et de Catherine II, cache sous une apparence chevaleresque toute l'astuce d'un Grec du Bas-Empire. D'ailleurs, le czar fût-il de bonne foi, le cabinet russe a juré la perte de Napoléon (1).

Depuis la formation de la confédération du Rhin qui doit arrêter l'expansion de la Russie en Allemagne; depuis notre établissement sur l'Adriatique, qui semble dirigé vers le Danube et menace de couper la route de Saint-Pétersbourg à Constantinople, le gouvernement moscovite est devenu l'ennemi mortel du nouvel empereur d'Occident.

Les entrevues de Tilsitt et d'Erfurt ont fait gagner du temps; on a formé la trame de la cinquième coa-

(1) Voyez sur la politique secrète de la Russie, l'ouvrage intitulé: *Des Progrès de la puissance russe*, publié en 1832 par M. L....; et la *Notice sur la question d'Orient*, par M. Fourcade ancien consul à Smyrne; Paris, 1836.

lition, et tout à coup, quand Napoléon paraît complétement engagé dans la guerre d'Espagne, l'archiduc Charles envahit la Bavière.

Mais l'Empereur veillait et déjà son plan de campagne était achevé. Il voulait établir sa base d'opérations sur l'Alza, en appuyant sa droite à Salzbourg. L'armée autrichienne devait se trouver ainsi, dès le début, tournée par la gauche et séparée de l'archiduc Jean, opérant en Italie avec 80,000 hommes.

L'archiduc Charles vient au-devant du coup qui doit le frapper : c'est à Thann, à Abensberg, à Eckmühl que la manœuvre est faite, et dans des conditions bien plus favorables.

Napoléon poursuit sa marche victorieuse et, le 12 mai, il est à Vienne.

M. d'Albe écrit le 14, de Schœnbrünn :

« J'adresse ci-joint à M. Muriel le reçu détaillé des trois derniers envois qu'il m'a faits pour le service du cabinet de Sa Majesté. Je lui fais observer qu'il ne m'a pas envoyé des reconnaissances et des dessins bien importants, entre autres la reconnaissance *des positions de Nicolsbourg*, dessin par le général Sanson ; les reconnaissances du général Bertrand et autres ingénieurs, de Vienne à Presbourg; la champ de bataille d'Austerlitz, etc.

» L'Empereur demande des dessins originaux ; il conçoit parfaitement que la mesure de tout copier est fort *bonne en temps de paix*, mais la rapidité étonnante de ses marches ne lui permet pas d'attendre. Je crains que cela n'arrive trop tard. »

Pendant le mois de juin, l'Empereur a fortifié l'île Lobau et il prépare le passage du Danube. M. d'Albe écrit à la date du 19 :

« ..... Nous sommes tellement surchargés de besogne *de la plus grande urgence*, que je ne puis distraire personne un instant pour cet objet (recherche d'une note) qui peut facilement se régler par le renvoi du duplicata que je demande à M. Muriel. Par la même raison, je ne puis faire faire un dessin des portions de feuille qu'il me demande. Les deux ingénieurs du cabinet (1) sont sur les dents ; j'ai même dans ce moment, et déjà depuis longtemps, trois et quatre ingénieurs de supplément qui trouvent à peine le temps de leur repas : les parties additionnelles de la carte ne sont peut-être pas très-pressées dans ce moment, Sa Majesté se servant habituellement de Lipoki de préférence à toute autre chose. »

Sur l'insistance de M. Muriel, M. d'Albe répond le 30 juin :

« Même impossibilité déjà annoncée dans ma dernière lettre de lui envoyer six morceaux de raccords qui réellement, en ce moment, n'ont aucune urgence, tandis que Guilleminot et moi, nous trouvons à peine assez de mains pour exécuter plus de 150 pieds carrés de calques, dessins, reconnaissances, et qui doivent se trouver prêts et être exécutés.... *le grand jour*. »

Ce grand jour, c'était le jour de Wagram !

(1) MM. Lameau et Duvivier, qui ont fait, sous les ordres de M. d'Albe, tous les travaux particuliers de l'Empereur.

Le passage du Danube est forcé, et l'armée poursuit l'ennemi vers Nicolsbourg et Znaïm, comme Napoléon l'avait prévu : un armistice est conclu sur ce dernier point.

Malgré la paix prochaine, les travaux topographiques ne sont pas interrompus. M. d'Albe écrit le 21 août 1809 :

« Tout le corps des ingénieurs-géographes français et italiens que Sa Majesté a bien voulu mettre sous mon commandement, est occupé, dans ce moment, d'un travail considérable dont j'espère un grand résultat. Il servira beaucoup à terminer une bonne partie de la carte militaire du Dépôt (la grande carte d'Allemagne en 240 feuilles). »

Napoléon ne néglige cependant aucune partie de l'Europe. Il fait faire, en 1810, une nouvelle carte du Portugal, une carte de la Hollande, une carte des côtes de la mer du Nord depuis le Helder jusqu'à Hambourg, avec les passes, sondes, etc.

L'Empereur ne croyait aucun détail indigne de sa pensée ; on en trouvera la preuve dans la lettre suivante datée du 23 octobre 1810 ; elle est adressée au général Sanson :

« Monsieur le comte,

» J'ai eu l'honneur de mettre hier sous les yeux de Sa Majesté les plans de la bataille d'Austerlitz. Elle aurait désiré que le plan-relief pût recevoir un grand nombre de détails de cette mémorable bataille. Je lui ai fait connaître toutes les difficultés d'exécution qui s'opposaient à l'entier accomplissement de

ses désirs. Après assez longue discussion, Sa Majesté a approuvé :

» 1° La proposition de placer sur le relief le baraquement des deux armées la veille de la bataille ;

» 2° La position des deux armées le 2 à dix heures du matin, conformément au plan proposé.

» 3° Sa Majesté croit qu'il serait possible, sans faire de confusion, d'indiquer en entier le mouvement de la 8e planche, c'est-à-dire celui de la dispersion de l'armée ennemie et notre position générale au même moment.

» J'ai vérifié qu'en supprimant quelques détails du côté de Telnitz et Sokolnitz on pourrait suffisamment indiquer la descente sur les lacs ; quant au centre et à la route d'Olmutz, il n'y point de difficulté.

» Mais pour l'exécution du dernier mouvement de la planche 8e, j'ai fait observer à Sa Majesté que, pour ne point faire de confusion, et, en même temps, doubler le nombre réel des combattants, il serait suffisant de le peindre sur le relief comme sur le plan ; alors on aurait réellement trois mouvements :

» 1° Le baraquement avant la bataille ;

» 2° Le commencement et le développement de la bataille à dix heures ;

» 3° La fin de la bataille et la déroute des ennemis.

» Chacune de ces représentations aurait un caractère distinctif qui ferait éviter la confusion.

» Sa Majesté m'a ordonné de vous renvoyer les

plans pour que l'exécution du relief puisse être dirigée d'après ces principes.

» Sa Majesté désire aussi qu'on trouve un moyen de placer des pointes sous les petits bataillons en relief, comme elle l'a demandé, parce que, si elle juge à propos de changer quelque chose, elle veut en avoir la possibilité.

» Sa Majesté a parcouru le mémoire imprimé. La première partie lui a fait plaisir ; elle s'est bien reconnue ; mais arrivée à la page 26, ligne 12, Sa Majesté s'est écriée : « Je n'ai pas dit cela !.... voilà une faute !.... »

Au commencement de 1811, l'attention publique est portée sur la guerre d'Espagne. Napoléon semble diriger tous ses efforts contre l'Angleterre, et, cependant, il reprend l'étude de la carte d'Allemagne.

Il demande une carte de la Prusse en 16 feuilles, la collection des mémoires et des dessins sur la Prusse et la Pologne, la carte de la Gallicie occidentale.

Il s'occupe de la carte de la Valachie, apportée de Constantinople par le général Guilleminot.

La carte de la Russie, en 100 feuilles, a été traduite.

Napoléon fait faire les dessins d'une partie du cours du Dniester, du Bug, de la Vistule, de la Newysa et de l'Aa, entre *Kowno* et la Baltique.

Vers le mois de décembre 1811, il fait commencer au Dépôt de la guerre des rédactions de statistique, aussi complètes que possible, de chacun des

gouvernements occidentaux de la Russie ; il indique même l'ordre à suivre dans ce travail. Il recommande de développer les descriptions géographiques et topographiques, les renseignements sur les rivières, routes, ressources des villes, subsistances, transports, etc. La prévoyance est portée jusqu'à faire chercher un traducteur de la langue russe pour l'envoyer au général Sanson.

Enfin nous trouvons, dans une lettre du 12 février 1812, écrite par M. d'Albe à M. Muriel :

« ..... Je vous prie de vouloir bien faire coller en petites feuilles séparées et à onglets, pour la poche, un exemplaire de la carte de Russie (réduite en six feuilles) et de la carte de Prusse. Je vous prie cependant d'observer que les deux exemplaires de Russie sur toile, bon papier et à onglets, pour la poche, que j'ai primitivement demandés pour le service de Sa Majesté, sont indépendants et indispensables. »

Quelque temps après, la correspondance présente une lacune considérable; Napoléon est parti pour Kowno.

L'étude de la campagne de Russie remonte, comme on l'a remarqué, au commencement de 1811. A cette époque, Alexandre a levé le masque en fermant ses frontières aux produits de l'industrie française. Il a rompu le blocus continental, gigantesque conception dirigée contre la puissance britannique; et Napoléon, après avoir inutilement tenté une diversion contre lui, se trouve forcé de l'attaquer de front.

Le cabinet moscovite rêve l'asservissement de l'Eu-

rope : il a marqué pour ses deux premières étapes Constantinople et Vienne. La politique de l'Empereur était, en conséquence, de former une triple alliance entre la France, la Turquie et l'Autriche.

Le sultan Mahmoud, éclairé sur ses véritables intérêts, nous est resté fidèle jusqu'au moment où, trompé sur les sentiments de Napoléon, il signa le traité de Bucharest, en 1812.

Mais l'empereur François, moins pénétrant et fasciné par Alexandre, voit seulement dans le représentant glorieux de la révolution française, le conquérant qui brise les trônes et médite l'émancipation des peuples. L'alliance renouvelée sans cesse est toujours éludée.

L'expédition est décidée contre la Russie; mais de fausses négociations retardent l'ouverture de la campagne, et c'est seulement le 24 juin que Napoléon passe le Niémen.

Les généraux ennemis ont reçu l'ordre de fuir devant l'armée française, pour l'attirer au milieu des déserts glacés de la Russie, et, le 16 septembre, lorsque Napoléon attend la paix au Kremlin, l'incendie de Moskou donne le signal du désastre. La destruction de la grande armée doit entraîner celle de l'empire.

La correspondance de M. d'Albe reprend à Paris, le 23 mars 1813 :

« Le directeur du cabinet topographique de l'Empereur envoie à M. le directeur du Dépôt de la guerre une liasse de cartes russes, de traductions sur papier

huilé et d'autres matériaux topographiques sur la Russie, les seuls qui aient échappé à la destruction... Ces fragments ont servi à Sa Majesté pendant la retraite ; ce sont des objets précieux à conserver. »

Heureusement la prévoyance de Napoléon avait accumulé au Dépôt de la guerre d'innombrables richesses topographiques et militaires ; on travaille nuit et jour, et bientôt la collection de l'Empereur est complétée.

Les derniers envois précèdent la bataille de Lutzen. M. d'Albe écrit le 11 mai 1813, *à midi :*

« J'ai reçu tous les plans ; ils sont arrivés à propos. L'ennemi passe l'Elbe sur le grand pont de Dresde, rétabli la nuit dernière, et sur un pont de radeaux au-dessous ; tout va à merveille, l'ennemi est dans la stupeur; les Prussiens.... ou plutôt leurs *débris* vont à Berlin. Les Russes se sauvent dans la *Silésie ;* leur division rend leur ruine plus certaine. »

On trouve ensuite cette lettre datée de Gorlitz, 23 mai :

« Vous voyez qu'après deux batailles et une quantité de combats successifs, où nous avons toujours été vainqueurs, nous arrivons en *Silésie*. Je suis réellement dans l'embarras ; pas de fourgon, pas de cartes... Ce maudit fourgon, on ne le fera arriver que quand la paix sera faite ! Envoyez-moi avec la plus grande célérité un morceau de la carte d'ensemble entre Dresde et le Niémen. Je voudrais que ce morceau contînt toute la Silésie et l'Oder jusqu'à Custrin. Le reste de la carte dans les parties nord et

est peut arriver successivement : *l'essentiel*, *l'urgent* est d'avoir la Silésie. »

Ce n'était qu'une fausse espérance. L'Empereur est accablé par le nombre, et alors commence la lutte héroïque qui ne doit finir qu'à Waterloo.

Le 2 septembre, le général d'Albe écrit à la hâte de Mayenne, à huit heures du soir :

« Il faut une carte de tout le nord de la France, sur laquelle l'Empereur puisse voir d'un seul coup d'œil le Rhin en entier ; c'est une chose indispensable et d'une urgence telle qu'il faut tout sacrifier pour cela. »

Pendant le mois de décembre, Napoléon prépare l'immortelle campagne de 1814 ; les lettres de M. d'Albe sont plus fréquentes et plus brèves :

« 15 décembre.

» L'Empereur a vu hier la carte de *Capitaine* augmentée au nord, il a été très-satisfait de ce travail important. »

« 21 décembre.

» Je prie instamment M. Muriel de presser l'exécution des dessins de remplissage de la partie méridionale de la carte de *Capitaine*; je l'ai annoncée pour *très-incessamment*, *quelques jours seulement*.

» Il a fallu se rejeter sur *Belleyme* arrangé, et cela est si petit que l'Empereur s'est encore écrié : « Pas » une carte complète de France! »

La correspondance cesse entièrement après ce dernier billet.

« 23 décembre 1813.

» Je prie M. Muriel de faire rechercher au Dépôt de la guerre quelques mémoires donnant des renseignements sur la topographie des *Vosges* et des routes qui les traversent. »

Pour éviter de rompre l'enchaînement des faits historiques, nous n'avons pas mentionné une lettre qui donne des détails curieux sur l'organisation du cabinet topographique de Napoléon. Elle est écrite le 4 mars 1812, par M. d'Albe au général Sanson, à l'occasion d'une demande de cartes.

« J'ai formé trois collections de cartes gravées : une à Paris, une à Saint-Cloud, et une collection de voyage.

» Celles de Paris et de Saint-Cloud renferment tout ce que j'ai pu rassembler en cartes générales, spéciales, de détail, etc. Elles sont, par leur volume, inamovibles.

» Celle de voyage comporte un choix, mûri par l'expérience, des cartes les plus usuelles et forme un recueil complet de géographie générale; à chaque voyage, je dois y ajouter un supplément de détails du pays où l'on va, que je prends toujours temporairement à Paris ou à Saint-Cloud.

» Le travail le plus assidu, dans les moments de séjour, a pu à peine suffire pour former les catalogues de ces trois collections, cent fois interrompus par des circonstances majeures. Enfin je les ai, mais je présume bien que presque tout étant gravé, vous possédez les mêmes cartes.

» J'ai ensuite formé une collection générale des

plans de ville par ordre alphabétique. Cette collection, qui ne peut être *à double*, va à Saint-Cloud ou à Paris et fournit aux voyages. Elle est loin d'être en ordre ; il y a beaucoup à supprimer, à remplacer, à compléter... Le temps nous a manqué ; le catalogue est très-imparfait.

» J'ai commencé une collection importante des ports, rades, côtes, etc. Quand je pourrai la compléter, elle renfermera beaucoup de choses inédites, mais il faut encore du temps. Le catalogue est de même imparfait.

» J'aurai ensuite la collection des cartes hydrographiques, mers, îles, etc.; ce travail est encore à débrouiller.

» La collection des reconnaissances militaires, mémoires, notes statistiques, etc., sera plus longue à mettre en ordre définitif. On s'en occupait vivement quand les circonstances ont obligé d'arrêter le travail pour en suivre un plus pressé.

» Il restera après tout à mettre en ordre la collection des *archives*, qui comprendra les exemplaires quadruples et de remplacement, les exemplaires détériorés par l'usage, mais cependant bons à conserver comme renseignements et pour la filiation des événements; les cartes de peu d'usage, mais quelquefois utiles pour des recherches; les mémoires, brouillons, etc.

» Cette collection ne sera pas la moins volumineuse, et, faute de local, tout est en tas. »

On voit par la correspondance de M. d'Albe, quel

intérêt de tous les instants l'Empereur portait aux cartes militaires et aux mémoires descriptifs qui en sont le complément indispensable. En réfléchissant au parti que Napoléon savait tirer de ces éléments, on comprend la prévoyance attentive qui le porta à former et augmenter constamment les belles collections du Dépôt de la guerre; il avait fait de cet établissement un arsenal de plans de campagne de la France contre l'Europe.

Une grande partie des riches matériaux accumulés par l'Empereur a été dispersée en 1815; mais les travaux éclairés des officiers généraux successivement placés à la tête du Dépôt, ont eu pour but de réparer les pertes et de combler les lacunes. Le dernier vœu de l'Empereur a été rempli : nous avons maintenant une carte militaire de la France. Cette œuvre magnifique sera bientôt achevée ; alors le Dépôt général de la guerre, rendu à sa première destination, n'aura plus qu'à reprendre le fil d'importants travaux forcément placés au second plan pendant le temps où tous les efforts ont dû se porter sur la carte de France.

Robert Lefebvre,
Capitaine d'état-major.

Statistique de l'émigration anglaise.

La prodigieuse impulsion que l'émigration a reçue en Angleterre de la découverte des mines d'or de l'Australie donne un intérêt tout particulier au rapport qui vient d'être adressé par les commissaires du gouvernement (*Colonial land and emigration commissioners*) au secrétaire d'État des colonies. On va en donner une rapide analyse.

Le chiffre total des émigrants s'est élevé en 1852 à 368,764 : c'est une augmentation de 23 1/2 p. 100 sur la moyenne annuelle des six dernières années, et de 9 3/4 sur 1851. Les émigrants se partagent en deux classes distinctes ; les uns payent leur passage ; les autres sont embarqués par les soins de l'administration et aux frais des colonies qui réclament des travailleurs.

La première de ces catégories comprenait, en 1852, 334,410 individus, la seconde 34,354.

Pendant un grand nombre d'années, l'émigration se recrutait presque exclusivement en Irlande. On calcule que les neuf dixièmes des passagers qui s'embarquaient à Liverpool pour les États-Unis ou le Canada étaient originaires de ce pays. De 1847 à 1852, on ne compte pas moins de 1,313,226 Irlandais sur 1,791,446 émigrants du Royaume-Uni. A partir de l'année 1852, la proportion a cessé d'être aussi forte.

L'Irlande fournit sans doute encore à l'émigration un contingent considérable, 224,997 individus, mais

ce chiffre, si élevé qu'il paraisse, est toutefois inférieur de 29,540 à celui de 1851. Cette décroissance peut être attribuée à diverses causes, mais l'explication la plus simple et la plus vraie qu'on en puisse donner, c'est que la source de l'émigration irlandaise commence à s'épuiser. L'expatriation, d'une part, la famine de 1847 et les épidémies, de l'autre, ont fait un tel vide dans les rangs de la population, que si l'*exode*, comme on l'appelle, ne s'était pas ralenti, il y aurait eu bientôt une Irlande sans Irlandais. En présence du recensement de 1851, qui constate sur une période décennale un déficit de 1,659,330 habitants, cette hypothèse n'est pas une exagération. On conçoit qu'en devenant si générale, l'émigration a cessé d'être nécessaire, du moins au même degré. Quelles étaient en effet les causes principales de l'énorme développement qu'elle a pris? La dispproprortion qui existait entre les facultés productives du sol et le nombre des habitants qu'il devait nourrir; l'excès de la concurrence parmi les travailleurs, et par suite l'abaissement démesuré du taux des salaires. Les Irlandais quittaient leurs pays parce qu'ils s'y sentaient à l'étroit et mal à l'aise. Aujourd'hui qu'un travail plus abondant et mieux rétribué leur procure un bien-être relatif, il est tout naturel qu'ils soient moins disposés à aller chercher au loin ce qu'ils trouvent dans leur propre patrie. Il est même permis de supposer que la diminution constatée en 1852 dans le chiffre des émigrants aurait été beaucoup plus considérable sans la puissante

attraction qu'exercent sur les Irlandais de l'Europe les Irlandais des États-Unis et du Canada. On évalue à plus de 30 millions de francs les sommes qu'ils ont envoyées l'année dernière, par l'entremise seule de la poste et des principales maisons de banque, pour payer le passage des parents et des amis qui sont restés derrière eux.

Si l'exode, malgré de tels encouragements, a subi en 1852 un temps d'arrêt, on ne peut donc l'attribuer qu'à l'amélioration du sort des classes laborieuses, amélioration que fait ressortir avec évidence la statistique des maisons de refuge,

Du mois de janvier 1851 au mois correspondant de 1852, le nombre des pauvres valides admis dans ces établissements a diminué de 41 p. 100.

En même temps que s'est modifiée la proportion dans laquelle la Grande-Bretagne et l'Irlande participaient respectivement jusqu'à ce jour à l'émigration, la répartition des émigrants entre les divers pays de destination présente également des différences notables, comme l'indique le relevé comparatif qui suit :

Années.	États-Unis.	Possessions anglaises du nord de l'Amérique.	Australie.	Autres contrées.	Total.
1851	267,357	42,605	21,532	4,472	335,966
1852	244,264	32,876	87,881	3,749	368,570

On voit par ce tableau qu'en 1852 le nombre des émigrants pour les contrées autres que l'Australie

a diminué de 33,551, tandis qu'il a augmenté de 66,349 pour les colonies australiennes.

Sur les 87,881 émigrants qui d'après les relevés, fort incomplets d'ailleurs, sont partis pour cette dernière destination, 53,529 se sont embarqués à leurs frais, 34,152 ont obtenu le passage gratuit. On peut s'étonner qu'en présence du mouvement spontané de l'émigration vers ces parages, il ait été jugé nécessaire de continuer les subsides destinés à l'encourager à une époque où elle était moins populaire. L'exploitation des mines d'or semblait devoir offrir un appât suffisant. Jamais cependant les colonies australiennes n'ont fait d'aussi grands sacrifices que l'année dernière pour attirer de nouveaux émigrants, ni envoyé dans ce but à Londres de plus fortes remises.

Les commissaires du gouvernement ont eu à leur disposition, en 1852, jusqu'à 8,265,000 fr. que les comités d'émigration de Sydney, de Melbourne, les pressaient d'employer. On aurait voulu qu'ils pussent expédier jusqu'à 5 à 6,000 émigrants par mois, et quoique, de juin à octobre, ils eussent affrété jusqu'à 56 navires d'un fort tonnage, on se plaignait de la lenteur de leurs opérations.

Cette impatience des colons s'explique par les besoins qu'ils éprouvent de remplacer les nombreux travailleurs que leur enlève l'exploitation des gisements aurifères. Ils ont compris, avec une rare intelligence, que les grands intérêts de la colonie étaient compromis par cette diversion, et qu'il leur

fallait à tout prix, sous peine de perdre le fruit de leurs efforts et de leurs sacrifices, maintenir le caractère agricole de leurs établissements. La production de la laine conserve, à leurs yeux, une tout autre importance que celle de l'or, et leur plus grande préoccupation a été, l'année dernière, de sauver la tonte (*to save the coming clip of wool*). Ils y ont réussi, et les manufacturiers anglais, qui s'attendaient à un énorme déficit dans l'envoi des laines d'Australie, ont été fort étonnés de recevoir à peu près les mêmes quantités que l'année précédente.

Un autre fait remarquable s'est produit sous l'empire des mêmes circonstances et des mêmes nécessités. Les colons avaient jusqu'alors prié les commissaires du gouvernement de leur envoyer des individus robustes, habitués aux travaux pénibles. En 1852, ils leur ont fait une recommandation toute différente : ils les engageaient à choisir les personnes d'une constitution moins vigoureuse, d'un caractère moins énergique, donnant pour raison de cette préférence que celles-là du moins pourraient être plus facilement retenues aux travaux des champs et seraient moins tentées de renoncer à la vie pastorale pour s'enfuir aux mines. Les commissaires du gouvernement ont dû tenir compte du désir des colons et se décider à leur envoyer pour renforts des tisserands, des fileurs, des peigneurs de lin, etc., qu'ils avaient auparavant presque toujours refusé d'admettre au bénéfice du passage gratuit. Il ne paraît pas, au reste, qu'ils aient eu beaucoup à se fé-

liciter de s'être départis de la règle qu'ils avaient, jusqu'en 1852, invariablement suivie, et, en ce moment, au risque d'envoyer des chercheurs d'or au lieu de bergers, ils sont revenus à l'ancien système. Seulement, comme l'émigration *spontanée* se compose presque exclusivement d'individus du sexe masculin, ils ont pris le parti de ne point accorder le passage aux hommes qui émigrent seuls ou aux familles dans lesquelles le nombre des garçons dépasse celui des filles. Cette règle leur a permis d'envoyer en Australie un nombre relativement considérable de femmes.

Voici comment se sont répartis les 34,354 émigrants transportés aux frais des colons :

COLONIES.	ADULTES.		ENFANTS.		TOTAL.
	Sexe masculin.	Sexe féminin.	Sexe masculin.	Sexe féminin.	
Nouvelle-Galles du Sud.	1,942	2,907	1,303	1,261	7,413
Victoria.	5,337	7,252	3,673	[illegible]	[illegible]
Australie méridionale.	1,670	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]
Terre de Van-Diemen.	183	347	93	130	703
Australie occidentale.	135	276	104	117	[illegible]
Nouvelle-Zélande.	79	67	55	58	259
Total.	9,846	12,384	6,196	5,289	34,354

On voit par le tableau qui précède que les commissaires, voulant encourager l'émigration de familles entières, ont dû admettre un très-grand nom-

bre d'enfants. Le chiffre de la mortalité à bord des navires s'en est ressenti. Sur *le Marco-Polo*, *le Wanata* et *le Bourneuf*, qui comptaient 2,581 passagers, le nombre des morts, pendant la traversée, ne s'est pas élevé à moins de 181, dont 152 en bas âge. Un autre navire, *le Feconderoga*, a perdu 165 passagers, dont 65 n'avaient pas atteient l'âge de quatorze ans.

Ce qui a surtout contribué à l'accroissement de la mortalité, c'est la nécessité où se sont vus les commissaires, pour répondre à l'impatience des colons, d'affréter des navires d'un très-fort tonnage, quelques-uns à deux ponts, pouvant transporter un très-grand nombre de passagers. Cette agglomération d'individus dans un étroit éspace mal aéré a naturellement provoqué des maladies épidémiques. Aussi les commissaires ont-ils résolu de ne plus employer à l'avenir de navires à deux ponts. Comme ils le font justement observer, ils n'avaient guère le choix en 1852, par suite de la rareté des moyens de transport et de l'excessif renchérissement du fret. Ils ont dû payer aux armateurs, en 1852, jusqu'à 575 fr. par passager adulte. C'est une augmentation de 325 fr. sur les premiers mois de 1851. On conçoit qu'il ait été difficile à l'administration, forcée de faire face à ce surcroît de dépense, de prendre toutes les mesures que pouvait lui inspirer sa sollicitude pour le bien-être des émigrants.

Établissement de Victoria. — De toutes les colonies australiennes, Victoria est celle où l'immigration

s'est opérée sur la plus large échelle ; on en peut juger par le tableau suivant, qui embrasse la dernière période quinquennale :

ANNÉES.	ÉMIGRANTS ARRIVÉS D'ANGLETERRE à bord de navires affrétés		
	par le gouvernement.	par tous autres.	TOTAL.
1848.	5,952	1,232	7,184
1849.	6,049	3,859	10,268
1850.	1,140	3,075	4,215
1851.	3,724	2,020	5,744
1852.	20,313	37,325	57,568

Dans ce nombre ne sont pas compris les nombreux émigrants débarqués à Melbourne et à Geelong, venant des colonies voisines ou des pays étrangers. En 1852 on a compté, dans certains mois, jusqu'à 5,000 individus appartenant à cette catégorie.

On aurait pu croire qu'un aussi prodigieux accroissement dans le chiffre de la population de la colonie aurait eu pour effet de prévenir l'exagération du prix du travail. Tel n'a point été le cas, cependant, comme le constate le relevé comparatif du taux des salaires avant l'année 1852 et pendant cette dernière période.

NATURE DE L'EMPLOI.	TAUX DES SALAIRES	
	avant 1852.	au mois d'octobre 1852.
	l. sch. d.	l. sch. d.
A l'année avec nourriture et logement :		
Gardiens (hut keepers)	19 » »	37 10 »
Bergers	20 » »	40 » »
Domestiques mâles	27 10 »	52 10 »
Domestiques femmes	16 » »	25 » »
A la semaine, sans nourriture et logement :		
Forgerons	2 » »	5 10 »
Briquetiers	2 10 »	5 5 »
Charpentiers	1 12 6	6 10 »
Bouchers	2 10 »	4 10 »
A la semaine, avec nourriture :		
Hommes de peine	» 10 6	3 6 »
Garçons de ferme	» 10 6	1 1 6
Matelots (pour le voyage en Angleterre)	14 » »	65 » »

Le prix des denrées alimentaires s'est élevé dans une proportion beaucoup plus forte encore que le taux des salaires. L'augmentation pour certains articles est, comme on va le voir ci-dessous, de 100, 200, et même 300 p. 0/0.

ARTICLES de consommation.	UNITÉS.	PRIX	
		avant 1852.	au mois d'octobre 1852.
		liv. sch. d.	liv. sch. d.
Farine	tonne.	12 » »	42 » »
Pain	loaf de 4 liv.	» » 8 1/2	» 2 6
Mouton	livre.	» » 1 1/2	» » 5 1/2
Beurre	*id.*	» 1 3	» 2 7 1/2
Thé	*id.*	» 1 3	» 2 6
Poulets	la paire.	» 2 »	» 15 »

Le renchérissement des subsistances est naturellement plus considérable dans le pays des mines qu'à Melbourne même.

Le revenu public de l'établissement de Victoria présente une amélioration notable. Le revenu général, qui ne montait qu'à 30,322 liv. pour le troisième trimestre de 1851, dépasse pour la période correspondante de 1852 la somme de 100,000 liv. En ce qui concerne le revenu territorial, qui consiste dans le produit de la vente ou de la location des terres, et de la redevance payée par les mineurs, le progrès est plus marqué encore. La comparaison entre les deux périodes précitées fait ressortir une augmentation de 840,319 liv. ou de 1,890 p. 0/0. On calcule que cette branche de recette a dû rapporter au trésor colonial pour l'année entière la somme de 651,706 liv.

C'est dans le district de Bendigo, à l'est du mont Alexander, que l'exploitation des gisements aurifères a attiré le plus grand nombre de travailleurs. Le surintendant, M. Latrobe, en comptait de 50 à 60,000 au mois de novembre dernier. Aux mines dites d'Eureka, près du mont Ballazat, qui ne paraissaient pas devoir être moins productives, 5,000 individus se trouvaient réunis à la même époque. Les commissaires du gouvernement, dans leur rapport, estiment que l'exportation totale de la colonie s'est élevée, pour les dix premiers mois de 1852, à 1,102,950 onces d'or, d'une valeur approximative de 3,308,850 liv. st. (72,721,250 fr.). Il faut tenir

compte, en outre, des quantités qui ont été transmises en Europe par des occasions particulières, sans être déclarées à la sortie.

Nouvelle-Galles du Sud.—Quoique, en raison de l'abondance de sa production aurifère, l'établissement de Victoria laisse un peu dans l'ombre la Nouvelle-Galles du sud, la situation de cette dernière colonie continue néanmoins d'être florissante. Le nombre des émigrants qui y ont été transportés aux frais des colons s'est élevé, du 1er janvier 1852 au 31 mars 1853, à 10,979. Le produit de la vente et de la location des terres appartenant à l'État est évalué, pour 1851, à 113,241 liv. st. Le découverte des mines d'or, au nord de la baie de Moreton, ne peut manquer de faire refluer plus tard sur la Nouvelle-Galles du sud, dont les ressources agricoles suffisent d'ailleurs pour assurer la prospérité, un très-grand nombre d'émigrants, attirés à Victoria par la réputation, bien justifiée d'ailleurs, de la richesse de ses gisements aurifères.

Australie méridionale (South Australia). — Cet établissement a vu déserter, l'année dernière, pour les mines d'or, une assez grande partie de ses habitants; mais il paraît que beaucoup d'entre eux y sont déjà revenus et ont consacré à l'achat de terres le bénéfice qu'ils ont retiré de leur excursion aux *gold fields*. Aussi l'État a-t-il vendu, en 1851, 82,589 acres (soit 17,640 acres de plus que l'année précédente). Le revenu territorial s'est élevé à 107,201 l. st., et la dette publique a été réduite à un chiffre in-

signifiant. Pendant la même période, la culture s'est étendue sur 71,728 acres. Du 31 mars 1851 à l'époque correspondante de l'année suivante, les exportations ont consisté en 3,281,648 livres de laine; 19,638 quarters de grains et farines; 7,122 tonnes de minerai de cuivre, et 39,225 quintaux de cuivre. L'exploitation de ce métal promet de devenir pour l'Australie méridionale une source de prospérité réelle et durable. Port Wakefield reçoit déjà un grand nombre de navires affrétés pour le compte de la compagnie des fondeurs de cuivre dont le siége est à Londres. Le tonnage collectif des bâtiments qui, en 1851, ont pris charge dans ce port, à destination de l'Angleterre, dépasse 22,000 tonneaux. Jusqu'à ce moment on n'a pas encore trouvé de l'or dans cette colonie, mais des indices assez positifs autorisent à penser qu'il existe sur quelques points des gisements aurifères.

Terre de Van-Diemen. — Tous les efforts du gouvernement local tendent à retenir les colons, sur lesquels l'établissement voisin de Victoria exerce une si puissante attraction. Un nouveau règlement leur livre les terres disponibles aux conditions les plus avantageuses, pourvu qu'ils s'engagent à une résidence de cinq années. Cette mesure ne paraît pas avoir produit tout l'effet qu'en attendaient ses auteurs; car, si les terres ont été fort demandées, on constate, par contre, un déficit considérable dans la quantité d'acres mis en culture. L'intérêt agricole n'est pas le seul d'ailleurs qui ait souffert du voisi-

nage des régions aurifères. Les pêcheries, les constructions navales, les armements sont en pleine décadence, un grand nombre de navires baleiniers pourrissent dans les bassins, faute de pouvoir être équipés. Pour remédier à ce triste état de choses, le gouverneur de la colonie avait proposé diverses mesures propres à encourager l'immigration, mais elles n'ont pas obtenu l'assentiment de l'administration métropolitaine, qui a toutefois dirigé sur la terre de Van-Diemen plusieurs navires, à bord desquels les femmes étaient en majorité.

Australie occidentale. — Cette colonie est celle de toutes qui a fait le moins de progrès; le produit de la vente des terres de 1851 ne s'est élevé qu'à 2,328 l. st.; mais on espère que la résolution prise par le gouvernement de maintenir dans la *Western Australia* un dépôt de *convicts*, permettra de donner à la culture plus d'extension. Tandis que les colons de Van-Diemen et de la Nouvelle-Galles du sud menacent de s'insurger si l'Angleterre continue de leur envoyer ses déportés, ceux de l'Australie occidentale, au contraire, les acceptent avec empressement et gratitude, dominés avant tout par le besoin d'obtenir la main-d'œuvre à meilleur compte. S'ils réussissent à développer leur exploitation rurale, ils trouveront dans les colonies limitrophes un marché très-avantageux pour les denrées alimentaires. On remarque que leurs exportations de chevaux pour les Indes orientales, et de laine et de fourrures pour l'Angleterre, sont en voie d'accroissement.

La dernière partie du rapport des commissaires de l'émigration concerne particulièrement les possessions anglaises de l'Amérique du Nord, les Indes occidentales et l'île Maurice. Elle contient des détails de la plus haute importance sur l'immigration des *Koulies*, des Chinois et autres travailleurs libres dans les colonies à sucre, si rudement éprouvées par la suppression de l'esclavage et par l'abolition graduelle du traitement de faveur dont jouissaient leurs produits sur le marché britannique.

L'amiral Roussin.

Par une partie considérable de sa longue et belle carrière, l'amiral Roussin appartenait à l'histoire des sciences géographiques dans le quart de siècle qui vient de s'écouler; c'est à ce titre que nous reproduisons le discours que M. le vice-amiral Baudin a prononcé, le 1er mars dernier, sur la tombe de celui dont il fut longtemps le compagnon d'armes.

« Messieurs, l'illustre amiral (1) qui vient de nous retracer en termes si touchants la noble vie de notre ami commun, m'a laissé peu de choses à dire, et cependant c'est un besoin de mon cœur de vous exprimer aussi mes regrets.

» Il y a cinquante ans que j'ai connu l'amiral Roussin; il en avait alors un peu plus de vingt-deux; il n'était encore qu'aspirant de la marine, et tel était dès lors l'ascendant de son caractère, qu'on n'ap-

(1) M. l'amiral de Mackau.

prochait ce jeune homme qu'avec déférence et avec une sorte de respect.

» C'est que ce caractère avait été formé par des épreuves auxquelles succombent les âmes vulgaires, mais qui inspirent un redoublement d'énergie aux âmes énergiques.

» Aussi, chez lui, rien ne se ressentait de la légèreté et de la futilité de la jeunesse. Tout en se montrant bienveillant et aimable, il était grave et réfléchi, parce que son esprit était sans cesse occupé de choses honorables et utiles. Il avait eu à traverser, dès son début dans la carrière, une longue période de guerres malheureuses; mais son cœur n'en avait point été abattu. Lorsqu'après la paix d'Amiens, il vint dans les mers de l'Inde, embarqué comme aspirant sur la frégate *la Sémillante*, il était remarquable par son énergie extrême. C'est alors que je le connus et que commença notre amitié. Bientôt une seconde guerre éclata : il fut fait officier, et une nouvelle ère s'ouvrit pour lui. Pendant sept ans, de 1803 à 1810, une petite division navale, dont la colonie de l'île de France était le centre d'opérations, tint en échec, dans les mers de l'Inde, des forces anglaises quinze ou vingt fois plus considérables que les nôtres, et porta des coups sensibles au commerce de la Grande-Bretagne. Une navigation active, une série de campagnes brillantes et de nobles succès, auxquels, bien qu'en sous-ordre, il prit une part distinguée, donnèrent un nouvel élan à l'âme du jeune officier, que l'âpreté de ses débuts

n'avait fait que fortifier. L'éducation des difficultés lui avait été profitable ; celle des succès ne le lui fut pas moins. Ce fut alors que se forma en lui l'union du savoir et de l'enthousiasme, de la capacité et du caractère, et quand, après la perte de notre colonie de l'île de France, écrasée par une expédition gigantesque, il revint dans la mère-patrie, en 1811, à l'âge de trente ans, toutes les qualités se réunissaient en lui pour en faire un capitaine complet, le plus complet peut-être dont notre marine se soit honorée depuis un siècle.

» Aussi, accueilli avec distinction par l'empereur Napoléon, fut-il presque immédiatement chargé de la mission la plus difficile et la plus périlleuse, et si j'insiste sur ce détail de sa vie, si j'y ramène votre attention, c'est qu'après l'avoir étudié avec toute la mienne, il a laissé dans mon esprit, depuis plus de quarante ans, une admiration profonde, et que j'éprouve le besoin de vous faire partager.

» En confiant au capitaine Roussin le commandement de *la Gloire*, l'Empereur avait voulu que cette frégate, qui armait pour la première fois au Havre, en sortît pour aller croiser dans l'océan Atlantique. C'était dans l'hiver de 1812 à 1813, après la désastreuse retraite de Moscou, à une époque de revers capable d'ébranler les plus mâles courages. Les matelots manquaient; il fallait, avec un équipage novice, composé en grande partie de conscrits mourant du mal de mer, tromper la vigilance des ennemis que toutes les circonstances favorisaient; il fallait

le primer de manœuvre ; traverser, la mèche allumée, un premier, un second, un troisième cordon de croiseurs, qui formaient comme un réseau dans toute l'étendue de la Manche. Les difficultés étaient si nombreuses et tellement puissantes, que le chef le plus capable et le plus courageux n'était même pas sûr de succomber avec honneur. Deux frégates qui avaient récemment tenté l'entreprise avaient péri misérablement. La population tout entière du Havre regardait donc toute tentative à ce sujet comme impraticable, et cette opinion aurait démoralisé le jeune équipage de *la Gloire*, en lui inspirant la défiance et le découragement, si l'ardeur et l'énergie du chef ne se fussent communiquées à *tous* les cœurs. Avec cette supériorité d'activité et de décision qui le distinguaient si éminemment, il surmonte toutes les difficultés de l'entreprise, sort du Havre par une belle nuit de décembre, traverse les forces ennemies en combattant, va s'établir en croisière dans l'Océan, et après avoir exercé son jeune équipage pendant deux mois et demi et fait douze prises, il conduit *la Gloire* à Brest, où son arrivée est saluée par de vives et unanimes acclamations.

» La paix qui survint l'année suivante interrompit la carrière militaire du jeune et brillant capitaine.

» Je ne dirai qu'un mot de ses travaux subséquents. Déjà, tout en faisant la guerre dans les mers de l'Inde, il s'y était occupé d'explorations hydrographiques. Chargé, en 1816, d'une reconnaissance

fort étendue, celle des côtes occidentales d'Afrique, il termina en deux campagnes cet important travail. Le talent qu'il y déploya lui fit confier, quelques années après, la mission, plus importante encore, d'explorer les côtes du Brésil, dont il publia en 1826 un atlas complet avec un volume d'excellentes instructions nautiques. Ces deux services rendus à l'hydrographie lui ouvrirent, en 1830, les portes de l'Académie des sciences, et, en 1832, celles du Bureau des longitudes, au nom duquel je déplore aujourd'hui sa perte. C'est à moi, comme à son collègue, son ancien camarade et son ami, que revenait naturellement cette triste et honorable tâche. De tous les officiers qui ont servi avec Roussin au commencement de ce siècle, je crois être le seul survivant aujourd'hui : lui et moi, nous avons vécu ensemble dans l'intimité de la vie du bord; nous avons été en communauté de service, de travaux et de dangers, et pendant trente années nous n'avons cessé d'entretenir une correspondance active. Je peux dire que, dans toute cette longue période d'intimité, commencée dans la jeunesse, continuée dans l'âge mûr, et rompue seulement par la maladie et la mort, je n'ai pas connu à Roussin une pensée, je ne l'ai pas entendu exprimer un sentiment qui ne fût noble et utile. La droiture et l'élévation étaient le caractère distinctif de son esprit; son âme était à la hauteur de toutes les entreprises. Il n'y a pas de résolution si hardie qu'il ne fût capable de concevoir et d'accomplir; il ne lui a manqué que de vivre dans des

circonstances plus favorables au développement de notre force navale que celles dans lesquelles il s'est trouvé sous les gouvernements de la première République et de l'Empire, occupés de grandes guerres continentales qui absorbaient l'attention du pays et épuisaient toutes ses ressources. Aussi l'amiral Roussin n'a-il peut-être pas été assez apprécié, faute d'avoir été assez connu du public. L'envie et l'esprit de dénigrement se sont efforcés d'affaiblir l'importance de sa brillante expédition du Tage; mais les hommes du métier, qui savent quelles difficultés il a eu à vaincre, connaissent tout le mérite d'une telle entreprise, considérée avant lui comme impraticable. Quand on étudie tous les détails de cette expédition, on est saisi d'admiration, surtout en lisant les instructions adressées par l'amiral à ses capitaines. Sa correspondance avec le ministre des affaires étrangères du Portugal n'est pas moins admirable: c'est un chef-d'œuvre de fermeté, de modération et de lucidité. Cette correspondance décèle un talent diplomatique d'un ordre distingué.

» Déjà, quelques années avant, l'aptitude de l'amiral comme négociateur s'était montrée dans sa mission à Rio-Janeiro : chargé par le gouvernement du roi Charles X de mettre un terme aux injustices et aux violences commises contre notre commerce par les forces brésiliennes qui bloquaient la Plata, l'amiral était entré, en ligne de bataille et mèche allumée, dans la rade de Rio, avait mouillé son escadre à portée de fusil des quais de la capitale; puis,

après huit jours de correspondance infructueuse avec le ministère brésilien, il était allé tout droit à l'empereur don Pedro, l'avait personnellement subjugué par l'ascendant de sa parole et de son caractère, et avait obtenu de lui toutes les réparations demandées pour le passé, toutes les garanties désirables pour l'avenir. Ce fut là aussi un glorieux et important service.

» Encore quelques mots, Messieurs, en terminant : Courage à toute épreuve, élévation de sentiments, aspiration constante vers tout ce qui était honnête et honorable, générosité chevaleresque, intégrité parfaite, dévouement ardent au pays, vertus domestiques, vertus chrétiennes ; tel fut, en résumé, le caractère de l'amiral Roussin. Puisse notre France posséder à toutes les époques de tels hommes pour la servir et l'honorer ! Puissent ces hommes être toujours dignement récompensés par l'estime et la reconnaissance du pays ! »

M. Beautemps-Beaupré.

La science vient encore de perdre un de ses plus illustres représentants. M. Beautemps-Beaupré, ancien ingénieur hydrographe de la marine, membre de l'Institut et du bureau des longitudes, est mort récemment à Paris, à l'âge de quatre-vingt-huit ans.

Peu de vies ont été aussi utilement remplies que celle de M. Beautemps-Beaupré. Entré au service de la marine, sous les auspices du savant Buache,

en 1785; embarqué en 1792, avec le contre-amiral d'Entrecasteaux, à la recherche de la Peyrouse, il n'a pas discontinué ses travaux jusqu'en 1848, c'est-à-dire pendant une période de temps de soixante-trois années.

Nommé chevalier de la Légion d'honneur à la création de l'ordre, M. Beautemps-Beaupré avait reçu en 1844 la croix de grand-officier des mains du roi Louis-Philippe, en lui présentant son sixième et dernier volume du *Pilote français*, ce grand et magnifique ouvrage hydrographique, qui demeurera un monument aussi glorieux pour la France que pour son auteur.

On a peine à comprendre qu'une seule vie ait pu suffire à un ensemble de travaux qui se résument par plus de cinq cents volumes de notes manuscrites, rédigées ou revues par M. Beautemps-Beaupré.

En 1806, Napoléon Ier le fit appeler à Vienne, au retour de la campagne de Dalmatie, et lui conféra l'ordre de la Couronne de Fer, pour avoir fait le relèvement des côtes de l'Istrie.

Il y a à peine un an que le ministre actuel de la marine, M. Théodore Ducos, a assisté, au dépôt général des cartes et plans, à l'inauguration du buste de M. Beautemps-Beaupré, qui a pu recueillir ainsi de son vivant ce haut témoignage de gratitude nationale.

BIBLIOGRAPHIE.

Europe.

31. Les Marches de l'Ardenne et des Woëpvres, où le Barrois, le Wallon et le pays de Chiny, étudiés sur le sol, dans les chartes et par les noms de lieux. Par M. Jeantin. Nancy, 1853, 2 vol. in-8 (Paris, Maison). 14 fr.

32. Dissertation ethnographique sur les superpositions de races, la fusion des idiomes et le pêle-mêle des cultes dans l'ancienne Gaule Belgique, entre les barres Mosellano-Wabrienne et Campano-Meusienne (du Col de Langres au pied des monts Ardennais); par M. *Jeantin*. Nancy, 1853, in-8 de 76 pages. (Extrait de l'ouvrage précédent.)

33. Journal of a Residence in the Danubian Principalities in the Autumn and Winter of 1853. By *Patrick O'Brien*. Lond. Bentley, 1854, in-8 de 172 pages. 3 sh. 6 d.

34. Kazan, the ancient capital of the Tartar Khans; with an Account of the Province to which it belongs, the tribes, races, which from its population. By *Edward Tracy Turnerelli*. London, Bentley, 1854, 2 vol. in-8. 21 sh.

Asie.

35. Armenia. A Year at Erzeroum, and on the frontiers of Russia, Turkey, and Persia. By *Rob. Curzon*, Lond. J. Murray, 1854, in-8. Map and illustrat.

36. Notes of a Naturalist in Bengal, the Sikhim and Nepal Himalayas, the Khasia mountains, etc. By *Joseph Dalton Hooker*, M. D. London, J. Murray, 1854, 2 vol. in-8. With illustrations. 36 sh.

37. Shooting in the Himalayas; a Journal of Sporting Adventure and Travel in Chinese Tartary, Ladac, Thibet, Cashmere, etc. By col. *Fred. Markham*. With illustrations. London, Bentley, 1854, in-8. 21 sh.

Afrique.

38. An Account of the progress of the Expedition to central Africa, performed by the order of H. M. Foreign Office, un-

der MM. Richardson, Barth, Overweg and Vogel, in the Years 1850, 1851, 1852 and 1853. Consisting of Maps and illustrations, with descriptive notes, constructed and compiled from official and private materials. By *Aug. Petermann*. London, 1854, in-8. 30 sh.

Amérique.

39. Peruvian Antiquities. By *Mariano Eduard Riviero* and *John James von Tschudi*. Translated into English from the original Spanish, by Fr. L. Hawkes. Boston, 1853, in-8.

40. Exploration of the Valley of the River Amazon, by Lieut. *Will. Lewis Herndon*, U. S. N. Boston, 1854, in-8. 16 sh. (London, Trübner).

Océanie.

41. The Murray River: being a Journal of the voyage of the *Lady Augusta* Steamer from the Goolwa, in South Australia, to Gannewara above Swan Hill, Victoria, a distance from the Sea Mouth of 1400 miles. By *Arthur Kinloch*, Clerk of the Executive Council of South Australia. Adelaide, 1853, in-8.

Mélanges.

42. Anniversary Address to the Ethnological Society of London. By sir *Benjamin C. Brodie*. — *Edinburgh New Philosophical Journal*, n° 110, p. 352-57.

43. On the recent progress of Ethnology. By *Richard Cull*, honorary secretary to the Ethnological Society. — *Edinburgh New Philos. Journal*, n° 111, Jan. 1854, p. 10-25.

44. Recherches numismatiques, concernant principalement les médailles celtibériennes. Par *Gust. Dan. de Loricks*. Paris, Didot, 1854, in-4 de 31 feuilles et demie avec 80 pl. (tome 1er). 40 fr.

45. Gomer; or, a Briefe Analysis of the Knowledge and Language of the ancient Cymry. By *John Gomer Williams*. London, Hughes, 1854, in-8. 4 sh. 6 d.

46. Wanderings of an Antiquary, chiefly upon the traces of the Romans in Britain. By *Thomas Wright*. London, Nichols, 1854, in-8. 8 sh.

47. Die nordisch-germanischen Vœlker, ihre ältesten Heimathsitze, Wanderzüge und Zustände. Eine Uebersetzung der beiden ersten Abschnitte von *P. A. Munch's* Det norske Folks Historie, von G. Friedr. Claussen. Lübeck, Dittner, 1853, in-8 de VIII-264 pages, mit einer Charte. 1 thlr.

NOUVELLE EXCURSION

AU

PAYS D'OUSAMBARA,

DANS LA RÉGION ORIENTALE DE L'AFRIQUE DU SUD,

EN JANVIER ET FÉVRIER 1852.

Par le Rév. Dr KRAPF, Missionnaire apostolique.

Traduit de l'anglais.

(Suite.—Voyez le cahier de septembre 1853, p. 257.)

---

16 *mars*. — Mes présents ont été remis ce matin au roi. C'étaient principalement des couteaux, des rassades, des americanos (cotonnades) et quelques pièces d'étoffes de couleur de Maskât. Ce n'est jamais sans un sentiment de tristesse que je me vois dans la nécessité de faire aux païens des présents de cette nature. Ce que le missionnaire voudrait leur porter avant tout, c'est le royaume du Ciel et Sa justice. Mais comme les chefs ne recherchent que ce qui peut satisfaire leurs appétits sensuels ou flatter leur vanité, et qu'en admettant un missionnaire dans leurs États, ils n'ont pas d'autre objet en vue que de recevoir ces choses de lui, c'est une nécessité

qu'il nous faut subir. L'essentiel est de prendre pied dans le pays, et les présents aux chefs en sont l'unique moyen.

Le vieux roi était sur son divan, honoré et flatté par de nombreux courtisans et ses magiciens assis autour de lui, pendant qu'en mon cœur je faisais ces réflexions. C'est une triste chose, en effet, un messager du Christ assis aux pieds d'un roi puissant, et attendant, silencieux, le moment d'exhorter le royal pécheur qui, lui, ne voit et n'entend que ses sorciers et des courtisans déployant autour de lui les misérables objets de sa convoitise! Après avoir reçu les présents, Kméri se montra souriant et bienveillant; mais il n'eut pas un seul moment à me donner pour écouter la chose principale que j'avais à lui dire. Il me fallut donc, triste et résigné, retourner à ma cabane.

Mindjî Mindjî m'a donné dans la soirée quelques détails sur le peuple d'*Alâ*, dont le nom est arrivé de temps à autre jusqu'aux missionnaires de Rabbaï. Les Alâ sont appelés *Ouassi* par ceux d'Ousambâra. Les Ouakouafi les appellent *Ouandourobbo*. Un certain nombre d'Alâ demeurent à *Masîndé*, pays de plaines situé au voisinage des Ouakouafi, entre Ousambâra et Pâré. Ces Alâ sont les esclaves des Ouakouafi de Masîndé. Le roi d'Ousambâra vit dans des termes de bonne amitié avec ces Ouakouafi, et les Souâheli du village de Pangani vont continuellement chercher de l'ivoire à Masîndé et à Pâré. Il paraît que les Alâ ne sont qu'une fraction détachée

d'une tribu aborigène qui occupait autrefois une grande partie de l'Afrique orientale. On les trouve dans l'intérieur au delà de Djagga, où ils sont appelés *Ouandourobbo*; il y en a aussi quelques-uns à *Chïmba*, dans le pays de Kinika, et d'autres au voisinage de *Dalouni*, dans le Bondeï. Ils habitent les forêts et ne vivent que de chasse, exactement comme les *Ariangoulo*, tribu tout à fait semblable, et peut-être du même sang, qui est dépendante des Galla. Ils n'ont pas de bétail et ne cultivent pas le sol. Toutes les fois qu'ils tuent un éléphant ou quelque autre animal sauvage, ils campent sur le lieu même jusqu'à ce que le produit de leur chasse soit consommé. Il n'est pas aisé de découvrir leurs campements, parce qu'ils sont fort habiles à cacher leurs huttes temporaires. Ce sont d'adroits archers, et ils se cachent dès qu'ils aperçoivent un individu qui n'appartient pas à leur tribu. Ils parlent un idiome qui leur est particulier, et que ni les Souâhéli ni les autres tribus de l'Afrique orientale ne comprennent. Les Arabes prétendent néanmoins que les Alâ sont originaires de l'Arabie, ce qui fait qu'ils ne veulent ni vendre ni acheter comme esclave un individu de cette nation. Les Ouanika de la tribu de Torouma les appellent *Masaka*. On assure que les gens de Torouma ont vendu une grande quantité de ces pauvres gens inoffensifs à l'époque de la grande famine.

Il serait intéressant de poursuivre les recherches au sujet de ce peuple, d'acquérir la connaissance de sa langue, et aussi de voir si l'on ne pourrait pas

déterminer quelques familles à venir se fixer autour de notre établissement de Rabbaï. Peut-être prêcherait-on l'Évangile à ce pauvre peuple avec plus d'effet qu'à d'autres tribus.

J'ai rencontré aussi aujourd'hui un Souâhéli du village de Pangani, qui a été faire le commerce à *Kapouteï*, le principal établissement des Ouakouafi de l'intérieur. Il m'a dit avoir vu une montagne *blanche* à sa droite, désignant par cette expression le nord-est de Kapouteï. Il dit que cette montagne est moins grande que le Kilimandjâro du Djagga. Il faut faire attention que notre Souâhéli n'a vu sa montagne blanche qu'à une distance considérable. Je supposerais volontiers que c'était le *Kénia* ou le *Kirénia*, bien qu'il puisse y avoir dans ces quartiers d'autres montagnes neigeuses que nous ne connaissons pas encore. La caravane dont il faisait partie avait l'intention de se rendre au Kikouyou, mais la férocité des habitants du pays leur permit à peine d'en dépasser la frontière. Il représente les gens de Kikouyou comme très-méchants, et je crois qu'en cela il a bien raison. Les langues de *Pâré*, d'*Ounghénou* et de *Kisoungou* ont beaucoup de rapports entre elles. De même les langues de *Djagga*, d'*Aroucha* et de *Kahé* ont aussi beaucoup d'analogies; tous ces idiomes appartenant, par leurs caractères essentiels, à une seule et même famille.

Les principaux chefs des Ouaségoûa sont Mabéva, Sîmdiri et Kifoûma. Les deux derniers sont ennemis de Kméri. Mabéva est en possession d'envi-

ron six cents fusils et Kméri en a à peine quatre cents.

17 *mars*.—Mbérêko, commandant de la garde du roi, est venu à ma cabane m'informer que Kméri s'était occupé de mon affaire; il ne doutait pas que le roi ne fût sincère au sujet de la concession du mont *Tônghé* (appelé aussi *Mrïnga* et *Pambiré*) pour l'établissement d'une mission. Je lui ai témoigné combien cette nouvelle m'était agréable, et combien j'étais reconnaissant des bonnes dispositions du roi à mon égard; mais j'ai ajouté que je désirais m'entendre ratifier la concession directement et de la bouche même de Kméri. Le roi, m'a dit Mbérêko, s'expliquerait nettement à ce sujet au moment où je prendrais congé de lui.

Les Ouasambâra ont un usage curieux au sujet des esclaves et des criminels qui cherchent un asile. Il y a plusieurs villages où un meurtrier peut se réfugier, et où il n'a rien à craindre de la vengeance du sang. Il en est de même pour lui dès qu'il a touché la personne du roi. Un esclave fugitif, s'il est entré dans la maison d'une femme ou d'un enfant du roi, et que l'épouse royale, ou un prince, ou une princesse, aient touché le malheureux, il ne peut plus être réclamé par son maître; seulement le prix que celui-ci l'a payé doit être restitué par le vendeur. Mindjî Mindjî m'a rapporté l'exemple d'un de ses propres esclaves, qui, après s'être enfui de Pangani, s'était mis sous la protection d'une princesse royale; il ne put recouvrer l'esclave, mais le prix lui en fut compté par ordre du roi. Aussi les mar-

chands d'esclaves n'aiment-ils pas à traverser le Fouga quand ils conduisent des esclaves à la côte. Le roi ne s'est jamais écarté de cette vieille coutume du pays; il couvrira de sa protection le plus grand criminel et le plus misérable esclave plutôt que de porter atteinte à ce droit d'asile souverain.

18 *mars*. — Je suis allé de bonne heure à la cour pour demander au roi l'autorisation de regagner la côte, vu l'approche de la saison des pluies, pendant laquelle il devient très-difficile de voyager dans un pays où les rivières, immédiatement gonflées, cessent d'être guéables, et où les routes deviennent difficiles et dangereuses. J'ai trouvé le roi de la meilleure humeur, tel que je ne l'avais jamais vu depuis mon arrivée. Il parlait en souriant à ceux qui l'entouraient, et les courtisans m'assuraient que le roi en agissait ainsi pour faire honneur à l'étranger qui allait prendre congé de lui.

Au bout d'un moment le roi a pris la parole, — Bana Osman n'était pas présent, — et a dit : « Ce que le Msoungou m'a demandé au sujet du mont Tônghé, je le lui accorde pleinement, et c'est toi, Mbérêko, chef de mes gardes, que je charge de veiller à ce que ma volonté soit faite. Je mets les affaires du Msoungou en tes mains. Tu connais mes dispositions à son égard. »

Mbérêko a pris la main droite du roi et l'a pressée contre le roi lui-même, ce qui est le signe d'une sorte de serment de la personne royale. Mbérêko a été déclaré ainsi mon *mlâou*, c'est-à-dire tout à la fois mon intendant, mon introducteur et mon inter-

médiaire vis-à-vis du roi. Je n'ai plus affaire maintenant qu'à Mbérêko. Chaque gouverneur, serait-il un fils de Kméri, a un mlâou qui réside à la cour de Fouga. C'est par ce mlâou que toutes les affaires se traitent. Mbérêko est aussi le mlâou de Pangani et du district de Tônghé. Cette fonction a de l'analogie avec le *baldâraba* des Abyssins, qui doit introduire les étrangers près du roi et leur servir d'intermédiaire pour toute affaire qui peut les amener devant Sa Majesté. En Abyssinie comme ici, c'est le roi qui désigne un de ses officiers pour être le baldâraba de l'étranger.

Après avoir réglé mon affaire au sujet de Tônghé, Kméri dit à Mbérêko : « Arrivés au village de Pangani, vous donnerez au Msoungou un morceau d'ivoire et deux esclaves, et vous lui fournirez en route trois moutons. Veillez à ce que mes volontés soient accomplies. » J'ai accepté les moutons pour mes provisions de route, mais je n'ai pas cru devoir garder l'ivoire ni les esclaves. Arrivé à la côte, je renvoyai ceux-ci au roi, ainsi que l'ivoire que j'avais d'abord voulu donner à Mindjî Mindjî comme rémunération de ses soins, mais qu'il avait refusé comme d'une trop faible valeur.

J'étais de retour à ma cabane, quand je fus appelé près de Simbôdja, un des fils et des gouverneurs de Kméri, qui réside près du Masîndé, le pays des Ouakouafi dont il a été question plus haut. Simbôdja m'a paru être un jeune homme intelligent, ami des étrangers. Il désirait que j'aille avec lui voir

les Ouakouafi à Masîndé; mais j'ai dû refuser son offre, voulant arriver à la côte avant le commencement des pluies. Je ne doute pas que si on voulait organiser une mission chez les sauvages Ouakouafi, Masîndé ne fût le lieu convenable pour la commencer. De là, le missionnaire aurait devant lui un vaste champ de travaux, car ces sauvages, avec les Masaï leurs frères, s'étendent au nord-ouest jusqu'au centre de l'Afrique. Les Ouakouafi se nomment dans leur propre langue *Logôbi;* cette langue appartient à un groupe tout à fait différent de celui que j'ai mentionné précédemment. Les Ouasambâra sont appelés en kikouafi *Eldònio*, c'est-à-dire les Montagnards. Les Ouasegoûa sont appelés dans la même langue *Elmég*, les Masaï *Elmângati*, et le peuple de Pâré *Barrakanga*. Il semble que l'article arabe *el* existe en kikouafi.

Depuis plusieurs jours j'avais remarqué que les anciens de Fouga cultivaient un champ de terre près de la résidence de Kméri. J'ai demandé pourquoi des gens respectables et influents faisaient ainsi un travail d'esclaves, et j'ai appris que c'était en signe d'honneur et de respect pour le roi, qui était venu dans sa capitale. Les plus grands personnages du royaume paraissent de temps à autre devant Kméri et lui demandent ce qu'ils peuvent faire pour lui être agréable. Il leur désigne alors un champ qu'il désire leur voir cultiver de leurs propres mains, et ils s'y mettent aussitôt avec ardeur. Des femmes de condition honorable participent au même travail,

et ils y apportent tous un tel soin qu'ils ne laissent pas dans le champ une seule mauvaise herbe ; il faut dire aussi que la moindre marque de négligence serait punie d'une amende égale au prix d'un bœuf.

La nuit était venue et nous étions tous couchés, lorsque le bruit des tambours s'est fait entendre dans la ville. On me dit que les Ouasegoûa de Mâfé avaient fait une incursion sur le territoire de Kméri, et que Mbérêko était immédiatement envoyé contre eux avec un détachement de soldats. Une grande confusion régnait dans la capitale.

19 *mars*. — J'ai été chez le roi de très-bonne heure pour prendre congé de lui ; mais il m'a dit ne pouvoir me permettre de partir jusqu'à ce que Mbérêko soit de retour, parce que s'il y avait la guerre dans la direction que je me proposais de suivre je ne pourrais plus prendre cette route.

Vers les neuf heures Mbérêko est revenu avec sa troupe, rapportant qu'il n'y avait d'ennemi nulle part, mais que l'herbe sèche de la frontière avait pris feu, ce qui avait occasionné l'alarme de la nuit.

Le roi n'a plus fait alors d'objection à mon départ, et il m'a congédié par la formule habituelle *Koua hèri*, etc., « Va et sois heureux. »

—

Nous sommes obligés de quitter ici M. Krapf. Dans notre prochain cahier, nous accompagnerons le missionnaire dans sa route de retour, depuis la capitale de Kméri jusqu'à l'établissement de Rabbaï.

UNE EXCURSION

DANS

LES MONTAGNES DU KOURDISTAN.

EN COMPAGNIE DE M. PLACE.

Nous extrayons d'une correspondance particulière de Mossoul, la relation suivante d'une excursion dans les montagnes du Kourdistan :

« Lorsque la nouvelle du différend turco-russe se répandit à Mossoul, elle souleva immédiatement une vive irritation contre les chrétiens. Ce ne fut qu'à grand'peine et après quelques sages mesures de rigueur qu'on parvint, au moins dans la ville et dans les plaines environnantes, à faire comprendre que c'était là un démêlé dans lequel la religion n'avait rien à faire, et que, bien loin d'être hostiles aux Osmanlis, les puissances chrétiennes de l'Occident se montraient, au contraire, décidées à leur prêter efficacement leur appui. La tranquillité revint ainsi peu à peu.

» Mais il n'en fut pas de même dans la montagne, où ces mêmes bruits arrivaient sans correctif, au milieu de populations d'autant plus fanatiques,

qu'elles sont moins éclairées. On put dès lors prévoir que les désastres écartés de Mossoul ne tarderaient pas à éclater dans le Kourdistan.

» En effet, l'on sut, vers la fin du mois de juillet 1853, que deux villages chrétiens, Aramoch et Karamoch, dépendants du district d'Amadyah, venaient d'être livrés au pillage. On annonçait, en outre, que ces faits n'étaient que le début d'un plan de destruction qui allait s'étendre à toute la montagne. Aussitôt, le patriarche chaldéen, Mgr. Planchet, délégué du pape, et le R. P. Marchi, supérieur des dominicains, accoururent auprès du consul de France en le suppliant de se transporter sans retard sur les lieux pour arrêter ces désordres. S'engager, en pareil moment, au milieu de ces montagnards féroces chez qui l'autorité du sultan n'est guère que nominale, n'était pas chose facile. D'ailleurs les lieux où s'accomplissaient les désordres ne dépendent pas du pachalick de Mossoul ; il était absolument nécessaire, pour la répression de ces excès, d'obtenir le concours direct et très-actif des pachas de Van et de Bach Kala ; et Mossoul est séparé de ces deux pachaliks par quinze journées de marche à travers les montagnes, c'est-à-dire par toute l'épaisseur du Kourdistan. Mais en présence de la question d'humanité et des prières qui lui étaient adressées, le consul n'hésita plus à entreprendre ce long et périlleux voyage. Quant à moi, j'éprouvais depuis longtemps un vif désir de visiter ces contrées, et je ne pouvais le faire dans des conditions plus favo-

rables. Ce fut donc avec une véritable joie que j'obtins la permission de me joindre à l'expédition.

»Après s'être procuré les cadeaux nécessaires, suivant l'usage de ces pays pour honorer et se rendre favorables les aghas kourdes qu'il devait avoir occasion de visiter, le consul se mit en marche, accompagné d'une escorte que lui avait fournie le pacha, et qui se composait de cinq de ses cawas et de quinze cavaliers irréguliers.

»Arrivés à la ville d'Amadyah, dans le district de laquelle avaient été pillés les deux villages, il eut avec le mutécellim une entrevue dans laquelle il s'attacha à lui démontrer la nécesssité de frapper un coup de vigueur en arrêtant l'agha kourde qui avait dirigé le pillage. Le mutécellim se rendit à ses raisons et fit en effet saisir Phares-Agha pour être remis, à Bach-Kala, entre les mains des autorités turques.

» Le consul reçut en même temps la visite de l'évêque d'Amadyah, qui vint le remercier avec effusion d'être arrivé au secours de ses ouailles, et le pria de lui obtenir des pachas de Bach-kala et de Van de nouveaux bouiourouldis, faute desquels, nous dit-il, la sécurité de tous serait fort compromise.

» Après trois jours de marche, nous atteignîmes sans encombre Tchal, capitale des Signarès, tribu célèbre, même dans le Kourdistan, par ses brigandages. De là nous nous remîmes en route vers le village chrétien de Tchoubi. Nous cheminions depuis

le matin, et, nous sachant éloignés seulement d'une heure de marche de ce village, nous avions cessé de nous tenir sur nos gardes, lorsque tout à coup nous entendîmes de grands cris et vîmes la crête des montagnes, sur la droite, se couvrir de Kourdes. La position était assez difficile. Nous étions engagés sur une pente étroite et rapide où les chevaux, surtout ceux des muletiers, avançaient avec beaucoup de peine, et, du haut des montagnes, il était assez facile de nous écraser à coups de pierres. Cependant, il fallait prendre un parti et organiser notre plan de défense. Nos assaillants paraissaient surtout s'efforcer d'atteindre un mamelon au sommet duquel arrivait le chemin; le consul envoya dix de nos cavaliers s'y établir avant eux. Pendant ce temps, nous pressions autant que possible la marche des chevaux de caravane, et nous nous placions à l'arrière avec le reste de l'escorte. Les Kourdes, qui avaient compté que nous gagnerions de l'avant en abandonnant les charges, apercevant cette manœuvre, commencèrent à faire rouler sur nous des quartiers de roches et à nous tirer des coups de fusil. Nous parvînmes cependant à gagner le sommet du mamelon, d'où nous voyions déjà à nos pieds le grand village de Tchoubi. Certains désormais de ne pouvoir être enveloppés, nous fîmes descendre toute la caravane vers le village, et nous ordonnâmes à tous les cavaliers de l'escorte de mettre pied à terre, décidés à ne pas nous éloigner sans avoir fait tête aux assaillants. Ceux-ci continuaient à

descendre en tirant sur nous, et en faisant rouler des rochers. Sachant que les Kourdes avec leurs carabines très-pesantes, ne peuvent ajuster sans appuyer leur arme sur une pierre, et qu'il leur est ainsi impossible d'atteindre un homme en mouvement, nous nous partageâmes en deux groupes, et nous commençâmes à escalader les rochers en ayant soin de monter par des lignes obliques, afin que le feu des Kourdes ne pût nous prendre en enfilade. Quand les montagnards virent qu'au lieu de fuir nous marchions résolûment sur eux ils commencèrent à reculer, la panique s'empara d'eux, et ils disparurent comme par enchantement.

» En descendant à Tchoubi, nous crûmes un moment à une nouvelle attaque : une troupe de gens armés accourait à notre rencontre, et nous nous préparions à les bien recevoir, quand nous apprîmes que c'étaient des chrétiens auxquels nos guides avaient donné l'alarme, et qui venaient nous porter secours. Ces chrétiens, qui savaient le but de notre voyage et voyaient en nous des protecteurs et des chefs, étaient devenus très-belliqueux. Ils parlaient d'aller sur-le-champ attaquer la tribu des Pignanès, et de prendre leur revanche des brigandages exercés par leur chef Beder-Khan-Bey. M. Place eut toutes les peines du monde à leur faire entendre que ce n'était pas à eux à se mêler de cette affaire, mais bien aux pachas de Van et de Bach-kala, ennemis comme eux de ces bandes de pillards, et très-disposés à en faire bonne justice. Ils finirent par comprendre ses

raisent, et deux cents d'entre eux se détachèrent pour nous accompagner jusqu'à Djoulamergh.

» Quelques heures avant d'arriver à cette ville, nous rencontrâmes le mutécellim Dervich-Bey, qui était venu au-devant de nous avec une quinzaine de cavaliers pour nous protéger contre une nouvelle attaque. C'est un homme remarquable sous bien des rapports, et qui contribue plus que tout autre à maintenir l'ordre dans le Kourdistan. Prudent, courageux, il administre parfaitement son vaste district; il est la terreur des Kourdes, et sous sa main vigoureuse chacun vit en sûreté.

» De Djoulamergh nous nous rendîmes à Mâden, pour nous diriger ensuite vers Bach-kala.

» En arrivant dans cette ville, nous fûmes reçus par le gouverneur de la façon la plus franche et la plus cordiale. Pendant quatre jours il s'entretint longuement et amicalement avec notre consul des affaires du pays, des intérêts et des rapports des tribus du Kourdistan, tant musulmanes que chrétiennes, et des dispositions des aghas et des mutécellims, arrêtant immédiatement ce qui restait à faire sur chaque point important pour rétablir la tranquillité d'une manière durable. « Allez à Van, lui dit-il en le quittant, et vous verrez à votre retour si mes actes répondront à mes paroles. »

Nous partîmes pour cette capitale avec notre escorte renforcée du kawas-bachi de Bach-kala, de deux hommes de confiance du pacha et de douze cavaliers irréguliers. Malheureusement nous n'y

rencontrâmes pas le gouverneur général, Mehemed-Pacha, qui venait de partir pour le camp de Bayazid, mais nous trouvâmes dans son fils, qui le remplaçait, l'accueil et les dispositions les plus bienveillants. Il accepta très-amicalement les indications que M. Place lui fournit pour le maintien de la sûreté des chrétiens, et lui remit immédiatement le bouiourouldi qu'il demanda pour l'évêque d'Amadyah.

» A notre retour à Bach-kala, nous eûmes la preuve des bonnes dispositions d'Ismaïl-Pacha. Sur son ordre, l'agha des Pignanès, ainsi que les kiahias des onze villages qui composent cette tribu, avaient été arrêtés; il avait fait rechercher tous les objets volés à l'évêque catholique d'Ourmiah, et les remit à notre consul avec un bouiourouldi pour l'évêque d'Amadyah; enfin, nous désignant les hommes de confiance qu'il nous avait donnés pour nous accompagner à Van: « Je les nomme, nous dit-il, mutécellims de Mâden et de Tchal, en remplacement de ceux qui n'ont pas su réprimer les excès qui s'y sont commis, et je prie le consul de vouloir bien, en témoignage du bon accord qui règne entre les gouvernements chrétiens et celui du sultan, assister à leur installation. »

» Avant de quitter Bach-kala, le consul remercia vivement Ismaïl-Pacha de tout ce qu'il avait fait, et le pria d'accepter une carabine à balles coniques, une paire de pistolets, une longue vue et différents objets de fabrique française qui avaient paru l'intéresser. En retour, il fit présent à M. Place de son

propre cheval, « afin, lui dit-il, que, lorsqu'on vous verra traverser le Kourdistan sur cet animal, qui y est bien connu, on sache que notre amitié est réelle et que vous pouvez compter sur moi. »

» En repassant à Mâden, notre consul remit à l'ancien mutécellim la lettre du gouverneur qui lui annonçait sa destitution, et assista, suivant le désir d'Ismaïl-Pâcha, à l'installation de son successeur. Du reste, un nouvel acte de brigandage vint confirmer bientôt la nécessité de ces mesures de rigueur.

» Il existe au nord de Hakari de vastes gorges où campent en été les Khartouchis, la plus féroce de toutes les tribus nomades du Kourdistan. L'identité du nom avec les Khardouques dont parle Xénophon, et qui occupaient le même pays, leurs mœurs, qui n'ont pas changé, tout porte à croire que ce sont les descendants des terribles montagnards qui ont créé de si grands embarras aux *Dix-Mille*. Nous étions engagés dans ces horribles montagnes, où nul Européen peut-être n'avait pénétré avant nous, et nous venions de passer la nuit à l'étape qui précède Djoulamergh, lorsque le mutécellim, prévenu de notre arrivée, nous informa par un exprès qu'une bande de deux cent cinquante de ces Khartouchis venait de piller le village de Koch-Hanès. Il était parti avec quelques cavaliers pour leur couper la retraite, et nous priait d'accourir avec notre escorte pour lui prêter renfort; son exprès devait nous servir de guide. Nous partîmes en toute hâte, et, comme nous approchions de l'endroit désigné, nous entendîmes

un vacarme épouvantable, et vîmes bientôt un étrange spectacle, une confusion de cavaliers, de Kourdes, de bœufs, de moutons, de chèvres, un pêle-mêle indescriptible. Notre apparition produisit l'effet d'un coup de théâtre. Les Kourdes se débandèrent à l'instant et s'enfuirent en tous sens dans la montagne, où il nous fut impossible de les poursuivre. Nous fîmes reconduire au village de Koch-Hanès les troupeaux qui en avaient été enlevés, et arrivâmes paisiblement à Djoulamergh.

»Le lendemain qui était un jour de fête, un grand nombre d'aghas kourdes, ayant entendu parler de l'affaire de la veille, vinrent, sous prétexte de saluer le nouveau mutécellim qui se trouvait dans notre tente, examiner notre attitude. Le consul les reçut de son mieux, et profita de cette circonstance pour essayer de leur faire comprendre le vrai sens du différend suscité par la Russie, ajoutant que les musulmans de la montagne avaient bien tort de s'en prendre aux chrétiens, et que c'était se conduire à la fois contre la justice et la volonté du sultan. Ils l'écoutèrent avec une grande attention, et lui répondirent que jusqu'alors ils n'avaient pas compris la question ainsi dans le Kourdistan, qu'ils allaient parler partout dans ce sens, et qu'ils lui répondaient que ces désordres ne se renouvelleraient plus.

»A partir de Djoulamergh, nous ne nous arrêtâmes plus qu'à Tchal, ou l'installation du nouveau mutécellim produisit sur les populations une impression très-salutaire. A Amadyah, M. Place remit au mu-

técellim une lettre d'Ismaïl-Pacha, qui fut lue en présence d'un grand nombre d'aghas, et qui recommandait, en termes explicites, aux autorités turques de veiller d'une manière toute particulière sur les chrétiens, les fidèles alliés du sultan. Enfin, la mission que les circonstances avaient imposée à notre consul se trouvant remplie au delà de ses espérances, nous terminâmes ce curieux voyage et rentrâmes à Mossoul après cinquante-trois jours d'absence.»

DE L'ORIGINE
DES WALLONS.

Par M. Ch. Grandgagnage.

Toutes les origines sont obscures. Les nôtres ont pour historien l'auteur le plus éminent que l'on pût souhaiter, et cependant elles ne font pas exception à la règle. César, en effet, aussi grand écrivain que grand capitaine, parle en témoin, et en témoin qui avait eu intérêt à bien observer des faits relatifs aux premiers temps de notre histoire. Chose singulière! son témoignage n'a pourtant servi jusqu'à présent, en quelque sorte, qu'à fournir un aliment à la controverse : César s'est-il en cette circonstance exprimé d'une manière obscure, inexacte, ou ne sont-ce pas les critiques qui, en promenant mal à propos la loupe de l'érudit sur des pages écrites à grands traits par un homme d'État et de guerre, ont trouvé des difficultés où il n'en existait pas? nous sommes fort de cette opinion. Assurément les commencements de notre peuple ne prêtent pas à ce que les Allemands nomment une histoire pragmatique ; on ne peut ni suivre les faits dans leur enchaînement, ni rendre

compte de tous les détails; mais si l'on se borne, comme la nature des choses l'exige, à une appréciation générale des faits, et si l'on résiste d'un autre côté au penchant secret qui pourrait porter de préférence vers l'une ou l'autre origine, nous croyons qu'il est possible et même facile d'atteindre un certain degré de certitude. Avant tout, voyons les textes et citons-les dans leur intégrité en ce qui nous concerne ; ce sera gagner du temps au lieu d'en perdre.

« La Gaule entière est divisée en trois parties, dont l'une est habitée par les Belges, l'autre par les Aquitains, et la troisième par ceux qui dans leur langue se nomment Celtes et que nous appelons Gaulois. Ils diffèrent tous entre eux par la langue, les institutions et les lois. Les Gaulois sont séparés des Aquitains par la Garonne, des Belges par la Marne et la Seine. Les plus vaillants d'eux tous sont les Belges, parce qu'ils sont les plus éloignés de la civilisation de la province romaine, et que les marchands vont fort rarement chez eux leur apporter ces objets qui servent à efféminer les cœurs, et aussi parce que, voisins des Germains qui habitent au delà du Rhin, ils sont constamment en guerre avec eux » (I, 1).

« César étant en quartier d'hiver dans la Gaule citérieure apprit que tous les Belges qui, comme nous l'avons dit, forment la troisième partie de la Gaule, conjuraient contre le peuple romain et se donnaient réciproquement des otages. La conjuration avait pour causes : d'abord la crainte que toute

la gaule étant pacifiée, notre armée ne fût conduite contre eux; ensuite les sollicitations de plusieurs Gaulois qui ne voulaient pas plus que l'armée romaine prît pied en Gaule, qu'ils ne voulaient d'un autre côté y voir rester les Germains » (II, 1).

« César étant arrivé aux frontières belges, les Rèmes (1), le peuple belge le plus voisin de la Gaule celtique, lui envoyèrent des députés pour l'assurer de leur soumission et lui dire : qu'ils n'avaient pas fait cause commune avec les autres Belges, qui avaient tous pris les armes, « que les Germains qui habitent de ce côté du Rhin s'étaient joints à eux, et que telle était leur fureur à tous, qu'eux, Rèmes, n'avaient pu détourner de la conjuration les Soissons, leurs frères et leurs parents, qui avaient les mêmes lois et la même constitution, le même chef militaire et le même magistrat » (*ibid.*, 3).

« Leur ayant demandé quels peuples avaient pris les armes, quelle était leur puissance et leur force

(1) *Remi*. C'est malgré moi que je rejette les formes généralement adoptées. J'ai cru cependant devoir rendre exactement les noms des peuples belges, par trois raisons : d'abord, plusieurs noms ont reçu des transformations diverses précisément parce qu'elles sont arbitraires : ainsi on rencontre Trévirien et Trévirois, au lieu de Trévire; Tongrien, Tongrois, au lieu de Tongre, etc.; 2° parce qu'il n'est pas rationnel de rendre diversement des formes semblables. Si Éburones, par exemple, fait Eburons, Suessiones doit faire Soissons (le *i* s'élide après *s* : voy. Diez I, 159 suiv.) : c'est ce que montre d'ailleurs le nom de la ville; 3° parce que les rapports entre les noms deviennent méconnaissables lorsque ces noms ne sont pas transformés d'une manière uniforme : voyez ce que nous disons dans une note suivante sur le rapport entre les mots Paemanus et Germanus.

militaire, César apprit qu'un grand nombre de Belges étaient issus des Germains; qu'ayant jadis passé le Rhin, ils s'étaient établis là à cause de la fertilité du sol et avaient chassé les Gaulois qui habitaient ces lieux (1), et qu'ils étaient les seuls, qui, lorsque la Gaule tout entière fnt ravagée au temps de nos pères par les Teutons et les Cimbres, les empêchèrent d'entrer sur leur territoire, souvenir d'où résultait pour eux une grande autorité et une grande confiance en eux-mêmes dans les choses de la guerre. Les Rèmes disaient qu'ils étaient exactement renseignés sur leur nombre, parce qu'étant unis avec eux par des parentés et des mariages, ils savaient combien chacun avait promis d'hommes dans l'assemblée générale que les Belges avaient tenue à raison de cette guerre. Les Bellovaques étaient le peuple le plus considérable par la valeur, l'autorité et le nombre d'hommes; ils pouvaient mettre cent mille hommes sous les armes et en avaient promis soixante mille choisis dans ce nombre; ils demandaient en retour d'avoir la direction suprême de la guerre. Les Soissons étaient leurs voisins; c'étaient eux qui possédaient les champs les plus vastes et les plus fertiles. Quelque temps auparavant, ils avaient pour roi Divitiac, le plus puissant de la Gaule, et qui obtint le pouvoir non-seulement sur une grande par-

(1) « Plerosque Belgas esse ortos ab Germanis; Rhenumque antiquitus transductos, propter loci fertilitatem ibi consedisse, Gallosque qui ea loca incolerent expulisse. » J'ai voulu traduire mot à mot ce passage capital. — *Plerosque* ne signifie pas exactement : la plupart, comme on traduit d'ordinaire, encore moins : plusieurs, comme traduit M. Raoux.

tie de ces contrées, mais aussi sur la Bretagne; maintenant c'était Galba qui régnait : sa prudence et sa justice lui avaient valu, d'un consentement unanime, le commandement en chef de la guerre. Les Soissons avaient douze villes fortifiées (1) et avaient promis cinquante mille hommes armés ; c'était aussi le chiffre du contingent des Nervies (2), les plus sauvages d'eux tous et les plus éloignés ; les Atrébates donnaient quinze mille, les Ambiains dix mille, les Morins ving-cinq mille, les Ménapies neuf mille, les Calètes dix mille ; de même les Vélocasses et les Véromandues ; les Aduatuques vingt-neuf mille ; on estimait à quarante mille ce que fourniraient les Condruses, les Éburons, les Céréses, les Pémains, que l'on comprend sous le nom général de Germains (3) » (*ibid.*, 4). César cite plus loin (VI, 32) un cinquième peuple qui portait ce même nom : « Les Sègnes et les Condruses de la race des Germains dont ils sont une fraction (ex gente et numero Germanorum), qui se trouvent entre les Éburons et les Trévires, envoyèrent des députés à César pour le prier de ne pas les compter au nombre

(1) Oppida. Voy. Herzog ad Caes. de B. G., V, 21.

(2) *Nervius*, *Menapius*, ne peut faire que *Nervie*, *Ménapie*, comme *Pius* fait *Pie*, etc.

(3) Qui uno nomine Germani appellantur. — Je remarque qu'il faut changer Paemanus en Pémain, comme Germanus en Germain. Cette analogie mérite d'autant plus d'être conservée, que d'après J. Grimm, Geschichte der deutschen Sprache, p. 787, ces noms seraient formés de même, le premier de l'erse ou gaélique beim (coup, blessure) pluriel beimeanna, le deuxième de gairm (cri, exclamation), pluriel gairmeanna.

de ses ennemis, et de ne pas croire que tous les Germains qui étaient en deçà du Rhin fissent cause commune. »

Tels sont les principaux passages des Mémoires de César relatifs aux Belges. Nous y ajouterons pour le moment ceci seulement. Deux des peuples principaux de la Belgique, les Trévires et les Nervies, se vantaient encore un siècle et demi plus tard de leur origine germaine (Tacite, Germanie, 28) (1), et cette origine est en outre formellement attribuée au deuxième, du moins par Strabon (liv. IV, ch. 3, § 4, éd. de Kramer, p. 295 sq. éd. d'Almel.) : « aux Trévires joignent les Nervies qui sont aussi un peuple germain (2). »

Il semble que ces témoignages sont clairs et positifs. Trois catégories d'habitants occupent la Belgique. L'origine des uns, formant probablement le moindre nombre, n'est pas indiquée : une grande partie provient des Germains; enfin il y a cinq peuples qui portent ce nom même de Germains, c'est-à-dire évidemment qui sont restés purement Germains, qui n'ont pas pris les caractères quelconques qui distinguaient la majorité des Belges.

Maintenant veut-on être fixé sur la dénomination

(1) On oppose à cette prétention de Trévires que Tacite la donne comme telle : « Treveri et Nervii circa *affectationem* Germanicæ originis ultro ambitiosi sunt. » Cela est vrai, mais il admet aussi qu'elle peut être fondée, puisqu'il ajoute : « ipsam Rheni ripam *haud dubie* Germanorum populi colunt. »

(2) *Aussi* peut se rapporter aux Ubies dont Strabon vient de parler ; cependant il me paraît plus naturel de le comprendre des Trévires

de Germains, dans la crainte que César ne l'ait peut-être attribuée erronément aux envahisseurs de la Belgique, ou qu'elle ne désigne chez lui un autre peuple que les Germains-Teutons (on verra plus loin que cette précaution n'est pas inutile)? Nous avons pour première garantie contre toute chance d'équivoque la circonstance que César ayant fait la guerre aux Germains transrhénans, passé lui-même le Rhin et décrit les mœurs de ces peuples par opposition à celles des Gaulois, devait être très-exactement renseigné sur la valeur du mot et à l'abri de toute confusion de noms. De plus, nous avons le témoignage d'un écrivain dont l'autorité est la plus grande après celle de César. Tacite dit, dans le livre qu'il a consacré aux Germains (§ 2), que d'après ce que l'on rapportait « le nom de Germanie était du reste récent et donné depuis peu, attendu que ceux qui ayant passé les premiers le Rhin chassèrent les Gaulois, ceux que l'on nomme maintenant Tongres, s'appelaient alors Germains. C'est ainsi que le nom d'un peuple et non celui de la race a passé peu à peu dans l'usage, de sorte que tous, nommés Germains d'abord par le vainqueur pour inspirer la crainte, prirent bientôt d'eux-mêmes ce nom qu'ils trouvèrent établi. » Donc (quel que soit le sens de ce passage sous d'autres rapports), il est positif d'après cette tradition que les Germains qui envahirent la Belgique étaient une tribu de la grande nation teutonne ou allemande. Veut-on faire remonter avec Diefenbach, Celtica II, 1, 70, la confusion de noms

à la tradition même, que César et Tacite se seraient bornés à transcrire? Mais comment supposer que les Belges auraient confondu les Germains et les Celtes, ou auraient donné le même nom à deux peuples de race distincte?

Voilà ce que nous avons de renseignements directs sur l'origine des Belges. Les renseignements indirects ou d'importance secondaire qu'on rencontre çà et là semblent en partie contredire les premiers. Avant de les examiner, complétons ce qui précède en un point essentiel afin d'achever de déblayer le terrain. Qu'étaient les Belges non issus des Germains? Sans doute un reste des Gaulois, anciens possesseurs du pays, et assez probablement des Gaulois dans le sens restreint du mot, c'est-à-dire des Gaulois-Celtes, car rien n'autorise, je pense, cette distinction entre deux grandes races gauloises sur le continent européen, que cherchent à établir plusieurs historiens modernes (1). Ce reste des anciens

(1) La distinction entre les Gaëls et les Cymris est niée dans les deux sens opposés par MM Schayes et Diefenbach. Le premier (Bulletin de l'Acad. de Brux., t. XVII, 1re partie, p. 158, n. 1) prétend que les Cymris « ne sont qu'une tribu locale, qui ne joue un rôle important que dans les triades galloises; » M. Diefenbach dit, au contraire (Celtica II, I, p. 58 sq.): « Les mots qui nous restent de toutes les parties de la Gaule appartiennent à peu d'exceptions près à une seule branche, laquelle est, comme le prouvent invinciblement plusieurs cas, la Cymrique. » «D'après cela, » ajoute-t-il, « il ne faut pas mettre la langue gauloise à l'égard de la belge, dans le rapport du gadhélique (erse et gaélique) au cymrique, mais plutôt dans le rapport du cymrique au cornique et bas-breton [qui en sont des dialectes]. » La première de ces assertions est répétée et developpée dans le même ouvrage, II, II, p. 434 et suiv.

habitants occupait probablement la portion de la Belgique nommée Belgion (Comment., V, 24 sq, etc.), qui comprenait les Bellovaques, les Atrébates et, selon l'apparence, les Ambiains (Diefenbach, II, I, 61 sq.). On range en outre au nombre des Gaulois de race les Morins, les Véromandues, les Soissons, les Rèmes, les Calètes, les Vélocasses (1).

Si nous ne nous trompons, le lecteur jugera comme nous que l'ensemble des textes précédents est clair, même catégorique, et peut-être s'étonnera-t-il qu'il y ait là matière à contestation. Eh bien! les résultats qu'ils présentent ont été cependant complétement ou partiellement niés par plusieurs savants distingués qui ont cru pouvoir ou devoir, à raison de diverses circonstances, interpréter ces témoignages en ce sens que les Belges appartenaient tous à la même race, à la race celtique, même les peuples désignés spécialement comme Germains : les Éburons, les Condruses, etc., ce nom de Germain désignant primitivement non pas des Allemands, mais bien des Celtes transrhénans (2). Voici un aperçu général des motifs

(1) D'après M. Schayes, Bulletin, etc., XVII, I, 157, nous saurions « par le propre témoignage de César, que la partie méridionale du territoire belge continuait à être habitée exclusivement par plusieurs peuplades celtiques » (les neuf peuples que nous venons d'énumérer) : je n'ai pu découvrir l'endroit des Commentaires qui contient ce témoignage.

(2) Outre Zeuss et H. Müller, Diefenbach et Düncker se prononcent en ce sens. Diefenbach dit dans un article sur l'ouvrage de ce dernier : Origines Germanicæ (voy. l'Allgemeine Literatur-Zeitung, de Halle, avril 1842, col. 558) : L'auteur prouve *avec évidence* que ni les Belges

qui ont produit cette manière de voir : tout à l'heure nous entrerons dans le détail des preuves.

En premier lieu, on n'aperçoit pas de distinction de fait entre les Belges, quoiqu'ils seraient de races diverses et hostiles, la majorité envahisseurs, la minorité vaincus et expulsés de leur patrie ; au contraire, tous les Belges, à l'exception des Rèmes, se révoltent simultanément ; ceux même qui seraient de purs Germains, les Éburons, les Condruses, les Pémains, les Céréses, fournissent leur contingent, comme alliés, il est vrai, plutôt que comme membres de la nation (II, 3 : Germanosque qui cis Rhenum incolunt sese cum his conjunxisse), et n'agissant pas en cela autrement que les Aduatuques, descendants des Cimbres (II, 29), cependant d'après l'apparence se considérant bien comme Belges et même comme Gaulois, puisque Ambiorix, un des chefs des Éburons, va jusqu'à dire (V, 27) qu'il a fait la guerre malgré lui, poussé par la volonté générale, et « qu'eux Gaulois ne pouvaient pas facilement refuser à des Gaulois de prendre les armes, surtout quand il s'agissait de récupérer la liberté de tous. » Relativement à l'origine celtique de ces Germains en particulier, on fait valoir (voy. Diefenbach, II, I, 70 sqq.) le contraste de leur union avec les Belges et de leur hostilité envers les Germains d'outre-Rhin (par exemple on voit, Commentaires, VI, 35), qu'ils sont rava-

ni les Germains cisrhénans formant partie de ce peuple, n'étaient en rien Allemands (« evident erweist der Verfasser die völlige Undeutschheit der Belgen und der zu ihnen gehörigen Germani cisrhenani »).

gés et faits captifs par les Sicambres ; ils nomment ces derniers Germains, comme s'ils parlaient d'un peuple étranger ; leur position n'est d'ailleurs pas celle de conquérants : les Éburons, le peuple le plus considérable des cinq, paraissent faibles et sous le joug de leurs voisins (V, 27, 28); leur apparence est donc à l'inverse bien plutôt celle d'un reste de Celtes chassés par les Allemands. On veut aussi que, d'après les expressions qu'il emploie, César paraisse ne regarder comme des Allemands véritables que ceux qu'il rencontra au delà du Rhin. En second lieu, cette distinction si tranchée entre les Celtes et les Belges qu'annonce le début ne se manifeste pas dans le cours du récit, comme nous venons d'en donner un exemple et comme on en verra d'autres plus loin ; de sorte que si l'on voit figurer des peuples différents, il semble que l'on n'a affaire qu'à une seule nation. Il en est de même de la langue dont la diversité n'apparaît nulle part.

Nous entrerons tout à l'heure dans le détail de cette dernière considération. On verra qu'en effet, s'il y avait réellement diversité de langues, ce qu'il est impossible de nier en présence des paroles si formelles de César, cette diversité, d'un autre côté, n'allait pas, à beaucoup près, jusqu'à la différence absolue. Eh bien ! il en est de même selon nous quant à la diversité des races, que l'on doit admettre sans doute, mais dans des limites fort éloignées d'une diversité complète et radicale. En un mot, nous croyons que la position des Germains, et par suite des Belges,

à l'égard des Gaulois, n'était ni celle d'étrangers ni celle de frères, mais celle de parents à un degré que nous n'essayerons pas ici de déterminer.

Cette position intermédiaire, bien qu'elle résulte déjà des données ethnographiques et linguistiques généralement admises, ne nous paraît pas avoir été jusqu'à présent assez nettement reconnue. On suppose sans motif que les Germains différaient totalement des Gaulois, et, tandis qu'on exagère l'intervalle qui les séparait, on n'exagère pas moins d'un autre côté les traits de ressemblance entre les Belges et les Celtes. De là le choix forcé entre deux erreurs : les uns ayant fait exclusivement ressortir les traits distinctifs des Germains, ne peuvent plus expliquer les rapports nombreux de conformité entre la Belgique et la Gaule proprement dite, et sont entraînés à les nier ; les autres, à l'inverse, ayant exagéré ces rapports de conformité, se voient obligés, pour en rendre compte, d'attaquer le témoignage formel de César et de lui opposer comme contradictoires une foule de faits et d'expressions qui sont parfaitement conciliables. En thèse générale, cependant, lorsqu'on se trouve, comme c'est ici le cas, en présence d'assertions paraissant tendre à la contradiction, sans néanmoins qu'aucune puisse être récusée du chef de mensonge ou d'ignorance, au lieu de développer isolément un côté de ces assertions et le pousser jusqu'à la négation absolue du côté opposé, il faut, le plus que possible, les maintenir simultanément dans leurs droits en les limitant l'un par l'au-

tre. Sur le terrain où nous sommes, surtout celui de témoignages donnés en grande partie occasionnellement, dépourvus d'ailleurs de cette exactitude scientifique que ne connaissaient ni ne recherchaient les anciens, moins analystes que nous, cette façon de procéder est indispensable si l'on ne veut rompre le fil d'Ariane. Les textes de Strabon que nous allons citer pour montrer que les Germains ne formaient nullement l'antithèse des Gaulois, serviront en même temps à prouver cette dernière vérité.

Voici comment Strabon, qui est surtout digne d'attention dans cette partie de son ouvrage quand il diffère de César, modifie l'exposé général de ce dernier : « Les uns divisent la Celtique en trois (peuples) : les Aquitains, les Belges et les Celtes. Les Aquitains diffèrent entièrement non-seulement par la langue, mais encore par la constitution physique, étant plus semblables aux Ibères qu'aux Gaulois; les autres ont tous à la vérité l'apparence gauloise, mais sans avoir la même langue, quelques-uns différant un peu par les langues : ils diffèrent aussi un peu dans leurs gouvernements et leurs manières de vivre » (liv. IV, pr.). La différence entre les Belges et les Celtes est donc peu considérable d'après Strabon. Voyons maintenant ce qu'il dit de celle entre les Germains et les Gaulois : « Immédiatement à l'autre côté du Rhin, après les Celtes et vers l'orient, habitent les Germains qui diffèrent *peu* de la race celtique, sauf qu'ils sont plus sauvages, plus grands et plus blonds, *d'ailleurs semblables* et ayant

l'apparence extérieure, les mœurs et la manière de vivre que nous avons décrites chez les Celtes. C'est pourquoi les Romains me paraissent leur avoir justement donné leur nom, comme s'ils voulaient signifier qu'ils sont de véritables Gaulois : germain signifie en effet dans la langue des Romains : véritable » (liv. VII, ch. 1, § 2, Kramer; p. 443 sq. Almel.). Ce passage n'est pas le seul. Au liv. IV, ch. 4, § 2 (p. 298 sq. Almel.), Strabon se fondant sur cette similitude des Germains et des Gaulois, conclut des mœurs des premiers à celles des seconds : « Toute la race qu'on nomme maintenant Gauloise et Galate est belliqueuse.... (suit une description) : actuellement ils vivent tous forcément en paix et d'après les volontés des Romains qui les ont conquis, mais nous avons rapporté ce qui précède d'après ce qui avait lieu jadis chez eux, et ce qui a lieu encore à cette heure chez les Germains. En effet, ces peuples sont semblable physiquement et sous le rapport des institutions politiques; ils appartiennent à la même famille (καὶ συγγενεῖς ἀλλήλοις οὗτοι) et habitent des pays voisins que le Rhin sépare et qui ont presque tout semblable (1). » De la comparaison du premier de ces textes avec les deux suivants, il nous paraît résulter évidemment : 1° que les Germains avaient effectivement, comme on doit le supposer *à priori*, beaucoup

(1) M. Schayes, les Pays-Bas avant et durant la domination romaine, II, p. 62 sq., par inadvertance sans doute, croit que les deux nations comparées sont, non pas les Germains et les Gaulois, mais les Germains et les Belges.

de traits de ressemblance avec les Gaulois ; 2º qu'il ne faut pas trop insister sur les expressions dont se servent les anciens, car il en arriverait ici que la distance entre les Belges et les Gaulois serait plus grande que celle entre les purs Germains eux-mêmes et ces derniers.

Si donc les Germains différaient des Gaulois sous beaucoup de rapports, — car il ne faut pas que la description de Strabon nous fasse oublier le portrait plus authentique de César (VI, 21) : « les Germains ont des usages fort différents de ceux-ci (ceux des Gaulois), car ils n'ont pas de Druides, etc., » — d'un autre côté, il est certain que cette différence consistait surtout dans les rapports extérieurs et accidentels, tandis que les deux peuples avaient ces traits profonds de ressemblance qui résultent d'une origine commune. D'après cela, on ne sera pas surpris qu'il eût suffi du voisinage des Gaulois pour modifier la manière d'être des Germains. Voyez par exemple les Ubies. Dans le livre I, ch. 54 des Commentaires, nous les voyons poursuivre et massacrer les Suèves, autre peuple germain, précisément par conséquent dans ce rapport hostile dont on tire un argument contre l'origine allemande des Germains cisrhénans. Mais, non-seulement ils massacrent d'autres Allemands : de plus, comme nous l'avons dit, le voisinage des Gaulois a changé leurs mœurs : «De l'autre côté sont les Ubies, peuple jadis considérable et florissant (pour autant que ces expressions sont applicables à un peuple germain), et un peu plus

civilisé que ne le sont les autres, parce que, joignant le Rhin, ils ont de fréquents rapports avec les négociants, et qu'à cause du voisinage ils sont accoutumés aux mœurs gauloises (1) » (IV, 3). Quelques années plus tard, Agrippa transporta ces Ubies, *de leur consentement*, en deçà du Rhin (Strabon, IV, ch. 3, § 4, Kramer; p. 295 Almel.) : les voilà donc, tout aussi bien que les Germains cisrhénans de César, en train de s'incorporer à la nation gauloise.

Le même phénomène s'est produit chez les Belges-Germains sous l'influence d'une cause plus puissante, car, outre le voisinage plus rapproché des Celtes, ils se trouvaient nécessairement en rapports étroits avec la portion encore subsistante des Belges-Gaulois, et même l'on doit présumer que plusieurs peuples belges contenaient les deux éléments, soit mélangés, soit juxtaposés. Ce passage rapporté plus haut, où les Rèmes, que l'on tient pour Celtes d'origine, disent qu'ils savaient parfaitement à quoi s'en

(1) Encore une preuve qu'il faut se garder de donner aux renseignements des auteurs anciens leur portée rigoureuse ! César dit, liv. I, ch. 1, que les négociants viennent très-rarement chez les Belges (minimeque ad eos mercatores sæpe commeant); maintenant, au contraire, il se trouve que ces mêmes négociants viennent souvent chez les Ubies, qui sont beaucoup plus éloignés et moins civilisés (multumque ad eos mercatores ventitant). La contradiction paraît même s'étendre jusqu'à l'assertion relative aux mœurs des Ubies, comme nous le faisons remarquer plus loin. Il se pourrait, du reste, que l'inexactitude fût sur ces points plus apparente que réelle, tout étant relatif dans les appréciations de ce genre : à l'observateur venu de Rome et des Gaules, les Belges, à plus forte raison les Ubies, paraissaient vivre dans un état de barbarie : que s'il les comparait aux Germains de l'intérieur, il devait les trouver presque civilisés.

tenir sur la force de chaque peuple belge, parce qu'ils étaient unis avec eux par des parentés et des mariages, en est une première preuve. Nous croyons qu'en le considérant bien, l'exemple d'Arioviste lui-même en est une seconde. Ce sauvage roi des Germains occupe, par force, selon l'Edue Divitiac, par concession volontaire, selon sa propre version (I, 31, 44), une partie du territoire des Séquains qui l'avaient appelé. Quel qu'en fût le titre, cette occupation ne s'effectue pas comme un pillage, sans ordre, mais elle a ses limites déterminées, un tiers d'abord. Plus tard, Arioviste exige un second tiers : c'est un procédé violent, déloyal, non un procédé de sauvages, de hordes entièrement étrangères, qui prendraient tout ce qui leur conviendrait sans s'inquiéter de tiers ni de quart. D'ailleurs, si vingt-quatre mille Harudes n'étaient venus le rejoindre, il est à supposer qu'Arioviste se fût contenté du premier tiers. Si maintenant on ajoute qu'Arioviste, et sans doute une partie des Germains sous ses ordres, avaient appris le celte (1), il résultera, selon nous, de ces faits, l'une des deux probabilités suivantes : Arioviste n'étant pas rejoint par ses nouveaux alliés, se bornait au premier tiers et finissait par devenir client des Séquains et membre de leur cité; ou, s'étant emparé du second tiers, lui et ses Germains devenaient au contraire le pouvoir domi-

(1) I, 47 : commodissimum visum est C. Valerium Procillum... propter linguæ gallicæ scientiam, qua multa jam Ariovistus longinqua consuetudine utebatur... ad eum mittere.

nant et les anciens Séquains tombaient au rang de vassaux; de toute façon, il y avait incontestablement dans cette occupation d'une partie déterminée du territoire, le germe d'une future communauté politique entre les Germains envahisseurs et les Gaulois vaincus. Or cette conclusion est d'autant plus applicable aux conquérants de la Belgique, qu'Arioviste était un homme emporté et audacieux (1), et qu'on ne peut, en conséquence, supposer qu'il ait agi avec une règle et un ordre exceptionnels. Une troisième preuve enfin, que les Belges *d'origine* germaine n'étaient pas de purs Germains, est, selon nous, dans cette expression même, car si ces derniers étaient restés purs de mélange, il semble que les Rèmes eussent dit simplement : un grand nombre des habitants de la Belgique sont des Germains, et non : sont issus de Germains (2).

Si ces considérations sont fondées, il en résulte donc que les Germains et les Celtes étaient deux éléments essentiellement homogènes et susceptibles d'être combinés ; en outre, que cette combinaison avait déjà eu lieu à un degré quelconque sur le sol

(1) I, 31 : (Ariovistum) hominem esse barbarum, iracundum, temerarium.

(2) On pourrait retrouver des traces de cette dualité dans l'histoire de plusieurs peuples belges. Le rôle ambigu, mi-parti, des Trévires, par exemple, semble s'expliquer naturellement par le mélange des deux races. Des deux chefs qui se disputaient le pouvoir (V, 3, sq.), Induciomare, l'ennemi des Romains, ne serait-il pas le représentant de la population allemande, et Cingétorix «qui resta toujours dans son devoir» (VI, 8) le chef du parti celte?

belge lorsque César y arriva. Par là s'expliquent les dissemblances et les ressemblances, sans qu'il soit nécessaire de faire subir aux textes aucune sorte d'opération.

A l'argument général que nous venons de combattre, les partisans d'une origine celtique des Belges ajoutent des preuves spéciales. Pour éviter une omission involontaire, je vais rapporter ici toutes celles qui sont alléguées par M. Roulez dans le Bulletin de l'Académie de Belgique, tome XVII, 2e partie, p. 153 et suiv.; mais je dois prévenir auparavant que ce savant distingué conclut seulement « contre l'existence d'une civilisation germanique en Belgique à l'époque de la conquête des Romains, » et non contre une origine germanique des peuples qui l'habitaient, bien que les considérations qu'on va voir « rendent cette origine difficile à expliquer. »

Les deux premiers arguments tendent à prouver directement par l'interprétation et la comparaison des noms propres d'hommes et de lieux, seuls débris qui nous restent de la langue des Belges, que cette langue ne différait pas de la celtique. Avant d'examiner les preuves, j'opposerai à toute cette argumentation une double fin de non-recevoir, comme on dit au palais: premièrement, des deux langues à comparer, l'une, celle des Belges, est entièrement disparue comme telle; l'autre, l'ancien celte, n'a guère laissé de traces; en deuxième lieu, ce que nous savons en général est que ces deux langues, le germain et le celte, appartiennent à la

même famille. Dès lors sur quelle base raisonner? Il est évident, en effet, que les langues germaine et celte étant parentes, à un degré qu'on ne peut d'ailleurs encore préciser, et leurs différences, par conséquent, devant être cherchées plutôt dans les dérivés et les formes que dans les radicaux, il faudrait, pour démêler l'origine des noms belges qui nous sont parvenus, ou que ces noms fussent très-nombreux, ou, pour suppléer à leur rareté, que nous connussions parfaitement l'ancien celte et l'ancien germain. Dans le premier cas, le caractère de la langue se manifesterait; dans le second, on aurait des données assez précises pour se hasarder à juger sur des nuances; tandis que dans l'état où sont les choses, on ne peut guère que conclure de l'inconnu à l'inconnu. Si l'on ajoute à cette considération générale que les noms propres (outre les difficultés particulières que nous exposerons plus loin) n'offrent à l'analyse que des formes sans significations déterminées et se prêtant, par conséquent, aux interprétations les plus diverses, il pourra paraître inutile d'insister sur l'impuissance de ce genre de preuves. Nous achèverons cependant de la démontrer par deux exemples. Le premier est l'expérience que nous avons faite nous-même, ainsi que nous l'avons déjà remarqué dans notre Dictionnaire, au mot Baguez, qu'il arrivait rarement de trouver à un mot une origine celtique sans qu'il n'y eût à côté au moins la possibilité d'une origine germanique. Le second est celui de la glosse malbergique. Cette

glosse, postérieure d'environ cinq siècles aux Germains cisrhénans de César, écrite par un peuple dont les descendants subsistent encore sur le même sol, et, si elle a été défigurée par les copistes, en revanche très-abondante, est obscure à ce point, qu'après avoir été longtemps négligée, puis expliquée dans une très-petite partie de ses mots par l'allemand, elle a été revendiquée au nom du celtique par un savant célèbre, H. Leo, qui a fait beaucoup de prosélytes, et enfin n'est maintenant restituée à la langue tudesque par J. Grimm qu'avec les plus grandes difficultés (1). Si les débris de la langue franque s'éloignent tellement des dialectes allemands connus qu'on puisse presque aussi bien les prendre pour du celte que pour du tudesque, que sera-ce des noms propres des Condruses et des Éburons? Évidemment, un hasard viendrait mettre sous nos yeux leur langue tout entière, que de longtemps nous n'en serions plus avancés, déchiffrant péniblement quelques mots, à l'aide tantôt du celte, tantôt de l'allemand, et en fin de compte restant peut-être dans le doute (2).

(1) D'abord dans un appendice du 1er volume de l'ouvrage : Geschichte der deutschen Sprache, ensuite, avec plus de détail, dans l'édition de la Loi salique de Merkel, p. III-XCVIII.

(2) Il y a dans la glosse malbergique plusieurs mots dont la forme est assez bien déterminée et qui n'en paraissent pas moins différer de tout ce que nous connaissons; par exemple : pordor ou pordero (veau), lauxmada, lausmata (chèvre, ou, peut-être, trois chèvres), etc.; d'autres n'ont d'analogues que dans les langues slaves, comme socelino, sucelin (épervier), en slave : sokol, en lithuanien : sakalas; solampina, solamphina (poule), en tchèque : slepice (poulet), etc.

Les anciens avaient les matériaux nécessaires pour vider la question; malheureusement les témoignages qu'ils nous ont laissés sur ce sujet sont peu concluants. Nous avons déjà rapporté plus haut ce que disent César et Strabon : le premier, simplement que la langue des Belges diffère de celle des Celtes; le second, que la différence entre ces deux langues est petite, comparativement à celle qui existe entre les langues celte et aquitaine. Si cette dernière était la langue basque, comme il est fort vraisemblable, le rapport de proximité relative, qui est assigné au belge, conviendrait tout à fait à l'allemand.

Un passage de l'Agricola de Tacite (XI) nous paraît laisser la question intacte. Il est probable, dit-il, que les Gaulois ont occupé la partie de la Bretagne qui leur est voisine : même culte, langage peu différent (sermo haud multum diversus), etc.; or, d'après César (V, 12), « la partie maritime de la Bretagne est habitée par des peuples belges qui, pour butiner et batailler, passèrent la mer (ils ont presque tous conservé les noms des peuples dont ils sont sortis) et qui ensuite y restèrent et se mirent à cultiver les champs (1). La population est très-nombreuse, les constructions sont très-fréquentes et à peu près semblables à celles des Gaulois. » On en conclut avec

(1) Je signale ce trait et le suivant, sur lesquels j'aurai à revenir. On se fait une idée fausse des événements, en grande partie parce qu'on ne veut voir dans les Gaulois et les Germains que des hordes entièrement sauvages. Du reste, les sauvages eux-mêmes ont des rapports sociaux plus compliqués qu'on ne le croit communément.

raison que la langue des Belges envahisseurs de la Bretagne ressemblait à la langue celtique : sans doute; mais il est évident que ces Belges sont les anciens habitants de la Belgique, ceux qui furent ensuite expulsés par les Germains. On peut même affirmer que Tacite, déjà, l'a compris ainsi, car ayant sous les yeux les Mémoires de César (Germ. XXVIII pr.), il aurait certainement mentionné les Belges à la place ou à côté des Gaulois (comme il mentionne les Germains et les Ibères) (1), s'il avait cru que les Belges dont parle ici César fussent différents des Gaulois.

Jusqu'ici les apparences restent donc en faveur d'un idiome germanique; mais voici qu'une autorité assez inattendue en cette matière paraît venir en aide à l'opinion opposée. Saint-Jérôme de Stridon, le traducteur de la Bible, dit que les Galates d'Asie parlaient à peu près la même langue que les Trévires : or, dit-on, les Galates parlaient nécessairement gaulois, donc la langue des Trévires, bien que ce peuple prétendît être d'origine germanique, était aussi le celte. Bien que cette conclusion ne concernât que les Trévires, qui déjà au temps de César paraissent être dans une position particulière à l'égard de l'élément celtique, et qu'elle s'appliquât seulement à l'époque de saint Jérôme (vers l'an 360 après J.-C.), elle offre cependant assez d'inté-

(1) Rutilæ Caledoniam habitantium comæ, magni artus, germanicam originem asseverant. Silurum colorati vultus et torti plerumque crines et posita contra Hispania, Iberos veteres trajecisse easque sedes occupasse, fidem faciunt.

rêt pour que nous l'examinions avec soin. Au commencement du préambule du second livre des Commentaires sur l'épître aux Galates (1), saint Jérôme annonce qu'il va maintenant traiter la question : « qui sont les Galates, où ils sont allés et d'où ils sont venus ; s'ils sont indigènes ou étrangers, et s'ils ont perdu leur langue par suite de leurs nouveaux mariages, ou s'ils en ont appris une nouvelle sans oublier la leur. » Il répond à cette dernière question à la fin du préambule : « Les Galates, outre la langue grecque, dont tout l'Orient se sert, ont une langue propre, la même, presque, que celle des Trévires ; et il n'importe guère s'ils l'ont en partie corrompue (si aliqua exinde corruperint), puisque les Africains [les Carthaginois] ont aussi altéré la langue des Phéniciens, et que le latin lui-même change selon les pays et les temps. » Je ne contesterai pas, avec M. Schayes, l'autorité de saint Jérôme, car je ne vois pas « que les termes dont il se sert prouvent qu'il ne comprenait pas l'idiome trévirien » (Bulletin de l'Académie, t. XVII, 2e partie, p. 67, note), mais je m'étonnerai avec lui que saint Jérôme, au lieu de comparer simplement la langue des Galates à celle des Gaulois, aille chercher son point de comparaison à la dernière extrémité des Gaules, et je vois dans le fait de cette comparaison avec un dialecte particulier, un indice que c'était en effet ce dialecte, et non le celte, qui ressemblait à la langue des Galates. Or, le dialecte des Trévires, s'il n'était

(1) Sancti Hieronymi opera, Parisiis, 1643, t. VI, p. 133 sq.

le celte pur, était germain ou mélangé de germain: donc le renseignement de saint Jérôme, au lieu de prouver que langue des Trévires était le celte, prouverait que celle des Galates était plus ou moins germanique. C'est effectivement la conclusion où conduisent d'autres faits. M. Schayes, à l'endroit cité, fait remarquer qu'une des principales tribus galates se nommait Teutobodiaque, ce qui indiquerait une origine teutonne. Le savant curé d'Afden, M. Ernst, croit pouvoir germaniser plus complétement les Galates : « Aucun des écrivains qui ont cherché à tirer parti de ce passage de saint Jérôme pour identifier les deux idiomes en question, » dit-il dans son Histoire du Limbourg, t. Ier, p. 155 sq., « n'a soupçonné que les Galates ou Gallo-Grecs furent des Germains plutôt que des Gaulois, puisque c'étaient des Gaulois-Tectosages qui, sous la conduite de Sigovèse, avaient passé le Rhin et s'étaient, suivant Jules-César (VI, 24), naturalisés dans la Germanie dès le deuxième siècle de Rome. Or voilà qui détruit la force de l'argument qu'on vient de voir, car les Galates ayant fait un long séjour dans la Germanie orientale, vers le Danube, avant de passer l'an 475 de Rome ou 278 avant l'ère chrétienne, en Asie (1), leur langage primitif doit nécessairement y avoir

(1) Saint Jérôme dit expressément à l'endroit cité que ce furent des Gaulois plus féroces qui passèrent en Asie : et Galatæ non de illa parte terrarum [Aquitania, scilicet] sed de ferocioribus Gallis sint profecti: voyez l'Histoire de Languedoc par D. de Vic et D. Vaissette, Paris, 1730, t. I, p. 15 et 16, note 2, 592-596, ou une dissertation de M. Pelloutier, à la fin du tome II de l'Hist. des Celtes, p. 360 et suiv. »

été altéré par le mélange de mots tudesques, comme en sens inverse celui des Trévirois, qui étaient Germains d'origine, aura reçu plusieurs expressions gauloises, depuis qu'établis dans la Gaule, ils s'étaient confondus et mêlés avec les naturels du pays. Il n'est donc pas surprenant que l'idiome conservé par les Galates ou Gallo-Grecs ait eu beaucoup de ressemblance avec celui des Trévirois, l'un et l'autre ayant été un dialecte mélangé de gaulois et de tudesque. »

Quoiqu'il faille probablement modifier ces données en ce sens qu'elles ne s'appliqueraient qu'aux Gaulois de Sigovèse, les Tectosages étant venus les rejoindre trois siècles plus tard (Am. Thierry, Hist. des Gaulois, I, ch. 4, au commencement), la conclusion qu'en tire M. Ernst paraît néanmoins nécessaire. La langue commune aux Galates et aux Trévires ne peut, en effet, avoir été le celte pur : saint Jérôme n'aurait pas remplacé sans motif cette désignation naturelle et intelligible : langue des Gaules, par le nom d'un peuple particulier, et, qui plus est, belge ; je dirai plus : il n'aurait pas comparé du tout (on compare des choses semblables, et non des choses identiques) ; il se serait borné à la mention que les Galates avaient conservé la langue celte, bien qu'un peu altérée. Il avait donc en vue la langue des Belges, ou plus spécialement celle des Trévires. Or il se peut certainement que cette langue fût un idiome celtique différent du celte parlé par les Gaulois proprement dits ; cependant nous avons vû

(p. 12, note 1) que rien n'indique l'existence en ces temps de deux langues celtiques, tandis qu'au contraire nous avons pour preuve que cette langue, qui n'était pas le celte pur, était l'allemand, le fait général que la plupart des Belges étaient d'origine allemande, et le fait particulier que les Trévires s'attribuaient eux-mêmes cette origine. D'un autre côté, nous savons des Galates qu'une partie d'entre eux avait fait un long séjour en Allemagne, qu'une tribu même de ce peuple était composée de *Teutons*. Ainsi, en l'absence d'une troisième langue autre que le celte ou le teuton, ces indices nous forcent de conclure que c'est dans un élément germanique commun que consistait la ressemblance entre la langue des Galates et celle des Trévires.

Ce raisonnement semble pressant. Nous convenons pourtant qu'on peut attaquer l'une et l'autre de ses bases. D'une part, le choix des Trévires, comme point de comparaison, peut-être motivé par ceci, que saint Jérôme n'avait eu occasion d'entendre le celte, qui devait être en grande partie disparu à cette époque, que dans le pays de Trèves; d'autre part, il n'est pas bien certain que les Teutobodiaques, pour être Teutons, fussent Allemands: Diefenbach soutient le contraire (II, I, 211 et *passim*), et Amédée Thierry, qui les croit Allemands, fait cependant remarquer qu'ils doivent avoir perdu leur langue propre pour adopter celle des Galates, puisque d'après Strabon (liv. XII, ch. 5 pr., Kramer; p. 850 suiv. Almel.) « les trois peuples galates

avaient la même langue et ne différaient d'ailleurs en rien. » Cette assertion de Strabon impliquant que la langue des Galates était dans son ensemble celtique, il résulterait de ce changement dans les termes de la question, l'alternative suivante : si saint Jérôme a cité à dessein les Trévires, il reste probable que la ressemblance entre leur langue et celle des Galates provenait de ce qu'elles étaient l'une et l'autre mélangées ou teintes de germain; si, au contraire, la désignation des Trévires est accidentelle, la dissemblance que saint Jérôme constate entre les deux langues a pour cause probable un reste d'élément germanique dans celle des Trévires. En autres termes, le choix des Trévires et l'histoire des Galates donnent lieu au moins à une présomption; supposant même le choix fortuit et les Galates purement celtiques, il reste à faire valoir la différence partielle des langues, jointe à l'histoire des Trévires.

De quelque façon qu'on l'envisage, le témoignage de saint Jérôme ne prouve donc pas que, même à son époque, les Trévires fussent entièrement celtiques : que l'élément celte fût alors devenu prédominant chez eux, cela ne répugne nullement à notre thèse. Rien n'est donc changé à nos données par ce témoignage, non plus que par ceux de Strabon et de Tacite, et il reste établi pour nous qu'il existait en Belgique une langue autre que la celtique, et que cette langue, par une induction nécessaire, était un idiome allemand. Malheureusement, comme nous l'avons vu, c'est tout ce qu'il est possible d'en savoir.

Nous ignorons complétement, et ce qu'était en général la langue allemande à cette époque (le monument le plus ancien que que nous possédions, la Bible d'Ulfilas, est postérieur de quatre siècles à César), et quels étaient en particulier les caractères distinctifs de l'idiome belge, par exemple s'il était un des dialectes tudesques les plus voisins ou les plus éloignés du celte. Nous avons de plus fait observer que cet état des choses òtait toute portée à la discussion des noms propres, puisqu'il nous prive des moyens matériels nécessaires pour la soutenir. Ces réserves faites, voyons cependant jusqu'où nos adversaires sont parvenus à porter la vraisemblance.

Les noms d'Ambiorix, de Cativulcus, d'Induciomare, de Cingétorix, de Boduognat, sont bien certainement celtiques, dit M. Roulez, p. 154, de même que celui du nervie Vertico. Les preuves sont : pour le premier, la racine *amb*, qui se retrouve dans plusieurs noms de peuples celtes, plus, de même que pour le quatrième, la fameuse terminaison *rix*. Il n'allègue rien de positif pour le second ; le troisième était aussi le nom d'un roi des Allobroges, et la terminaison *mar* signifie en celtique : gardien ; de même Cingétorix, outre la terminaison, est aussi le nom d'un roi de Bretagne et se retrouve dans Vercingétorix ; Boduognat se décompose en *buddig-nat* (fils de la victoire), et la terminaison est commune à plusieurs noms de rois ou chefs gaulois. Quant à Vertico, pas de preuve. Cela suffit-il pour une certitude

formelle? nous ne le pensons pas. D'abord, par exemple, pourquoi le mot *rix* serait-il plutôt le celtique *righ* (Df. Celt., I, n° 69 b., vergl. Wörterb. II, p. 162) que le gothique *reiks* (ἔντιμος, ἄρχων, Df. vergl. Wörterb., II, 169 sq.)? Nous le voyons d'autant moins que, comme le rappelle M. Schayes, on retrouve cette désinence dans les noms teutons Malorix, Cruptorix, Deudorix, Baetorix. Même observation pour la terminaison *mar ;* si le cymrique *maer* signifie : gardien, surveillant (Df. Celt., I, n° 99), on trouve en ancien haut allemand l'adjectif *mâri* (célèbre, illustre) dont est formée la terminaison d'une quantité de noms propres : Ottmar, Audemar et une cinquantaine d'autres, parmi lesquels Idutiomar (voy. Graff, althochdeutscher Sprachschatz, II, 825). Cativulcus vient ici assez singulièrement, puisque M. Roulez se borne à dire que Zeuss compare les noms de peuples Catu-riges et Volcae, tandis que lui-même indique, comme radical de la seconde partie du mot, l'allemand volk (peuple) — : il aurait pu ajouter que la première partie rappelle le nom de peuple : Chatti, Cattes. La ressemblance des noms suffit-elle pour prononcer sur la nationalité de *Cingétorix*? Ce nom serait celte d'ailleurs, il n'y aurait dans ce fait que la confirmation de la conjecture que nous avons émise plus haut. Pour ce qui est de Boduognat, l'étymologie qu'en donne M. Roulez d'après Amédée Thierry (Histoire des Gaulois, t. III, ch. 7) est sujette à plus d'objections qu'il ne semble le croire : *buddug* (vic-

torieux)(1), qui formerait la première moitié, ne reproduit pas, en effet, la diphthongue très-remarquable *uo*, qui existe au contraire dans le nom propre allemand Maro*boduus*. Quant à *gnat*, si cette forme existe comme terminaison dans quelques noms propres celtiques, elle est fort douteuse comme mot signifiant fils, car on ne le rencontre, et sous la forme purement latine *gnatus*, que dans une seule glosse : or, cette glosse paraît être copiée d'Isidore, qui a, non pas *gnatus*, mais *gnabat* (2); donc, ou *gnatus* (s'il n'est le mot latin bien connu) a, comme le suppose Ducange, un autre sens que celui qui est ici en question, ou il faut lire *gnabat*. Ceci nous éloigne déjà de notre forme, mais une difficulté plus grande est que *gnabat* n'a aucun correspondant dans les langues celtiques modernes (Df. Celtica, I, n° 212), tandis qu'il ressemble fort à l'anglo-saxon *cnapa*, allemand *knabe*, etc. (enfant, fils, garçon), d'où cette alternative. qu'Isidore s'est trompé soit sur la forme, ou sur l'origine du mot. Ainsi, en résume, non-seulement il n'est pas démontré que ces cinq mots soient celtes (nous ne parlons pas de *Vertico*, puisque M. Roulez n'en dit rien non plus); mais, par un singulier hasard, sans contester leurs formes (que les Romains ou les Gaulois peuvent avoir altérées) ni faire de grandes recherches, il se trouve qu'au total ils ont plutôt l'air germanique.

(1) Le substantif : victoire, se dit en cymr. budd, en gaél. buadh : voy. Df. Celtica, I, n° 7 B.

(2) Voy. Ducange sous ce mot et sous le mot *creare*.

L'examen des noms propres de nations nous conduirait sans peine au même résultat. Un exemple seulement : Je prends les deux premiers noms cités par M. Roulez comme ayant incontestablement un caractère celtique. *Trévire* viendrait du celtique *tregwyr* (« par le vert, en quelque sorte : habitant d'une vallée »). C'est un peu loin cherché : l'ancien saxon *treu-*, ou *triwi-wer* (homme fidèle) ne donne-t-il pas un sens plus naturel ? Le deuxième nom cité est celui des Éburons. Pour celui-ci, M. Roulez n'allègue que des noms semblables, M. Vanden Hove (Delecourt) fait mieux, il donne sa signification en tudesque : *thia eûburon* (les habitants légitimes) (1) : cette interprétation est-elle certaine ? je l'ignore et même j'en doute, mais elle vaut certainement toutes les étymologies celtiques possibles. Du reste, il est d'autant plus inutile de continuer ces études, j'allais dire ces jeux linguistiques, qu'une considération préalable montre leur inanité, je veux dire que les noms de nations ont aussi souvent, peut-être, une origine étrangère qu'une origine indigène, et cela par deux causes : tantôt un peuple tire son nom de celui du pays qu'il est venu habiter, tantôt le nom sous lequel il apparaît dans l'histoire n'est pas celui qu'il se donnait, mais un nom, une dénomination, provenant des peuples voisins : c'est ainsi que *Germain* serait, d'après beaucoup d'interprètes du célèbre passage de Tacite, le nom donné aux Allemands envahisseurs par les Belges-Gaulois, et que

(1) De verbuigingen, etc., p. 48 med.

notre nom même de Wallons nous vient de nos voisins allemands.

Il resterait, pour terminer ce sujet, à examiner quelques noms de lieux et de rivières. Je ne m'arrêterai pas à ces derniers, puisque M. Roulez avoue lui-même qu'ils peuvent être antérieurs à l'arrivée des Germains(1). Cette explication conviendrait également aux noms de localités qui seraient reconnus celtiques; on pourrait aussi supposer que ces lieux étaient habités par les anciens possesseurs du pays. Mais ni ces suppositions, ni l'explication plus générale tirée de la ressemblance des langues, ne seraient admissibles, qu'encore on n'en pourrait rien conclure, puisque, comme le remarque M. Schayes, on trouve des formes celtiques jusqu'en Batavie : Lugdunum, Batavodurum, Noviomagus. Mediolanum. Ainsi que nous aurons occasion de l'établir à propos de la terminaison en *acum* d'un grand nombre de lieux en Belgique, nous croyons que ce fait singulier a sa cause dans l'imitation de ce qui se faisait en Gaule.

Après avoir essayé de prouver que les noms propres belges sont celtiques, M. Roulez montre que très-souvent les Belges sont qualifiés et se qualifient eux-mêmes de Gaulois. Ainsi, à propos du siége du camp de Cicéron par les Éburons, les Aduatuques

(1) C'est trop peu dire. Les noms de montagnes et de rivières sont les premiers donnés et les plus immuables, tellement qu'en Allemagne même, beaucoup de ces noms paraissent avoir une origine celtique : voyez Förstemann, dans un article de la Germania, année 1850, p. 52 suiv.

et les Nervies coalisés, César nomme les assiégeants Gaulois et ajoute que c'est en sa qualité de Gaulois que l'esclave de Vertico put, pour porter son message, se mêler à eux sans éveiller le moindre soupçon. Ambiorix lui-même emploie cette expression en parlant de son peuple (V, 27 : non facile Gallos Gallis negare potuisse); bien plus, César disant qu'à raison du voisinage les Ubies sont accoutumés aux mœurs gauloises, il en résulte implicitement que les Éburons et les Trévires (voisins immédiats des Ubies) étaient Gaulois, aussi bien sous le rapport de la civilisation que sous celui de la race. Notre réponse à cette argumentation sera simple. La Belgique faisait partie de la Gaule dans le sens étendu de ce mot (Gallia est omnis divisa in partes tres, quarum unam incolunt Belgæ), donc, dans ce même sens général, les Belges sont aussi des Gaulois, et rien de plus naturel que de les appeler de ce nom, lorsqu'il ne s'agit point de leur individualité propre. Pour ce qui est de la civilisation gauloise, que César attribuerait indirectement aux Germains cisrhénans, nous pouvons voir ce qui en était par un passage de Hirtius, le continuateur de César; les Trévires, dit-il (VIII, 25), constamment en guerre à cause du voisinage de la Germanie, ne différaient guère des Germains par leurs mœurs et leur sauvagerie (cultu et feritate) (1). Cette prétendue civilisation ne pouvait

(1) Si les Trévires se targuaient encore au temps de Tacite de leur origine germanique (Germ. 28 : circa affectationem Germanicæ originis ultro ambitiosi sunt), il faut croire que, même alors, ils n'avaient pas complétement adopté la civilisation gallo-romaine.

donc consister qu'en une modification des mœurs primitives. Or, dans ces limites, où est la difficulté? Que les Germains établis en Belgique aient participé jusqu'à un certain point à la civilisation des Gaulois, devenus en partie leurs concitoyens, cela est simple et naturel ; qu'ils se soient par ce fait transformés en Gaulois et aient perdu leur caractère germanique, c'est plus qu'improbable, c'est certainement faux : les Belges, dit César. diffèrent des Celtes par la langue, les mœurs et les lois : or, où chercher les causes de cette différence, si ce n'est en ce que, précisément, « un grand nombre de Belges sont issus des Germains? » Supposer une autre cause, c'est conjecturer bénévolement, c'est en outre accuser César d'une bien grande négligence, car la conséquence que nous déduisons ne pouvait lui échapper(1). Il me semble qu'il faudrait de bien fortes preuves pour détruire ce raisonnement.

(1) Je suis loin de croire à la parfaite exactitude de César, soit dans les détails, soit dans les faits qui intéressent sa gloire; mais je souscrirais même au jugement que portait Asinius Pollion sur ses Commentaires (ap. Suétone, C. J. Caesar, 56 : parum diligenter, parumque integra veritate compositos, etc.), que cela n'ébranlerait pas ma confiance dans ses renseignements ethnographiques. Les deux grandes races des Teutons et des Celtes intéressaient trop Rome et César pour que celui-ci ne fixât pas son attention sur ce qui les concernait; or il serait incompréhensible qu'avec sa grande supériorité d'esprit il n'ait pas vu clairement ce qu'il voulait voir et ce qu'il avait d'ailleurs sous les yeux, ou que, l'ayant bien vu, il l'ait exprimé d'une manière si imparfaite qu'elle devait induire en erreur. Une preuve, ce me semble, que César avait poussé loin ses investigations sur cet objet est ce qu'il dit (VI, 24) des Volques-Tectosages qui habitaient près de la forêt Hercynienne : bien que ce peuple fût hors de son champ d'ac-

Celles qui nous restent à mentionner ne paraissent pas être dans ce cas. D'abord, de prétendus ateliers monétaires chez les Trévires, les Éburons et les Nervies. J'avoue mon incompétence en cette matière, mais si l'on s'en rapporte à M. Schayes (Bulletin, XVII, I, p. 638 et suiv.), « les seules monnaies connues que l'on puisse dire avec certitude avoir été frappées chez un des peuples anciens de la Belgique actuelle, sont les monnaies *impériales* sorties de l'atelier de Trèves. » Les Trévires, etc., eussent-ils d'ailleurs frappé quelques pièces de monnaie, cela me paraîtrait peu étonnant eu égard à la simplicité des moyens alors en usage : si je ne me trompe, quelques ouvriers et un petit nombre d'outils tirés de la Gaule celtique, ou de la province romaine, auraient suffi pour procurer cette apparence de civilisation.

Les autels gallo-romains trouvés dans le Luxembourg, et la circonstance qu'on comptait en Belgique par lieues, comme en Gaule, et non par milles, comme les Romains, ou par rastes, comme les Allemands, doivent se rapporter également à l'époque de la domination romaine : les autels, comme le remarque M. Schayes, proviennent sans doute de colons attirés de la Gaule par l'état florissant de Trèves devenue colonie romaine (Augusta Trevirorum): — nous avons d'ailleurs remarqué que les Trévires paraissent avoir été mélangés de Celtes de bonne

tion, il connaît son existence, son origine, sa réputation, sa manière de vivre.

heure, probablement même dès l'origine de la cité; — le second fait n'est que l'application, pour la Belgique en particulier, d'une manière de compter les distances adoptée pour les Gaules en général. Serait-ce à raison d'une diversité de races que les Romains, arrivés à la frontière belge, auraient changé le nom de la mesure itinéraire jusque-là employée?

Nous croyons qu'il faut expliquer d'une manière analogue la terminaison celtique *acum* donnée à tant de noms de stations en Belgique. Deux choses, du moins, sont certaines : 1° que les Romains habitant le Gaule avaient adopté ce suffixe dans leur langue, — c'est ce que prouve une quantité de noms de lieux, tels que Juliacum, Tiberiacum, Flaviacum, Martiniacum, Joviniacum, Domitiacum, Aureliacum, etc. (1); 2° que ce même suffixe servait, entre autres emplois, à désigner des propriétés particu-

(1) Les noms de lieux Juliomagus, Juliobriga, Cæsarodunum, etc., présentent les mêmes formes hybrides, et ce genre de formation se rencontre fréquemment (voyez l'article de Förstemann, déjà cité, p. 58 suiv.). Il ne faut pas, d'ailleurs, que les exemples cités ci-dessus portent à croire que la terminaison *acum* ne s'adaptait qu'à des noms propres : rien n'empêche que, comme cela a lieu pour les correspondants français *ville* ou allemand *heim*, la première moitié du mot n'ait été un adjectif ou un nom appellatif (Hauteville, Neuville, — Hochheim, Neuenheim, Abbeville, Montville, — Bischofsheim, Bergheim, etc.). Il arrive même souvent que les noms propres sont composés de mots dont la réunion ne donne aucun sens (voy. Förstemann, p. 49). On pourrait citer Handschuhsheim (littéralement *Gantville*), à moins que *handschuh* ne soit, comme le pense H. Leo (Rectitudines singularum personarum, p. 100 suiv.) l'anglo-saxon ANDSCÖH (qui est contre la forêt, à l'issue de la forêt).

lières, comme on peut le voir par le nom d'Avitacum donné au bien de campagne d'Avitus, empereur et beau-père de Sidoine Apollinaire (1), ce qui, par conséquent, le rendait très-propre à former des noms de stations, en tant que les stations sont des établissements individuels et non un assemblage d'habitations. On peut donc présumer qu'en fondant leurs routes militaires, les Romains auront donné uniformément cette désinence aux noms des nouvelles stations, en même temps qu'ils introduisaient les *leugæ* comme nom de mesure itinéraire.

Vient ensuite la présence d'une druidesse à Tongres, au temps de la jeunesse de Dioclétien, donc vers l'an 270 après J.-C. Rapportons d'abord le passage où est puisé ce renseignement. Vopiscus raconte dans la vie de Numérien, § 14, que « comme Dioclétien se trouvait dans une auberge (caupona) dans le pays des Tongres, en Gaule, servant encore dans les grades subalternes, et qu'il faisait avec une druidesse le compte de son entretien journalier, celle-ci lui ayant dit : « Dioclétien, tu es trop avare, trop parcimonieux, » il lui répondit en plaisantant : « Quand je serai empereur, alors je serai généreux, » etc. Admettons la vérité de cette historiette, supposons qu'il n'y ait pas erreur de lieu, et surtout que *druidesse* ne soit pas, comme il est proba-

(1) Gibbon (The decline and fall of the Roman empire, chap. 36) et Julius Leichtlen (Versuche über die Keltische Sprache, Istes Stück, p. 72), où je trouve ce renseignement, renvoient au livre II, lettre 2 des épîtres de Sidoine Apollinaire

ble, un terme impropre (1), que conclure de la présence d'*une* druidesse dans une auberge et en compagnie d'un soldat? N'était-ce pas évidemment une coureuse exerçant à la suite des armées le métier de bohémienne (2)?

Voilà tout, sauf quelques petits faits de détail, de moindre importance encore que ces derniers. A quoi bon s'y arrêter, puisque j'admets pleinement ce qu'ils veulent prouver, à savoir, que les Belges, même au temps de César, n'étaient pas exempts d'alliage gaulois, et, qu'après César, ils se romanisèrent graduellement, au moins dans certaines limites territoriales que je vais définir? — Je remarque à cette occasion que, par *romaniser*, je n'entends pas dire: prendre le caractère romain pur, mais prendre ce caractère tel qu'il apparaissait en Belgique, après s'être en quelque sorte teint de celtique dans son passage par la Gaule.

Jusqu'ici nous avons parlé des Belges en général; maintenant nous allons aborder l'objet spécial de ce travail. Le sol de la Belgique moderne est habité par deux peuples, l'un teuton, l'autre roman : quelle est l'origine de ce dernier? Retraçons d'abord les faits qui se sont passés depuis César jusqu'à l'époque

(1) Des histoires semblables, par exemple celle que rapporte Lampride dans la Vie d'Alexandre Sévère, § 59, ont pu donner lieu à l'emploi de ce mot; de même la circonstance que Vopiscus vient de désigner la Gaule comme étant le pays où s'est passé le fait.

(2) J'avais écrit ce mot de *bohémienne* quand j'ai vu que M. Schayes s'en servait également pour qualifier la druidesse en question : cette rencontre me persuade de la justesse de l'appréciation.

où il est question, pour la première fois, de Wallons. Cette histoire, malheureusement, est fort courte, quand on s'abstient de conjectures.

Le point de départ serait de déterminer ce que devint chacun des peuples belges dont il est fait mention à l'origine de notre histoire; ainsi, outre ceux que nous avons cités, les Centrons, les Grudies, les Lévaques, les Pleumoxies, les Guéduns, vassaux des Nervies (Commentaires, V, 39), les Ambivarites, les Suniques, les Bétases, et tous ces autres peuples dont César, Strabon, Pline et Ptolémée rapportent les noms (cp. Diefenbach, Celtica II, I, p. 56 et suiv.). Or, dans son ensemble, cette entreprise est irréalisable; si l'origine et les destinées des peuples principaux eux-mêmes sont enveloppées de doute, il est tout à fait impossible de reconnaître la race, l'emplacement exact, des peuples moins importants; le nom même de la plupart ne reparaît plus une seule fois dans l'histoire subséquente. En prenant pour exemple la partie orientale de la Belgique actuelle, il n'existe pas de trace des Sègnes et des Pémains; les Cérèses (proprement Kairaises) occupaient peut-être le canton nommé au moyen âge Caros ou Caeras (Schayes, les Pays-Bas, etc., I, p. 50), où rien n'empêche de croire qu'ils se perpétuèrent; les Condruses habitaient le pays encore nommé Condros; les Éburons et les Aduatuques furent détruits, ou du moins dispersés, sans qu'on sache positivement par qui leur ancien territoire fut ensuite repeuplé. D'après une opinion assez plausible et qui

a pour elle le texte de Tacite dans son sens littéral(1), les Tongres ne seraient autres que ces différents peuples sous un nouveau nom collectif, celui de Germains ayant acquis un sens infiniment plus étendu (2). Il est remarquable que l'étymologie paraîtrait confirmer cette interprétation ; nous ne parlons pas de l'étymologie de Bullet (dans Ernst, Histoire du Limbourg, I, p. 194 et suiv.), mais de l'étymologie plus raisonnable de J. Grimm (Geschichte der deutschen Sprache, p. 787 et suiv.) : *Germain*, nous l'avons vu, viendrait de *Gairm* (cri), et signifierait : celui qui crie, βοὴν ἀγαθός ; de même, *Tongre* pourrait venir du tudesque *tunga*, allemand *zunge* (langue), et le dérivé *tungar* aurait le même sens que *germain* (comparez le latin *linguax*, *linguosus*) : l'un des mots serait donc seulement la traduction de l'autre.

Du reste, au point de vue où nous croyons devoir nous placer, ces détails ethnographiques perdent leur importance. Il nous suffit que les Belges, Germains d'origine, aient été indistinctement romanisés dans les provinces wallonnes de la Belgique. C'est là un fait très-simple, très-incontestable à notre sens, et que cependant on n'a pas toujours assez nettement reconnu.

D'après ce que nous savons de l'obstination que mettaient les Romains à transformer les peuples

(1) Quoniam qui primi Rhenum transgressi....., *ac nunc Tungri, tunc Germani* vocati sint.

(2) M. Ernst, Histoire du Limbourg, I, p. 193, conjecture que ces peuples ont abandonné leurs noms particuliers « par complaisance peut-être pour Auguste qui peut l'avoir exigé pour l'honneur de César. »

vaincus en un seul peuple romain (1), on pourrait affirmer *à priori* qu'ils parvinrent pendant leur longue domination à implanter leur civilisation et leur langue dans les parties de la Belgique qui se trouvaient sur leurs voies de communication, ou qui étaient assez fertiles pour y fonder des établissements. Il est tout simple, par exemple, que les Romains aient laissé les Ménapies, les Nervies septentrionaux et les Toxandres dans les marais et les bruyères qui s'étendent de la Flandre maritime à la Campine; tandis que les plaines fertiles du Hainaut, du Brabant méridional et de la Hesbaie — plaines que traverse la chaussée nommée encore aujourd'hui Romaine — devaient les attirer (2). De là il résultait deux choses : ces pays acquérant de l'importance, les Romains attachaient du prix à les transformer; en second lieu, cette transformation s'opérait d'elle-même par le contact prolongé des deux populations. Mais pour faire comprendre ceci, il faut que je détrompe d'une erreur dans laquelle on semble se complaire. On croit généralement que les Belges

(1) On connaît les paroles de Pline (Hist. naturelle, livre III, chap. 6, p. 67, Lemaire), lorsqu'en parlant de l'Italie il dit : « Numine Deûm electa, quæ..... sparsa congregaret imperia, ritusque molliret, et tot populorum discordes ferasque linguas, sermonis commercio contraheret : colloquia et humanitatem homini daret : breviterque, una cunctarum gentium in toto orbe patria fieret. » Saint Augustin (ap. Ernst I, p. 203, note 1) dit aussi : « At enim opera data est, ut imperiosa civitas non solum jugum, verum etiam linguam suam domitis gentibus perpacem societatis imponeret. »

(2) La chaussée, dite romaine, se dirigeait de Bavai sur Tongres, et de là sur Cologne.

d'avant César, et à plus forte raison les Germains, n'étaient que des hordes errantes, vivant dans les bois du produit de la chasse : cela est fort inexact. Si les Germains étaient essentiellement guerriers, et chasseurs par occasion (1), ils n'étaient pas moins cultivateurs ; seulement c'était à leurs serfs, sous la surveillance des femmes et des moins valides, qu'ils déléguaient le plus souvent les soins de la culture (2). Il y a mieux : César dit expressément dans un passage rapporté plus haut, que les Germains s'établirent en Belgique à cause de la fertilité du sol (II, 4 : propter loci fertilitatem ibi consedisse). Je rappelle, pour faire voir combien la culture des champs est ancienne en Belgique, que déjà les Belges primitifs étaient cultivateurs, puisque, dans un passage que nous avons eu également occasion de citer, César dit de ceux qui envahirent la Bretagne, qu'ils se mirent à labourer les terres (V, 12 : atque agros colere cœperunt). Les Belges étaient donc agricul-

(1) Tac. Germ. 15 : Quotiens bella non ineunt, non multum venatibus, plus per otium transigunt.

(2) Tac. à l'endroit cité : « Delegata domus et penatium et agrorum cura feminis senibusque et infirmissimo cuique ex familia. » Le même, § 25 : « Ceteris servis non in nostrum morem descriptis per familiam ministeriis utuntur ; suam quisque sedem, suos penates regit. *Frumenti modum* dominus aut pecoris aut vestis ut colono injungit, et servus hactenus paret. » Ces passages et d'autres, tels, par exemple, qu'au § 26 : « Agri pro numero cultorum ab universis in vices occupantur... Facilitatem partiendi camporum spatia praestant. Arva per annos mutant et superest ager. ... Sola terræ seges imperatur, etc., » ces passages, disons-nous, prouvent qu'il ne faut pas prendre au pied de la lettre ce que Tacite dit deux paragraphes plus haut : « Cibi simplices : agrestia poma, recens fera aut lac concretum. »

teurs ; et même ceux qui étaient le plus farouches, les Ménapies, par exemple, que l'on croirait avoir mené une vie toute sauvage dans leur suite non interrompue de forêts et de marécages (III, 28 : continentesque silvas ac paludes habebant), ne laissaient pas que d'avoir des champs, des maisons et même des villages (voy. III, 29 ; IV, 4 ; on lit, entre autres passages, dans ce dernier chapitre : ... ad Rhenum pervenerunt, quas regiones Menapii incolebant et ad utramque ripam fluminis agros, ædificia, vicosque habebant). Cependant la nature du pays dut nécessairement exercer une grande influence sur le sort des Belges : ceux qui habitaient des régions écartées et d'un accès difficile étaient restés de rudes Germains quand vint César (ainsi les Nervies : voy. la citation plus haut, p. 285), et restèrent sans doute tels pendant la domination romaine, à cause que les civiliser eût été également difficile et inutile ; les autres, au contraire, établis dans des contrées fertiles et attachés au sol par sa culture, ne purent échapper longtemps à l'action énergique et incessante des conquérants ; les premiers conservèrent intacts leur langue, leurs mœurs et leur culte ; les seconds, sans probablement oublier complétement cet héritage de leurs pères, admirent à côté ou y mêlèrent, dans une proportion plus ou moins grande, l'élément romain.

Le fait confirme ces déductions logiques, je veux dire que nous autres Wallons sommes Romans par la langue et les mœurs, et non-seulement nous sommes

Romans, mais encore nous le sommes de la même façon que nos voisins du Midi. Notre dialecte n'est pas une langue romane distincte comme le valaque, c'est une subdivision ou idiome de la langue d'oïl, qui se rattache aux autres par des chaînons non interrompus ; à l'ouest, par le dialecte de la Flandre française ou Rouchi, et le Picard ; au sud-est, par le dialecte de l'Ardenne française et le Lorrain. Ainsi, en comparant un dialecte du centre, celui de la Touraine, par exemple, sous sa forme ancienne (car ce dialecte étant devenu la langue officielle et littéraire, a progressé comme tel), avec les dialectes bourguignon, champenois, normand, etc., et le wallon, on reconnaît en eux des frères germains. Les différences primitives et partielles de races n'ont donc pas produit de différence sensible dans les langues. Le cylindre romain qui, déjà au temps de Strabon, avait nivelé le midi de l'Espagne (III, II, 15, Kram.; 225 Almel.), qui écrasa ensuite si bien les individualités gauloises qu'on est embarrassé pour retrouver des mots celtiques qui n'aient point passé dans le roman par l'intermédiaire du latin classique ou vulgaire, ce même cylindre a passé également sur tous les Belges-Germains que ne protégeaient pas à la fois un rempart naturel et l'inutilité de les dompter.

L'étroite parenté du wallon avec les dialectes français prête cependant à une objection ; on pourrait dire que le wallon, dans sa partie romane, n'est pas né sur notre sol, mais qu'il y a été importé de France.

Ceci est une supposition qu'aucun fait n'appuie, que contredit l'indépendance politique où nous nous sommes toujours trouvés à l'égard de ce pays, et qu'il faudrait d'ailleurs étendre à toutes les langues romanes, car, ainsi que l'observe M. Schnakenburg (Tableau des idiomes populaires de la France, p. 25) c'est leur caractère général de n'avoir point de limites tranchées entre elles et de se succéder dans l'espace par une suite de nuances à peine sensibles. Cependant nous n'entendons pas contester par là que tel ou tel point, actuellement wallon, n'ait pu être autrefois tudesque; cela s'expliquerait par deux causes : la population germanique primitive a pu rester plus compacte en certains endroits, mais surtout l'établissement des Francs et autres peuples allemands dans nos contrées a dû amener des colonies de ces peuples en certains lieux préférés (1);

(1) M. Schayes, Bulletin, XVII, I, 160 suiv., cite des noms de lieux, actuellement wallons, qui jadis étaient tudesques. Il y a plusieurs remarques à faire sur cette allégation. D'abord, par la raison que nous venons de dire, il ne faudrait pas prouver cela de tel ou tel lieu, mais de la majorité, sinon de la totalité des noms dont il est fait mention dans des actes anciens. Il y a eu dans nos pays de nombreux établissements allemands, personne ne le conteste (le nom même de Liége est tudesque : Leodicus vicus i. e. publicus vicus—voy. les Ann. Laurissenses ad. ann. 769, dans les Monumenta Germaniæ historica I, p. 148, — de *leod :* peuple; d'où ensuite Leuticus vicus — Prudentii Ann. ad. a. 854, Monumenta I, p. 448, — et le nom allemand moderne Lüttich. — Qu'est-ce au juste que la forme Liugas [acc. fém. plur.], que l'on rencontre dans les Annales de Hincmar, ad ann. 870, Mon. I, 488, sq.?) : la question est de savoir à quelle race appartient le fond de la population. En second lieu, il y un élément germanique dans le wallon comme dans le français, donc certains *noms* de localités peuvent avoir

nous disons seulement que rien ne révèle l'existence d'une langue intermédiaire entre les dernières traces du latin et les premières traces du roman-wallon :

une origine allemande, sans que la localité même soit un établissement allemand. Beaucoup d'endroits, par exemple, s'appellent Falise, ou sont composés de ce nom (Noirfalise, Houffalise, etc.) qui est un mot tudesque (ancien haut allemand *felisa* : rocher), mais ce mot ayant passé dans le wallon, l'ancien français et même le français (falaise), comme nom appellatif, son emploi n'est qu'un fait linguistique et non un fait ethnographique. Si on a dit, comme l'assure M. Schayes, Hohenfels *avant* de dire Houffalise, le cas serait différent pour ce lieu; mais où est la preuve? *Falise* est une forme plus ancienne, non-seulement que *fels*, mais que *felisa* (voy. Diez, Grammatik, I, p. 272). Ensuite, il y a d'ordinaire sur les frontières beaucoup de lieux qui ont un nom dans chacune des deux langues ; il faudrait déterminer lequel est le plus ancien, par exemple si Nodu*wez* (wez = gué) est la traduction de Nodev*ort* (voord : gué, ap. Kiliaen), ou l'inverse. En outre, plusieurs des exemples cités me paraissent loin d'être concluants; ainsi Tubise ne semble pas pouvoir venir de Tweebruggen (*Bise*, d'ailleurs, est un nom roman), ni Waremme, de Borchworm : tout au contraire *Worm* serait une contraction de *Waremme* (Borch = borg, français *bourg*). Viller*s*, nom très-fréquent, n'est pas l'ancien haut allemand wilari, mais le latin villar*is*, pris substantivement en bas-latin. Par contre, nous pourrions citer des exemples qui semblent prouver qu'à aucune époque la population tudesque n'a dépassé sensiblement ses limites vers le coin extrême occupé par nous, Liégeois. Ainsi, deux villages rapprochés se nomment : l'un Heure-le-Romain, l'autre Heure-le-Tiexhe, c'est-à-dire Heure-le-Tudesque (la forme *Tihe, Tièhe* est encore usitée dans certains patois; à Liége on dit, ou plutôt on disait, *Tikon*) : le premier est wallon, comme son nom l'indique; le second est resté flamand jusque vers la fin du siècle dernier, que l'établissement de plusieurs familles de notre pays le wallonisa en grande partie. Les surnoms de ces villages indiquent déjà l'ancienneté de la limite, mais leur nom est bien plus significatif : cette forme *Heure* est moderne : d'Hemricourt (p. 203) écrit encore Oire-le-Romans, et la forme latine ordinaire (voy. Del Vaux, Dict. géographique de la Province de Liége) est : Ora romana. Cette dernière étant, selon toute apparence, le nom ancien, dont *Oire* est la transformation ou la traduction

ni les faits connus (voy. les Mémoires de M. Raoux; de Reiffenberg, Introduction à Philippe Mouskes, I, p. xxviii et suiv., etc.), ni ceux que nous avons nous-même recueillis, ne conduisent à cette conséquence. D'ailleurs, comment, par quelle voie, se serait opérée cette importation subite, quelle cause aurait soudainement substitué le roman, à peine formé, à la langue allemande? Comment n'existe-t-il aucun indice de l'époque? Il est tout simple que la date de naissance du wallon ne soit nulle part consignée, s'il s'est formé insensiblement sur notre sol

(j'ignore si *oire* a jamais été employé comme nom appellatif), il semble en résulter que la démarcation des langues remonte sur ce point au temps où l'on parlait encore latin. A quelque distance de là, vers l'ouest et aussi sur la limite, du côté wallon, se trouve le village d'Oreye; ce nom, quoiqu'il soit encore usité en wallon et en français (*orée :* limite, frontière), date probablement aussi de fort loin. — J'arrête ici cette note, de crainte de m'aventurer sur un terrain encore inexploré, mais qui devra l'être un jour malgré la difficulté de l'entreprise. En général, l'étymologie des noms de lieux wallons est loin d'être manifeste. Nous citerons comme exemple les noms des endroits principaux situés aux bords de la Meuse, entre Liége et Huy, sans distinction de ceux dont l'étymologie est facile : Tihange, la Neuville, Ampsin, Ombret, Amay, Flône, Hermalle, Engis, les Awirs, Chokier, Ramet, Yvoz, Flémalle (féminin, comme l'indique la forme : il y a Flémalle-haute et Flémalle-grande), Seraing, Jemeppe, Ougrée, Tilleur, Sclessin. Plusieurs de ces noms appartiennent à d'autres localités, ce qui indique qu'ils ne sont pas des formations arbitraires; ce sont : Hermalle (le second village de ce nom est entre Liége et Visé), Seraing (Seraing-le-Château, Chapon-Seraing, en Hesbaie), Jemeppe (Jemeppe-sur-Sambre, dans la province de Namur, Jemeppe, près de Marche, dans le Luxembourg; comparez Jemmapes, dans le Hainaut), Sclessin (Thier [Mont] Sclessin, Sclassin, dans deux communes limitrophes près de Verviers). Je ne mentionne pas la Neuville, qui est un nom fort fréquent.

des débris du latin; mais il en serait autrement s'il était venu brusquement du dehors s'y installer en vainqueur. J'ajoute que ce dernier phénomène serait en lui-même sans exemple. Autant il est dans le cours ordinaire des choses que des étrangers disséminés sur la surface d'un pays perdent promptement leur langue, quelque nombreux qu'ils soient, autant il est normal qu'une population compacte conserve la sienne, même dans les circonstances les plus défavorables, sauf le cas d'une domination directe, prolongée, despotique, et à la fois supérieure en civilisation, comme le fut celle des Romains. En voici une preuve qui me paraît démonstrative : la population flamande incorporée à la France depuis Louis XIV conserve aujourd'hui encore sa langue : comment donc se pourrait-il que nous, de tout temps indépendants, nous eussions, par l'influence française, perdu cette même langue depuis neuf siècles au moins? Cet effet, que n'a pas produit sur un pays circonscrit un long voisinage, puis une longue domination, aurait été opéré d'emblée, par un simple contact sur une région se prolongeant loin du point où le contact a pu avoir lieu? Cette supposition est fantastique (1).

(1) Les limites du français et de l'allemand dans la Lorraine et l'Alsace datent aussi de la formation du roman : voy. Raoux, sur l'Ancienne démarcation des pays flamands et wallons, dans les nouveaux Mémoires de l'Académie, t. IV, p. 438. On en peut dire autant par rapport au bas-breton et au basque. La langue française fait des progrès incontestables de ces divers côtés, mais ces progrès sont fort lents, quoiqu'ils soient amenés par des causes tout autrement énergiques que les influences du voisinage.

L'origine du wallon n'est donc pas douteuse, et M. Schayes pose mal la question lorsqu'il dit (les Pays-Bas, etc., t. II, p. 85) : « La cause et l'époque de l'introduction du wallon dans la Belgique actuelle sont restées et resteront probablement toujours un des points les plus obscurs de notre histoire. » La cause est parfaitement certaine : c'est la domination romaine ; quant à l'époque, la difficulté n'est nullement propre à la langue wallonne, qui s'est formée dans la même période que les autres dialectes de la langue d'oïl. Il n'y a d'obscur, selon nous, que ce qui concerne les vicissitudes postérieures et locales du wallon, quand il a conquis tel point ou perdu, peut-être, tel autre ; mais nous n'avons pas à nous en occuper. Que ses limites aient eu jadis une configuration différente, que dans leur sein il y ait eu des enclaves, même nombreuses, si l'on veut, toujours est-il que, jusqu'à preuve du contraire, on doit tenir le wallon pour une dérivation immédiate et indigène du latin vulgaire.

La controverse à laquelle nous venons de toucher nous a fait anticiper sur le côté véritablement difficile de la question : nous voulons parler de nos limites vers l'est et le nord ; ces limites, en effet, ne sont pas marquées par la nature, et dès lors on peut demander comment il se fait, d'après nos prémisses, qu'au beau milieu de ces plaines fertiles, en deçà des bruyères et des marais dont nous parlions tout à l'heure, se trouve la séparation des populations flamande et wallonne ?

Ce phénomène paraît avoir nécessairement sa cause dans des faits postérieurs à l'époque où nous eûmes définitivement reçu l'empreinte romaine; car, évidemment, les progrès lents, mais incessants, de la civilisation ne peuvent s'être arrêtés brusquement là où n'existait aucun obstacle matériel, nulle diversité dans la nature du pays. Il ne semble même pas que la supposition d'une nationalité germanique fortement prononcée (celle des Tongres, par exemple) suffirait pour expliquer ce fait; car les Romains n'eussent pas souffert que cette nationalité, forcément hostile, s'étendît dans des plaines ouvertes et sans défense, jusqu'aux abords de leur grande voie de communication vers le Rhin. Il faut donc, pour rendre compte dans les conditions que nous venons de dire, des limites si tranchées des langues flamande et wallonne, ou française, admettre qu'un ou plusieurs peuples allemands sont venus s'établir sur le sol romanisé de la Belgique, à une époque quelconque à partir du moment où la puissance romaine fut trop affaiblie pour repousser ou subjuguer ces intrus. Or, bien qu'il puisse être difficile ou même impossible de déterminer quels furent ces étrangers, on sait du moins que, depuis les premiers moments de la conquête jusqu'à l'époque de Charlemagne inclusivement, une quantité de peuples allemands vinrent à divers titres se fixer sur le sol belge (1) : les Tongres (s'ils étaient nouveaux ve-

(1) Voyez Schayes, les Pays-Bas, etc., t. I, liv. II, ch. 2, p. 412, et suiv.

nus), les Ubies, les Toxandres, les Gugernes, les Suniques, les Bétases; des milliers de prisonniers de guerre; des peuplades qui, moitié de gré, moitié de force, recevaient des établissements (1); puis l'invasion franque, la fondation du royaume de Ripuarie, entre le Rhin et la Meuse (vers 464); bien d'autres établissements, après la chute définitive de l'empire romain, dont la naissance n'est nulle part mentionnée, mais qui apparaissent plus tard. Ainsi, nous voyons qu'une partie du territoire des Ménapies était encore idolâtre aux VIe et VIIe siècles (Schayes, les Pays-Bas, etc., II, 65, sqq.), mais nous voyons en même temps que ce territoire était habité par des « Flandrenses, » des « Andoverpiensses, » des « Frisones, Suevi et barbari quique circa maris littora degentes....., » nouveaux noms, probablement aussi nouveaux venus.

De tous ces éléments germaniques, les uns n'ont produit aucun résultat relativement à la démarcation des langues; d'autres ont contribué au résultat actuel; d'autres enfin sont les auteurs directs de ce même résultat : ce n'est pas à nous qu'incombe la tâche d'assigner ces rôles. Nous avons montré que le pays wallon a subi la destinée commune des Gaules; c'est chez nos voisins qu'existe l'exception. Si nous formons la limite, c'est passivement. Qu'elle soit le résultat d'un fait défensif, ou, comme nous le croyons, d'un fait offensif, ce sont nos voisins qui l'ont posée. Toutes les questions qui lui sont

(1) Par exemple; le « receptus in leges Francus qui excolit Trevirorum ac Nerviorum arva jacentia, » dont parle Eumène.

relatives appartiennent donc à leur histoire (1).

Il y cependant un point de cette recherche qui nous touche. Le wallon, principalement ses dialectes septentrionaux, contient dans sa partie organique (c'est-à-dire en dehors des mots empruntés), une proportion plus forte d'élément germanique que les autres dialectes de la langue d'oïl; la population wallonne contient donc une quantité correspondante de cet élément. Quels sont ces Allemands dont le sang est mêlé au nôtre, ou bien le wallon tiendrait-il uniquement son excès de tudesque des anciens Germains cisrhénans, souche de notre race? Ceci est une question à laquelle nous ne pourrons répondre d'une manière un peu formelle que lorsque nos travaux linguistiques seront terminés et qu'ils auront subi la critique d'hommes plus versés que nous dans les origines de la langue allemande. Il est pourtant dès à présent très-vraisemblable que cet élément provient des Francs Austrasiens, dont les chefs habitèrent longtemps de préférence les environs de Liége : Herstal, Jupille, Landen. Le rapport de ces Francs, les derniers qui conservèrent leur caractère national, aux Francs Neustriens, bientôt romanisés (2),

(1) Cette histoire, dans cette première période, n'est autre que celle des Néerlandais, ou, plus généralement, de la race bas-allemande, dont les Flamands forment l'avant-garde. Borner ses recherches à l'histoire primitive des seuls Flamands, c'est se donner peut-être plus de peine pour arriver à un résultat moins utile : ce n'est pas la généalogie de chaque peuplade, mais bien la formation et le mouvement général de la race, qu'il importe de connaître.

(2) Je me borne à renvoyer à Sismondi, Histoire des Français, t. I, p. 383, de l'édition de Bruxelles.

est plus que suffisant pour rendre compte du rapport des dialectes. On pourrait même croire qu'en certaines parties de la province de Liége, actuellement wallonnes, la suprématie a été quelque temps disputée par les deux races; mais la race conquise formant sans doute le fond de la population, et sa langue étant celle de la religion, de la civilisation et de la politique, a fini par l'emporter sur la race victorieuse; les Francs, cernés par elle, durent émigrer ou être absorbés. Remarquons d'ailleurs que la lutte dont nous venons de parler était un fait involontaire de la part des Francs : jamais ce peuple, non plus que les autres Allemands, ne chercha à imposer sa langue ni ses lois.

Il nous reste à parler du nom qui nous est donné. *Walah*, qui signifiait d'abord en tudesque : Gaulois, Gallus (1), désigne déjà dans la glosse malbergique le romain (2) : signe, comme le remarque J. Grimm, que les Allemands ne connaissaient plus dès lors le véritable gaulois-celte. Ce nom était donc tout à fait générique; si, par la suite, il a été restreint aux habitants de l'extrémité septentrionale de la Gaule romane, la cause en est, soit à l'absence d'un autre nom général pour les Belges Romans, soit plutôt à ce qu'étant voisins des Flamands et des Allemands, nous avons continué à être appelés de ce

(1) J. Grimm, préface à la Lex salica de Merkel, p. x.

(2) M[s] de Wolfenbuttel, titre XL, § 5 (Pardessus, p. 177, Laspeyres, p. 110, Merkel, p. 23) : Si vero Romanus homo possessor occisus fuerit.... (Malb. wala leodi).

nom, tandis qu'il tombait ailleurs dans l'oubli (1). Nous-mêmes, au XIIe siècle, nous persistions à nous appeler Romains, ou du moins à appeler notre langue romaine, comme on le voit par un passage souvent cité (2) : Rodulphe, abbé de Saint-Trond, écrivait l'an 1136 : « Adélard, nommé abbé de ce lieu, l'an du Seigneur 999, n'avait pas pour langue maternelle la teutonne, mais celle qu'ils appellent par corruption *romaine*, en teuton *wallonne* (3). »

Tels sont, ou nous paraissent être, les traits principaux de l'histoire primitive des Wallons. Vouloir aller au delà, avec nos moyens actuels, serait se livrer aux conjectures. Espérons cependant que les efforts réunis de nos récents instituts archéologiques feront sortir du sol de nouvelles lumières. J'espère aussi qu'une comparaison approfondie des dialectes wallons, flamands et allemands jettera quelque jour sur les rapports des races qui les ont produits.

(1) J. Lemaire, dans son Illustration des Gaules, Paris, 1512 (ap. Raoux, Mémoire sur l'origine des langues flamande et wallonne, p. 91) donne encore à cette dénomination une grande extension : « Et de ladite ancienne langue wallone ou romande, nous usons en notre Gaule Belgique, c'est-à-dire en Hainaut, Cambrésis, Artois, Namur, Liége, Lorraine, Ardenne et le rommand Brabant. »

(2) Raoux, Mémoire cité, p. 90; de Reiffenberg, Introduction à Philippe Mouskes, I, p. CXII; Ernst, Histoire du Limbourg, I, 208, note 1, etc.

(3) Adelardus.... nativam linguam non habuit teutonicam, sed quam corrupte nominant romanam, teutonice wallonicam.

EXCURSION

AU PAYS DES LAOS,

AU MOIS DE JUILLET 1853.

Par M. MICHE
VICAIRE APOSTOLIQUE DU KAMBOGE.

(Extrait des *Annales de la Propagation de la Foi.*)

« J'ai fait dernièrement une course jusqu'au Laos, pour porter des secours aux nouveaux apôtres de cette contrée, et plus encore pour voir par moi-même ce qu'il y a à craindre ou à espérer de cette nouvelle Mission, qui est hérissée de difficultés. Je vous avoue qu'il m'en coûterait moins d'affronter une mer en furie que de recommencer ce voyage, peut-être le plus dangereux de tous ceux que j'ai faits jusqu'à présent. Lorsque j'explorai les bords du Meycon, en 1848, je fus forcé de m'arrêter à *Sâmbôr*, dernier village du Camboge, parce qu'à raison des sécheresses, le fleuve ne présentait à l'œil que rochers, rapides et cataractes. Instruit par l'expérience, je suis parti, cette année, au milieu de la saison des pluies, lorsque les eaux s'étaient déjà élevées au moins à 25 pieds au-dessus de leur niveau ordinaire.

» Arrivés à *Sâmbôr*, il a fallu commencer un genre de navigation aussi nouveau pour mes cinq rameurs

que pour moi. Le fleuve offrait l'aspect d'un vrai torrent, charriant une grande quantité d'arbres déracinés, et quelquefois de petits îlots. Nous avons abattu notre mât et mis de côté nos voiles devenues inutiles, et mes gens, secondés par trois indigènes que les mandarins du lieu m'avaient donnés pour aides et pour guides, se sont munis de longues perches légères, garnies d'une fourche à une extrémité et d'un crochet à l'autre. En plusieurs endroits, un bateau à vapeur eût été impuissant à vaincre le courant ; force nous fut donc de côtoyer la rive et de la serrer le plus près possible. Tandis que les hommes placés à la tête de la barque s'accrochaient aux branches ou aux buissons, ceux de l'arrière appuyaient fortement leurs fourches contre les rochers ou les troncs d'arbres, et faisaient ainsi avancer le frêle esquif. Si, par malheur, après avoir débordé un point d'appui, tout autre objet accessible nous manquait, alors le courant nous emportait avec impétuosité loin de notre point de départ. Un jour, entre autres, nous trouvâmes notre chemin barré par un amas de bois flottants, qui d'un côté tenait à la terre ferme, et de l'autre à un grand arbre qui s'élevait au milieu du fleuve. A force d'énergie et de prudence, mes gens vinrent à bout de gagner le pied de cet arbre, et trois d'entre eux en saisirent les branches avec leurs crochets : une petite pirogue qui nous accompagnait alla attacher une longue corde à trente pas devant nous, et nous laissa une extrémité du câble. L'eau courait au pied de cet arbre comme

sous une roue de moulin. Quand la tête de la barque eut débouché dans le courant, une force irrésistible nous entraîna, l'homme qui tenait la corde lâcha prise, ceux qui s'étaient cramponnés aux branches firent de même pour ne ne pas tomber à l'eau, et y laissèrent leurs perches suspendues. Fort heureusement, il n'y avait ni arbres ni récifs derrière nous. Nous fîmes beaucoup de chemin en arrière avant de pouvoir nous reconnaître. Je criai à mes gens de s'emparer de leurs rames, et au lieu de se roidir inutilement contre le torrent, de tâcher d'échouer la barque au milieu d'un buisson, dont les branches flexibles nous donneraient prise, sans péril de naufrage. Leur manœuvre réussit, et nous sortîmes avec bonheur de ce pas dangereux. Les jours suivants, pareille aventure nous arriva à trois reprises différentes, et une fois, entre autres, nous faillîmes être jetés sur un rocher à fleur d'eau.

» Je restai cinq à six jours à *Stûng-tring*, et dans ce court espace de temps j'eus lieu de me convaincre que mes confrères cultivaient un sol ingrat, qui ne promet aucune récompense à leurs travaux; mêmes superstitions; mêmes usages, mêmes préjugés, et peut-être plus d'indolence encore que chez les Cambogiens. Bientôt nous devrons quitter ce poste, pour chercher des contrées où la semence évangélique produira plus de fruits. Mais la chose est difficile, car, outre que le fleuve est d'autant moins navigable qu'on approche plus de sa source, les missionnaires ont la triste perspective de se voir arrêter par les autorités locales, faute de passe-ports. Ajoutez à

ces divers obstacles le manque de vivres et de provisions, la difficulté des communications dans un pays perdu, et vous comprendrez que nous sommes entravés de tous côtés. Malgré cela, il faut aller de l'avant, et prêcher à temps et à contre-temps pour atteindre le but de notre vocation, et remplir les vues du Saint-Siége, qui nous à confié cette Mission du Laos. Le succès ne dépend pas de celui qui sème, mais bien de la grâce divine qui donne l'accroissement.

» Des pluies torrentielles ayant rempli le lit du fleuve, tous les rochers ont été profondement submergés, et mon retour a été prompt et facile ; trois jours ont suffi pour regagner *Pinhalù*, en laissant ma barque courir au gré des flots ; jugez par là de leur rapidité.

» Dès ma rentrée au Camboge, j'ai appris avec autant de douleur que d'étonnement qu'il y avait recrudescence de persécution en Cochinchine. Un jeune prêtre annamite, arrêté vers le commencement de cette année, m'écrivait qu'il se disposait à partir pour l'exil. Il se trompait! il allait, sans s'y attendre, sortir de l'exil pour entrer dans la patrie; car, avant même que j'eusse pu lui répondre, le sabre de Tû-dùc l'avait mis en possession de la glorieuse palme du martyre. C'est le premier dimanche de juillet 1853 qui a été témoin de son triomphe. Sous Minh-Mênh, de cruelle mémoire, et sous Tiêu-tri, son fils, on ne décernait les honneurs du martyre qu'aux *barbares d'Europe*; maintenant, en dépit de la teneur des anciens édits, le glaive du bourreau ouvre les

portes du ciel aux prêtres indigènes comme aux étrangers. Cet événement est l'annonce d'une tempête prochaine, car l'horizon de l'Église annamite se charge à vue d'œil.

» Croiriez vous que, quinze jours après cette exécution, les mandarins annamites ont témoigné le désir d'avoir aussi ma tête? Oui, ils out eu l'impudence d'envoyer un messager au roi du Camboge, pour lui demander mon extradition, avec menace de la guerre en cas de refus. Le prince leur a répondu sèchement qu'ils demandaient l'impossible. Quoique placé hors des limites de leur territoire, je suis pour eux la cause d'une terreur panique. Dans leur ignorance; ils me transforment en général d'armée. Je suis ici, disent-ils, bien moins pour affaire de religion que pour donner des leçons de stratégie aux troupes du roi, et réunir auprès de moi tous les chrétiens de Cochinchine, pour en faire un corps d'invasion toujours prêt à tomber sur eux à l'improviste. S'ils pouvaient tenter un coup de main et m'enlever à la sourdine, ils le feraient volontiers; mais ce guet-apens aurait ses dangers, car nos Cambogiens se rueraient sur eux comme un seul homme et les mettraient en pièces. Le roi du Camboge me mande à la cour pour lundi prochain 15 du courant, fête de l'Assomption, sans doute pour me parler de cette affaire; je lui fais répondre qu'à cause de la solennité du jour, je remettrai ma visite au lendemain. »

ANALYSES CRITIQUES

ET EXTRAITS D'OUVRAGES RÉCENTS.

GOA, AND THE BLUE MOUNTAINS; or, Six months of Sick Leave (Goa et les Montagnes Bleues, ou six mois d'un congé de convalescence). By ***Richard F. Burton***, Lieut. Bombay Army. London, Richard Bentley, 1851, petit in-8° de VIII-368 pages, avec une carte.

Le lieutenant Burton a publié deux volumes sur l'Inde occidentale, indépendamment de celui dont nous venons de transcrire le titre, et ces publications annoncent un esprit qui sort de la ligne commune. Ce n'est pas un voyageur savant, et encore moins un voyageur prétentieux ; mais il y a chez lui de la finesse, de l'observation, de l'entrain surtout et de la gaieté, de cette gaieté originale et d'une saveur particulière pour laquelle nos voisins ont inventé le mot *humour*. On trouve, en lisant les pages rapides du lieutenant Burton, tout à la fois de l'intérêt, de l'amusement, et même assez souvent de l'instruction. Puisque une heureuse chance a mis ce volume entre nos mains, que nos lecteurs nous permettent d'en faire la lecture en commun : d'autant plus que cette côte occidentale où le jeune officier nous con-

duit, de Bombay à Goa et de Goa à Calicut, n'est pas une des parties de l'Inde les plus fréquentées par les voyageurs, et qu'il y a de bonnes observations à y recueillir.

Le titre du livre l'indique : ce fut pour réparer sa santé compromise sous le dangereux climat du Goudjérât et du Sindhi que M. Burton obtint l'autorisation d'aller passer quelques mois dans les Nilghîris, que l'on regarde comme la partie la plus salubre de l'Inde du Sud. Le voyageur, impatient de quitter Bombay, gravit lestement le flanc de son *pettimar*.

Ici la narration s'interrompt aux premières lignes, le lieutenant supposant avec quelque raison qu'il ne sera pas inutile, au moins pour le plus grand nombre de ses lecteurs, d'expliquer ce que c'est que le *pettimar* : seulement, leur dit-il, vous voudrez bien vous contenter de la description qu'un simple *landsman* peut vous donner de la chose en question. *Landsman*, encore un mot qui n'est pas de notre vocabulaire, à nous autres continentaux. Nous disons bien un *homme de mer*, par opposition à nos habitudes de gens de terre ferme; mais *homme de terre*, nous n'avons pas adopté la locution, précisément parce que nous le sommes tous. Elle ne pouvait avoir droit de cité que chez des insulaires. Encore notre phrase fort peu séante, *homme de terre*, est-elle loin d'avoir l'énergie particulière que le mot *landsman* prend dans la bouche de nos voisins; *landsman*, c'est le *pékin* du marin anglais.

Mais pour revenir au *pettimar*, voici la description que notre voyageur en fait. « Figurez-vous, dit-il, une très-longue barque très-haute à l'arrière et très-basse à l'avant, composée d'innombrables pièces de bois liées ensemble avec des cordes de cocotier; ajoutez-y une petite cabine fort sale, avec deux ou trois longues perches figurant des mâts, et inclinées en avant comme si elles pliaient sous le poids de la large voile qu'elles supportent, plus un hangar en *kadjans* (c'est ainsi qu'on nomme les feuilles de cet éternel cocotier), destiné à garantir le carré de planches qu'on nomme le pont des rayons d'un soleil brûlant. Dans l'espace carré du milieu du bateau mettez deux bidets la tête serrée dans un licou et les pieds dans des entraves, pour empêcher les pauvres bêtes de mordre et de ruer, et autour de nos deux chevaux une demi-douzaine de matelots à la peau noire, occupés à moudre du riz, à faire cuire des masses d'un *curry* brunâtre, entretenant leur feu avec un bois inconnu dont l'âcre fumée se fait jour à travers la cabine et vient vous saisir aux yeux et aux narines. Complétez le tableau par cinq ou six domestiques noirs, qui semblent narguer la mer et la fièvre, soit en se balançant de la manière la plus inquiétante en dehors des flancs du navire, ou bien en s'étendant pour dormir dans une case étroite de sale cotonnade : figurez-vous tout cela, et vous aurez sous les yeux l'image d'un *pettimar*. »

M. Burton se montre peu accessible aux enthou-

siasmes de convention; et il évoque avec une solennité comique les *gentlemen tourists*, les dames auteurs et tous les coureurs d'*impressions*, doués, dit-il, d'un sens tout particulier pour découvrir le Beau et le Sublime. La rade de Bombay a été bien souvent l'objet de ces ovations factices; et comme il faut toujours, sous peine de paraître pâle, renchérir sur ceux qui vous ont précédé, les derniers venus ont été jusqu'à mettre les approches de Bombay au-dessus de la baie de Naples. Abominable hérésie, qui soulève l'indignation de M. Burton! Comparer Bombay à la baie de Naples! s'écrie-t-il; Naples, le lieu le plus beau que la main de Dieu ait placé sur la terre! — Hé bien oui, je consens à retrouver la mer de Naples dans la baie de Bombay, mais voici à quelles conditions. Vous supprimerez Capri, Procida, Ischia et les autres splendides points de vue qui les entourent; vous abaisserez au niveau du sol le Vésuve et les rochers de Saint-Angelo; vous transformerez Naples la brillante, avec ses lignes de palais blancs, ses forts à l'aspect pittoresque, ses belles promenades et ses ravissants horizons, en quelque chose de plat, de noir et de sale : ceci fait, vous pourrez dire que vous avez retrouvé la baie de Naples dans la magnifique rade de Bombay. »

Une bonne brise du nord a enflé la voile unique du *pettimar*, et le léger navire file rapidement vers le sud en longeant la côte. L'aspect de cette côte, de Bombay à Goa, est peu remarquable. De là distance

à laquelle se trouvait le bâtiment, ce n'était qu'une suite assez monotone de pentes douces et de hauteurs médiocres, interrompue seulement, à de rares intervalles, par un fort ou par un rocher qui se projettent en avant vers la plage; il est permis de croire, néanmoins, que vue de plus près la côte aurait offert à la difficile admiration du voyageur bien des traits de détail qui accidentent et varient le paysage. Le lieutenant Burton remplit le loisir forcé de sa navigation par quelques souvenirs classiques que cette côte éveille, et il les soumet à ceux de ses lecteurs qui, selon son expression, ont l'esprit tourné vers la géographie, *for readers geographically disposed*.

«Cette contrée, l'*Ariakè* des Grecs, le *Kemkem* des Arabes, le *Konkana* des Hindous, le *Concan* de ses possesseurs actuels, et, comme dit Vincent, la *Côte des Pirates* de tous les temps, est bien adaptée à son ancienne occupation par une multitude de petits ports, par une vue que rien n'interrompt dans toute l'étendue de la côte, par la ligne de terrasses qui la borde et qui permet d'embrasser au loin l'horizon de la mer, enfin par une alternative régulière de brises de mer et de terre qui oblige les bâtiments de serrer de près le rivage. De plus, outre que les ports sont peu profonds, ils sont défendus par des barres contre les gros navires, défaut dont Goa elle-même n'est pas exempte, quoique Tavernier l'appelle « un des plus beaux havres du monde, rivalisant avec Toulon et Constantinople. » Les pirates étaient donc protégés par la nature du pays, et, comme

les Grecs, ils n'avaient qu'à se tenir en toute sécurité dans le port jusqu'à ce qu'ils découvrissent leur proie. Pendant la mousson ils cultivaient la terre ou vivaient tranquillement chez eux ; dès que le beau temps était revenu, ils lançaient leurs barques et s'en allaient en quête d'aventures. Pline parle de leurs déprédations dont les navires de commerce alexandrins furent souvent victimes, et nos anciennes relations sont remplies à ce sujet de détails horribles.

» Une remarque assez curieuse, ajoute M. Burton, c'est que toute la ligne de côtes qui s'étend de la bouche de l'Euphrate au cap Comorin a été notée de tout temps pour les dispositions que les nombreuses tribus de cet immense périple ont montrées pour la piraterie. Le golfe Persique exige encore aujourd'hui la présence des croiseurs anglais ; les anciennes annales du Sindhi s'étendent beaucoup sur la célébrité de la contrée littorale pour les courses de mer ; les Koulîs du Kotch et du Goudjérât ont été renommés comme pirates depuis le temps de Marco Polo jusqu'au commencement du siècle actuel ; le territoire d'Angria fut un nid de voleurs jusqu'à ce que nos vaisseaux aient eu détruit ses flottilles ; et Tavernier affirme que les indigènes du Malabar ne le cédaient en rien sous ce rapport à leurs confrères du Nord. »

M. Burton a jeté successivement ses notes et ses remarques comme le hasard les lui apportait et sans chercher à mettre entre elles d'autre liaison que leur succession même ; nous ferons comme lui dans

les quelques extraits que nous allons lui emprunter.

Le premier a pour sujet le Malabar.

M. Burton donne sur le Malabar, en forme de notions préliminaires, quelques détails d'histoire géographique qui auraient pu être puisés à de meilleures sources. M. Wilson, dans l'excellente introduction dont il a fait précéder son Catalogue de la Collection Mackenzie, — à un Anglais nous citons un ouvrage anglais, — lui aurait fourni à ce sujet des faits précis ou des indications exactes. Le nom de *Malabar* (M. Burton a raison de reprendre ceux qui ont voulu donner au mot une dérivation arabe), le nom de *Malabar*, disons-nous, a eu plus ou moins d'extension selon les époques ; mais ce qui en fixe la véritable étendue, et ce qui lui assigne invariablement sa place parmi les quatre ou cinq autres grandes dénominations ethnographiques entre lesquelles se partage le sud de l'Inde, ce sont les limites reconnues de la langue qui lui est propre et qu'on nomme le *malayâla*. Les divisions intérieures d'une grande contrée peuvent changer, sa frontière extérieure peut s'étendre ou se rétrécir par suite de l'ambition de ses princes ou de celle de ses voisins ; mais sa nationalité propre n'est pas sujette à ces fluctuations de la fortune humaine, et c'est surtout à la langue qu'il en faut demander les véritables limites. Celles du *malayâla* sont fixées ainsi par M. Ellis : « Le pays de *Malayâlam*, situé sur la côte occidentale de la presqu'île de l'Inde, est,

selon le Kéralotpati, divisé en quatre khandams ou provinces. La plus septentrionale commence à Gokarnam (où elle confine au Konkan) et s'étend au sud jusqu'à Peroumbouzha près de Mangalor ; cette province est appelée *Toulourâdjyam*, ou royaume de *Toulou*. De Peroumbouzha à Poudoupattanam près de Nilesvaram, la côte prend le nom de *Koûparâdjyam*. De là à Kaméti près de Kollam (Quilon), c'est le *Kérâlârâdjyam*, et de Kollam à Kanyakoumâri (le cap Comorin), le *Moûchikarâdjyam*. »

Il ne faut pas perdre de vue que ces quatre provinces ne dépassent pas la ligne de montagnes (les *Ghâts*, dans la nomenclature européenne) qui serre de près la côte. C'est la zone littorale qui commence à Gokarna (nom célèbre dans les légendes religieuses de l'Inde), et finit au cap Comorin : bande étroite de sept degrés et demi de latitude ou près de 200 lieues du nord au sud, sur une largeur qui atteint rarement 20 lieues, du rivage au haut de la montagne, et qui en moyenne ne dépasse guère 5 ou 6 lieues. C'est là le vrai Malabar, le Malabar originaire. Mais l'usage a beaucoup restreint l'application commune du nom ; c'est encore M. Ellis, le savant missionnaire, qui va nous renseigner à ce sujet.

« Le *malayâla*, ou plus exactement *malayâlma*, est maintenant, nous dit-il, la langue des deux dernières provinces (le Kérâlâ et le Mouchika). On le parle aussi dans le Koupam ; mais dans cette province ainsi que dans le Toulou, qui forment à

elles deux le district auquel on a donné dans les temps modernes le nom de *Kanara*, l'idiome qui prévaut parmi les aborigènes est le *toulouva*, qui est un dialecte distinct quoique de même souche que le malayâlma; et les autres tribus qui sont venues du dehors s'établir dans le pays, les *Haïga*, les *Konkana*, les *Tèlougou* et autres, y ont apporté avec elles autant de langues ou de dialectes différents. Il y a une certaine variation de dialecte entre la langue du Kéralam et celle du Moûchikam, et même, on peut dire, entre les divers *nâdous* (ou cantons) de chaque province; mais ces variations ne sont pas assez importantes pour qu'on s'y arrête. » Il faut ajouter que dans le Moûchika le *tamil* est la langue officielle et administrative.

Pardon de la digression, et revenons à notre voyageur.

Le sol du Malabar est d'une admirable fertilité; les parties intérieures sont couvertes de bouquets de bambous, de bananiers, de mangous, de palmiers et d'une infinité d'autres arbres. Des pagodes d'aspect massif et de charmants petits villages couronnent les éminences doucement inclinées qui dominent les terres à riz et leurs marécages ; et les vallées sont semées d'une multitude de cabanes isolées, défendues par des fossés et des haies de troncs de bambous entrelacés de plantes épineuses, se détachant à peine, avec leurs toits en pente à moitié ensevelis sous l'exubérance des plantes grimpantes, du milieu de l'épaisse et riche végétation qui les environne. Cha-

que colon a son petit clos planté de poivriers et d'arbres à fruit du pays, avec de petits groupes de cocotiers et de palmiers, parmi lesquels se distingue l'espèce la plus élevée qui s'élance gracieusement dans les airs, l'arek. L'aspect général de ces habitations est infiniment supérieur à tout ce que j'ai vu en ce genre dans d'autres parties de l'Inde. La plupart des maisons sont en briques ou en pierres, et celles des indigènes riches ont pris pour modèle les *bangalos* anglo-indiens. En traversant ce beau paysage, le voyageur peut voir fréquemment les habitants assis à leur porte sur des siéges à l'européenne, absolument comme pourraient être les paysans de la Toscane.

» La quantité de pluie qui tombe annuellement (cette quantité annuelle varie de 80 à 135 pouces) couvre le sol de la plus belle végétation spontanée. Le cocotier croît jusqu'à la dernière limite où la terre fait place au rivage, et en quelques endroits les pointes de sable qui s'élèvent de quelques pieds au-dessus de la surface de la mer se couvrent elles-mêmes d'une parure d'émeraudes. La forte inclinaison du pays fait que les plus fortes moussons ne laissent après elles que peu ou point de traces, et que les chemins une fois marqués se conservent aisément. Généralement parlant, les voies de communication ne sont guère que des chaussées ou des embanquements construits à travers les champs humides qui autrement seraient impraticables, et dans la saison des pluies celles des terrains bas sont fort

mauvaises. Quelques chemins principaux sont cependant macadamisés, au moyen de fragments de latérite qu'on trouve en grande quantité aux environs de Calicut. Les magnifiques avenues d'arbres qui bordent les lignes principales forment un abri bien utile sous un soleil tropical; la précaution eût été meilleure encore si on n'eût pas choisi le bananier. Seulement il y a partout un inconvénient auquel on ne peut échapper, surtout aux époques de la mousson : c'est la fréquence des rivières qu'il faut passer à gué, ou sur une espèce de bac, ou plutôt sur une plate-forme flottante formée de planches fixées sur deux canots, et qui est bien le véhicule le plus désagréable qu'il soit possible d'imaginer, surtout quand on a à bord deux ou trois chevaux effrayés dont les ruades et les soubresauts menacent à chaque instant de faire chavirer l'établissement. Tout le pays, au temps des pluies, n'est qu'un réseau de lacs, de rivières, de criques et de lagunes. »

Nous résumerons brièvement les notions réunies par M. Burton sur les diverses classes de la population malabare, le sujet étant déjà passablement connu, au moins dans sa généralité. On sait que les *Naïrs* forment, ou plutôt formaient autrefois la caste militaire du pays; car aujourd'hui, privés de leurs passe-temps favoris des anciens jours, ils sont devenus cultivateurs du sol, et se sont ainsi donnés, sans doute bien à contre-cœur, à une occupation qui était jadis celle de leurs esclaves. La transformation n'est cependant pas si complète, qu'on ne retrouve encore

en eux une bonne partie de leurs anciennes dispositions. M. Burton rappelle que le mariage n'existe parmi eux que d'une manière fort imparfaite. Ils ont néanmoins une cérémonie appelée *kalleanam*, qui pour d'autres castes constitue le mariage ; mais on peut dire que pour eux ce n'en est que le simulacre. Un homme de la caste, généralement un ami de la famille, attache au cou d'une jeune fille un collier, ou *tali;* une procession parcourt la ville, et ceci fait, la femme prend le titre d'*oummah*, ou matrone. Mais celui qui a conféré le talî n'a nullement pour cela les privilége exclusifs d'un mari, ni quant à la personne ni quant au bien de la fille. Elle a toute liberté de choisir celui à qui elle entend se donner, — son *bhartao*, comme on l'appelle, et elle devient sa *bharya*. Ces sortes de liaisons sont appelées *gounadocham*, littéralement « bon et mauvais. » et ne peuvent se rompre sans un avertissement préalable de l'une des deux parties à l'autre. Autrefois la jeune femme demeurait toujours chez sa mère; mais cet usage assez gênant se perd tous les jours.

Le fond de cet usage, c'est que la femme malabare a la liberté de choisir autant d'hommes qu'il lui convient, pourvu que ses choix ne descendent pas à une caste inférieure, et qu'aucun des *maris* qu'elle se donne n'a sur elle de droit exclusif. C'est une forme de la *polyandrie*, usage bizarre qui se retrouve, dans le nord de l'Inde, chez plusieurs tribus montagnardes de race aborigène ou mongolo-tibétaine. Une coutume qui chez toutes ces tribus, et

pareillement chez les Naïrs, est en quelque sorte le corollaire de la polyandrie, c'est que dans les familles la succession ne passe pas aux enfants d'un homme — quel homme peut savoir quels sont ses enfants? — mais aux enfants de sa sœur : c'était le seul moyen certain qui existât de maintenir les héritages dans la vraie descendance d'une famille. Un neveu est toujours du sang maternel.

Les Naïrs sont une assez belle race. Le teint n'est pas trop foncé, les traits sont purs, les membres bien pris, et au total l'air du visage est celui d'une classe souveraine. Ils se rasent entièrement la tête, sauf une touffe de cheveux qu'ils laissent croître au sommet du crâne, et dont ils font un nœud. Ils ne portent ni turban ni coiffure d'aucune sorte. Tout leur habillement se compose d'habitude d'une bande de cotonnade blanche qu'ils s'enroulent autour des reins ; les jours de cérémonie, une seconde pièce d'étoffe semblable est jetée sur les épaules. Les femmes ne se montrent pas aux étrangers.

Les *Tiyâr* (le singulier est *Tian*, au féminin *Tiatti*), les Tiyâr sont aux Naïrs ce que le serf était au seigneur suzerain dans l'Europe féodale. Ces deux tribus ont entre elles un grand air de ressemblance, si ce n'est que les Tiyâr sont d'une complexion plus foncée; chez eux, la femme honnête et modeste reste nue jusqu'à la ceinture, tandis que les prostituées (et elles sont nombreuses) sont assujetties à l'obligation de se couvrir la poitrine. Comme les résidents européens prennent généralement dans cette classe

les nourrices et les servantes de la famille, on a essayé de leur faire adopter un costume un peu moins primitif; mais les tentatives qu'on a faites à ce sujet ont été reçues exactement comme aurait pu l'être en Angleterre la proposition inverse.

Dans les livres malabars, les Tiyâr sont nommés *Ilavan*, et on les regarde comme une colonie étrangère venue d'une île de ce nom voisine de Ceylan. Les lettrés hindous hésitent à les ranger, avec les Naïrs, dans la classe des Soudras (le mot se prononce *Choudra* au Malabar); quelquefois on les désigne sous le nom d'*Ouddî Choudra*, ce qui signifie une branche inférieure de la quatrième caste. Leur principal emploi est de vaquer aux soins de la culture et de l'exploitation du cocotier, ainsi qu'à d'autres travaux analogues. Ils ne mangent pas de chair de vache. Ils sont, comme les Naïrs, adonnés à l'ivrognerie, et comme eux aussi ils ont le vin querelleur, quoique le courage ne soit pas pour eux, comme pour les Naïrs, une vertu de caste.

M. Francis Buchanan, qui dans sa relation du Maïssour et du Malabar a donné une notice détaillée sur les Tiyâr, affirme, d'après les renseignements recueillis avec soin parmi eux, que de même que les Naïrs ils ont la coutume d'épouser souvent à plusieurs une femme en commun; d'où il résulte, ajoute M. Buchanan, que beaucoup de leurs filles restant sans établissement, elles sont souvent contraintes de se livrer à une vie de désordre. Au moins ne parle-t-on pas ici, comme chez certaines tribus des envi-

rons du golfe de Kotch où la polyandrie existe également, de l'affreuse coutume de faire périr à leur naissance une partie des filles. Il paraît toutefois que l'usage de la pluralité des maris n'est pas universel chez les Tiyâr ; car M. Burton, de son côté, dit précisément qu'ils se distinguent en ceci de la caste supérieure du pays, et, de plus, que chez eux l'héritage se transmet régulièrement de père en fils.

Les *Tchermâr*, ou esclaves du Malabar, sont voués aux travaux serviles ou à ceux de la culture du sol. Leur nom signifie Enfants de la Terre (de *tchèr*, terre, et *makkal*, enfants. Le singulier masculin est *Tcherman*, au féminin *Tchermî*). L'introduction de l'esclavage est attribuée à Parasou Râma, lorsqu'il donna aux Brahmanes cette côte qu'il avait tirée de l'Océan. Au reste, l'esclavage n'offre pas ici le caractère d'oppression sanguinaire et dégradante qu'il a eu ailleurs. Il y a même parmi eux différentes classes, ou castes, comme ils disent; et dans leur commun abaissement par rapport aux castes supérieures, ils ne maintiennent pas leurs distances respectives avec moins de soin et de scrupule que les Brahmanes à l'égard des Çoudra.

Les *Moplah* ou *Mopillah* sont les habitants musulmans du Malabar; c'est une race hybride, issue des rapports qui eurent lieu entre les colons arabes et les femmes du pays. Leur extérieur mâle et fier, l'ampleur de leur barbe et la nuance comparativement peu foncée de leur peau, attestent encore en effet la présence du sang arabe dans leurs veines ; —

cette description, il est vrai, doit s'entendre seulement de la partie supérieure de cette classe, car les gens de naissance commune sont noirs et payent peu de mine. Ils se rasent les cheveux, et portent, en guise de turban, un petit chapeau de soie ou de drap de forme particulière. Chez les hommes, la poitrine et les épaules sont nues, et une pièce d'étoffe, blanche ou teinte, leur enveloppe le milieu du corps; les femmes portent une large chemise boutonnée au cou, une ample pièce de cotonnade descend de la ceinture aux chevilles, et un voile est toujours jeté sur la tête. Mais une particularité désagréable de leur parure est l'agrandissement excessif du lobe des oreilles, où elles portent de larges et pesants anneaux de métal ou de bois. Quand elles sont vieilles et qu'elles ont renoncé aux ornements, cela leur forme un double appendice d'un aspect fort peu gracieux.

Sur plusieurs points de la côte les Moplah sont de hardis contrebandiers de mer, et de fieffés bandits; c'est un reste de leur ancien métier de pirates, où jadis ils se sont distingués dans ces parages. Il y a en général une haine profonde entre les Moplah et les Naïrs; et la vendetta est ici, comme dans les montagnes de la Circassie ou de la Corse, un sanglant héritage que les pères transmettent souvent à leurs fils. Dans les villes, cependant, cette antique disposition des Moplah au maraudage maritime s'est transformée, et elle a fait d'eux d'habiles et rusés trafiquants. Là encore il peut y avoir de la piraterie, mais c'est une piraterie légale. Ceux qui demeurent dans

l'intérieur du pays cultivent le riz et les jardins. Au total, ils ont tous un assez mauvais renom ; dans le sud de l'Inde, en général, le terme *Moplah* est synonyme de voleur et de bandit. La langue courante des Moplah est le malayâla ; mais la plupart d'entre eux parlent dès leur enfance un très-bon arabe.

Les *Mokavars*, *Mokars*, ou, comme nous les appelons communément *Mokvars*, sont une race amphibie, demi-pêcheurs, demi-porteurs ; cette dernière fonction (celle de porteurs de palanquin) est celle qu'ils exercent le plus volontiers. La plupart sont musulmans, quelques-uns hindous. Leur extérieur est loin d'être engageant : noirs, laids, mal bâtis, on les prendrait volontiers pour des singes de la grande espèce. Ce qu'ils perdent au physique, ils le regagnent au moral, du moins à ce qu'on assure ; on les représente comme une race industrieuse, paisible, et infiniment plus honnête que leurs supérieurs les Naïrs et les Moplah. La plupart des villages mokva sont bâtis près de la mer.

NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES.

MÉLANGES.

Expédition de l'Afrique centrale.

M. Augustus Petermann a reçu à Londres des lettres du Dr Vogel, datées de *Chimotetsèn*, 13 novembre 1853. Le docteur était arrivé sans accident à cette place, après une marche difficile et dangereuse d'environ trois semaines depuis Tégherri, le lieu le plus méridional du Fezzan; Chimotetzèn paraît devoir être située près de Bilma, dans le pays Tibbou. « Le pays que nous venons de laisser derrière nous, dit le Dr Vogel, est une contrée du plus terrible aspect : tout sable et tout rochers de grès noir sans la moindre trace de végétation sur une étendue de 600 milles. Nous avons cependant été assez heureux pour traverser ce redoutable désert sans qu'aucun de nous y ait souffert dans sa santé, et sans y laisser un seul de nos chameaux.

» Arrivés ici nos yeux ont été réjouis par la vue des premiers arbres verts que nous eussions vus depuis Tégherri; nous y ferons une halte de trois jours pour laisser reposer la caravane, et aussi pour renouveler nos provisions de farine et de beurre. Nous

ne sommes plus qu'à dix-sept jours des côtes du lac Tchad. J'ai pu continuer mes observations de la même manière que depuis le commencement du voyage ; mes baromètres me disent que nous sommes encore sur un plateau d'une élévation moyenne de 1300 pieds (anglais) au-dessus du niveau de la mer. C'est le grand Plateau de l'Afrique du Nord, qui commence, sur la ligne de route que nous avons suivie, à Sokna et aux montagnes Noires, et qui s'étend, sans beaucoup varier de niveau, et presque sans inégalités ni interruption, jusqu'à notre station actuelle. Il est traversé une fois seulement, sous le 22e parallèle nord, par une chaîne de hauteurs qui atteint à une altitude de 2400 pieds ; c'est probablement la chaîne franchie par Oudney, Denham et Clapperton à la passe d'el-Ouâr. Mais à l'orient du point où nous sommes, dans le Tiberti, il doit y avoir de hautes chaînes de montagnes, car le vent qui vient de ces quartiers-là est très-froid. »

On a eu aussi des lettres du Dr Barth datées de *Tombouktou*. C'est le 7 septembre 1853 qu'il a fait son entrée dans cette célèbre cité, escorté du frère du cheikh el Bakay et d'une suite nombreuse. Tombouktou est placée par le Dr Barth entre le 18e degré 3 minutes 30 secondes et le 18e degré 4 minutes 5 secondes latitude nord, et 1 degré 45 secondes de longitude ouest de Greenwich. Sa forme est celle d'un triangle ; les maisons, construites la plupart en terre et en pierre, y sont très-pressées. Beaucoup ont de belles façades ; à l'intérieur, elles offrent les mêmes

dispositions que les maisons d'Agadez, visitées par le Dr Barth en 1850. On évalue la population de cette ville à 20,000 âmes.

Le Dr Barth a trouvé le marché de Tombouktou, célèbre comme le centre du commerce des caravanes du nord de l'Afrique, de moindre étendue que celui de Kano, mais les marchandises de qualité supérieure et de plus grande valeur. Il a obtenu un iman complet du cheikh pour tous les commercants anglais qui voudraient se rendre à Tombouktou. La contrée dans laquelle cette ville est située borde le Sahara, et est, comme cette région, aride et stérile, si ce n'est vers le Kouara, où elle paraît plus fertile. Septembre est l'époque la plus mauvaise de la saison des pluies, et alors il pleut, quoique pas en très-grande quantité, tous les deux ou trois jours.

Le Dr Barth comptait quitter Tombouktou dans un mois, à dater du 29 septembre dernier, pour retourner à Sakatou.

Lettre de M. Aimé de Bonpland.

M. François Delessert a fait récemment à l'Académie des Sciences la communication suivante :

« Dans la séance du 8 mars 1852, j'ai communiqué à l'Académie des Sciences une lettre que j'avais reçue d'un de ses plus anciens correspondants, M. Aimé de Bonpland, l'ami et le compagnon de voyage de notre illustre confrère M. Alexandre de

Humboldt. L'Académie voulut bien me charger de transmettre à M. de Bonpland ses remerciments pour ses anciens envois, avec l'expression des sentiments qu'elle lui conserve.

» J'ai reçu seulement il y a peu de jours une réponse de M. de Bonpland. Si M. le président me le permet, je lirai quelques passages de cette lettre qui pourront intéresser l'Académie.

« Montevideo, 26 décembre 1853.

» Dans les derniers jours de l'année 1852, j'ai reçu, à San-Borja, la lettre que vous avez eu l'obligeance de m'écrire le 7 avril. Je commence par vous remercier de la communication que vous avez faite pour moi à l'Académie des Sciences, et de ce que vous m'adressez de sa part. Je vous prie de lui offrir l'expression de ma gratitude pour le souvenir qu'elle veut bien me conserver. Je serai heureux si je puis mériter toujours la bienveillance et l'intérêt de cette illustre compagnie, à laquelle je suis fier d'appartenir depuis bientôt quarante années.

» Ce n'est que le 1er juin 1853 que j'ai pu sortir de San-Borja. Mon intention était de visiter Corrientes, Santa-Fé, la Rosario, et d'arriver ici par la rivière de Parana, persuadé que, dans ce long détour, je pourrais augmenter mes collections, et être de quelque utilité aux sciences naturelles.

» De nouveaux troubles survenus dans la province de Corrientes m'empêchèrent alors de réaliser ce projet, et je dus retourner à mon estance (ferme) de

Santa-Anna, située sur la rive occidentale de l'Uruguay. Le terrain que j'y possède a cinq lieues de superficie. Il est couvert d'excellents pâturages, baigné par les eaux de l'Uruguay, traversé par de petites rivières, et embelli par trois lacs poissonneux. J'y travaille à réparer les pertes énormes que j'ai faites en chevaux, vaches, mules et moutons. J'ai cultivé tout ce que m'ont permis les bras que j'avais à ma disposition. Mes principales cultures sont celles du maïs, de diverses variétés de *jatropha manihot*, de *convolvulus batatas*, d'*arachis hypogea*, de pommes de terre. J'ai planté des pêchers, des orangers, de la vigne.

» S'il était possible de vendre les deux propriétés que je possède sur l'Uruguay, je n'hésiterais pas à m'en défaire. Alors, j'irais à Paris pour revoir l'Académie des Sciences, retrouver le peu de mes amis qui existent encore, publier mes observations, et j'attendrais tranquillement ma dernière heure.

» Tout en m'occupant de travaux agricoles, j'espère, lors de mon retour à San-Borja, qui aura lieu sous peu, travailler à réunir, à mettre dans le meilleur ordre possible toutes mes collections. Mon désir serait de les porter moi-même à Paris, de les offrir au gouvernement pour le Muséum d'histoire naturelle, et de les voir réunies à celles que j'ai faites dans les régions équinoxiales en compagnie du plus illustre et du plus savant des voyageurs, mon excellent et bon ami, M. le baron Alexandre de Humboldt.

» Mes collections étant rassemblées, j'ai complété ma quatre-vingt-deuxième année, et dans le cas où je ne me trouverais pas en état de me rendre en France, mon désir formel est d'y envoyer ces mêmes collections.

» Maintenant je vais vous parler de deux genres de plantes utiles, sur lesquelles j'ai de nombreuses notes; plantes qui, je suppose, ne sont pas exactement connues en Europe et sur lesquelles cependant je n'ose rien écrire, n'ayant pas sous les yeux les travaux des naturalistes qui ont voyagé dans ces riches contrées. Ces plantes sont vulgairement connues sous les noms de maïs d'eau et de thé du Paraguay (Yerba) ou herbe du Paraguay.

» Vers la fin de 1820, j'ai eu le bonheur d'étudier pour la première fois le maïs d'eau, à Corrientes. A cette époque, je ne vis que des ovaires nouvellement fécondés, et je jugeai que cette plante nouvelle pouvait appartenir au genre *nelumbium*. J'en envoyai la description à M. de Mirbel. Peu de semaines après, le trop célèbre Francia me fit enlever de Corrientes et conduire dans le Paraguay, où j'ai été détenu pendant neuf longues années et privé de toute communication, tant avec l'intérieur du pays qu'avec l'extérieur! Après ma sortie du Paraguay, j'écrivis à M. de Mirbel, qui me pria de lui envoyer toutes les parties de la fructification du maïs d'eau conservées dans l'esprit-de-vin. Je m'empressai de remplir ses désirs. Je quittai San-Borja et me rendis à Corrientes, seul lieu où je savais alors qu'existât le maïs

d'eau, et, par l'intermédiaire de M. Aimé Roger, qui gérait par intérim le consulat de France à Buénos-Ayres, je transmis à M. de Mirbel, non-seulement ce qu'il m'avait demandé, mais encore bien d'autres objets dont je conserve soigneusement la note. Indépendamment de ce que me signalait M. de Mirbel sur le maïs d'eau, je lui fis passer toutes les parties de cette plante bien desséchées, et des dessins des fleurs et des fruits de grandeur naturelle.

» En 1820, je n'avais vu que des ovaires non développés, mais, à ma sortie du Paraguay, j'ai pu examiner dans le Chaco des fruits en état de maturité parfaite. Dès lors j'ai acquis la certitude que le maïs d'eau n'appartient pas au genre *nelumbium*, et qu'il forme un nouveau genre voisin du *nelumbium* et du genre *nymphæa*. Depuis cet envoi jusqu'en 1849, je n'ai rien pu revoir sur la plante utile que j'avais ramassée et décrite avec tant de soin; seulement il m'est parvenu des nouvelles affligeantes sur M. de Mirbel, qui m'ont expliqué son silence. J'ai appris, en 1850, que le maïs d'eau avait été trouvé aussi dans la Guyane, et qu'on en avait fait un genre nouveau dédié à l'auguste reine d'Angleterre (*Victoria regia*). La seule description que j'ai pu avoir de ce maïs de la Guyane est incomplète; son auteur omet la description du fruit.

» Quant à la patrie géographique du maïs d'eau (décrit depuis par M. d'Orbigny sous le nom de *Victoria cruziana*), il est évident que cette plante se trouve sur divers points. Le maïs d'eau existe dans

le Chaco, où il couvre des étangs de diverses grandeurs ; on le trouve dans le Paraguay, près de Corrientes et de Goya, dans le voisinage du Parana. Tout récemment, je me suis assuré de son existence dans la rivière du Mirinan qui reçoit une partie de ses eaux du lac Ibera, et qui a son embouchure dans l'Uruguay.

» Je m'occupe en ce moment à faire faire une fourche à trois dents afin d'arracher, du fond du Mirinan, des pieds de maïs d'eau et les porter dans mes lacs à Santa-Anna. Cultivant chez moi ce précieux végétal, il me sera facile d'en fournir, soit des graines, soit des pieds, au jardin des plantes de Paris. Désireux de savoir l'état de la végétation de cette plante admirable, dont les feuilles pelées et à bords repliés à angle droit offrent un mètre de diamètre, veuillez me faire connaître si elle est cultivée dans les serres du jardin des plantes de Paris. Le maïs d'eau y fleurit-il ? Ses fruits y sont-ils venus à maturité ? La plante y est-elle d'une belle croissance ? etc., etc.... D'après votre réponse, il me sera facile d'envoyer des graines à Paris et même des échantillons vivants.

» L'intérêt naturel que je porte à une plante que j'ai étudiée depuis trente-trois ans, dont je crois avoir observé toutes les parties et que je désire voir se multiplier en Europe, m'a entraîné dans de si longs détails.

» Maintenant je vais vous parler des végétaux qui servent à faire ce qu'on appelle le *thé du Paraguay.*

En 1818, dans un voyage que je fis à l'île de Martin Garcia et dans le Parana, j'ai pu commencer à étudier la plante à laquelle on donne improprement le nom de *maté* ou *herbe maté*. C'est en 1820 et 1821 que j'ai vu les fleurs et les fruits de la plante qui sert à faire cette boisson. J'ai rapporté cette plante au genre *ilex*, et l'ai désignée dans mon journal de botanique sous le nom d'*ilex theœzans*. Dans le *Prodromus* de M. de Candolle, elle a été décrite, par M. Auguste de Saint-Hilaire, sous le nom d'*ilex paraguayensis*.

» L'*ilex paraguayensis*, ou *ilex theœzans*, comme il conviendrait mieux de le nommer, n'existe pas seul et ne se trouve pas seulement dans le Paraguay. Je possède dans mon herbier trois espèces nouvelles d'*ilex*, et avec toutes on fait du *maté* ou de l'*herbe maté* vulgairement dite.

» La distribution géographique de ces trois végétaux utiles est tellement déterminée, qu'il est facile, en posant une règle sur une carte, de savoir positivement où se trouvent des forêts plus ou moins étendues, non-seulement d'*ilex paraguayensis*, mais encore des deux autres espèces du même genre que je viens d'indiquer. Ces trois plantes nouvelles couvrent de grands espaces. Non loin de Rio-Grande, dans le Brésil, et tout près de l'Océan, commence la ligne de végétation des trois espèces d'*ilex* qui servent à faire le thé du Paraguay : elle suit la direction du N.-O., et parvient jusque sur le bord oriental du fleuve dit *Paraguay*. Tout me porte à croire que

ces plantes doivent se trouver à l'occident de cette rivière, parce que dans la Sierra de Santa-Crux, où j'ai observé les trois espèces d'*ilex* qui m'occupent, j'ai reconnu plusieurs plantes indigènes au Pérou, au Tucuman et à la Bolivie. M. d'Orbigny, qui a rempli le monde savant de ses intéressants travaux, pourra éclairer mes doutes sur ce point. Quant à l'existence du maté, depuis la ligne très-étendue que je viens d'indiquer, on le chercherait vainement au S.-O. de cette ligne. C'est vers le N., le N.-E. et le N.-N.-O. que se prolongent les plantes qui servent à faire le thé du Paraguay. Quoique je sois muni de nombreuses notes sur ces dernières directions, je n'ose pas énoncer la limite géographique du maté dans ces dernières étendues de terrain. MM. Sellow, Martius et Auguste de Saint-Hilaire, qui ont visité ces riches régions, sont plus en état que moi de fournir à la science des notions positives sur l'espace qu'occupe le maté dans les directions que je viens d'indiquer.

» Après avoir tracé les limites géographiques des végétaux qui fournissent le thé du Paraguay, permettez-moi de vous faire connaître la véritable signification de quelques noms indigènes qui, trop fréquemment, se trouvent mal traduits.

» Chez les Guaranys, le mot *caa* signifie plante; une mousse, un lichen, une graminée, un palmier, un grand arbre portent le nom de *caa*, comme nous les désignons sous le nom général de *plante*. Mais ce qui doit particulièrement fixer l'attention, et

surtout celle des hommes qui s'occupent de l'histoire des peuples, c'est que les Guaranys désignent particulièrement la plante qui fournit le *maté* sous le nom seul de *caa*. On est porté à croire que ces indigènes regardent cette plante comme le végétal le plus utile et le plus remarquable. Ce qui semble venir à l'appui de l'idée que j'avance, c'est que les Guaranys ont eu l'habitude de célébrer des fêtes en l'honneur du *caa*.

» Il est très-rare de trouver, dans le Paraguay, une plante qui n'ait pas un nom guarany. Les noms sont simples ou composés, et, presque toujours, ils indiquent, soit une qualité ou une propriété de la plante, soit sa ressemblance avec un objet quelconque. Permettez-moi de vous citer un exemple pris dans les diverses espèces d'*ilex*.

» L'*ilex paraguayensis* de M. Auguste Saint-Hilaire est, sans contredit, l'espèce la plus répandue, celle avec laquelle on prépare généralement le *maté*. Elle porte le nom seul de *caa*. La deuxième espèce de ce genre est désignée par les Guaranys sous les noms de *caa-iro*, des mots *caa*, plante, et *iro*, amer, parce que les feuilles donnent une infusion d'une amertume extrême. Enfin, la troisième espèce d'*ilex* est appelée *caa-mi*, des mots *caa*, plante, et *mi* ou *michi*, petit. L'idée des Guaranys est d'indiquer que le *caa-mi* est celle des trois espèces qui a les feuilles les plus petites. D'après ce court exposé, il vous sera facile de juger que les Guaranys, sans être botanistes, savent distinguer les plantes, soit par leur forme, soit par leur utilité.

» Je passe à l'expression du mot *maté*. Ce mot signifie proprement l'infusion faite à chaud de l'*ilex paraguayensis*. Cette boisson théiforme date d'une époque immémoriale, et est d'un usage journalier dans le Paraguay et dans les possessions espagnoles et brésiliennes. Le *maté* se sert généralement ici dans un petit fruit de courge, ovale, avec queue ou sans queue. On le boit à l'aide d'un tube de la grosseur, ou environ, d'une plume à écrire. Ces tubes sont tirés d'un végétal quelconque, pourvu qu'il soit naturellement creux ; on en fait aussi en fer-blanc, en argent ou en or. »

Une chasse en Algérie.

Nous empruntons au *Journal des Haras* le récit suivant qui doit faire partie du livre que va prochainement publier M. Jules Gérard, le célèbre chasseur de l'Algérie.

La panthère se trouve dans les trois provinces de l'Afrique française, entre le littoral et les hauts plateaux, mais plus près du littoral. Il y en a deux espèces, pareilles quant au pelage, différentes quant à la taille.

La plus grande égale presque une lionne de deux ans; sa sœur est d'un tiers plus petite. Cet animal chasseur a toutes les manières et toutes les ruses du chat ; son caractère et ses habitudes diffèrent essentiellement de ceux du lion, auquel, en les voyant tous deux, on pourrait croire qu'il ressemble.

Tandis que le lion se nourrit aux dépens des populations, la panthère vit du produit de ses chasses. Le lion descend hardiment dans la plaine et va prendre, à la barbe des Arabes, un bœuf ou un cheval pour son souper; la panthère craint de quitter le bois, même pendant la nuit, et, si elle n'a pu surprendre un sanglier, un chacal ou un lièvre, elle s'accommodera d'une perdrix ou d'un lapin. La voix du lion ne peut être comparée qu'au tonnerre; celle de la panthère ressemble, à s'y tromper, au braire du mulet.

Voici un épisode de chasse durant lequel j'ai pu étudier à mon aise le cri de cet animal et chercher son analogie avec celui des autres bêtes.

C'était le 16 juillet 1845; j'avais été appelé par les habitants de la Mahouna (cercle de Ghelma) pour les débarrasser d'une famille de lions qui avaient pris leurs quartiers d'été chez eux et abusaient des droits de l'hospitalité.

A mon arrivée dans le pays, je reçus tous les renseignements désirables sur les habitudes de ces hôtes importuns, et j'appris que toutes les nuits ils venaient se désaltérer dans l'Oued-Cherf.

Je me rendis immédiatement sur les bords de la rivière, où je trouvai non-seulement les pas de ces messieurs sur le sable, mais encore leur sortie et leur entrée habituelles. La famille était nombreuse; elle se composait du père, de la mère et de trois enfants déjà majeurs.

J'étais, auprès du ruisseau, au milieu d'une dou-

zaine d'Arabes qui m'avaient accompagné. La rentrée des lions était à quelque pas de là. D'après les indigènes, c'était dans un fort impénétrable, situé à mi-côte, que devait être le repaire de nos animaux.

Le vieux Taïeb, cheikh de ce pays, vint à moi, me prit par le bras, et me dit en me montrant les nombreuses traces imprimées sur le sable :

« Ils sont trop. Allons-nous-en. »

Il insista beaucoup d'abord pour me faire rentrer au douar, ensuite pour me laisser quelques hommes, qu'à leur mine je jugeai peu soucieux de rester.

Je refusai ces deux propositions et l'engageai à se retirer avec son monde, car la nuit approchait et les lions pouvaient descendre d'un moment à l'autre.

Ce brave homme se rendit, bien à regret, à mon invitation, et me demanda, avant de me quitter, la permission de faire avec les siens la prière du soir (*Sallat el maghreb*), afin, dit-il, que Dieu veillât sur moi durant cette nuit où personne dans la montagne ne fermerait l'œil, et où grands et petits attendraient, le cœur serré, que mon fusil leur parlât.

La prière terminée, le cheikh vint à moi et me dit :

« S'il plaît à Dieu d'écouter nos prières, et si tu veux rassurer ceux qui t'aiment, après que tu auras tué, allume le feu que je vais faire préparer par mes hommes, afin que, lorsque nos oreilles auront entendu le signal du combat, nos yeux puissent voir celui de la victoire, et je te promets que nous te répondrons. »

Pendant que les gens du cheikh s'occupaient de ces préparatifs avec une ardeur peu commune chez les Arabes, qui sont la paresse incarnée, celui-ci était resté près de moi et il me disait :

« Si je savais que tu ne te moques pas de moi, je te donnerais un conseil.

— La parole d'un vieillard, lui répondis-je, est toujours respectée.

— Eh bien ! écoute, mon enfant : si les lions viennent cette nuit, le seigneur à la grosse tête (les Arabes désignent ainsi le lion mâle et adulte) marchera le premier ; ne t'inquiète pas des autres. Les enfants sont déjà trop grands pour que leur mère s'occupe d'eux, et tous comptent sur leur père. Ainsi je te recommande le seigneur à la grosse tête. Souviens-toi bien que si ton heure est arrivée, ce sera lui qui te tuera et les autres te mangeront. »

Quelques minutes après, le cheikh avait disparu sous bois, et je me trouvai seul sur la berge de l'Oued-Cherf, en présence des traces de cinq lions qui étaient venus là la veille, du bûcher préparé en leur honneur et du repaire mystérieux sur lequel les ombres de la nuit jetaient déjà un voile impénétrable, que mon imagination se plaisait à déchirer pour compter les griffes et les dents du seigneur à la grosse tête et de la famille qu'il protégeait.

Cependant le temps avait marché, et la lune, que je n'espérais pas voir, tant mon horizon était borné, commençait à jeter autour de moi une espèce de demi-jour que j'accueillis avec gratitude.

Il pouvait être onze heures, et je commençais à m'étonner d'avoir attendu si longtemps, lorsqu'il me sembla entendre marcher sous bois.

Peu à peu le bruit devint plus distinct; c'était, à n'en pas douter, plusieurs grands animaux. Bientôt j'aperçus sous la futaie plusieurs points lumineux, d'une clarté rougeâtre et mobile, qui s'avançaient vers moi.

Cette fois je reconnus sans peine la famille des lions, qui arrivaient par le sentier, marchant à la file vers le gué que j'occupais.

Au lieu de cinq, je n'en comptai que trois, et lorsqu'ils s'arrêtèrent à quinze pas, sur la berge de la rivière, il me sembla que celui qui marchait le premier, quoique d'une taille et d'une physionomie plus que respectables, ne devait pas être le seigneur à la grosse tête.

Ils étaient là tous les trois arrêtés et me regardant d'un air étonné; suivant mon plan d'attaque, j'ajustai le premier en pleine épaule et je fis feu. Un rugissement douloureux et terrible répondit à mon coup de fusil, et, dès que la fumée me permit de voir, je distinguai deux lions rentrant sous bois à pas lents, et le troisième qui, les deux épaules brisées, revenait sur moi, en se traînant sur le ventre. Je compris tout de suite que le père et la mère n'étaient point de la partie.

Je venais de bourrer la poudre, lorsque, par un effort qui lui fit pousser un long rugissement de douleur, il arriva à trois pas de moi pour me montrer

toutes ses dents; une seconde balle le fit, comme la première, rouler dans le lit du ruisseau; trois fois il revint, et ce ne fut que la troisième balle qui, placée à bout portant dans l'œil, l'étendit roide mort.

J'ai dit qu'au premier coup de feu le lion avait poussé un rugissement de douleur; et bien, au même instant, et comme si elle avait vu ce qui s'était passé, une panthère se mit à crier de toutes ses forces sur la rive gauche de l'Oued-Cherf. Au second coup de feu, le lion ayant rugi comme la première fois, le même cri se fit entendre, et un autre pareil lui répondit plus loin, en avant du gué que j'occupais.

En un mot, pendant toute la durée de ce drame, trois ou quatre panthères, dont je ne soupçonnais pas la présence dans ces parages et que je n'ai jamais rencontrées ni entendues depuis, firent un baccanal d'enfer en réjouissance de la mort d'un ennemi qu'elles redoutaient.

Le lion que je venais de tuer était un animal d'en viron trois ans, bien gras, bien dodu et armé comme un ancien.

Après m'être assuré qu'il valait bien toute la poudre qu'il m'avait obligé de brûler, et que les Arabes en le voyant le salueraient avec satisfaction et respect, je pensai au bûcher qui ne tarda pas à éclairer les deux versants de la montagne.

Une détonation lointaine me fut apportée par les échos; c'était le signal de la victoire que le cheikh transmettait à tous les douars de la Mahouna, qui y répondirent à leur tour.

A la pointe du jour, plus de deux cents Arabes, hommes, femmes et enfants, arrivaient de tous côtés pour contempler et insulter à leur aise l'ennemi commun. Le cheikh vint un des premiers pour m'apprendre que pendant que je tuais ce lion, le seigneur à la grosse tête, accompagné de sa moitié, lui avait enlevé encore un bœuf pour faire le réveillon.

Bien que la mort de cet ennemi du vieux Taïeb ne se rattache pas directement à la chasse qui fait l'objet de ce chapitre, je crois que le lecteur ne me saura pas mauvais gré si je raconte comment cet hôte incommode passa de vie à trépas, au grand contentement de ses voisins.

Depuis l'époque où se passe le précédent récit jusqu'au 13 août de l'année suivante, sans compter ses autres méfaits, un habitant de la Mahouna, du nom de Lakdar, avait perdu, par le fait de ce lion, quarante-cinq moutons, une jument et vingt-neuf bœufs. A sa prière, je me rendis chez lui le 13 août au soir; je passai quelques nuits à battre les environs sans rencontrer l'animal. Le 26 au soir, Lakdar me dit :

» Le taureau noir manque au troupeau, donc le lion est revenu. Demain matin j'irai chercher ses restes et, si je les trouve, malheur à lui ! »

Le lendemain, à peine le soleil était-il levé que Lakdar était de retour. En m'éveillant, je le trouvai accroupi près de moi, immobile. Son visage était rayonnant, ses burnous trempés de rosée; ses chiens couchés à ses pieds étaient couverts de boue, car la nuit avait été orageuse.

« Bonjour, frère, me dit-il, je l'ai trouvé; viens! »

Sans lui faire aucune question, je pris mon fusil et le suivis. Après avoir traversé un grand bois d'oliviers sauvages, nous descendîmes dans un ravin où des rochers entassés et des broussailles très-épaisses rendaient la marche fort difficile.

Arrivés au plus fort du fourré, nous nous trouvâmes en face du taureau. Les cuisses et le poitrail avaient été dévorés, le reste était intact, et le lion avait retourné le taureau de façon que les parties mangées se trouvaient dessous. Je dis à Lakdar :

« Apporte-moi une galette et de l'eau tout de suite, et que personne ne vienne ici avant demain. »

Lorsqu'il m'eut apporté mon dîner, je m'installai au pied d'un olivier sauvage, à trois pas du taureau. Je coupai quelques branches pour me couvrir par derrière, et j'attendis.

J'attendis bien longtemps; vers les huit heures du soir, les faibles rayons de la nouvelle lune qui se couchait à l'horizon éclairaient à peine le coin de la terre où je me trouvais. Appuyé contre le tronc de l'arbre, et ne pouvant distinguer que les objets qui se trouvaient près de moi, j'écoutais seulement. Une branche craque au loin, je me lève et prends une position offensive commode; le coude appuyé sur le genou gauche, le fusil à l'épaule et le doigt sur la détente, j'attends un instant sans plus rien entendre.

Enfin un rugissement sourd part à trente pas de moi, puis se rapproche; au rugissement succède une

espèce de roulement guttural qui est chez le lion le signe de la faim.

Aussitôt l'animal se tait, et je ne l'aperçois que lorsque sa tête monstrueuse est sur les épaules du taureau. Il commence à le lécher en me regardant, lorsqu'un lingot en fer le frappe à un pouce de l'œil gauche.

Il rugit, se lève sur les pieds de derrière et reçoit un second lingot qui l'abat sur place. Atteint par ce second coup en pleine poitrine, il était étendu sur le dos, agitant ses énormes pattes.

Après avoir rechargé, je l'approche, et le croyant presque mort, je lui envoie un coup de poignard au cœur; mais par un mouvement involontaire, il pare le coup et la lame se brise sur son avant-bras.

Je saute en arrière, et, comme il relevait son énorme tête, je le frappai de deux autres coups de feu qui l'achèvent. Ainsi finit le seigneur à la grosse tête.

Et maintenant revenons à la panthère.

On m'a raconté que la panthère avait l'habitude, lorsqu'elle avait tué un mouton dans le voisinage d'une futaie, de porter ses restes sur l'arbre le plus touffu et le plus élevé et de les placer entre deux branches pour les préserver des hyènes, des chacals et autres carnassiers.

La panthère habite les bancs de rochers, dans les anfractuosités desquelles elle peut trouver des abris, et les ravins les plus boisés que la roideur

des pentes rend inaccessibles au lion son ennemi redouté.

Elle fait une guerre acharnée aux porcs-épics qui hantent les roches voisines de sa demeure. Chacun sait que ces animaux ont tout le corps, excepté la tête, qui est très-petite, couvert de piquants longs, fermes et aigus, qui leur font une manière de cuirasse.

Lorsqu'ils se voient ou se croient en danger, ces piquants se hérissent, leur tête diparaît et ils deviennent invulnérables. Cette défense naturelle ne les protége pas contre la panthère, dont la patience et l'adresse sont telles, qu'elle attend l'animal pendant des nuits entières à sa sortie, et que, du premier bond, rapide comme une balle, elle atteint et arrache d'un coup de griffe la tête du porc-épic avant qu'il ait pu voir son ennemi.

A l'époque où j'ai commencé à chasser les animaux nuisibles, ne connaissant pas leurs habitudes, je procédais pour la panthère comme pour le lion. Je ne tardai pas à m'apercevoir que je faisais fausse route, et que si le lion, la nuit, attendait l'homme ou venait à lui, la panthère le fuyait.

Entre autres exemples, je citerai celui-ci :

Pendant l'été de 1844, j'appris par les indigènes qui habitent les environs de Nech-Meïa qu'un de ces animaux, de la grande espèce, s'était fixé dans un banc de rochers connu dans le pays sous le nom d'Ajar-Mounchar. Comme je me trouvais en détachement à deux lieues à peine de l'endroit désigné, je partis immédiatement.

Il pouvait être cinq heures du soir. Précédé d'un homme du pays qui s'était offert pour me servir de guide, j'arrivai au pied du rocher au moment où la panthère rentrait dans sa demeure, portant dans sa gueule un animal qui me parut être un raton.

J'aurais pu la tirer à 100 mètres, mais je préférai la laisser se retirer tranquillement chez elle pour l'attendre de plus près à sa sortie Après avoir dit à l'Arabe de m'amener, à la pointe du jour, mon cheval, que j'avais laissé au douar, je le renvoyai et m'approchai doucement de la caverne dans laquelle ma bête avait disparu.

L'entrée était tellement étroite, que je ne m'expliquais pas comment cette panthère, qui était presque de la taille d'une lionne, avait pu passer par là.

Un lentisque, qui se trouvait à environ dix pas sur la droite et en amont du rocher, me parut un poste commode, et je le choisis pour y passer ma nuit.

Vers les dix heures, plusieurs éternuments répétés et bruyants se firent entendre derrière moi et de l'autre côté du lentisque. La lune n'étant pas encore levée, je craignis une surprise et ne pus résister à la tentation de voir ce qui se passait derrière et si près de moi.

Dans le mouvement que je fis pour me retourner, mon fusil effleura une branche, j'entendis une espèce de soufflement comme celui du chat, puis le bruit d'un animal qui fuyait, et, lorsque je me levai à la hâte, j'aperçus la panthère rentrant dans le rocher. j'attendis jusqu'au jour sans qu'elle osât sortir. L'A-

rabe m'ayant amené mon cheval, je regagnai le camp en me promettant de revenir le soir.

Cette seconde nuit fut sans résultat comme la première. La panthère mit deux ou trois fois le nez dehors, puis elle rentra d'effroi dès qu'elle s'aperçut qu'il y avait danger pour elle.

Je passai ainsi dix nuits consécutives sans jamais avoir occasion de la tirer. Le onzième jour, un berger vint me dire qu'il avait vu, vers midi, la panthère buvant à une source située près du rocher.

J'allai reconnaître la source dont on m'avait parlé, et j'y trouvai, entre autres voies nombreuses, celles de ma bête, qui paraissait y venir tous les jours à l'heure où la forte chaleur fait rentrer les Arabes et leurs troupeaux dans les douars.

Cette source était couverte par un buisson épais dans lequel je pouvais me placer sans être vu et tirer l'animal à bout portant. C'est ce que je fis.

Vers midi, une compagnie de perdreaux rouges arriva pour se désaltérer. Au moment où les premiers commençaient à boire, le coq ou la poule, je ne sais lequel des deux, se mit à rappeler avec inquiétude, et tous disparurent sous bois.

Au même instant, j'entendis un léger frôlement dans les branches, et la panthère m'apparut, le cou tendu et la patte en l'air, dans la position d'un chien en arrêt.

Elle pouvait être à cinq ou six pas de moi et me présentait le flanc. J'ajustai, sans qu'elle me vît, entre l'œil et l'oreille et je pressai la détente. Elle

tomba comme foudroyée et sans pousser un cri.

Cette pauvre bête était dans un état de maigreur tel, que je me décidai à l'ouvrir à l'instant même pour en rechercher la cause.

Elle n'avait pas mangé depuis le jour où elle avait aperçu un homme et un fusil près de sa demeure.

Depuis cette rencontre, j'ai jugé la panthère un animal rusé, souple, adroit, patient, mais inoffensif et timide.

Comme il est assez bien armé et doué d'une force musculaire assez grande pour lutter avec avantage contre l'homme, on ne peut attribuer sa couardise qu'à un vice d'organisation inhérent à son espèce, et qui lui donne une grande ressemblance avec ces hommes bâtis en Hercule, qui ont la force d'un cheval de trait et le courage de la femme qui se trouve mal en voyant le feu prendre à sa cheminée.

A ce sujet, les Arabes ont une tradition assez curieuse et que je donne pour ce qu'elle vaut. C'était à l'époque où les animaux parlaient; on voit que cela date de loin.

Une bande de vingt lions venant du sud arriva sur la lisière d'une forêt habitée par un grand nombre de panthères, qui dépêchèrent un de leurs représentants afin de parlementer avec les rois chevelus.

Après bien des *si* et des *mais*, l'envoyé vint rendre compte du résultat de sa mission, dont le résumé était que les lions trouvaient cette forêt à leur convenance et qu'ils allaient en prendre possession;

libre à ces dames d'essayer de la défendre ou de l'évacuer sur-le-champ. Celles-ci, indignées, décidèrent qu'on se battrait et qu'on prendrait l'offensive.

La tradition ajoute qu'un seul rugissement poussé par les vingt lions à la fois suffit pour mettre les assaillantes en déroute, et que, depuis cette époque, la panthère grimpe sur les arbres comme le chat, ou se terre comme le renard pour éviter la rencontre du maître qu'elle a osé provoquer et dont elle redoute la colère.

Les Arabes et les Kabyles ont peu à souffrir du voisinage de la panthère; aussi est-il rare qu'ils la chassent, et, lorsqu'ils le font, c'est en battue.

Les uns traquent, les autres se postent, et à moins que l'animal ne se réfugie dans une caverne, il est toujours tué. Toutefois, lorsqu'il est grièvement blessé et qu'on le suit aux rougeurs, il est bon de prendre garde à soi, parce qu'alors il joue des griffes et des dents comme tous ceux de son espèce.

Les indigènes ont un moyen très-ingénieux pour tuer la panthère sans danger ni peine, et presque toutes les dépouilles qui sont apportées sur nos marchés ont été prises par ce moyen.

Soit qu'il jette une brebis morte sur le passage habituel de l'animal, soit qu'il trouve les restes d'un sanglier ou d'une autre bête dont il s'est repu, celui qui convoite sa dépouille laisse la panthère y revenir plusieurs fois; puis, lorsqu'il ne reste plus que quelques débris pouvant suffire à son dernier

repas, il les enlève, ne laissant qu'un morceau de chair de la grosseur du poing.

Cet appât est traversé par deux ou trois ficelles qui vont se fixer aux détentes d'autant de fusils braqués sur l'appât au moyen de piquets plantés en terre et soigneusement couverts de broussailles ainsi que les fusils. Cette opération terminée, l'homme va passer la nuit devant la porte de son gourbi ou de sa tente pour écouter.

A la pointe du jour, s'il a entendu la détonation de sa batterie, il revient et trouve la panthère morte sur l'appât.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES.

Archiv für wissenschaftliche Kunde von Russland, T. XIII, 1er et 2e cah.

1er cahier.

Appendice à l'article intitulé les Fils du Soleil, poésie épique des Lapons, p. 1-4.

Sur les mythes et les traditions populaires de la Russie; p. 5-10.

Aperçu historique des colonies du Volga, par M. *Braun;* p. 11-23.

Sur le déplacement séculaire et graduel des blocs erratiques du fond de la mer Baltique par l'action des glaces; par *W. de Qualen;* p. 24-46.

Souvenirs de l'Ossétie, trad. du russe de M. *Nic. Bersenef;* p. 47-50.

Travaux de M. *Lébédief* sur la langue tchouvache; p. 51-59.

Proverbes des anciens Slaves et proverbes russes, avec un commentaire, par M. *Paul Szpilefski*, de Varsovie; p. 60-69.

Sur la mythologie des Tchouvaches; p. 70-73.

2e cahier.

Journal of the Asiatic Society of Bengal, N° 235 (N° IV de 1853) :

Report on the geological structure and mineral Wealth of the Salt Range in the Punjaub. By *Andrew Fleming*, M. D.; p. 333-368.

Remarks on the different species of Orang-utan; by *E. Blyth*; p. 369-383. Plates.

Description of Mohzarkhala in the Kohistan of the western Huzara, extracted from the journal of M. *A. Gardiner*; p. 383-386.

Contributions to the statistics of Bengal. Income, Expenditure and Food. By *J. R. Bedford*; p. 387-402.

Literary intelligence; p. 403-404.

Proceedings of the Asiatic Society of Bengal. May-June, 1853; p. 407-420.

Zeitschrift der Deutschen morgenländischen Gesellschaft, t. VIII, 2e cah.

Trois villes de Syrie, par le Dr *Hitzig*, p. 209-229; (Maboug, ou Hierapolis, Damask, Tadmor).

Éclaircissement de quelques passages du cunéiforme babylonien, par le Dr *G. F. Grotefend*, p. 229-238.

Remarques sur l'édition de Firdousi de M. Mohl, par *Fr. Rückert*, p. 239-329.

Sur la deuxième espèce du cunéiforme akhéménide, par le professeur *A. Holtzmann* (suite), p. 329-345.

Statistique intellectuelle de Damask, par *Mikhaïl Meschâka*, traduit de l'arabe par le profr *Fleischer*, p. 346-374.

Notices, Correspondances et mélanges. — Mirza Al. Kazem-Beg. — Nouvelles littéraires de Russie. — Sur la patrie originaire des Allemands, et leur migration primitive, Note par le Dr A. Weber; etc., etc. — Annonces bibliographiques.

BIBLIOGRAPHIE.

Asie

48. Les Pèlerins d'Orient Lettres artistiques, historiques et statistiques sur un voyage dans les provinces Danubiennes, la Turquie, la Syrie et la Palestine; avec mission du Gouvernement. Par M. *Félix Pigeory*, architecte de la ville de Paris. Paris, Dentu, 1854, in-18. 4 fr. Avec une Carte et un Plan de Jérusalem.

49. Travels in Siberia, by *S. S. Hill*. London, Longman, 1854, 2 vol. in-8. 24 sh.

Afrique.

50. Evenings in my Tent; or, Wanderings in the African Sahara. By the Rev. *N. Davis*. London, Hall, 1854, 2 vol in-8. 24 sh.

Amérique.

51. Journal d'un Voyage aux mers Polaires, exécuté à la recherche de sir John Franklin, en 1851 et 1852; par *J. R. Bellot*, lieutenant de vaisseau de la marine française, etc. Paris, Perrotin, 1854, in-8. 6 fr.

52. Minnesota and its Resources; to which are appended Camp-Fire Sketches, or Notes of a Trip from St Paul to Pembina and Selkirk Settlement on the Red River of the North. By *J. Wesley-Bond*. New York, 1854, in-8. 7 sh. 6 d.

53. A new and complete Gazetteer of the United States.... By *Thomas Baldwin* and *J. Thomas*. Philadelphia, 1854. gr. in-8 de 1364 pages. 21 sh.

54 Travels in Rio de Janeiro, Buenos Ayres, etc. By *F. Gerstæcker*. London, Nelson, 1854, in-8 5 sh.

Mélanges.

55 De Cosmographiâ Ethici libri tres. Scripsit *Car. Aug. Frid. Pertz* Berlin, 1853, in-8 de VIII-197 pages. 1 thlr.

56 Geschichte der deutschen Sprache, von *Jakob Grimm*. Leipzig, Hirzel, 1853, in-8. 4 thlrs.

57. Die Alpen-Etrusker, von *M. Koch*. Leipzig, Dyk, 1853, in-8 de 72 pages. 15 sgr.

58. Geographische Nachrichten über das alte Russland. Von Prof[r] *Solowjew*. — *Archiv für wissensch. Kunde des Russlands*, t. XIII, 1[er] cah., p. 86-103.

59. Die Quellen der Genesis, und die Art ihrer Zusammensetzung; von D[r] *Herm. Hupfeld*. Berlin, Wiegandt, 1853, in-8 de XIV-224 pages. 1 thlr.

60. Egypt and the Bible; being an Inquiry into the traces discernible in Holy Scripture of the Influence exerted on the character of the Hebrews by their residence in Egypt. By *B. A. Irving* London, Macmillan, in-8 de 74 pages. 2 sh.

61. Israel in Egypt; or, the Books of Genesis and Exodus illustrated by existing monuments. London, Seeleys, 1853, in-12. 6 sh.

62. Ueber die zwölfte ægyptischen Königs Dynastie. Von Prof[r] *Lepsius*. — Dans les *Abhandlungen der Kön. Akad. der Wissensch. zu Berlin*. Jahre 1852. Berlin, 1853, in-4.

63. Ueber einige Ergebnisse der aegyptischen Denkmäler, für die Kentniss der Ptolemäergeschichte Von Dems. — *Ibid.*

64. Inscriptionis Rosettanæ hieroglyphicæ Decretum sacerdotale, accuratissimè recognovit, latinè vertit, explicavit, cum versione græcâ aliisque ejusdem temporis monumentis hieroglyphicis contulit atque composuit, glossario instruxit *Max Ad. Uhlemann*. Leipzig, Dyk, 1853, in-4 de VIII-181 pages. 4 thlrs.

65. Philologus Ægyptiacus, sive Explicatio vocum ægyptiacarum, e scriptoribus græcis romanisque collectarum. Eodem auctore. Ibid., 1853, in 8 de 32 pages. 8 sgr.

66. A Popular Account of the ancient Egyptians. By sir *J. G. Wilkinson*. London, Murray, 1853, 2 vol. in-12. 500 woodcuts. 12 sh.

67. Register zu den genealogischen Tabellen der arabischen Stämme und Familien; mit historischen und geographischen Bemerkungen. Von D[r] *Ferd. Wüstenfeld*. Gœttingen, Dieterich, 1853, in-8. 3 thlrs. 10 sgr

68. The History of the great and mighty Kingdom of China, and the situation thereof; compiled by the Padre *Juan Gonzalez de Mendoza*, and now reprinted from the early translation of R. Parke. Edited by sir *G. T. Staunton*, with an Introduction by *R. H. Major*. Vol I. Printed for the Hackluyt Society. London, 1853, in-8.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME PREMIER DE 1854.

MÉMOIRES ET DOCUMENTS INÉDITS. TRADUCTIONS.

ANALYSES CRITIQUES ET EXTRAITS D'OUVRAGES RÉCENTS.

NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES ET MÉLANGES.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

BIBLIOGRAPHIE.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES.

FIN DE LA TABLE.

PARIS. — IMPRIMÉ PAR E. THUNOT ET Ce.
26, RUE RACINE, PRÈS DE L'ODÉON.

